UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00649396 9

HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettreschoisies00volt

LETTRES CHOISIES

DE VOLTAIRE

A LA MÊME LIBRAIRIE

LETTRES CHOISIES DE VOLTAIRE

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE LITTÉRAIRE

par Eugène FALLEX

volumes in-12, br..... 5 fr. »

DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS CLASSIQUES

.-J. ROUSSEAU, MORCEAUX CHOISIS

AVEC NOTES, JUGEMENTS ET RAPPROCHEMENTS LITTÉRAIRES

vol. in-12, br..... 2 fr. 50

VOLTAIRE, EXTRAITS EN PROSE

vol. in 12, cart..... 3 fr. »

VOLTAIRE, LETTRES CHOISIES

vol. in-12, br.. 2 fr. 50; cart..... 3 fr. »

DIDEROT, EXTRAITS

vol. in-12, cart..... 2 fr. 75

FALLEX et POIRET

MORCEAUX CHOISIS DES CLASSIQUES FRANÇAIS

ASSE DE SEPTIÈME. 1 vol. in-12, toile..... 1 fr. 25

ASSE DE HUITIÈME. 1 vol. in-12, toile..... 1 fr. 25

ASSE DE NEUVIÈME. 1 vol. in-12, toile..... 1 fr. 25

ARISTOPHANE, PLATON, TEXTES

vol. in-12, cart..... 1 fr. »

857-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P6-06

VOLTAIRE

Marie François de, Lettres

LETTRES CHOISIES

ÉDITION A L'USAGE DES CLASSES

AVEC NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

Eug. FALLEX

PROVISEUR HONORAIRE DU LYCÉE CHARLEMAGNE

Dixième édition

9824

1419

PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Tous droits réservés.

PRÉFACE

L'unique introduction au recueil que nous publions, la meilleure notice dont il faudrait le faire précéder, serait une de ces agréables et pénétrantes études que, sous le titre modeste de *Causeries du lundi,* M. Sainte-Beuve a faites de Voltaire, et particulièrement de sa correspondance, lors de la publication des deux volumes de Lettres inédites de Voltaire par MM. de Cayrol et A. François. Voltaire, écrivain, y est jugé sans colère et sans zèle, *sine ira et studio.* On y voit, d'un côté, apprécier « cette langue, organe rapide du plus « agréable bon sens, et toutes ces qualités de vive justesse, de « raison railleuse, d'esprit et de grâce ; » de l'autre, signaler cet excès du rire, poussé « jusqu'au ricanement, jusqu'au *tic,* qui en est le défaut » à jamais incurable ; on y voit accuser le vice de ce tempérament fébrile, irascible, intraitable et personnel, non moins que constater la noblesse de l'écrivain « avocat bénévole et généreux de plus d'une belle cause. »

Cette introduction naturelle, cette notice qui revient à plusieurs reprises dans les *Causeries,* est connue de tous, et n'est pas à recommencer. Mais ce juste partage de l'éloge et du blâme, indique que pour Voltaire, plus encore que pour tout autre, il y a une publication nouvelle et plus saine, c'est-à-dire plus discrète à faire de ses œuvres si diverses et si volumineuses.

C'est cette publication que nous avons entreprise pour sa *Correspondance,* et dont il nous reste à expliquer le but, la nature et le sens.

L'écrivain qui, de l'aveu de tous, est le premier des prosa-

teurs français par les qualités essentiellement françaises de son style, le maître dans l'art épistolaire par le naturel, l'aisance, la rapidité, la netteté, l'inaltérable clarté qu'il apporte en tout sujet, autant que par la variété infinie de ces sujets même, a eu ce sort singulier que l'abus de quelques-unes de ces qualités, auxquelles il a trop facilement lâché la bride, et que le nombre prodigieux de ces lettres, qui dépassent le chiffre de sept mille, a fait cacher aux uns, redouter et repousser des autres, ignorer du plus grand nombre une correspondance sans pareille. Le danger évident de si libres lectures, ou l'impossibilité matérielle de les faire avec suite, a éloigné les gens de goût non moins que la foule des lecteurs de la connaissance de ces chefs-d'œuvre d'esprit, d'agrément et de style.

Les esprits les plus différents, unis par un même amour de la belle littérature, se sont rencontrés pour souhaiter qu'on rendît au public le service de mettre ces lettres à sa portée, et de lui faire goûter un plaisir littéraire délicat, au milieu de nouveautés qui tendent à altérer de plus en plus le goût et la langue; ils ont demandé qu'on entreprît de ramener la jeunesse à ce style simple, à ces manières de dire vives, faciles, élégantes en même temps et nobles, qui étaient réputées autrefois les seules françaises. C'est cette œuvre que nous avons résolûment tentée, élaguant tout ce qu'il y a d'inacceptable, de dangereux, de surabondant dans cette correspondance volumineuse et étrangement mêlée, et publiant un choix sévère, et relativement bien petit, de ces lettres dont quelques-unes sont célèbres, et dont tant d'autres méritent de le devenir.

Que les amis passionnés de Voltaire nous pardonnent tant et de si larges éliminations : elles sont indispensables. On n'a point pu songer à leurs exigences particulières, on n'a dû se préoccuper que de ceux que le nom de Voltaire effraie, et du plus grand nombre des lecteurs, auxquels il ne faut présenter que le beau et l'exquis dans tous les genres, que le parfait dans l'excellent. Si larges qu'eussent été nos cadres, de

tels amis les eussent trouvés trop étroits; ils ne voudraient pas voir supprimer une phrase, une ligne de leur auteur; comme d'autres, peut-être en secret, voudraient qu'on n'en publiât ni une ligne, ni un mot. Ce n'est ni les partisans, ni les ennemis outrés qu'il faut chercher à satisfaire en tout, c'est au public désintéressé qu'il faut songer et plaire, à ce public sévère autant qu'équitable, qui n'adopte à la longue que ce que la morale et le goût approuvent et recommandent à ses lectures et à son admiration.

Un recueil semblable a existé, et se trouve encore, plus ou moins complet, dans de rares bibliothèques particulières ou publiques: il porte la signature d'un poète devenu célèbre, il est de 1824. Cette date seule indique l'esprit dans lequel il a été composé. La notice qui le précède déclare qu'il faut classer Voltaire parmi les *monstra* des Latins; elle parle de « son venin qui met la fange en ébullition, » et se termine par l'image d'une époque « qui, à son aurore, voit Voltaire apparaître dans une saturnale funèbre, etc. » Une chose qui étonne, mais qui rassure un peu après cela, c'est qu'un si abominable auteur a pu fournir à ce recueil quatre jolis volumes intitulés *Choix moral*.

Ces préoccupations, étrangères à la littérature, ont disparu de nos jours, ce qui permet de donner un caractère moins exclusif à une publication du même genre. Elles rejetaient alors plus d'un chef-d'œuvre, et entre autres, la Réponse au discours de J.-J. Rousseau sur l'*Inégalité des Conditions*, et, en revanche, elles accueillaient aveuglément toutes les lettres accablantes ou injurieuses pour les philosophes. Nous nous sommes appliqué à rester impartial, ou plutôt nous n'avons eu qu'une préoccupation, celle de l'art. — Le Beau, le Vrai, le Bien, ne sont d'aucun parti; ils sont de toutes les causes élevées et pures. C'est la gloire de notre époque d'avoir adopté cet éclectisme souverain, qui sera peut-être le dernier mot de la civilisation; en littérature, plus qu'ailleurs, il peut et doit régner sans trouble. Un choix équitable, par cela seul qu'il ne prendra que ce qu'il y a de vraiment beau

dans cette correspondance, sera, comme on le verra aisément, aussi utile à la religion que profitable à la philosophie, et glorieux pour la langue française et les lettres.

Enfin, ces extraits n'étant pas et ne pouvant pas être pour les bibliophiles, pour les historiens ou les érudits, mais s'adressant uniquement à la jeunesse et au public, à ce public qui, d'après la belle expression d'un poète grec, a droit au même respect que l'enfance, il a fallu, dans les lettres mêmes que nous publions, supprimer plus d'un mot, plus d'une ligne ou d'un passage scabreux ou mauvais. Celles que de pareilles suppressions eussent dénaturé complètement, et dans leur sens et dans leur portée, avons-nous besoin de dire que nous les avons laissées de côté? Mais celles qui, ainsi épurées, n'altèrent en rien la pensée de l'auteur et deviennent de véritables chefs-d'œuvre, elles devaient rentrer dans notre recueil, et nous les avons prises, ne nous imposant qu'une règle, indiquée par le goût et la bonne foi littéraire, celle de supprimer purement et simplement, sans substituer au texte un mot, une syllabe ou seulement un signe. Nous n'avons même pas voulu continuer ou remplacer par des points les phrases interrompues ou supprimées. Tout le monde en voit la raison. Bons pour les esprits sérieux, amis des textes complets, qu'ils eussent guidés dans plus d'une vérification piquante, ces points offraient de véritables dangers pour des lecteurs moins graves qu'ils auraient pu lancer dans des recherches que n'eût pas toujours inspirées le pur amour de l'érudition. Les plus petits points, en pareil cas, ont un peu la grosse finesse du Lubin de Molière, qui montre les choses aux gens, en leur jurant bien qu'il les leur cachera : nous avons supprimé les points. Nous avions d'ailleurs pour guides en cela, comme dans nos suppressions, les noms les plus autorisés dans les lettres et dans la science, et notamment un homme, dont les conseils nous sont précieux, M. Bersot, qui dans ses remarquables essais, et dans ses diverses publications relatives à Voltaire, nous a donné cet exemple rigoureux, mais nécessaire.

Ainsi triée et présentée, quelque réduite qu'elle soit et qu'elle ait dû être, cette correspondance ne laissera pas que de charmer et d'intéresser vivement le lecteur. Si la correspondance d'un homme le fait mieux connaître, lui et son temps, que les biographies et les histoires les plus complètes, celle de Voltaire, si vive, si longue et si variée, ramenée à des proportions que l'œil peut embrasser, et réduite aux traits les plus saillants, offre à la fois l'histoire rapide d'une grande et célèbre existence, et celle d'un siècle considérable par les idées et les révolutions qu'il a fait naître dans notre pays et dans le monde.

Les époques ou les circonstances les plus remarquables de cette vie, les événements politiques ou littéraires auxquels elle a été mêlée, dans la haute sphère où Voltaire s'est établi de bonne heure par droit de conquête, et où il s'est maintenu fièrement pendant la durée d'une existence prolongée au delà des limites ordinaires; tant de faits, tant d'œuvres de toutes sortes, tant d'études commencées ou suivies, de rôles joués, abandonnés ou repris, de relations nouées, entretenues ou rompues avec toutes les puissances du siècle, au sein ou en dehors de la France, inspirent à cet esprit prompt, alerte, agile, et d'une sûreté redoutable de jugement et de coup d'œil, — mettent dans cette bouche rieuse, impertinente et sarcastique, — dictent à cette plume rapide et habile, souple et hardie, flatteuse et implacable, froide et éloquente, et toujours élégante et pure, toujours spirituelle et gaie, — fournissent à ce génie le plus littéraire qui fut jamais, tout ce que la littérature peut créer, exprimer, tenter, écrire de supérieur et de libre dans tous les genres, et particulièrement dans celui qui convient le mieux à toutes ces qualités natives et primesautières : dans le genre épistolaire. De cette façon s'établit et se résume d'elle-même, et dans le seul style qui convienne au sujet, puisque c'est celui du personnage, l'histoire entière de sa vie écrite jour par jour, et par lui-même.

Le nom des divers lieux d'où sont datées ces lettres en dira les phases agitées et bizarres. Si l'on n'a rien dû citer des premières lettres écrites de La Haye ou du *fond* d'un

yacht, tant à cause de la nature du sujet qu'elles traitent, que de leur faiblesse qui sent encore l'écolier; le nom de Sulli, cette prison dérisoire où Voltaire est condamné aux fêtes et aux plaisirs, dès sa sortie de la Bastille; les noms de Londres et de Wandsworth, où il fuit des lois iniques, où il se livre aux études les plus fortes et les plus diverses, et d'où il rapporte les *Lettres philosophiques*, *la Henriade*, *Brutus*, *Ériphyle* et *Zaïre*; le nom de Paris, où son humeur remuante et dominatrice ne peut frayer avec les coteries et les cabales encore plus puissantes que lui; le nom de Cirey, retraite nouvelle et paisible, où il semble prendre son assiette, alliant avec sa prodigieuse facilité et son besoin incessant de travail et de production, les études philosophiques et physiques aux tentatives dramatiques les plus hardies; le nom de Berlin et de Postdam, geôles princières où il vient se jeter étourdiment dans les griffes d'un despote, bel esprit autant qu'esprit fort, séduisant et rusé autant qu'impérieux et brutal; enfin ceux des Délices, près du beau lac de Genève, et de Ferney, au pied des Alpes, retraites seigneuriales, retraites véritablement délicieuses où, en dépit encore de son activité appliquée à tout, il goûte le charme de la solitude, et de la nature, d'où il plane sur le monde intellectuel et social, comme du haut de ces séjours sereins dont parle Lucrèce : tous ces lieux de passage, d'exil volontaire ou forcé, de prison déguisée ou réelle, de retraite affectée ou sincère, nous donnent déjà, dès la première vue, les points principaux de cette existence fiévreuse, errante ou lasse, ou recueillie, qu'ont ouverte les circonstances singulières remarquées au début de la vie d'hommes non moins illustres, telles que le départ décidé et manqué pour l'Amérique, et que couronne un retour triomphant, une apothéose anticipée dans ce Paris même qu'il fuyait et regardait sans cesse, dans ce Paris, siège de cette nouvelle souveraineté de l'esprit, théâtre éternel de sa domination et de sa gloire.

Les noms des personnages avec lesquels il correspond, en indiquant la nature de ses relations, donnent également la

nature et comme la suite chronologique de ses travaux, de ses occupations et de ses idées.

C'est à l'abbé de Chaulieu, à l'ami Thieriot, à Génonville, à Cideville, au P. Porée, à l'abbé D'Olivet, c'est à ses amis et à ses maîtres que s'adressent les premières lettres, période de légèreté comme celle des temps ; d'amitié franche et généreuse, comme celle de la jeunesse ; de tâtonnement, d'aventures, et surtout de reconnaissance envers des professeurs dont il a apprécié le savoir et le dévouement, et dont il veut rester l'élève et l'ami. L'époque arrive où il sent qu'il lui faut la fortune pour avoir l'indépendance, et prendre sa place au soleil, pour écraser les jalousies, les haines puissantes que cette indépendance va soulever : les hommes d'affaires, le bon abbé Moussinot, trésorier de Saint-Merry, sont accablés d'instructions catégoriques contre des débiteurs, grands seigneurs ou financiers qui se lassent ou dédaignent de lui servir ses rentes. Au même moment, pour assurer sa fortune littéraire aussi bien que l'autre, il adresse à l'Académie française, au R. P. de La Tour, de véritables manifestes, des professions de foi éclatantes, l'apologie la plus complète des jésuites, ses maîtres. C'est par ces soumissions solennelles qu'il veut obtenir une place à l'Académie française. Le Héros de la *Henriade* lui a donné l'exemple : ce que le Béarnais a fait pour entrer en roi dans Paris, son poète le fera pour faire son entrée en maître à l'Académie. Ajoutons que de simples billets intimes, pleins de déférence et de respect pour un jeune philosophe inconnu alors et infirme, « âme tendre et fière, » pour Vauvenargues, indiquent la sincérité de ces nobles sentiments, et justifient un choix qu'imposaient à l'Académie des titres littéraires incontestables, soit qu'on les compare à ceux de ses collègues, soit qu'on les pèse absolument au poids de l'éloquence, de la poésie et de l'histoire.

Des prétentions ouvertes, des hostilités légitimes, de courts chagrins personnels lui font tourner les yeux vers le prince royal de Prusse, qui l'accable de caresses, et qui lui fait la cour, pour l'amener à la lui faire à lui-même.

De là une correspondance volumineuse où les détails les plus humbles de la grammaire et de la versification se mêlent aux dissertations les plus générales sur la philosophie, la politique, l'histoire. Quelques lettres rassemblées avec soin révéleront les traits les plus piquants de cette période romanesque.

Et ainsi au fur et à mesure qu'on avance, les noms nouveaux qui paraissent, ou les noms anciens qui reviennent, montrent la fidélité ou l'inconstance de ses amitiés, la variété, l'importance et l'étendue de ses relations. Quelle galerie de correspondants que celle où figurent les noms de Frédéric II, du maréchal duc de Richelieu, de l'impératrice Catherine, du comte Schowalow, du cardinal de Fleury, du cardinal de Bernis, du duc de Choiseul, de Malesherbes, de Turgot, de Lally Tollendal, de Franklin : voilà pour la politique, la philosophie, l'histoire! où reviennent sans cesse les noms du comte d'Argental, du comte d'Argenson, de Mme Du Deffand et tant d'autres : voilà pour l'amitié et les confidences personnelles ou intellectuelles! où se distinguent à tous moments les noms de tous les hommes considérables dans les lettres ou dans les sciences : J.-B. Rousseau, J.-Jacques Rousseau, Diderot, Dalembert, Laharpe, Goldoni, Duclos, La Lande, Clairaut, etc.! Et quelle plus fidèle histoire, quelle plus vive peinture de la société au dix-huitième siècle, et des événements qui le remplissent, depuis cette régence frivole dont Law est un instant l'unique dieu, jusqu'à cette triste guerre de Sept ans, et ces ministères désastreux dont l'habileté et la vertu des Turgot, des Necker et de l'infortuné Louis XVI, ne pourront ni réparer les fautes, ni conjurer les effroyables conséquences! Mais surtout quel récit merveilleux d'enjouement, de variété à la fois et d'unité, que ce résumé courant, journalier, passionné des préoccupations mondaines ou philosophiques, littéraires, morales, politiques ou amilières de l'auteur! Comme on y suit les progrès de cet esprit qui se déploie, grandit, s'élève, se fortifie loin de s'affaiblir, avec les ans accumulés sur sa tête; qui, léger

avec la régence, tout entier aux études sérieuses, dans l'âge de la maturité et du talent, devenu plus grave encore avec la marche du siècle, se tourne, à ses derniers jours, vers les problèmes politiques et sociaux; si bien qu'une existence littéraire, inaugurée par des vers licencieux ou galants, remplie par des tentatives hardies dans tous les genres, se clôt par des revendications de la liberté et des droits de l'homme, par des prophéties redoutables qu'un avenir prochain va réaliser, et enfin par cette solennelle bénédiction donnée au fils de Franklin, au nom de Dieu et de la Liberté! « *God and Liberty!* »

Si un tel choix, si ces extraits ainsi envisagés et résumés dans leur ensemble, semblent aboutir à un panégyrique, j'avouerai sans crainte que c'est là l'inconvénient ou plutôt l'avantage des recueils qui ne présentent et ne veulent présenter que ce qu'il y a de beau dans la vie d'un homme, ou de parfait dans ses œuvres. L'inconvénient est petit et l'avantage est grand. Historiens, critiques, savants, sinon gens de parti, nous font assez connaître à fond tout ce qui appartient à une œuvre ou à un homme. Défauts, travers, imperfections, rien n'échappe à la loupe de cette science scrupuleuse ou intéressée; elle se charge de rectifier les choses au point de vue de l'histoire, de la littérature, sinon de la passion. — Mais quel profit trouvent le public et l'humanité à ces rectifications rigides ou partiales? Le voit-on? On voit au contraire que l'un et l'autre gagnent à des extraits qui éclairent et forment l'esprit, en lui présentant seulement ce que l'esprit humain a produit de juste et de beau; qui élèvent et ennoblissent l'âme en lui faisant connaître seulement ce que l'âme humaine a enfanté de plus sublime et de plus pur. Dans une des lettres adressées au prince royal de Prusse, Voltaire déclare qu'il voudrait que l'histoire tût à jamais les crimes dont les rois et les pontifes se sont souillés, afin, dit-il, de ne montrer aux peuples que des exemples de vertu, et de n'enseigner aux rois que la justice et l'humanité. En appliquant cette règle aux écrivains, en effaçant de leurs œuvres tout ce qu'elles contiennent de mauvais et de dangereux, en ne les montrant que dans leurs

perfections, on ne leur laisserait parler à la postérité qu'un langage souverainement bon, salutaire et noble; et la postérité, formée à ces sages leçons, et n'en connaissant pas d'autres, marcherait sûrement dans la voie du progrès et de la raison. Les questions de fidélité historique, ou de valeur exacte et réelle d'un écrivain en particulier, me semblent petites auprès du bienfait moral qu'en recevraient tous les homme en général.

Nul plus que Voltaire ne mérite de subir ces suppressions sévères, et n'est plus digne en même temps de voir sa réputation s'épurer ainsi avec ses œuvres.

« Rassemblez ces traits de vertu, d'humanité, d'amour du bien général, épars dans vos ouvrages (lui écrivait-on un jour); composez-en un tout qui fasse aimer votre âme autant qu'on admire votre esprit... Vous trouverez dans votre cœur, dans votre génie, dans votre mémoire si bien ornée, tout ce qui peut rendre cet ouvrage un chef-d'œuvre... »

Ce but idéal que lui indiquait sévèrement le cardinal de Bernis, qui le croyait digne de l'atteindre, si notre choix le réalise à certains égards, ne faudra-t-il pas plus s'en féliciter que s'en plaindre?

Pour qui ne suivra pas ces extraits dans leur ordre chronologique, ou en observant également le nom des lieux d'où ces lettres sont datées, et celui des personnages auxquels elles sont adressées; pour qui ne songera à rétablir ni la biographie, ni l'histoire du temps ou des idées de l'écrivain; pour qui les ouvrira au hasard, au seul gré de son caprice, et à la seule indication fournie par la table analytique, l'intérêt ne sera pas moins grand. Cette correspondance immense s'est appliquée à des sujets si variés et si nombreux, que, grâce au génie qui l'a produite, elle offre une source inépuisable d'instruction et de plaisir.

Tous les traités ou choix de lettres composés pour l'agrément du public ou l'instruction de la jeunesse (depuis le piquant recueil publié jadis par M. Génin, jusqu'au dictionnaire compacte et consciencieux de M. Dezobry), y ont puisé

largement. Si nombreuses que soient les divisions et les catégories qu'ils établissent, Voltaire leur fournit toujours des modèles, qui sont comme le type parfait dans chaque genre. Lettres d'amitié, de reconnaissance et de pure civilité ; lettres de recommandation de toutes sortes, pour des amis, des malheureux dans le besoin, des opprimés, ou pour des importuns et des indiscrets ; lettres d'envoi ou de remercîment, d'invitation ou de refus, de reproches ou de félicitations, de deuil ou de joie ; lettres d'affaires, de commissions frivoles ou sérieuses ; lettres anecdotiques ou descriptives, morales, philosophiques, littéraires, historiques ou politiques abondent et s'offrent à tout instant sous la main du lecteur le plus distrait, captivent son attention, charment son esprit, et, en mettant au jour les ressources inouïes de ce génie heureux et fécond, lui révèlent celles d'un art consommé dans le genre littéraire le plus répandu et le plus commun, dans un genre dont chacun forcément, grâce à ses rapports avec la société, brave journellement les difficultés, sans s'en douter, comme M. Jourdain faisait de la prose depuis quarante ans, « sans le savoir ».

Si, pour présenter le plus de modèles possibles, non moins que pour satisfaire à la vérité littéraire et biographique, la variété a été la première règle que nous nous sommes imposée ; si dans ces extraits Voltaire ressort sous ses mille aspects divers, avec la prodigieuse activité de son organisation riche et nerveuse ; s'il nous apparaît avec les qualités, voire même les défauts qui le distinguent : ami fidèle, élève reconnaissant, homme obligeant, aimable, humain, auteur consciencieux et docile, critique sûr, défenseur généreux et infatigable des innocents opprimés, et puis aussi, caractère vaniteux, irascible, ennemi implacable et remuant, voisin chicanier et procédurier (nous n'avons pas dû reproduire les lettres où il pousse ces défauts et d'autres plus loin encore ; s'il se montre à nous dans les personnages multiples qu'il a joués, tour à tour ou à la fois, comme poète, historien, philosophe, polémiste, auteur ou acteur tragique, homme de cour

et grand seigneur, physicien, architecte, financier, fabricant, constructeur de châteaux, de théâtres ou d'églises, agriculteur, laboureur, éleveur même, et berger, comme il le dit en riant; si, dis-je, nous avons eu soin de le montrer sous tous les aspects où il mérite de l'être, toutefois, il est un élément qui a dû dominer dans ce choix autant par l'irréprochabilité des sujets que par l'autorité infaillible de Voltaire en matière de goût, et par le nombre considérable des lettres qui s'y rapportent, dans une carrière tout entière consacrée à la littérature, — nous voulons dire l'élément littéraire proprement dit.

« S'il y avait (dit M. Nisard dans le grand monument qu'il a élevé à la littérature française), s'il y avait à préférer dans l'excellent, je préférerais parmi ces lettres, celles dont le sujet est littéraire. Je voudrais qu'on en fît un recueil. Ce cours de littérature sans plan et sans dessein, cette rhétorique sans règle d'école seraient un livre unique. Voltaire parler des choses de l'esprit comme on parle entre honnêtes gens qui songent plus à échanger des idées agréables qu'à se faire la leçon. Les genres sont sentis plutôt que définis, leur limites indiquées comme des questions de convenance... La vérité, au lieu de s'imposer, se donne comme un plaisir d'esprit, dont Voltaire nous invite à essayer... »

On le voit, cette partie même du recueil qui semble technique, devient pleine de charme sous la plume de Voltaire. Qu'elle n'effraie donc personne, qu'elle tente au contraire tout le monde. Jeunes gens ou hommes faits, écoliers ou écrivains déjà engagés dans la carrière des lettres y trouveront plaisir et profit. Les nombreuses analyses et critiques des œuvres qu'il reçoit ou envoie lui-même, de celles qu'il commente, juge, blâme ou exalte ; celles de J.-B. Rousseau, du théâtre de Corneille et de Racine, celles des poésies de Boileau, des œuvres de Bossuet, de Massillon, de Virgile, de Shakespeare, sans parler d'autres noms moins fameux; les conseils, les véritables leçons de composition, de poésie, de style, qu'il donne en se jouant, à Helvétius, au prince royal de Prusse, à tous; les avis qu'il sollicite lui-même de ses anciens maî-

tres, et de ses amis, dans les perpétuelles inquiétudes que lui donne le soin de sa réputation non moins qu'un invincible besoin de perfection ; tout cela, traité au courant de la plume, sous cette forme épistolaire qui semble s'adresser à chaque lecteur, et avec cet agrément que l'on sait, compose, à son insu et au nôtre, le plus nouveau et le moins pédant des traités de littérature ; un livre, qui ne peut trouver de rival que dans cet autre exquis et charmant recueil, que sous la même forme, sous le titre de *Lettre à l'Académie française*, la plume élégante et pure de Fénelon léguait à la postérité, comme le secret de son génie et de sa grâce. — Et, quoique interrompu sans cesse et traversé de sujets et d'affaires, de préoccupations toutes différentes, le traité se complétera de jour en jour, par le simple hasard des circonstances ou la marche des années. Rien ne lui échappe. L'*Histoire de Charles XII* et celle du *Siècle de Louis XIV* lui fournissent l'occasion de reprendre la question si souvent traitée de la manière d'écrire l'histoire ; l'*Encyclopédie*, une lettre du grammairien Beauzée, de l'Italien Albergati, le jettent dans des dissertations de dictionnaire, de linguistique, de philologie ou de grammaire générale, et ainsi du reste ; philosophie, politique, théâtre, poésie sous toutes les formes qu'elle revêt, tout ce qui est du domaine de la littérature, devient comme le champ où s'exercent en liberté son goût, sa plume, sa parole familière et noble, nette, élégante et sûre. Il n'est pas jusqu'à des détails particuliers auxquels ils ne descende ; on le verra redire à de grands artistes qui les oublient ou les bravent, les principes de la déclamation, aussi bien qu'il rappelle les règles éternelles du bon sens et de la justice aux poètes et aux rois qui les violent.

Mais nos grands écoliers, nos jeunes gens, ceux que nous initions aux lettres, aux charmes qu'elles font goûter, aux bienfaits qu'elles rendent à l'âme, que de conseils, que de lumières et d'avertissements salutaires ils pourront trouver dans ce recueil, soit pour la conduite de la vie, soit pour la carrière des lettres, si elle leur sourit et les tente ! Réprimandes adressées à Thieriot sur sa paresse et sa dissipation, plaintes

sur le protégé Linant plus indolent et mondain que bien doué; refus formel de s'occuper d'un jeune homme dont la présomption et la suffisance masquent mal l'incapacité et l'ignorance; que de lettres dont la suscription pourrait être changée, et qui s'adresseraient bien à plus d'un jeune lecteur étourdi ou dissipé! et quels sentiments de gratitude et de vénération ne leur enseigne t-il pas par son respect pour des maîtres dont le séparent d'ailleurs de graves dissidences d'opinion! quelle tendresse et quelle fidélité dans l'amitié, la seule faiblesse, ou plutôt la première vertu de sa vie! Et ceux qui prennent le goût des lettres. et que cette noble passion peut enflammer, au point de leur faire affronter les périls d'une si redoutable carrière, qu'ils lisent et méditent les lettres écrites à M. Lefebvre, à M. Marin, à Champfort, sur les inconvénients et les malheurs attachés au métier d'écrivain. Ces chefs-d'œuvre de sagesse et de raison, ces revélations personnelles et vives autant qu'éternellement vraies et générales, seront pour eux d'infaillibles conseillères, soit qu'elles leur servent de barrière et arrêtent, dès le début, des tentatives sans force et sans avenir, soit qu'elles leur servent de flambeau et éclairent des aptitudes et des vocations irrésistibles.

En songeant à nos jeunes gens, dans l'éternelle préoccupation que nous donne ce choix fait pour eux, je ne puis clore ces indications générales sans mêler une restriction grave aux éloges qu'a amenés involontairement la seule analyse de ce recueil. On a bien pu supprimer et écarter, pour des motifs divers, la plus grande partie de cette immense correspondance; mais aux lettres même qu'on choisit et qu'on maintient, il n'est pas possible de donner ce qui leur manque.

On le sait, et on le verra même après la lecture d'un tel choix, malgré le mot de « sensibilité » qui revient souvent sous sa plume, malgré les larmes qu'il dit avoir versées autrefois, et qu'on versait à ses tragédies, malgré tant d'actes d'amitié, de tendresse, de générosité, d'humanité et de bienfaisance, accomplis à toutes les époques de sa vie, il semble que, dans cette correspondance, la vraie sensibilité soit

absente. L'esprit y domine, l'esprit y brille, l'esprit y répand à profusion ses trésors, ses éblouissantes clartés, mais il ressemble à ces pâles soleils dont parle le jeune philosophe qu'il vénérait tant, « à ces soleils d'hiver qui éclairent sans échauffer ; » l'esprit y tue, ou du moins y éclipse le cœur, laisse le cœur froid. Ne pouvons-nous être plus sévère encore après les justes hommages rendus à ce merveilleux génie ? Si « les grandes pensées viennent du cœur », comme le disait éloquemment ce même Vauvenargues, le cœur ne fait-il pas défaut là où font défaut les pensées véritablement grandes, religieuses et nobles? Des extraits montrent moins cette sécheresse générale que la lecture complète de vingt volumes ; toutefois elle n'en ressortira pas d'une manière moins sensible dans certaines parties où l'élévation des idées était commandée par la gravité des sujets. C'est surtout dans la correspondance avec Mme Du Deffand que ce vice éclate. Y a-t-il rien de plus aride à la longue et de plus désolant, malgré son élégance perpétuelle, que l'échange des pensées de ces deux vieillards de sexe différent, tous deux infirmes et mourants, tous deux doués d'une intelligence supérieure? J'écarte Mme Du Deffand dont la correspondance n'a pu entrer dans notre plan (non plus que beaucoup d'autres lettres curieuses adressées à Voltaire, qui eussent démesurément grossi ce recueil) ; à ne prendre que celle de Voltaire, qu'y voit-on, après des causeries sur les lectures, l'histoire, les romans, la poésie, que des réflexions purement matérielles, physiques et pratiques sur la santé, la digestion, la vie et la mort? Il n'y est question que de la manière la plus agréable de passer son temps dans une vie dont le « début est absurde, le milieu pénible. la fin ridicule... Jouissez de la vie qui est peu de chose, sans craindre la mort qui n'est rien... Digérez, tout est là... » Tel est le refrain qui revient presque invariablement à chaque lettre. Il faut éviter la déclamation, surtout quand on parle de Voltaire qui la déteste et la déconcerte d'un mot ou d'un rire, mais n'est-il point permis de protester contre

cette unique et frivole façon d'envisager et de traiter de si redoutables problèmes? Si justes, si spécieuses et vives que soient la plupart de ces réflexions, elles sont trop « courtes », dirait Bossuet ou Pascal; il faut montrer à l'homme « quelque chose de plus... », et ce quelque chose, ce n'est pas Voltaire avec tout son esprit qui le trouve et l'enseigne. Ce sera la lacune d'une correspondance aussi remarquable, comme c'est l'ombre ineffaçable répandue sur les plus belles œuvres et sur la gloire de Voltaire.

Ces réserves faites et accusées sans détours, on peut offrir sans crainte ces extraits qui le montrent égal ou supérieur à tous dans le style épistolaire.

Il y aurait ici plus d'un rapprochement judicieux et piquant à faire, et que j'indique à des plumes plus autorisées et plus exercées à la critique.

Cicéron, dans l'antiquité, par l'incomparable facilité, par l'élégance, la souplesse, l'abondance et le naturel de son style, pourrait lui être opposé avec avantage. Malgré l'éloignement des temps, et la diversité des mœurs; bien qu'on ne puisse se défendre d'un faible pour sa langue propre, et qu'on goûte encore mieux la littérature de son pays que celles qu'on a passé sa vie à étudier, cependant l'orateur latin a été père, a été grand citoyen, a eu une fin lamentable; ses malheurs privés ou les malheurs publics qui le frappent ou qu'il pressent, ont donné à sa correspondance une émotion, y ont répandu ces sentiments tendres, humains et patriotiques dont nous avons déploré l'absence dans l'écrivain français. L'intelligence, l'esprit n'y badinent pas sans cesse, n'y brillent pas seuls; l'âme y parle et parle à notre âme.

Ne pourrait-on pas également rapprocher ici du nom de Voltaire le nom d'Horace? Que sont, en effet, ces Épîtres ces Satires, cet Art poétique en vers si libres et si négligés, sinon une correspondance élégante et poétique? Qu'on songe, d'une part, à la connaissance approfondie que Voltaire en avait, aux citations qu'il lui emprunte sans cesse.

à plus d'une lettre (par exemple telle lettre de recommandation ou d'invitation), qui semble imitée ou traduite d'Horace; ces règles de goût et de style, non moins que de bon sens et de sagesse qu'il dicte à tout instant sous cette forme enjouée de la conversation écrite; qu'on pèse, d'autre part, le léger bagage de leur philosophie pratique, bornée à la morale d'Épicure et de Lucrèce, qu'on n'oublie ni leur goût pour les cours ou pour la campagne; qu'on rassemble tant de qualités éminentes et tant de défauts séduisants, et l'on verra qu'il est aisé de faire et de prolonger le parallèle.

Les lettres purement philosophiques de Sénèque, celles élégantes, mais trop étudiées de Pline le Jeune, ne pourraient le soutenir longtemps.

Balzac et Voiture, parmi nous, ne le soutiendraient pas davantage, malgré leur ancienne réputation. La prose hyperbolique de l'un, les énigmes perpétuelles de l'autre, en changeant la première qualité du style épistolaire, qui est le naturel, en style boursouflé et maniéré, ne pourraient les mettre de pair avec celui qui a eu ces défauts en horreur, et qui a porté la qualité contraire au plus haut degré.

C'est une femme, Mme de Sévigné, « la grande épistolière du grand siècle, » comme il a été dit, qu'il faudrait lui opposer avec justice et complaisance. L'estime que Voltaire lui-même professe pour elle réclame la comparaison avec lui; il faudrait voir si cette comparaison ne tournerait pas encore à l'avantage de son admirateur. La langue, les mérites divers du style étant relativement égaux, la différence des sujets pourrait seule faire pencher la balance. Cette correspondance aisée, charmante, exquise d'une femme supérieure, d'une mère idolâtre, mais restreinte à des sujets toujours les mêmes, et rarement très élevés, bornée à des affections légitimes, mais personnelles, serait peut-être taxée de monotonie; peut-être trouverait-on qu'elle n'offre qu'un intérêt médiocre au plus grand nombre des lecteurs. La variété, l'étendue, l'intérêt toujours nouveau, général, et croissant des sujets, puisqu'il aborde à la fois tout ce qu

touche à l'intelligence et à la vie humaine, donneraient peut-être à Voltaire un incontestable avantage par-devant le public. Enfin on a dit de Mme de Sévigné, et l'on voit bien qu'elle écrivait souvent pour écrire, comme on prétend que son sexe parle souvent pour l'unique plaisir de s'entendre parler, Voltaire au contraire, c'est l'idée du moment, l'inspiration, la verve, la nécessité qui l'emporte ; c'est la pensée, c'est l'irrésistible besoin de l'exprimer, de la communiquer, de la répandre qui lui met la plume à la main ; même dans l'intimité, il déteste d'écrire sans « motif », sans « thème », comme il le déclare à Mme Du Deffand ; il appelle cela « mâcher à vide », et il s'y refuse. On voit dès lors laquelle de ces deux correspondances est la plus pleine, la plus forte et la plus attachante, et à qui resterait la supériorité, de cette femme célèbre ou de son moins célèbre rival. Les femmes seraient sans doute pour Mme de Sévigné, les hommes pour Voltaire ; un critique, qui voudrait se montrer poli autant que conciliant, donnerait le premier rang à chacun d'eux dans son sexe.

« Non nostrum inter vos tantas componere lites. »

Je me garderai de prononcer, j'ai hâte de laisser enfin la parole à Voltaire lui-même, qui plaidera mieux sa cause que personne.

Il apporte, pour la gagner sur ce point, comme sur tous ceux qu'a pu soulever cette analyse générale, outre toutes les rares qualités que nous avons indiquées, une qualité victorieuse, la première de toutes sans contredit, celle que des esprits d'ailleurs excellents perdent souvent dès qu'ils prennent la plume, que le peuple seul conserve d'instinct, parce qu'elle est dans son allure naturelle et libre : la gaieté, cette gaieté qui n'est pas chez lui la gaieté trop constamment cynique et ordurière de Rabelais, ni la savante et naïve gaieté de La Fontaine, ni la gaieté profondément comique et sereine de Molière, ni celle impudente de Regnard, ni celle commune et grivoise de Béranger, mais cette gaieté légère et intarissable, explo-

sion spontanée, étincelle courante de la raison, du bon sens, de la franchise en belle humeur; cette gaieté qui, lorsqu'elle ne dépasse pas les bornes et ne devient pas de l'impertinence et pis encore, charme, adoucit, allège et réconforte la vie; cette gaieté enfin qui est l'esprit français et peut-être parisien par excellence, et qui trouve sa dernière expression dans le style et dans l'esprit même de Voltaire.

C'est cet esprit, ce style que nous avons essayé de donner dans sa fleur, dans ce qu'il a de vraiment admirable et pur. Nous avons déjà pu jadis, grâce à une simple traduction d'extraits et à un choix de textes, faire goûter des gens du monde, et admettre dans les grandes maisons d'éducation de l'État ou du clergé les plus belles scènes du théâtre d'Aristophane. Ce serait avec plus de joie encore que nous verrions accepter aujourd'hui et se répandre ce qu'il y a de plus parfait dans notre prose. La tâche du professeur se compléterait, en dehors ou plutôt dans le sens même de l'enseignement, si, après avoir fait ouvrir plus grandement les portes de nos lycées à la poésie étincelante du plus Français des Athéniens, il pouvait placer dans toutes les mains quelque chose de la correspondance du plus Athénien des Français.

E. F.

Paris, mars 1867.

Le texte adopté et suivi, comme faisant autorité, est celui connu sous le nom d'édition Beuchot.

Les lettres marquées d'un astérique sont tirées de divers recueils de lettres inédites de Voltaire, publiées récemment par MM. de Cayrol, de Bavoux et A. François. (Didier.)

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES

PRINCIPAUX ÉCRITS DE VOLTAIRE[1]

1706 Épître à Monseigneur.
1716 Épître à M. le duc d'Orléans, régent.
1718 ŒDIPE, tragédie.
1723 LA LIGUE, intitulée LA HENRIADE.
1724 MARIAMNE, tragédie.
1726 Lettres philosophiques. Épître à Mlle Lecouvreur.
1730 BRUTUS, tragédie.
1731 TEMPLE DU GOÛT. HISTOIRE DE CHARLES XII.
1732 ZAÏRE, tragédie.
1733 Épître à Mme Du Châtelet, sur la Calomnie.
1734 ADÉLAÏDE DU GUESCLIN, tragédie. Traité de métaphysique.
1734-1737 Discours en vers sur l'Homme.
1736 Épître au roi de Prusse. LE MONDAIN, satire.
Épître à Mme du Châtelet, sur la philosophie de Newton.
1740 Épître au roi de Prusse ; à un ministre d'État.
1741 Épître au roi de Prusse. Stances sur l'Amitié.
1742 MAHOMET, tragédie.
1743 MÉROPE, tragédie.
1744 Épître au président Hénault, sur la Sobriété.
1745 POÈME DE FONTENOY.
1746 Discours de réception à l'Académie française.

1. FRANÇOIS-MARIE AROUET dit DE VOLTAIRE, né à Paris, le 20 novembre 1694, mort à Paris, le 30 mai 1778.

VOLTAIRE est l'anagramme du nom de AROUET et des deux premières lettres des mots LE JEUNE, qu'il signait, étant le dernier-né de la famille.

AROUET, L. J., en changeant l'U en V, et le J en I, conformément à l'usage, donnent les lettres qui composent le nom de VOLTAIRE.

1748 Sémiramis, tragédie. Épître à Mme Denis, sur la vie de Paris.
1751 Siècle de Louis XIV.
1752 La Loi naturelle, discours en vers.
1753 Essai sur les Mœurs.
Annales de l'Empire.
1754 Essai sur l'Histoire universelle.
1755 L'Orpheelin de la Chine, tragédie. Épître, à son arrivée à Genève.
1756 Sur le désastre de Lisbonne, poème.
1759 Histoire de Russie.
1760 Le Pauvre Diable, satire. L'Écossaise, comédie. Le Russe a Paris, satire.
1761 Épître au roi de Prusse ; à Mme Denis, sur l'Agriculture.
1762 Mémoire, requêtes, etc., en faveur de Calas.
1764 Commentaire de Corneille. Dictionnaire philosophique.
Jules César, tragédie. Jeannot et Colin.
1765 Épître à Mlle Clairon.
1769 Épître à Boileau. Histoire du Parlement.
1770 Épître au roi de la Chine.
1771 Épître au roi de Danemarck, sur la liberté de la presse.
Épître à Dalembert.
1772 Les Systèmes, les Cabales, satires.
Épître à Horace.
Jean qui pleure et Jean qui rit, poésie.
1775 Le temps présent, satire.
1778 Irène, tragédie.
Dates diverses : Poésies, romans philosophiques, mélanges, pamphlets, etc., etc., etc.
1713-1778 Correspondance.

LETTRES CHOISIES

DE VOLTAIRE

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU[1].

De Sulli[2], 20 juin 1716.

Monsieur, vous avez beau vous défendre d'être mon maître, vous le serez, quoi que vous en disiez. Je sens trop le besoin que j'ai de vos conseils; d'ailleurs les maîtres ont toujours aimé leurs condisciples, et ce n'est pas là une des moindres raisons qui m'engagent à être le vôtre. Je sens qu'on ne peut guère réussir dans les grands ouvrages sans un peu de conseils et beaucoup de docilité. Je me souviens bien des critiques que M. le grand prieur[3] et vous me fîtes dans un certain souper, chez M. l'abbé de Bussi[4]. Ce souper-là fit beaucoup de bien à ma tragédie[5]; et je crois qu'il me suffirait pour faire un bon ouvrage de boire quatre ou cinq fois avec vous. Socrate donnait ses leçons au lit, et vous

1. Abbé mondain, auteur, aujourd'hui démodé, de stances agréables. Voltaire, dans son *Temple du Goût*, l'appela « le premier des poètes négligés ».

2. Sully-sur-Loire, où il avait été envoyé, en manière d'exil, à cause de ses relations avec les ennemis du Régent, et pour des vers satiriques dirigés contre lui.

3. Le prince de Vendôme, grand prieur de France, et président de la société littéraire dite du *Temple*.

4. Personnage oublié, fils de Bussy-Rabutin, devenu évêque de Luçon et membre de l'Académie française.

5. *Œdipe*.

les donnez à table ; cela fait que vos leçons sont sans doute plus gaies que les siennes.

Je vous remercie infiniment de celles que vous m'avez données sur mon épître à *M. le Régent*[1] ; et quoique vous me conseilliez de louer, je ne laisserai pas de vous obéir.

Malgré le penchant de mon cœur,
A vos conseils je m'abandonne.
Quoi ! je vais devenir flatteur !
Et c'est Chaulieu qui me l'ordonne !

Je ne puis vous en dire davantage, car cela me saisit. Je suis, avec une reconnaissance infinie, etc....

A M***.

1716.

Jouissez, monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé ; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse[2], où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit, et, ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce aimable, grands chasseurs pour la plupart, et qui passent ici les beaux jours à assassiner des perdrix.

Pour moi, chétif, on me condamne
A rester au sacré vallon ;
Je suis fort bien près d'Apollon,
Mais assez mal avec Diane.

1. Première épître célèbre de Voltaire, alors âgé de vingt-deux ans, et où se trouvent les vers :

« Il est chez les Français de ces sombres esprits,
Censeurs extravagants d'un sage ministère,
Incapables de tout, à qui rien ne peut plaire, » etc.

2. Sully-sur-Loire. Voir la lettre précédente.

Je chasse peu, je versifie beaucoup[1] ; je rime tout ce que le asard offre à mon imagination;

Et, par mon démon lutiné,
On me voit souvent d'un coup d'aile
Passer des fureurs de Lainé[2]
A la douceur de Fontenelle[3].
Sous les ombrages toujours cois
De Sulli, ce séjour tranquille,
Je suis plus heureux mille fois
Que le grand prince qui m'exile
Ne l'est près du trône des rois.

N'allez pas, s'il vous plait, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laisser ici assez de temps pour y pouvoir devenir malheureux; je connais ma portée, je ne suis pas fait pour habiter longtemps le même lieu.

L'exil assez souvent nous donne
Le repos, le loisir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les dieux,
Et qui n'est connu de personne
Dans le séjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Ce bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sulli ;

Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poète Roi[4].
C'est là sa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la

1. Réminiscence de la lettre de Pline à Tacite : « *Quum venabere licebit... pugillares feras. Experieris Dianam non magis montibus quam Minervam errare.* »

2. Poète « singulier, » a dit de lui Voltaire.

3. Voir page 35, la notice sur Fontenelle.

4. Roi ou Roy, auteur d'opéras et surtout d'épigrammes qui lui valurent maints coups de bâton. Ce qui faisait dire à Voltaire : « C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié. »

Comédie italienne. Ce n'est pas là où se trouve ce gros dieu dont je vous parle. J'entends dire

Que tout Paris est enchanté
Des attraits de la nouveauté;
Que son goût délicat préfère
L'enjouement agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin[1]
Au pesant et fade Molière!

A M. DE LA FAIE[2].

1716.

La Faie, ami de tout le monde,
Qui savez le secret charmant
De réjouir également
Le philosophe, l'ignorant,
Le galant à perruque blonde;
Vous qui rimez comme Ferrand,
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuses flammes
Sur votre luth tendre et galant;
Et qui même assez hardiment
Osâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace,
Quand vous alliez sur le Parnasse
Par le café de la Laurent[3].

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle; j'aime les vers à la fureur; mais j'ai un petit malheur, c'est

1. Personnages de la comédie italienne, toujours en vogue à cette époque.
2 Faie ou de La Faye, auteur des vers, souvent refaits ou cités, sur l'avantage des difficultés imposées par les règles rigoureuses de la poésie.

. . . . . .
« Telle, dans des canaux pressée,
« Avec plus de force élancée,
« L'onde s'élève dans les airs;
« Et la règle, qui semble austère,
« N'est qu'un art plus certain de plaire.
« Inséparable des beaux vers. »

3. Café situé au coin de la rue Christine et de la rue Dauphine, et où se réunissaient poètes, littérateurs, musiciens et peintres.

que j'en fais de détestables; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Parfois je lis une belle strophe de votre ami M. de La Motte[1], et puis je me dis tout bas : « Petit misérable, quand feras-tu quelque chose d'aussi bien? » Le moment d'après, c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et je me dis : « Garde-toi d'en faire autant. » Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière de Rousseau[2]; cela éveille mon odorat; je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains. Je vois des comédies à la glace, des opéras fort au-dessous de ceux de l'abbé Pic, une épître au comte d'Ayen qui est à faire vomir, un petit voyage de Rouen fort insipide, une ode à M. Duché[3] fort au-dessous de tout cela; mais, ce qui me révolte et ce qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu son épître à Marot[4], où il y a de très beaux morceaux; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poète. Il n'est pas inspiré, il est possédé : il reproche à l'un sa prison; à l'autre, sa

1. Voir sur la Motte la note page 10.

2. J.-B. Rousseau, poète aujourd'hui peu lu, célèbre de son temps, et même plus tard, par son talent de versificateur, par ses querelles et son exil. Il existe de J.-B. Rousseau une édition critique des plus précieuses donnée par M. Eugène Manuel. (Delagrave, 1852.)

3. Auteur oublié de tragédies et d'opéras composés pour Saint-Cyr, sur l'invitation de Mme de Maintenon. Il fut membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

4. Clément Marot, dont il imita souvent avec succès, dans ses épigrammes et particulièrement dans cette épître que maltraita Voltaire, le style appelé *marotique*.

Elle débutait par cet éloge de Marot :

« Ami Marot . . . . . .
« Par vous en France, épitres, triolets
« Rondeaux, chansons, ballades, virelais,
« Gente épigramme et plaisante satire
« Ont pris naissance, en sorte qu'on peut dire :
« De Prométhée hommes sont émanés,
« Et de Marot joyeux contes sont nés. »

Elle finit ainsi :

« Puis je ne sais : tous ces vers qu'on admire
« Ont un malheur : c'est qu'on ne peut les lire :
« Et franchement, quoique plus censuré,
« J'aime encor mieux être lu qu'admiré. »

vieillesse : il appelle celui-ci athée; celui-là, maroufle. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. Despréaux, quand il se jouait aux dépens des mauvais auteurs : aussi son style était doux et coulant; mais celui de Rousseau me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, si j'ose m'exprimer ainsi, de la bile qui le dévore. Peut-on souffrir qu'en parlant de M. Crébillon il dise qu'il *vient de sa griffe Apollon molester?*

Quels vers que ceux-ci :

« Ce rimeur si sucré
« Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
« Plus qu'aloès ni jus de coloquinte? »

De plus, toute cette épître roule sur un raisonnement faux; il veut prouver que tout homme d'esprit est honnête homme, et que tout sot est fripon; mais ne serait-il pas la preuve trop évidente du contraire, si pourtant c'est véritablement de l'esprit que le seul talent de la versification? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. Rousseau ne passe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit si mal en prose que son *factum* est une des pièces qui ont servi à le faire condamner. Au contraire, celui de M. Saurin[1] est un chef-d'œuvre :

« .... Et quid facundia posset
« Tum patuit[2].... »

Enfin voulez-vous que je vous dise franchement mon petit sentiment sur MM. de La Motte et Rousseau? M. de La Motte pense beaucoup, et ne travaille pas assez ses vers[3] ; Rousseau

1. Joseph Saurin, auteur d'un factum contre Rousseau et victime des calomnies lancées contre lui par son rival; père de Saurin Bernard, auteur de *Spartacus* et membre de l'Académie française.

2. Ovide, *Métam.*, XIII, v. 382.

3. Antoine Houdart de La Motte, poète et littérateur, nommé membre de l'Académie française en 1710. Voltaire l'appelait le « patriarche des vers durs », et il le présente ainsi, frappant à la porte de son *Temple du Goût :*

« Parmi les flots de la foule insensée
« De ce parvis obstinément chassée,
« Tout doucement venait la Motte-Houdart,
« Lequel disait d'un ton de papelard :

ne pense guère, mais il travaille ses vers beaucoup mieux. Le point serait de trouver un poète qui pensât comme La Motte et qui écrivît comme Rousseau (quand Rousseau écrit bien, s'entend); mais

« Paucis, quos æquus amavit
« Juppiter, aut ardens erexit ad æthera virtus,
« Dis geniti, potuere[1]..... »

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner de belles-lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici[2]. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui :

Car, vous qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être :
Trop heureux si ces vers, à la hâte tracés,
Ne l'ont pas déjà fait connaître !
C'est un gros dieu lourd et pesant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille,
Et qui depuis cinq ou six ans,
Dans la foule des courtisans
Se trouvait toujours à Versaille.
Mais on dit que, tout de nouveau,
Vous l'allez revoir au parterre,
Au *Capricieux*[3] de Rousseau :
C'est là sa demeure ordinaire.

« — Ouvrez, messieurs, c'est mon *Œdipe* en prose,
« Mes vers sont durs, d'accord, mais forts de choses !

« La Critique le reconnut à la douceur de son maintien et à la dureté de ses « derniers vers, et elle le laissa quelque temps entre Perrault et Chapelain, « qui assiégeaient la porte depuis cinquante ans, en criant contre Virgile. »

J.-B. Rousseau, d'accord avec Voltaire pour bafouer La Motte, fit l'épigramme suivante sur sa traduction abrégée de l'*Iliade :*

« Le traducteur qui rima l'*Iliade*,
« De douze chants prétendit l'abréger;
« Mais par son style aussi triste que fade,
« De douze en sus il a su l'allonger,
« Or, le lecteur qui se sent affliger,
« Le donne au diable, et dit, perdant haleine;
« — Hé ! finissez, rimeur à la douzaine !
« Vos abrégés sont longs au dernier point.
« — Ami lecteur, vous voilà bien en peine;
« Rendons-les courts en ne les lisant point. »

1. Virgile, *Æn.*, VI, 129.
2. A Sully-sur-Loire, lieu de son exil.
3. Mauvaise comédie de Rousseau.

Au reste je suis charmé que vous ne partiez pas si tôt pour Gênes ; votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point : ne ressemblez pas à ces politiques errants qu'on envoie de Parme à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays, pour avoir eu le plaisir de dire : *Le roi mon maître.* Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de César et de Pompée.

Non, cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits.
Vous connaissiez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie ;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT.

1718.

MONSEIGNEUR,

Faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une année de Bastille[1] ? Il se flattait que, après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le temps que vous ouvrez le paradis à tout le monde.

Il prend la liberté de vous demander trois grâces : la première, de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragé-

1. A peine revenu de son prétendu exil de Sully, Voltaire avait repris sa petite guerre d'épigrammes contre la cour et le Régent, et s'était vu imputer, à tort une fois par hasard, une satire virulente, intitulée les « J'ai vu », où un poète du nom de Lebrun énumérait les misères et les hontes du temps ; la pièce finissait par ce vers célèbre :

« J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans. »

Voltaire en avait été pour une année de Bastille.

die[1] qu'il vient de composer; la seconde, de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poème épique[2] sur celui de vos aïeux auquel vous ressemblez le plus; et la troisième, de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point.

Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Royale le très humble et très pauvre secrétaire des niaiseries. — VOLTAIRE.

A M. DE GÉNONVILLE[3].

1719.

Ami, que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare[4];
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous dont les agréments divers,

1. *Œdipe*, tragédie dédiée à Madame, femme du Régent, Françoise-Marie de Bourbon, dite Mlle de Blois.

2. La *Henriade*, dont il composa les deux premiers chants à la Bastille.

3. Ami de Voltaire, mort bientôt après, et auquel, dix ans plus tard, Voltaire adressera la belle épître *Aux mânes de Génonville*, qui commence par ces vers :

« Toi que le ciel jaloux ravit dans son printemps,
« Toi de qui je conserve un souvenir fidèle,
« Vainqueur de la mort et du temps;
« Toi dont la perte, après dix ans,
« M'est encore affreuse et nouvelle;
. . . . . .
« O mon cher Génonville! avec plaisir reçoi
« Ces vers et ces soupirs que je donne à ta cendre,
« Monument d'un amour immortel comme toi...

et qui se termine par :

« Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
« Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
« Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
« Au monde, à l'inconstance ardents à se livrer,
« Malheureux dont le cœur ne sait pas comme on aime,
« Et qui n'ont pas connu la douceur de pleurer! »

4. Le marquis de Chaulieu, ami de la Fare, auteurs de mémoires et de poésies légères, « plus aimable homme qu'aimable poète, » dit une note du *Temple du Goût*.

L'imagination féconde,
L'esprit et l'enjouement, sans vice et sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde :
Votre épître a charmé le pasteur de Sulli;
Il se connaît au bon, et partant il vous aime;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Êtes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans l'opulence. Est-ce une réalité? est-ce une chimère? La moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier? Law[1] est-il un dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un chaos que je ne puis débrouiller, et auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi, je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie.

Avec l'abbé Courtin[2] je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain Écossais[3] malin,
Comme la vieille Sibylle
Dont parle aussi le bon Virgile,
Sur des feuillets volants écrit notre destin.
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant asile :
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

1. Fameux financier, né à Edimbourg, devenu en France contrôleur général des finances. Voir les histoires du temps au sujet de la vogue inouïe du système auquel il donna son nom, et du prompt discrédit dans lequel il tomba.
2. Il faisait alors partie de la société intime de Voltaire, qui le raille volontiers dans ses lettres.
3. Law.

A M. J.-B. ROUSSEAU.

23 janvier 1722.

M. le baron de Breteuil m'a appris, monsieur, que vous vous intéressez encore un peu à moi, et que le poème de Henri IV[1] ne vous est pas indifférent; j'ai reçu ces marques de votre souvenir avec la joie d'un disciple tendrement attaché à son maître[2].

Mon estime pour vous, et le besoin que j'ai des conseils d'un homme seul capable d'en donner de bons en poésie, m'ont déterminé à vous envoyer un plan que je viens de faire à la hâte de mon ouvrage : vous y trouverez, je crois, les règles du poème épique observées.

Le poème commence au siège de Paris, et finit à sa prise; les prédictions faites à Henri IV, dans le premier chant, s'accomplissent dans tous les autres; l'histoire n'est point altérée dans les principaux faits, les fictions y sont toutes allégoriques; nos passions, nos vertus et nos vices y sont personnifiés; le héros n'a de faiblesses que pour faire valoir davantage ses vertus. Si tout cela est soutenu de cette force et de cette beauté continue de la diction, dont l'usage était perdu en France sans vous, je me flatte que vous ne me désavouerez point pour votre disciple. Je ne vous ai fait qu'un plan fort abrégé de mon poème, mais vous devez m'entendre à demi-mot; votre imagination suppléera aux choses que j'ai omises. Les lettres que vous écrivez à M. le baron de Breteuil me font espérer que vous ne me refuserez pas les conseils que j'ose dire que vous me devez. Je ne me suis point caché de l'envie que j'ai d'aller moi-même consulter mon oracle. On allait autrefois de plus loin au temple d'Apollon, et sûrement on n'en revenait point si content que je le serai de votre commerce. Je vous donne ma parole que, si vous allez jamais aux Pays-Bas, j'y viendrai passer quelque temps avec vous. Si même l'état de ma fortune présente me

1. La *Henriade*.
2. Ce n'est que plus tard qu'éclateront entre eux les dissentiments qui les rendront ennemis implacables.

permettait de faire un aussi long voyage que celui de Vienne, je vous assure que je partirais de bon cœur, pour voir deux hommes aussi extraordinaires dans leur genre que M. le prince Eugène[1] et vous. Je me ferais un véritable plaisir de quitter Paris, pour vous réciter mon poème devant lui à ses heures de loisir. Tout ce que j'entends dire ici de ce prince à tous ceux qui ont l'honneur de le voir me le fait comparer aux grands hommes de l'antiquité. Je lui ai rendu, dans mon sixième chant[2], un hommage qui, je crois, doit d'autant moins lui déplaire qu'il est moins suspect de flatterie, et que c'est à la seule vertu que je le rends. Vous verrez par l'argument de chaque livre de mon ouvrage que le sixième est une imitation de Virgile. Saint Louis y fait voir à Henri IV les héros français qui doivent naître après lui; je n'ai point oublié parmi eux M. le maréchal de Villars[3]; voici ce qu'en dit saint Louis :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.

C'était là effectivement la louange la plus grande qu'on pouvait donner à M. le maréchal de Villars, et il a été lui-même flatté de la comparaison. Vous voyez que je n'ai point suivi les leçons de La Motte, qui, dans une assez mauvaise ode à M. le duc de Vendôme, crut ne pouvoir le louer qu'aux dépens de M. le prince Eugène et de la vérité.

Comme je vous écris tout ceci, Mme la duchesse de Sulli m'apprend que vous avez mandé à M. le commandeur de Comminges que vous irez cet été aux Pays-Bas. Si le voisinage de la France pouvait vous rendre un peu de goût pour

1. Eugène de Savoie, fils du comte de Soissons, lieutenant général des armées, et d'Olympe Mancini, l'une des nièces du cardinal Mazarin. D'abord abbé, repoussé dédaigneusement par Louis XIV dans sa demande d'un régiment, il passa au service de l'Autriche et se vengea cruellement plus tard de l'affront qu'il avait subi. Voir son portrait et le récit des victoires qu'il remporta à Oudenarde et à Malplaquet, au chapitre XVIII du *Siècle de Louis XIV*.

2. Devenu, depuis, le septième.

3. Vainqueur d'Eugène de Savoie, à Denain. Voir le chapitre XXIII du *Siècle de Louis XIV*.

elle, et que vous puissiez ne vous souvenir que de l'estime qu'on y a pour vous, vous guéririez nos Français de la contagion du faux bel esprit qui fait plus de progrès que jamais Du moins, si on ne peut espérer de vous revoir à Paris, vous êtes bien sûr que j'irai chercher à Bruxelles le véritable antidote contre le poison des La Motte. Je vous supplie, monsieur, de compter toute votre vie sur moi, comme le plus zélé de vos admirateurs

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BERNIÈRES.

28 novembre 1723.

Je vous écris d'une main lépreuse[1] aussi hardiment que si j'avais votre peau douce et unie; votre lettre et celle de notre ami m'ont donné du courage. Je voudrais bien n'avoir à exercer ma constance que contre cette maladie; mais je suis, au fumier près, dans l'état où était le bonhomme Job, faisant tout ce que je peux pour être aussi patient que lui, et n'en pouvant venir à bout. Je crois que le pauvre diable aurait perdu patience comme moi si la présidente de Bernières de ce temps-là avait été jusqu'au 28 novembre sans le venir voir.

On a préparé aujourd'hui votre appartement; venez donc l'occuper au plus tôt; mais, si vos arrêts sont irrévocables, et qu'on ne puisse pas vous faire revenir un jour plus tôt que vous ne l'avez décidé, du moins accordez-moi une autre grâce, que je vous demande avec la dernière instance. Je me trouve, je ne sais comment, chargé de trois domestiques que je n'ai pas le pouvoir de garder, et que je n'ai pas la force de renvoyer. L'un de ces trois messieurs est le pauvre La Brie, que vous avez vu anciennement à moi. Il est trop vieux pour être laquais, incapable d'être valet de chambre, et fort propre à être portier.

Vous avez un suisse qui ne s'est pas attaché à votre service pour vous plaire, mais pour vendre, à votre porte, de mauvais

1. Voltaire venait d'avoir la petite vérole.

vin à tous les porteurs d'eau qui viennent ici tous les jours faire de votre maison un méchant cabaret; si l'envie d'avoir à votre porte un animal avec un baudrier, que vous payez chèrement toute l'année, pour vous mal servir pendant trois mois, et pour vendre de mauvais vin pendant douze; si, dis-je, l'envie d'avoir votre porte décorée de cet ornement ne vous tient pas fort au cœur, je vous demande en grâce de donner la charge de portier à mon pauvre La Brie. Vous m'obligerez sensiblement : j'ai presque autant d'envie de le voir à votre porte que de vous voir arriver dans votre maison ; cela fera son petit établissement ; il vous coûtera bien moins qu'un suisse, et vous servira beaucoup mieux. Si, avec cela, le plaisir de m'obliger peut entrer pour quelque chose dans les arrangements de votre maison, je me flatte que vous ne me refuserez pas cette grâce, que je vous demande avec instance. J'attends votre réponse pour réformer mon petit domestique[1]. La poste va partir ; je n'ai ni le temps ni la force d'écrire davantage. Thieriot[2] n'aura pas de lettre de moi cette fois-ci : mais il sait bien que mon cœur n'en est pas moins à lui.

A LA MÊME.

A Paris, à la Comédie, ce 20 août 1725.

Depuis un mois entier je suis entouré de procureurs, de charlatans, d'imprimeurs et de comédiens. J'ai voulu tous les jours vous écrire et n'en ai pas encore trouvé le moment. Je me réfugie actuellement dans une loge de comédienne pour me livrer au plaisir de m'entretenir avec vous, pendant qu'on joue *Mariamne*[3] et l'*Indiscret*[4] pour la seconde fois. Cette petite

1. On dirait aujourd'hui : « intérieur. »

2. Ami de jeunesse de Voltaire. Le goût de la littérature et des spectacles avait lié Voltaire avec Thieriot, chez le procureur Alain, où ils travaillaient tous deux en 1714. Ils ne cessèrent de correspondre ensemble jusqu'à la fin de leurs jours, comme on le verra dans la suite.

3. Tragédie qui avait échoué ; elle avait été représentée pour la première fois le jour des *Rois;* au moment où la reine buvait le poison, un plaisant s'était mis à crier : « *La reine boit !* » et la pièce était tombée sous les rires bruyants du parterre.

4. Comédie de Voltaire en un acte et en vers.

pièce fut représentée avant-hier samedi avec assez de succès; mais il me parut que les loges étaient encore plus contentes que le parterre. Dancourt[1] et Legrand[2] ont accoutumé le parterre au bas comique et aux grossièretés, et insensiblement le public s'est formé le préjugé que de petites pièces en un acte doivent être des farces pleines d'ordures, et non pas des comédies nobles où les mœurs soient respectées. Le peuple n'est pas content quand on ne fait rire que l'esprit; il faut le faire rire tout haut, et il est difficile de le réduire à aimer mieux des plaisanteries fines que des équivoques fades, et à préférer Versailles à la rue Saint-Denis. *Mariamne* est enfin imprimée de ma façon, après trois éditions subreptices qui en ont paru coup sur coup.

Ah! ma chère présidente, qu'avec tout cela je suis quelquefois de mauvaise humeur de me trouver seul dans ma chambre, et de sentir que vous êtes à trente lieues de moi! Je m'imagine que vous faites des soupers charmants; que l'imagination vive et féconde de Mme du Deffand, et celle de M. l'abbé d'Amfreville en donnent à notre ami Thieriot, et qu'enfin tous vos moments sont délicieux. M. le chevalier des Alleurs est-il encore avec vous? Il m'avait dit qu'il y resterait tant qu'il y trouverait du plaisir : je juge qu'il y demeurera longtemps.

Adieu; je pars incessamment pour Fontainebleau; conservez-moi toujours bien de l'amitié. Adieu, adieu.

A M. ***, MINISTRE DU DÉPARTEMENT DE PARIS.

1726.

Je remontre très humblement que j'ai été assassiné par le brave chevalier de Rohan[3], assisté de six coupe-jarrets, derrière lesquels il était hardiment posté.

1. Acteur et auteur comique français; son chef-d'œuvre est, le *Chevalier à la mode*, 1687. « Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute « comédie, le comédien Dancourt l'était dans la farce, genre qui plait tou« jours, dans Paris et dans les provinces, au grand nombre qui n'est pas « susceptible de plaisirs plus relevés. » (VOLTAIRE.)

2. Acteur et auteur comique, qui, entre autres comédies, a donné au théâtre un *Plutus* soi-disant imité d'Aristophane, mais qui n'en est qu'un travestissement à la mode du jour.

3. Après un échange d'impertinences que le chevalier de Rohan-Chabot

J'ai toujours cherché depuis ce temps à réparer, non mon honneur, mais le sien, ce qui était trop difficile.

Si je suis venu dans Versailles, il est très faux que j'aie fait demander le chevalier de Rohan-Chabot chez M. le cardinal de Rohan.

AU P. PORÉE [1].

A Paris, rue de Vaugirard, près de la porte Saint-Michel.

1728.

Si vous vous souvenez encore, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie avec la plus tendre reconnaissance et la plus parfaite estime, recevez cet ouvrage avec quelque indulgence, et regardez-moi comme un fils qui vient, après plusieurs années, présenter à son père le fruit de ses travaux dans un art qu'il a appris autrefois de lui. Vous verrez par la préface quel a été le sort de cet ouvrage, et j'apprendrai, par votre décision, quel est celui qu'il mérite. Je n'ose encore me flatter d'avoir lavé le reproche que l'on fait à la France de n'avoir jamais pu produire un poème épique; mais si la *Henriade* vous plaît, si vous y trouvez que j'ai profité de vos leçons, alors *sublimi feriam sidera vertice* [2]. Surtout, mon révérend père, je vous supplie instam-

avait commencées, mais où Voltaire, déjà passé maître en ce genre, eut tout de suite le dessus, le chevalier eut recours à un procédé alors fort en usage (voir la note 4, page 7) et plus à la portée des gens à bout d'esprit : il le fit bâtonner par ses laquais. Avide de vengeance, et ne pouvant trouver d'appui ni dans ses plus hauts protecteurs ni dans les lois, Voltaire s'était mis en mesure de se faire justice lui-même, en provoquant le chevalier, quand celui-ci, toujours chevaleresque à sa manière, obtint qu'on enfermât bien vite son rival à la Bastille, et qu'on ne l'en fît sortir que pour le diriger sur l'Angleterre. C'est grâce à ce voyage forcé que Voltaire publiera ses écrits sur l'Histoire, la Philosophie, la Littérature anglaises, donnera une tragédie nouvelle, etc., toutes œuvres dont la postérité se trouve, en fin de compte, redevable au chevalier de Rohan-Chabot, qui n'en peut mais.

1. Célèbre jésuite, auteur de diverses œuvres latines, directeur et professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand, maître chéri de Voltaire, qu'on verra toujours solliciter très sincèrement les avis et les critiques des bons juges. « Son plus grand mérite, a dit de lui Voltaire, — et quel éloge pour un maître ! — fut de faire aimer les lettres à ses disciples. »

2. Horace, *Odes*, I., I.

ment de vouloir bien m'instruire si j'ai parlé de la religion comme je dois; car, s'il y a sur cet article quelques expressions qui vous déplaisent, ne doutez pas que je ne les corrige à la première édition que l'on pourra faire encore de mon poème. J'ambitionne votre estime, non seulement comme auteur, mais comme *chrétien*.

Je suis, mon révérend père, et je ferai profession d'être, toute ma vie, avec le zèle le plus vif, votre très humble et très obéissant serviteur. Signé : VOLTAIRE.

A M***.

1728.

La quadrature du cercle et le mouvement perpétuel sont des choses aisées à trouver en comparaison du secret de calmer tout d'un coup une âme agitée d'une passion violente. Il n'y a que les magiciens qui prétendent arrêter les tempêtes avec des paroles. Si une personne blessée, dont la plaie profonde montrerait des chairs écartées et sanglantes, disait à un chirurgien : « Je veux que ces chairs soient réunies, et qu'à peine il reste une légère cicatrice de ma blessure; » le chirurgien répondrait : « C'est une chose qui dépend d'un plus grand maître que moi; c'est au temps seul à réunir ce qu'un moment a divisé. Je peux couper, retrancher, détruire; le temps seul peut réparer. »

Il en est ainsi des plaies de l'âme; les hommes blessent, enveniment, désespèrent; d'autres veulent consoler, et ne font qu'exciter de nouvelles larmes; le temps guérit à la fin.

Si donc on se met bien dans la tête qu'à la longue la nature efface dans nous les impressions les plus profondes; que nous n'avons, au bout d'un certain temps, ni le même sang qui coulait dans nos veines, ni les mêmes fibres qui agitaient notre cerveau, ni par conséquent les mêmes idées; qu'en un mot, nous ne sommes plus réellement et physiquement la même personne que nous étions autrefois; si nous faisons, dis-je, cette réflexion bien sérieusement, elle nous

sera d'un très grand secours; nous pourrons hâter ces moments où nous devons être guéris.

Il faut se dire à soi-même : « J'ai éprouvé que la mort de mes parents, de mes amis, après m'avoir percé le cœur pour un temps, m'a laissé ensuite dans une tranquillité profonde; j'ai senti qu'au bout de quelques années il s'est formé dans moi une âme nouvelle; que l'âme de vingt-cinq ans ne pensait pas comme celle de vingt, ni celle de vingt comme celle de quinze. Tâchons donc de nous mettre par la force de notre esprit, autant qu'il est en nous, dans la situation où le temps nous mettra un jour; devançons par notre pensée le cours des années. »

Cette idée suppose que nous sommes libres. Aussi la personne qui demande conseil se croit sans doute libre; car il y aurait de la contradiction à demander un conseil dont on croirait la pratique impossible. Nous nous conduisons, dans toutes nos affaires, comme si nous étions bien convaincus de notre liberté; conduisons-nous ainsi dans nos passions, qui sont nos plus importantes affaires. La nature n'a pas voulu que nos blessures fussent en un moment consolidées, qu'un instant nous fit passer de la maladie à la santé; mais des remèdes sages précipitent certainement le temps de la guérison.

Je ne connais point de plus puissant remède pour les maladies de l'âme que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets.

Cette application détourne le cours des esprits animaux : elle rend quelquefois insensible aux douleurs du corps. Une personne bien appliquée, qui exécute une belle musique, ou pénétrée de la lecture d'un bon livre qui parle à l'imagination et à l'esprit, sent alors un prompt adoucissement dans les tourments d'une maladie; elle sent aussi les chagrins de son cœur perdre petit à petit leur amertume. Il faut penser à toute autre chose qu'à ce qu'on veut oublier; il faut penser souvent et presque toujours à ce qu'on veut conserver. Nos fortes chaînes sont, à la longue, celles de l'habitude. Il dépend, je crois, de nous de désunir des chaînons qui nous tient

à des passions malheureuses, et de fortifier les liens qui nous enchaînent à des choses agréables.

Ce n'est point que nous soyons les maîtres absolus de nos idées; il s'en faut beaucoup; mais nous ne sommes point absolument esclaves, et, encore une fois, je crois que l'Être suprême nous a donné une petite portion de sa *liberté*, comme il nous a donné un faible écoulement de sa *puissance de penser*.

Mettons donc en usage le peu de forces que nous avons. Il est certain qu'en lisant et en réfléchissant on augmente sa *faculté de penser;* pourquoi n'augmenterions-nous pas de même cette faculté qu'on nomme *liberté?* Il n'y a aucun de nos sens, aucune de nos puissances à qui l'art n'ait trouvé des secours. La liberté sera-t-elle le seul attribut de l'homme que l'homme ne pourra augmenter?

Je suppose que nous soyons parmi des arbres chargés de fruits délicieux et empoisonnés, qu'un appétit dévorant nous porte à cueillir; si nous nous sentons trop faibles pour voir ces fruits sans y toucher, cherchons, et cela dépend de nous, des terrains où ces beaux fruits ne croissent pas.

Voilà des conseils qui sont peut-être, comme tant d'autres, plus aisés à donner qu'à suivre; mais aussi il s'agit d'une grande maladie, et la personne qui est languissante peut seule être son médecin.

AU P. PORÉE[1].

Paris, 7 janvier 1730

Je vous envoie, mon cher père, la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que, tout jeune que j'étais quand je fis *Œdipe*, je le composai

1. Voir page 20 la note sur le P. Porée.

à peu près tel que vous le voyez autourd'hui : j'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaissais fort peu le théâtre de Paris ; je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. Dacier[1], qui était du pays ; il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs : c'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce ; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence entre Œdipe et Jocaste, tirée en partie de Sophocle, tout à fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune ; je crus qu'ils avaient raison ; je gâtai ma pièce, pour leur plaire, en affaiblissant par des sentiments de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quant on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi ; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre Jocaste et Œdipe : on se moqua de Sophocle et de son imitateur. Je tins bon ; je dis mes raisons, j'employai des amis ; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*.

Il y avait un acteur nommé Quinault (Dufresne), qui dit tout haut que, pour me punir de mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où Pierre Corneille avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Œdipe* de Corneille[2] excellent ; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, et je n'osais le dire ; je

1. Dacier André, érudit français, d'abord membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis membre de l'Académie française, dont il devint secrétaire en 1713 ; c'est à lui que Fénelon adressa, en 1714, sa lettre *sur les occupations de l'Académie française*. Il était le mari de Mme Dacier, connue par ses savants travaux et ses traductions d'Homère, d'Aristophane, de Plaute, de Térence, etc.

2. L'*Œdipe* de Corneille est de 1659.

ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue : on l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de M. de la Motte. Le R. P. de Tournemine a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. M. de la Motte a bien de l'esprit : il est un peu comme cet athlète grec qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus.

Je ne suis de son avis sur rien ; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface, où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne : et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre ; voilà comme ils en useraient, s'ils avaient été à votre école ; mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et plus emportés que des jansénistes. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines ; on injurie, on cabale : on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face ! Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses, filles du Ciel,
Sont des sœurs sans jalousie :
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe et de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend père : je suis pour jamais à vous et aux vôtres avec la tendre reconnaissance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours, etc.

A M. DE FAVIÈRES [1].

4 mars 1731.

Je vous suis très obligé, mon cher Favières, des vers latins et français que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne sais point qui est l'auteur des latins, mais je le félicite, quel qu'il soit, sur le goût qu'il a, sur son harmonie et sur le choix de sa bonne latinité, et surtout de l'espèce convenable à son sujet.

Rien n'est si commun que des vers latins, dans lesquels on mêle le style de Virgile avec celui de Térence ou des épîtres d'Horace. Ici il paraît que l'auteur s'est toujours servi de ces expressions tendres et harmonieuses qu'on trouve dans les églogues de Virgile, dans Tibulle, dans Properce et même dans quelques endroits de Pétrone, qui respirent la mollesse et la volupté.

Je suis enchanté de ces vers :

« Ridet ager, lascivit humus, nova nascitur arbos...
« Basia lascivæ jungunt repetita columbæ. »

Et en parlant de l'Amour :

« Vulnere qui certo lædere pectus amat. »

Je n'oublirai pas cet endroit où il parle des plaisirs qui fuient avec la jeunesse :

« Sic fugit humanæ tempestas aurea vitæ,
« Arguti fugiunt, agmina blanda, joci. »

Je citerai trop de vers, si je marquais tous ceux dont j'ai goûté la force et l'énergie.

Mais, quoique l'ouvrage soit rempli de feu et de noblesse, je conseillerais plutôt à un homme qui aurait du goût et du talent pour la littérature, de les employer à faire des vers français. C'est à ceux qui peuvent cultiver les belles-lettres avec avantage à faire à notre langue l'honneur qu'elle mérite

1. Conseiller au Parlement, auteur d'un poème latin sur le *Printemps*.

Plus on a fait provision des richesses de l'antiquité, et plus on est dans l'obligation de les transporter en son pays. Ce n'est pas à ceux qui méprisent Virgile, mais à ceux qui le possèdent, d'écrire en français.

Venons maintenant, mon cher Favières, à votre traduction du *Printemps*, ou plutôt, à votre imitation libre de cet ouvrage. Vos expressions sont vives et brillantes, vos images bien frappées ; et surtout, je vois que vous êtes fidèle à l'harmonie, sans laquelle il n'y a jamais de poésie.

Il faudrait vous rappeler ici trop de vers, si je voulais marquer tous ceux dont j'ai été frappé. Adieu ; je vais dans un pays où le printemps ne ressemble guère à la description que vous en faites l'un et l'autre. Je pars pour l'Angleterre dans quatre ou cinq jours, et suis bien loin assurément de faire des tragédies.

« Frange, miser, calamos, vigilataque prælia dele[1]. »

J'ai renoncé pour jamais aux vers,

« Nunc... versus et cætera ludicra pono[2]. »

Mais il s'en faut bien que je sois devenu philosophe, comme celui dont je cite les vers. Adieu ; je vous aime en vers et en prose, de tout mon cœur, et vous serai attaché toute ma vie.

AUX AUTEURS DU NOUVELLISTE DU PARNASSE[3].

Juin 1731.

Messieurs, on m'a fait tenir à la campagne où je suis, près de Kenterbury[4], depuis quatre mois, les lettres que vous publiez

1. Juvénal, *Sat.*, VII, v. 27.
2. Horace. *Ep.* I, I, v. 10.
3. Le *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*. gazette littéraire, commencée en 1731, et arrêtée par le ministère public, à la quatrième feuille du tome IV, en 1732.
4. Voltaire, voulant publier plus tranquillement son *Histoire de Charles XII*, et une nouvelle édition de la *Henriade*, était allé passer quatre ou cinq mois à Rouen et à Canteleu, et il faisait croire qu'il était retourné en Angleterre.

avec succès en France depuis environ ce temps. J'ai vu, dans votre dix-huitième lettre, des plaintes injurieuses que l'on vous adresse contre moi, sur lesquelles il est juste que j'aie l'honneur de vous écrire, moins pour ma propre justification que pour l'intérêt de la vérité.

Un ami, ou peut-être un parent de feu de M. de Campistron[1] me fait des reproches pleins d'amertume et de dureté de ce que j'ai, dit-il, insulté à la mémoire de cet illustre écrivain, dans une brochure de ma façon, et que je me suis servi de ces termes indécents : *le pauvre Campistron*. Il aurait raison, sans doute, de me faire ce reproche, et vous, messieurs, de l'imprimer, si j'avais en effet été coupable d'une grossièreté si éloignée de mes mœurs. C'est pour moi une surprise également vive et douloureuse de voir que l'on m'impute de pareilles sottises[2]. Je ne sais ce que c'est que cette brochure, je n'en ai jamais entendu parler. Je n'ai fait aucune brochure en ma vie : si jamais homme devait être à l'abri d'une pareille accusation, j'ose dire que c'était moi, messieurs.

Depuis l'âge de seize ans, où quelques vers un peu satiriques, et par conséquent très condamnables, avaient échappé à l'imprudence de mon âge et au ressentiment d'une injustice, je me suis imposé la loi de ne jamais tomber dans ce détestable genre d'écrire. Je passe mes jours dans des souffrances continuelles de corps qui m'accablent et dans l'étude des bons livres, qui me console ; j'apprends quelquefois, dans mon lit, que l'on m'impute, à Paris, des pièces fugitives que je n'ai jamais vues et que je ne verrai jamais. Je ne puis attribuer ces accusations frivoles à aucune jalousie d'auteur ; car qui pourrait être jaloux de moi ? Mais quelque motif qu'on ait pu avoir pour me charger de pareils écrits, je déclare ici, une

1. Poète dramatique, pâle imitateur de Racine, auteur d'une *Virginie*, d'un *Alcibiade*, d'un *Tiridate*, etc., etc., toutes œuvres qu'on ne joue ni ne lit plus, mais dont on se moque toujours.

2. Disons-le une fois pour toutes : les assertions de Voltaire, en tant que désaveux de ses œuvres, ne doivent jamais être acceptées que sous bénéfice d'inventaire. « Dès qu'il y aura le moindre danger, écrit-il sans cesse à ses « amis, je vous demande en grâce de m'avertir, afin que je désavoue l'ou- « vrage avec ma candeur et mon innocence ordinaires. »

bonne fois pour toutes, qu'il n'y a personne en France qui puisse dire que je lui aie jamais fait voir, depuis que je suis hors de l'enfance, aucun écrit satirique en vers ou en prose; et que celui-là se montre qui puisse seulement avancer que j'aie jamais applaudi un seul de ces écrits dont le mérite consiste à flatter la malignité humaine.

Non seulement je ne me suis jamais servi de termes injurieux, soit de bouche, soit par écrit, en citant feu M. de Campistron, dont la mémoire ne doit pas être indifférente aux gens de lettres; mais je me suis toujours révolté contre cette coutume impolie qu'ont prise plusieurs jeunes gens, d'appeler par leur simple nom des auteurs illustres qui méritent des égards.

Je trouve toujours indigne de la politesse française, et du respect que les hommes se doivent les uns aux autres, de dire Fontenelle, Chaulieu, Crébillon, La Motte, Rousseau, etc.; et j'ose dire que j'ai corrigé quelques personnes de ces manières indécentes de parler, qui sont toujours insultantes pour les vivants, et dont on ne doit se servir envers les morts que quand ils commencent à devenir anciens pour nous. Le peu de curieux qui pourront jeter les yeux sur les préfaces de quelques pièces de théâtre que j'ai hasardées, verront que je dis toujours le grand Corneille, qui a pour nous le mérite de l'antiquité; et que je dis M. Racine et M. Despréaux, parce qu'ils sont presque mes contemporains.

Il est vrai que dans la préface d'une tragédie[1] adressée à milord Bolingbroke, rendant compte à cet illustre Anglais des défauts et des beautés de notre théâtre, je me suis plaint, avec justice, que la galanterie dégrade parmi nous la dignité de la scène; j'ai dit, et je dis encore, que l'on avait applaudi ces vers d'*Alcibiade*[2], indignes de la tragédie :

« Hélas! qu'est-il besoin de m'en entretenir?
« Mon penchant à l'amour, je l'avouerai sans peine,
« Fut de tous mes malheurs la cause trop certaine;
« Mais, bien qu'il m'ait coûté des chagrins, des soupirs,

1. *Brutus.*
2. Tragédie de Campistron.

« Je n'ai pu refuser mon âme à ses plaisirs.
« Car enfin, Amintas, quoi qu'on en puisse dire,
« Il n'est rien de semblable à ce qu'il nous inspire.
« Où trouve-t-on ailleurs cette vive douceur
« Capable d'enlever et de charmer un cœur?
« Ah! lorsque, pénétré d'un amour véritable,
« Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
« J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits
« Que mes soins de son cœur avaient troublé la paix,
« Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
« La mienne a pris encore une force nouvelle,
« Dans ces tendres instants j'ai toujours éprouvé
« Qu'un mortel peut sentir un bonheur achevé. »

J'aurais pu dire avec la même vérité que les derniers ouvrages du grand Corneille sont indignes de lui, et sont inférieurs à cet *Alcibiade*, et que la *Bérénice* de M. Racine n'est qu'une élégie bien écrite, sans offenser la mémoire de ces grands hommes. Ce sont les fautes de ces écrivains illustres qui nous instruisent; j'ai cru même faire honneur à M. de Campistron en le citant à des étrangers à qui je parlais de la scène française; de même que je croirais rendre hommage à la mémoire de l'inimitable Molière, si, pour faire sentir les défauts de notre scène comique, je disais que, d'ordinaire, les intrigues de nos comédies ne sont ménagées que par des valets, que les plaisanteries ne sont presque jamais dans la bouche des maîtres; et que j'apportasse en preuve la plupart des pièces de ce charmant génie, qui, malgré ce défaut et celui de ses dénouements, est si au-dessus de Plaute et de Térence.

J'ai ajouté qu'*Alcibiade* est une pièce suivie, mais faiblement écrite; le défenseur de M. de Campistron m'en fait un crime; mais qu'il me soit permis de me servir de la réponse d'Horace :

« Nempe incomposito dixi pede currere versus
« Lucili : quis tam Lucili fautor inepte est,
« Ut non hoc fateatur[1]? »

On me demande ce que j'entends par un style faible :

1. Horace. *Sat.*, I, x.

je pourrais répondre : le mien. Mais je vais tâcher de débrouiller cette idée, afin que cet écrit ne soit pas absolument inutile, et que, ne pouvant, par mon exemple, prouver ce que c'est qu'un style noble et fort, j'essaye au moins d'expliquer mes conjectures, et de justifier ce que je pense en général du style de la tragédie d'*Alcibiade*.

Le style fort et vigoureux, tel qu'il convient à la tragédie, est celui qui ne dit ni trop ni trop peu, et qui fait toujours des tableaux à l'esprit sans s'écarter un moment de la passion.

Ainsi Cléopâtre, dans *Rodogune*, s'écrie[1] :

« Trône, à t'abandonner je ne puis consentir;
« Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir.
. . . . . .
« Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge! »

Voilà du style très fort, et peut-être trop. Le vers qui précède le dernier :

« Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange, »

est du style le plus faible.

Le style faible, non seulement en tragédie, mais en toute poésie, consiste encore à laisser tomber ses vers deux à deux, sans entremêler de longues périodes et de courtes, et sans varier la mesure; à rimer trop en épithètes; à prodiguer des expressions trop communes; à répéter souvent les mêmes mots; à ne pas se servir à propos des conjonctions qui paraissent inutiles aux esprits peu instruits, et qui contribuent cependant beaucoup à l'élégance du discours :

Tantum series juncturaque pollet[2] ! »

Ce sont toutes ces finesses imperceptibles qui font en même temps et la difficulté et la perfection de l'art :

« In tenui labor; at tenuis non gloria[3]. »

1. Acte V, sc. I.
2. Horace, *Art poét.*, v. 242.
3. Virgile, *Géorg.*, IV, 6.

J'ouvre dans ce moment le volume des tragédies de M. de Campistron, et je vois à la première scène de l'*Alcibiade :*

« Quelle que soit pour nous la tendresse des rois,
« Un moment leur suffit pour faire un autre choix. »

Je dis que ces vers, sans être absolument mauvais, sont faibles et sans beauté.

Pierre Corneille, ayant la même chose à dire s'exprime ainsi :

« Et malgré ce pouvoir dont l'état nous séduit[1],
« Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit. »

Ce *quelle que soit* de l'*Alcibiade* fait languir le vers; de plus, *un moment leur suffit pour faire un autre choix* ne fait pas, à beaucoup près, une peinture aussi vive que ce vers :

« Sitôt qu'il nous veut perdre, un coup d'œil nous détruit. »

Je trouve encore :

« Mille exemples connus de ces fameux revers...
« Affaibli notre empire, et dans mille combats...
« Nous cachent mille soins dont il est agité...
« Il a mille vertus dignes du diadème...
« Par mille exploits fameux justement couronnés...
« En vain mille beautés, dans la Perse adorées...
« En vain par mille soins la princesse Artémise...
« Le sort le plus cruel, mille tourments affreux. »

Je dis que ce mot *mille* si souvent répété, et surtout dans des vers assez lâches, affaiblit le style au point de le gâter; que la pièce est pleine de ces termes oiseux qui remplissent négligemment l'hémistiche; je m'offre de prouver à qui voudra que presque tous les vers de cet ouvrage sont énervés par ces petits défauts de détail qui répandent leur langueur sur toute la diction.

Si j'avais vécu du temps de M. de Campistron, et que j'eusse eu l'honneur d'être son ami, je lui aurais dit à lui-même ce que je dis ici au public; j'aurais fait tous mes efforts pour obtenir de lui qu'il retouchât le style de cette pièce, qui serait

1. Voltaire cite de mémoire : le second vers seul est exact.

devenue avec plus de soin un très bon ouvrage. En un mot, je lui aurais parlé, comme je fais ici, pour la perfection d'un art qu'il cultivait d'ailleurs avec succès.

Le fameux acteur[1] qui représenta si longtemps Alcibiade cachait toutes les faiblesses de la diction par les charmes de son récit ; en effet, l'on peut dire d'une tragédie comme d'une histoire : *Historia, quoquo modo scripta, bene legitur ;* et, *tragœdia, quoquo modo scripta, bene repræsentatur*[2]*;* mais les yeux du lecteur sont des juges plus difficiles que les oreilles du spectateur.

Celui qui lit ces vers d'*Alcibiade :*

« Je répondrai, seigneur, avec la liberté
« D'un Grec qui ne sait pas cacher la vérité, »

se ressouvient à l'instant de ces beaux vers de *Britannicus* :

« J'en répondrai, madame, avec la liberté
« D'un soldat qui sait mal farder la vérité[3]. »

Il voit d'abord que les vers de M. Racine sont pleins d'une harmonie singulière qui caractérise en quelque façon Burrhus, par cette césure coupée,

D'un soldat, etc...

au lieu que les vers d'*Alcibiade* sont rampants et sans force ; en second lieu, il est choqué d'une imitation si marquée ; en troisième lieu, il ne peut souffrir que le citoyen d'un pays renommé par l'éloquence et par l'artifice donne à ces mêmes Grecs un caractère qu'ils n'avaient pas :

« Vous allez attaquer des peuples indomptables,
« Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs redoutables. »

On voit partout la même langueur de style. Ces rimes d'épithètes, *indomptables*, *redoutables*, choquent l'oreille délicate du connaisseur, qui veut des choses et qui ne trouve que des

1. Baron, acteur et auteur comique, élève de Molière, que La Bruyère appela le *Roscius* du temps. Entre autres comédies, il traduisit en vers agréables l'*Adrienne* de Térence.
2. Pline, *Ep.*, V. VIII.
3. Acte I, sc. II.

sons. *Sur leurs propres foyers plus qu'ailleurs* est trop simple, même pour la prose.

Je n'ai trouvé aucun homme de lettres qui n'ait été de mon avis, et qui ne soit convenu avec moi que le style de cette pièce est, en général, très languissant. J'ajouterai même que c'est la diction seule qui abaisse M. de Campistron au-dessous de M. Racine. J'ai toujours soutenu que les pièces de M. de Campistron étaient pour le moins aussi régulièrement conduites que toutes celles de l'illustre Racine; mais il n'y a que la poésie du style qui fasse la perfection des ouvrages en vers. M. de Campistron l'a toujours trop négligée; il n'a imité le coloris de M. Racine que d'un pinceau timide; il manque à cet auteur, d'ailleurs judicieux et tendre, ces beautés de détail, ces expressions heureuses, qui son l'âme de la poésie et font le mérite des Homère, des Virgile, des Tasse, des Milton, des Pope, des Corneille, des Racine, des Boileau.

Je n'ai donc avancé qu'une vérité, et même une vérité utile pour les belles-lettres; et c'est parce qu'elle est vérité qu'elle m'attire des injures.

L'anonyme (quel qu'il soit) me dit, à la suite de plusieurs personnalités, que je suis un très mauvais modèle; mais au moins il ne le dit qu'après moi : je ne me vante que de connaître mon art et mon impuissance. Il dit ailleurs (ce qui n'est point une injure, mais une critique permise) que ma tragédie de *Brutus* est très défectueuse. Qui le sait mieux que moi? C'est parce que j'étais très convaincu des défauts de cette pièce que je la refusai constamment, un an entier, aux comédiens. Depuis même je l'ai fort retouchée; j'ai retourné ce terrain où j'avais travaillé si longtemps avec tant de peine et si peu de fruit. Il n'y a aucun de mes faibles ouvrages que je ne corrige tous les jours, dans les intervalles de mes maladies. Non seulement je vois mes fautes, mais j'ai obligation à ceux qui m'en reprennent; et je n'ai jamais répondu à une critique qu'en tâchant de me corriger[1].

1. « Sitôt que sur un vice, ils pensent me confondre,
« C'est en me guérissant que je sais leur répondre. »
BOILEAU, épître à Racine sur l'*Utilité des ennemis*.

Cette vérité que j'aime dans les autres, j'ai droit d'exiger que les autres la souffrent en moi. M. de la Motte sait avec quelle franchise je lui ai parlé, et que je l'estime assez pour lui dire, quand j'ai l'honneur de le voir, quelques défauts que je crois apercevoir dans ses ingénieux ouvrages. Il serait honteux que la flatterie infectât le petit nombre d'hommes qui pensent. Mais plus j'aime la vérité, plus je hais et dédaigne la satire, qui n'est jamais que le langage de l'envie. Les auteurs qui veulent apprendre à penser aux autres hommes doivent leur donner des exemples de politesse comme d'éloquence, et joindre les bienséances de la société à celles du style. Faut-il que ceux qui cherchent la gloire courent à la honte par leurs querelles littéraires, et que les gens d'esprit deviennent souvent la risée des sots !

On m'a souvent envoyé en Angleterre des épigrammes et de petites satires contre M. de Fontenelle ; j'ai eu soin de dire, pour l'honneur de mes compatriotes, que ces petits traits qu'on lui décoche ressemblent aux injures que l'esclave disait autrefois au triomphateur.

Je crois que c'est être bon Français de détourner, autant qu'il est en moi, le soupçon qu'on a dans les pays étrangers que les Français ne rendent jamais justice à leurs contemporains. Soyons justes, messieurs, ne craignons ni de blâmer, ni surtout de louer ce qui le mérite ; ne lisons point *Pertharite* [1], mais pleurons à *Polyeucte*. Oublions, avec M. de Fontenelle [2], des lettres composées dans sa jeunesse ; mais apprenons par cœur, s'il est possible, les *Mondes*, la *Préface de l'Histoire de l'Académie des sciences*, etc. Disons, si vous voulez, à M. de La Motte, qu'il n'a pas assez bien traduit l'*Iliade ;* mais n'oublions pas un mot des belles odes et des autres pièces

1. *Pertharite*, tragédie de Corneille.

2. Neveu de Corneille, né en 1657, mort en 1757. Secrétaire de l'Académie des sciences, dont il fait l'histoire, auteur à peu près universel ; on a de lui des tragédies, des opéras, des églogues, des dialogues des morts, etc. et surtout un livre intitulé : *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), « ouvrage unique en son genre, car l'auteur a eu l'art de répandre des « grâces jusque sur la philosophie. Exemple dangereux, parce que la véri- « table parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité. » (VOLTAIRE. *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXII.)

heureuses qu'il a faites. C'est ne pas payer ses dettes que de refuser de justes louanges. Elles sont l'unique récompense des gens de lettres; et qui leur payera ce tribut, sinon nous qui, courant à peu près la même carrière, devons connaître mieux que d'autres la difficulté et le prix d'un bon ouvrage?

J'ai entendu dire souvent en France que tout est dégénéré, et qu'il y a dans tout genre une disette d'hommes étonnante. Les étrangers n'entendent à Paris que ces discours, et ils nous croient aisément sur notre parole; cependant quel est le siècle où l'esprit humain ait fait plus de progrès que parmi nous? Voici un jeune homme de seize ans[1] qui exécute en effet ce qu'on a dit autrefois de M. Pascal, et qui donne un traité sur les courbes qui ferait honneur aux plus grands géomètres. L'esprit de raison pénètre si bien dans les écoles, qu'elles commencent à rejeter également et les absurdités inintelligibles d'Aristote et les chimères ingénieuses de Descartes. Combien d'excellentes histoires n'avons-nous pas depuis trente ans? Il y en a telle qui se lit avec plus de plaisir que Philippe de Comines; il est vrai qu'on n'ose l'avouer tout haut, parce que l'auteur est encore vivant[2]: et le moyen d'estimer un contemporain autant qu'un homme mort il y a plus de deux centsans[3]!

« Ploravere suis non respondere favorem
« Speratum meritis[4]. »

Personne n'ose convenir franchement des richesses de son siècle. Nous sommes comme les avares qui disent toujours

1. Clairaut, célèbre géomètre qui se rendit en Laponie pour mesurer un degré du méridien.

2. Vertot, auteur d'un grand nombre d'histoires, entre autres de l'*Histoire des révolutions de la République romaine;* écrivain alors en vogue, mais dépourvu de critique, et qui poussait au dernier point la liberté de l'arrangement des faits au gré de ses petites commodités, et du goût de ses lecteurs : d'où le mot si connu qui lui est attribué. A qui lui apportait un jour des documents nouveaux ou rectificatifs, il répondit: « Mon siège est fait. »

3. « On les persécute, on les tue,
« Sauf, après un lent examen,
« A leur dresser une statue
« Pour la gloire du genre humain! »
(BÉRANGER, les *Fous*.)

4. Horace, *Ep.*, II, I, v. 9.

que le temps est dur. J'abuse de votre patience, messieurs; pardonnez cette longue lettre et toutes ces réflexions au devoir d'un honnête homme qui a dû se justifier, et à mon amour extrême pour les lettres, pour ma patrie, et pour la vérité.

Je suis, etc.

A M. DE CIDEVILLE[1]

13 août 1731.

Voici donc tout simplement, mon cher Ovide de Neustrie, comment j'ai rédigé vos vers; non que je ne les aimasse tous, mais c'est que des Français en retiennent plus aisément quatre que douze :

La Faie est mort; V*** se dispose
A parer son tombeau des plus aimables vers.
Veillons pour empêcher quelque esprit de travers
De l'étourdir d'une ode en prose.

J'ai pris, comme vous voyez, l'emploi de votre abréviateur, tandis que je vous laisse celui de tuteur de la *Henriade* et de l'*Essai sur l'Épopée*[2]. Vous êtes d'étranges gens de croire que je m'arrête après la vie de Milton, et que je me borne à être son historien. Je vous ai seulement envoyé, à bon compte, cette partie de l'*Essai*, et j'espère, dans peu de jours, vous envoyer la fin, que je n'ai pu encore retravailler. Je vous avoue que je serai bien embarrassé quand il faudra parler de moi : je m'en tiendrais volontiers à ces vers que vous connaissez :

Après Milton, après le Tasse,
Parler de moi serait trop fort;
Et j'attendrai que je sois mort,
Pour apprendre quelle est ma place.

1. Cormier de Cideville, de Rouen, ami tendre avec lequel Voltaire s'était lié au collège Louis-le-Grand, et qui lui resta fidèle.

2. *Essai sur la poésie épique*, véritable traité que Voltaire inséra à la suite de sa *Henriade*, et où il passait en revue tous les poètes épiques de l'antiquité et des temps modernes : Homère, Virgile, Lucain, le Trissin, le Camoens, le Tasse et Milton.

Je me bornerai, je crois, à dire que M. de Cambrai s'est trompé quand il a assuré que nos vers à rime plate[1] ennuyaient sûrement à la longue, et que l'harmonie des vers lyriques pouvait se soutenir plus longtemps. Cette opinion de M. de Fénelon a favorisé le mauvais goût de bien des gens, qui, ne pouvant faire des vers, ont été bien aises de croire qu'on n'en pouvait réellement pas faire en notre langue. M. de Fénelon condamnait notre poésie, parce qu'il ne pouvait écrire qu'en prose; il n'avait nulle connaissance du rhythme et de ses différentes césures, ni de toutes les finesses qui varient la cadence de nos grands vers. Il y a bien paru quand il a voulu être poète autrement qu'en prose. Ses vers sont fort au-dessous de ceux de Danchet. Cependant tous nos stériles partisans de la prose triomphent d'avoir dans leur parti l'auteur du *Télémaque*, et vous disent hardiment qu'il y a dans nos vers une monotonie insupportable.

Je conviens bien que cette monotonie est dans leurs écrits, mais j'ai assez d'amour-propre pour nier tout net qu'elle se trouve dans ceux de votre serviteur. Toujours sais-je bien que je ne la trouverai pas dans l'opéra que je vous exhorte à finir de tout mon cœur. J'ai prié M. de Formont de vous donner de temps en temps quelques petits coups d'aiguillon. Je vous prie de lui faire encore mes remerciements, et de m'écrire ce qui lui en aura coûté pour ce beau transport, afin que j'aie l'honneur de lui envoyer incessamment ce qu'il aura déboursé. A l'égard du peu de vers anglais qui peuvent se trouver dans l'*Essai sur la poésie épique*, Jore n'aura qu'à m'envoyer la feuille par la poste; on a réponse en vingt-quatre heures, c'est une chose qui ne doit pas faire de difficulté. J'aimerais bien mieux venir les corriger moi-même, et passer avec vous l'automne.

Mille compliments à notre ami, M. de Formont. Si sa femme, entre vous et lui, n'aime pas les vers, il y aura bien du malheur.

1. Vers qui riment ensemble unis deux par deux, comme ceux du *Théâtre* de Racine ou des *Épîtres* de Boileau.

A M. BROSSETTE[1]

14 avril 1732.

Je suis bien flatté de plaire à un homme comme vous, monsieur; mais je le suis encore davantage de la bonté que vous avez de vouloir bien faire des corrections si judicieuses dans l'*Histoire de Charles XII*.

Je ne sais rien de si honorable pour les ouvrages de M. Despréaux que d'avoir été commentés par vous, et lus par Charles XII. Vous avez raison de dire que le sel de ses satires ne pouvait guère être senti par un héros vandale, qui était beaucoup plus occupé de l'humiliation du czar et du roi de Pologne que de celle de Chapelain et de Cotin. Pour moi, quand j'ai dit que les satires de Boileau n'étaient pas ses meilleures pièces, je n'ai pas prétendu pour cela qu'elles fussent mauvaises. C'est la première manière de ce grand peintre, fort inférieure, à la vérité, à la seconde, mais très supérieure à celle de tous les écrivains de son temps, si vous en exceptez M. Racine. Je regarde ces deux grands hommes comme les seuls qui aient eu un pinceau correct, qui aient toujours employé des couleurs vives, et copié fidèlement la nature. Ce qui m'a toujours charmé dans leur style, c'est qu'ils ont dit ce qu'ils voulaient dire, et que jamais leurs pensées n'ont rien coûté à l'harmonie ni à la pureté du langage. Feu M. de La Motte, qui écrivait bien en prose, ne parlait plus français quand il faisait des vers. Les tragédies de tous nos auteurs, depuis M. Racine, sont écrites dans un style froid et barbare; aussi La Motte et ses consorts faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour rabaisser Despréaux, auquel ils ne pouvaient s'égaler. Il y a encore, à ce que j'entends dire, quelques-uns de ces beaux esprits subalternes qui passent leur vie dans les cafés, lesquels font à la mémoire de M. Despréaux le même honneur que les Chapelain faisaient à ses écrits de son vivant. Ils en disent du mal, parce qu'ils sentent que, si M. Despréaux les

1. Ami et commentateur de Boileau. Il faut connaître son édition de Boileau (1717, 4 vol. in-12 Amsterdam.)

eût connus, ils les aurait méprisés autant qu ils méritent de l'être. Je serais très fâché que ces messieurs crussent que je pense comme eux, parce que je fais une grande différence entre ses premières satires et ses autres ouvrages. Je suis surtout de votre avis sur la neuvième satire[1], qui est un chef-d'œuvre, et dont l'*Épître aux Muses*, de M. Rousseau, n'est qu'une imitation un peu forcée. Je vous serai très obligé de me faire tenir la nouvelle édition des ouvrages de ce grand homme, qui méritait un commentateur comme vous. Si vous voulez aussi, monsieur, me faire le plaisir de m'envoyer l'*Histoire de Charles XII*, de l'édition de Lyon, je serai fort aise d'en avoir un exemplaire.

A M. DE FORMONT.

A Paris, 25 juin 1732.

Grand merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie; mais ils sont venus trop tard. La tragédie[2] était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se faisait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour, mais ce n'est pas l'amour galant et français. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé à la toilette d'une bégueule; c'est le plus passionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel, et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si longtemps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre, dans un même tableau, ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux. Je fais

1. La satire qui commence par ce vers relevé par les grammairiens :

« C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler, »

et dans laquelle, sous prétexte de se faire son procès à lui-même, Boileau le fait à tous les personnages de son temps.

2. *Zaïre*. Voir plus loin une longue analyse de cette pièce.

transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Cideville.

A peine eus-je achevé le dernier vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à *Ériphyle*[1], comme Perrin-Dandin se délassait à voir des procès[2]. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre[3], qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà, en général, quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot.

Adieu, je vous aime bien tendrement, mon cher ami; il faudra que vous reveniez ici, ou que je retourne à Rouen; car je ne peux plus me passer de vous voir.

A M. DE MAUPERTUIS[4].

Fontainebleau, 3 novembre 1732.

Je ne vous avais demandé qu'une démonstration, et vous m'en donnez deux! Je vous remercie assurément de tout mon cœur de votre libéralité, et je suis bien aise de voir que ce sont les riches qui sont prodigues. Vous avez éclairci mes doutes avec la netteté la plus lumineuse; me voici newtonien

1. Tragédie de Voltaire, jouée sans succès en 1732, et dont les hardiesses imitées d'*Hamlet* ne furent pas goûtées. Voltaire la retira et refusa l'impression. Elle ne parut qu'en 1779, sur un manuscrit que l'acteur Lekain avait conservé.

2. « Allons nous délasser à voir d'autres procès. »
Dernier vers, dernier mot de Perrin-Dandin dans les *Plaideurs*.

3. L'ombre d'Amphiaraüs.

4. Géomètre et astronome, né à Saint-Malo, membre de l'Académie des sciences, puis président de l'Académie de Berlin, mort à Bâle en 1759. Il se brouilla avec Voltaire à propos d'une querelle scientifique où celui-ci prit fait et cause pour Kœnig, adversaire de Maupertuis.

de votre façon; je suis votre prosélyte, et fais ma profession de foi entre vos mains. A la manière dont vous écrivez, je ne doute pas que votre livre ne vous fasse bien des disciples. Vous êtes si intelligible que, sans doute, *unusquisque audiet linguam suam.*

J'aurai seulement le bonheur d'avoir été instruit avant les autres, et d'être le premier néophyte. On ne peut plus s'empêcher de croire à la gravitation newtonienne, et il faut proscrire les chimères des tourbillons[1].

« .... Deus ille fuit, Deus, inclyte Memmi ....[2]
« Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
« Processit longe flammantia mœnia mundi[3]. »

Voilà le cas où vous êtes; j'attends votre livre avec la dernière impatience; vous serez l'apôtre du lieu dont je vous parle. Plus j'entrevois cette philosophie, et plus je l'admire. On trouve, à chaque pas que l'on fait, que cet univers est arrangé par des lois mathématiques qui sont éternelles et nécessaires.

Qui aurait pensé, il y a cinquante ans, que le même pouvoir faisait le mouvement des astres et la pesanteur! Qui aurait soupçonné la réfrangibilité et les autres propriétés de la lumière, découvertes par Newton[4]! Il est notre Christophe Co-

1. Les *tourbillons* de R. Descartes.
2. Lucrèce, éloge d'Epicure, liv. V, v. 8.
3. Id., liv. I, v. 73.
4. Voir l'épître de Voltaire à Mme la marquise du Châtelet, *Sur la philosophie de Newton,* 1736 :

. . . . . .
« Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Etait enseveli dans une nuit obscure ;
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il déploie à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature ;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux ;
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.
Confidents du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes

lomb; il nous a menés dans un nouveau monde, et je voudrais bien y voyager à votre suite. Que de questions, peut-être mal fondées, je vous ferais! Mais je me flatte que vous y répondriez avec la même bonté avec laquelle vous avez levé mes premiers scrupules.

Je vous dirais que le système de l'attraction et l'anéantissement des tourbillons de matière subtile ne donnent aucune raison de la rotation des planètes sur leurs axes.

Je vous demanderais pourquoi, si la force de l'attraction augmente si prodigieusement par le voisinage, la comète de 1680, qui, dans son périgée, était presque dans le disque du soleil, et qui n'en était éloignée que de la huitième ou de la sixième partie, n'y a pas été entraînée; pourquoi les corps graves n'accélèrent plus leur chute sur la terre, au bout de quelques minutes; comment M. Newton peut apporter l'aimant en preuve de son système, puisque, selon ce système, l'aimant devrait attirer le fer, ou en être attiré en tous

Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez : du grand Newton n'étiez-vous point jaloux ?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire ;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts,
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.
Comètes, que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre :
Dans une ellipse immense achevez votre cours ;
Remontez, descendez près de l'astre des jours ,
Lancez vos feux, volez. et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.
Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites ;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.
Terre, change de forme ; et que la pesanteur,
En abaissant le pôle, élève l'équateur :
Pôle, immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'Ourso :
Embrassez, dans le cours de vos longs mouvements,
Deux cents siècles entiers par delà six mille ans.
Que ces objets sont beaux ! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel..... »

. . . . . .

les sens, au lieu qu'il a un pôle qui attire et un autre qui repousse.

Votre écolier deviendrait enfin bien importun; mais il voudrait mériter d'avoir un tel maître. Je sens avec douleur que toute mon attention, tous mes efforts et tout mon temps me suffiraient à peine pour être un peu instruit, et que je n'ai à donner à cette étude sublime que quelques heures sans suite et une attention distraite par mille objets, et surtout par ma mauvaise santé.

Je n'en sais qu'autant qu'il faut pour vous admirer et non pour vous suivre. Je suis, monsieur, avec les sentiments les plus vifs d'estime et de reconnaissance, votre, etc.

A M. DE LA ROQUE [1].

1732.

Quoique pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage et vous voulez que ce soit moi qui parle de *Zaïre*. Il me semble que je vois M. Le Normand ou M. Cochin réduire un de leurs clients à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse; mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi, par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre est la première pièce de théâtre dans laquelle j'aie osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur; c'est la seule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art des Sophocle. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de Racine qu'à la force de Corneille me paraissent ressembler aux cu-

1. Directeur du *Mercure*, journal où La Rissole voulait que Merlin lui fît sa petite réclame. Voir la comédie de Boursault intitulée *le Mercure galant*.

rieux qui préfèrent les nudités du Corrège au chaste et noble pinceau de Raphaël.

Le public qui fréquente les spectacles est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du Corrège. Il faut de la tendresse et du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans le rôle d'Andronic et d'Hippolyte, et à peine un seul qui réussisse dans ceux de Cinna et d'Horace. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps, et commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienséance possible; et, pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; et, de l'autre, l'amour le plus tendre et le plus malheureux; les mœurs des mahométans et celles des chrétiens; la cour d'un soudan et celle d'un roi de France; et de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de saint Louis; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce, étant si neuve et si fertile, s'arrangea d'elle-même, et au lieu que le plan d'*Ériphyle* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un seul jour, et l'imagination, échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu (car où est l'artiste sans amour-propre?); mais je devais cette excuse au public des fautes et des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style; mais des raisons dont il est inutile de fatiguer le public n'ont pas permis qu'on différât. Voici, monsieur, le sujet de cette pièce.

La Palestine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant Saladin. Noradin, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. Orosmane, fils de Noradin, jeune homme plein de grandeur, de vertus et de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise et l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il

méprisait les règles austères du sérail et n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers et à ses sujets pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son sérail et ses États étaient remplis. Parmi ses esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de Noradin. Cet enfant, ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi saint Louis, qui avait daigné prendre soin de son éducation et de sa fortune. Il avait pris en France le nom de Nérestan; et étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois et avait été enfermé parmi les esclaves d'Orosmane. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance, lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de Zaïre, ignorait sa naissance, aussi bien que Nérestan et que tous ces enfants de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parents, et qui ne connaissent de famille et de patrie que le sérail. Zaïre savait seulement qu'elle était née chrétienne; Nérestan et quelques autres esclaves, un peu plus âgés qu'elle, l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix, seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave nommée Fatime, née chrétienne, et mise au sérail à l'âge de dix ans, tâchait d'instruire Zaïre du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune Nérestan, qui avait la liberté de voir Zaïre et Fatime, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour Zaïre de la plus tendre amitié, la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter Zaïre, Fatime, et dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, et de les amener à la cour de saint Louis. Il eut la hardiesse de demander au soudan Orosmane la permission de retourner en France sur sa seule parole, et le soudan eut la générosité de le permettre. Nérestan partit et fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de Zaïre croissait avec son âge, et la naïveté touchante de son caractère la rendait encore plus aimable que sa beauté. Orosmane la vit et lui parla. Un cœur

comme le sien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de rois de l'Asie, et d'avoir dans Zaïre un ami, une maîtresse, une femme qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs et qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme, tracées à peine dans le cœur de Zaïre, s'évanouirent bientôt à la vue du soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Nérestan ne revenait pas de France. Zaïre ne voyait qu'Orosmane et son amour; elle était prête d'épouser le sultan, lorsque le jeune Français arriva. Orosmane le fait entrer en présence même de Zaïre. Nérestan apportait, avec la rançon de Zaïre et de Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. « J'ai satisfait à mes serments, dit-il au soudan : c'est à toi de tenir ta promesse, de me remettre Zaïre, Fatime et les dix chevaliers; mais apprends que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon : *une pauvreté noble est tout ce qui me reste;* je viens me remettre dans tes fers. » Le soudan, satisfait du grand courage de ce chrétien, et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix et le combla de présents; mais il lui fit entendre que Zaïre n'était pas faite pour être rachetée et qu'elle était d'un prix au-dessus de toute rançon. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de Lusignan, fait esclave depuis longtemps dans Césarée.

Ce Lusignan, le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiens et dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que Nérestan avait voulu racheter; il parut, devant Orosmane, accablé du refus qu'on lui faisait de Lusignan et de Zaïre; le soudan remarqua ce trouble; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer; cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec Nérestan.

Zaïre, sur le point d'être sultane, voulut donner au moins à Nérestan une preuve de sa reconnaissance; elle se jette aux pieds d'Orosmane pour obtenir la liberté du vieux Lusignan. Orosmane ne pouvait rien refuser à Zaïre; on alla tirer Lusignan des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec Nérestan dans les appartements extérieurs du sérail ; ils pleuraient la destinée de Lusignan ; surtout le chevalier de Chatillon, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami et à son maître, lorsque Zaïre arrive et leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec les Français, et reconnaissant Chatillon, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance ; Zaïre prend la parole en lui présentant Nérestan : « C'est à ce jeune Français, dit-elle, que vous et tous les chrétiens devez votre liberté. » Alors le vieillard apprend que Nérestan a été élevé dans le sérail avec Zaïre, et se tournant vers eux: « Hélas! dit-il, puisque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage : instruisez-moi du sort de mes enfants. Deux me furent enlevés au berceau, lorsque je fus pris dans Césarée; deux autres furent massacrés devant moi avec leur mère. O mes fils! ô martyrs ! veillez du haut du ciel sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore. Hélas! j'ai su que mon dernier fils et ma fille furent conduits dans ce sérail. Vous qui m'écoutez, Nérestan, Zaïre, Chatillon, n'avez-vous nulle connaissance de ces tristes restes du sang de Godefroi et de Lusignan ? »

Au milieu de ces questions, qui déjà remuaient le cœur de Nérestan et de Zaïre, Lusignan aperçut au bras de Zaïre un ornement qui renfermait une croix: il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au baptême; Chatillon l'en avait ornée lui-même, et Zaïre avait été arrachée de ses bras avant que d'être baptisée. La ressem-

blance des traits, l'âge, toutes les circonstances, une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à Lusignan qu'il est père encore; et la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, et s'expliquant par des larmes: « Embrassez-moi, mes chers enfants, s'écria Lusignan, et revoyez votre père! » Zaïre et Nérestan ne pouvaient s'arracher de ses bras. « Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne? » Zaïre rougit et frémit à ces paroles. Lusignan vit sa honte et son malheur, et Zaïre avoua qu'elle était musulmane. La douleur, la religion et la nature donnèrent en ce moment des forces à Lusignan; il embrassa sa fille, et lui montrant d'une main le tombeau de Jésus-Christ, et le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils, et du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds et lui promet d'être chrétienne.

Au moment, arrive un officier du sérail, qui sépare Zaïre de son père et de son frère, et qui arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'Orosmane. La flotte de saint Louis était partie de Chypre, et on craignait pour les côtes de Syrie; mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de saint Louis pour l'Égypte, Orosmane fut rassuré; il était lui-même ennemi du soudan d'Égypte. Ainsi, n'ayant rien à craindre, ni du roi, ni des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, et ne songea plus qu'à réparer, par la pompe et la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé envers Zaïre.

Pendant que le mariage se préparait, Zaïre désolée demanda au soudan la permission de revoir Nérestan encore une fois. Orosmane, trop heureux de trouver une occasion de plaire à Zaïre, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. Nérestan revit donc Zaïre; mais ce fut pour lui apprendre que son père était près d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfants et l'amertume d'ignorer si Zaïre serait chrétienne, et qu'il lui ordonnait en mourant d'être

baptisée ce jour-là même de la main du pontife de Jérusalem. Zaïre, attendrie et vaincue, promit tout et jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née, qu'elle serait chrétienne, qu'elle n'épouserait point Orosmane, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avait-elle prononcé ce serment, qu'Orosmane plus amoureux et plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que Zaïre; elle était partagée entre son Dieu, sa famille et son nom, qui la retenaient, et le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus: elle céda à la douleur, et s'échappa des mains de son amant, le quittant avec désespoir, et le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur et de la colère.

Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur d'Orosmane. L'orgueil les empêcha de paraître, et l'amour les adoucit. Il prit la fuite de Zaïre pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encore Zaïre, lui pardonna, et l'aima plus que jamais. L'amour de Zaïre augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister; elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à Orosmane avec une tendresse si naïve et une douleur si vraie, qu'Orosmane céda encore et lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, et fermait les yeux sur le reste.

Cependant, dans les premiers mouvements de jalousie, il avait ordonné que le sérail fût fermé à tous les chrétiens. Nérestan, trouvant le sérail fermé, et n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à Zaïre : il lui mandait

d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la mosquée, et lui recommandait d'être fidèle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à Orosmane. Le soudan en crut à peine ses yeux; il se vit trahi; il ne douta pas de son malheur et du crime de Zaïre. Après avoir comblé un étranger, un captif, de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître : c'était sans doute un état horrible; mais Orosmane aimait, et il souhaitait de trouver Zaïre innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que Zaïre pouvait ne point écouter Nérestan; Nérestan seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête et qu'on l'enchaîne, et il va à l'heure et à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à Zaïre, elle la lit en tremblant; et après avoir longtemps hésité, elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra Nérestan, et donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à Orosmane.

Le malheureux soudan tombe dans l'accès d'une douleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire son poignard, et il pleure. Zaïre vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. Orosmane entend sa voix, et son poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle Nérestan, et à ce nom Orosmane la poignarde.

Dans l'instant on lui amène Nérestan enchaîné, avec Fatime, complice de Zaïre. Orosmane, hors de lui, s'adresse à Nérestan, en le nommant son rival. « C'est toi qui m'arraches Zaïre, dit-il; regarde-la avant que de mourir; que ton supplice commence avec le sien; regarde-la, te dis-je. » Nérestan approche de ce corps expirant : « Ah! que vois-je, ah! ma sœur! Barbare, qu'as-tu fait?... » A ce mot de sœur, Orosmane est comme un homme qui revient d'un songe funeste, il connaît son erreur; il est trop abîmé dans

l'horreur de son état pour se plaindre. Nérestan et Fatime lui parlent; mais, de tout ce qu'ils disent, il n'entend autre chose, sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de Zaïre, il court à elle; on l'arrête, il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. « Qu'ordonnes-tu de moi? » lui dit Nérestan. Le soudan, après un long silence, fait ôter les fers à Nérestan, le comble de largesses, lui et tous les chrétiens, et se tue auprès de Zaïre.

Voilà, monsieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre? qui ne sait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante et hasardée, la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque temps le public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre et un bon ouvrage! J'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même; et si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent.

A M. LEFEBVRE[1].

1732.

Votre vocation, mon cher Lefebvre, est trop bien marquée pour y résister. Il faut que l'abeille fasse de la cire, que le ver-à-soie file, que M. de Réaumur les dissèque, et que vous les chantiez. Vous serez poète et homme de lettres, moins parce que vous le voulez que parce que la nature l'a voulu. Mais vous vous trompez beaucoup en imaginant que la tranquillité sera votre partage. La carrière des lettres, et surtout celle du génie, est plus épineuse que celle de la fortune. Si vous avez le malheur d'être médiocre (ce que je ne crois

1. Jeune écrivain qui mourut la même année.

pas), voilà des remords pour la vie; si vous réussissez, voilà des ennemis : vous marchez sur le bord d'un abîme, entre le mépris et la haine.

« Mais quoi, me direz-vous, me haïr, me persécuter, parce que j'aurai fait un bon poème, une pièce de théâtre applaudie, ou écrit une histoire avec succès, ou cherché à m'éclairer et à instruire les autres! »

Oui, mon ami, voilà de quoi vous rendre malheureux à jamais. Je suppose que vous ayez fait un bon ouvrage : imaginez-vous qu'il vous faudra quitter le repos de votre cabinet pour solliciter l'examinateur; si votre manière de penser n'est pas la sienne, s'il n'est pas l'ami de vos amis, s'il est celui de votre rival, s'il est votre rival lui-même, il vous est plus difficile d'obtenir un privilège qu'à un homme qui n'a point la protection des femmes d'avoir un emploi dans les finances. Enfin, après un an de refus et de négociations, votre ouvrage s'imprime; c'est alors qu'il faut ou assoupir les cerbères de la littérature, ou les faire aboyer en votre faveur. Il y a toujours trois ou quatre gazettes littéraires en France, et autant en Hollande; ce sont des factions différentes. Les libraires de ces journaux ont intérêt qu'ils soient satiriques; ceux qui y travaillent servent aisément l'avarice du libraire et la malignité du public. Vous cherchez à faire sonner ces trompettes de la Renommée; vous courtisez les écrivains, les protecteurs, les abbés, les docteurs, les colporteurs : tous vos soins n'empêchent pas que quelque journaliste ne vous déchire. Vous lui répondez, il réplique : vous avez un procès par écrit devant le public, qui condamne les deux parties au ridicule.

C'est bien pis si vous composez pour le théâtre. Vous commencez par comparaître devant l'aréopage de vingt comédiens, gens dont la profession, quoique utile et agréable, est cependant flétrie par l'injuste mais irrévocable cruauté du public. Ce malheureux avilissement où ils sont les irrite; ils trouvent en vous un client, et ils vous prodiguent tout le mépris dont ils sont couverts. Vous attendez d'eux votre première sentence; ils vous jugent; ils se chargent enfin de votre pièce : il ne faut plus qu'un mauvais plaisant dans le parterre pour la faire

tomber [1]. Réussit-elle, la farce qu'on appelle *italienne*, celle de la Foire, vous parodient; vingt libelles vous prouvent que vous n'avez pas dû réussir. Des savants qui entendent mal le grec et qui ne lisent point ce qu'on fait en français, vous dédaignent ou affectent de vous dédaigner.

Vous portez en tremblant votre livre à une dame de la cour; elle le donne à une femme de chambre qui en fait des papillotes; et le laquais galonné qui porte la livrée du luxe insulte à votre habit, qui est la livrée de l'indigence.

Enfin, je veux que la réputation de vos ouvrages ait forcé l'envie à dire quelquefois que vous n'êtes pas sans mérite: voilà tout ce que vous pouvez attendre de votre vivant; mais qu'elle s'en venge bien en vous persécutant! On vous impute des libelles que vous n'avez pas même lus, des vers que vous méprisez, des sentiments que vous n'avez point. Il faut être d'un parti, ou bien tous les partis se réunissent contre vous.

Il y a dans Paris un grand nombre de petites sociétés où préside toujours quelque femme qui, dans le déclin de sa beauté, fait briller l'aurore de son esprit. Un ou deux hommes de lettres sont ministres de ce petit royaume. Si vous négligez d'être au rang des courtisans, vous êtes dans celui des ennemis, et on vous écrase. Cependant, malgré votre mérite, vous vieillissez dans l'opprobre et dans la misère. Les places destinées aux gens de lettres sont données à l'intrigue, non au talent. Ce sera un précepteur qui, par le moyen de la mère de son élève, emportera un poste que vous n'oserez pas seulement regarder. Le parasite d'un courtisan vous enlèvera l'emploi auquel vous êtes propre.

Que le hasard vous amène dans une compagnie où il se trouvera quelqu'un de ces auteurs réprouvés du public, ou de ces demi-savants qui n'ont pas même assez de mérite pour être de médiocres auteurs, mais qui aura quelque place ou qui sera intrus dans quelque corps : vous sentirez, par la supériorité qu'il affectera sur vous, que vous êtes justement dans le dernier degré du genre humain.

1. Voir les exemples, note 3, page 18, et note 5, page 53.

Au bout de quarante ans de travail, vous vous résolvez à chercher par les cabales ce qu'on ne donne jamais au mérite seul; vous vous intriguez comme les autres pour entrer dans l'Académie française, et pour aller prononcer, d'une voix cassée, à votre réception, un compliment qui le lendemain sera oublié pour jamais. Cette Académie française est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres; c'est une maîtresse contre laquelle ils font des chansons et des épigrammes, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu ses faveurs, et qu'ils négligent dès qu'ils en ont la possession.

Il n'est pas étonnant qu'ils désirent d'entrer dans un corps où il y a toujours du mérite, et dont ils espèrent, quoique assez vainement, d'être protégés. Mais vous me demanderez pourquoi ils en disent tant de mal jusqu'à ce qu'ils y soient admis, et pourquoi le public, qui respecte assez l'Académie des sciences, ménage si peu l'Académie française. C'est que les travaux de l'Académie française sont exposés aux yeux du grand nombre, et les autres sont voilés. Chaque Français croit savoir sa langue et se pique d'avoir du goût; mais il ne se pique pas d'être physicien. Les mathématiques seront toujours pour la nation en général une espèce de mystère, et par conséquent quelque chose de respectable. Des équations algébriques ne donnent de prise ni à l'épigramme, ni à la chanson, ni à l'envie; mais on juge durement ces énormes recueils de vers médiocres, de compliments, de harangues, et ces éloges qui sont quelquefois aussi faux que l'éloquence avec laquelle on les débite. On est fâché de voir la devise de l'*immortalité* à la tête de tant de déclamations, qui n'annoncent rien d'éternel que l'oubli auquel elles sont condamnées.

Il est très certain que l'Académie française pourrait servir à fixer le goût de la nation. Il n'y a qu'à lire ses *Remarques sur le Cid;* la jalousie du cardinal de Richelieu a produit au moins ce bon effet. Quelques ouvrages dans ce genre seraient d'une utilité sensible. On les demande depuis cent années au seul corps dont ils puissent émaner avec fruit et bienséance. On se plaint que la moitié des académiciens soit composée de sci-

gneurs qui n'assistent jamais aux assemblées, et que, dans l'autre moitié, il se trouve à peine huit ou neuf gens de lettres qui soient assidus. L'Académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant, à peine un des quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrents se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigants; on fait mouvoir tous les ressorts; des haines violentes sont souvent le fruit de ces démarches. La principale origine de ces horribles couplets qui ont perdu à jamais le célèbre et malheureux Rousseau, vient de ce qu'il manqua la place qu'il briguait à l'Académie. Obtenez-vous cette préférence sur vos rivaux, votre bonheur n'est bientôt qu'un fantôme; essuyez-vous un refus, votre affliction est réelle. On pourrait mettre sur la tombe de presque tous les gens de lettres:

Ci-gît, au bord de l'Hippocrène,
Un mortel longtemps abusé.
Pour vivre pauvre et méprisé,
Il se donna bien de la peine[1].

Quel est le but de ce long sermon que je vous fais? est-ce de vous détourner de la route de la littérature? Non; je ne m'oppose point ainsi à la destinée: je vous exhorte seulement à la patience.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 25 février 1733.

Pourquoi faut-il que je sois si indigne de vos charmantes agaceries? pourquoi ai-je perdu tant de temps sans vous écrire? pourquoi ne réponds-je qu'en prose à vos aimables vers? Que de reproches je me fais, mon cher ami! Mais aussi il faut un peu se justifier. Je passe la moitié de ma vie à souffrir, et l'autre à travailler pour vous. Croiriez-vous bien que cette petite chapelle du *Goût*, que je vous ai envoyée bâtie de boue et de crachat, est devenue petit à petit un *Tem*

1. Vers qu'on suppose être de Voltaire.

ole[1] immense? J'en ai travaillé avec assez de soin les moindres ornements, et je crois que vous trouverez cet ouvrage plus imé et plus fini que tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Cependant j'ai poussé ma pièce nouvelle jusqu'au commencement du quatrième acte, et il faut suspendre souvent ses occupations poétiques pour corriger, dans les *Lettres anglaises,* quelques calculs et quelques dates, ou pour faire l'inventaire de notre baronne[2], ou pour souffrir et ne rien faire. Je resterai chez feu la baronne jusqu'à Pâques. Ah! si je pouvais me réfugier, au printemps, dans votre Normandie, et venir philosopher avec vous et notre ami Formont! Mais je ne sais encore si Jore imprimera ces *Lettres anglaises*[3], et même, s'il les imprimait, il ne faudrait pas que je fusse à Rouen, où je donnerais trop de soupçon aux inquisiteurs de la librairie. Mais, si je pouvais faire imprimer cet ouvrage à Paris, et vous l'apporter à Rouen, ce serait se tirer d'affaire à merveille. Si l'on pouvait encore aller passer quelque temps à la Rivière-Bourdet, et venir parler d'Horace et de Locke, pendant que M. le marquis jouerait du violon, et que Gilles et sa benoîte épouse se querelleraient! Qu'en dites-vous? car, entre nous, je crois que la présidente restera dans son château, et je ne pense pas que la foule y soit. Nous y serions en liberté, à ce que j'imagine; vous me rendriez ce séjour délicieux, et j'oublierais pour vous le maître de la maison.

Jore est ici qui débite son abbé de Chaulieu, que j'ai mis dans le *Temple du Goût,* comme le premier des poètes négligés, mais non pas comme le premier des bons poètes. On joue encore *Gustave Wasa*[4]; mais tous les connaisseurs m'en

1. *Le Temple du Goût,* poème satirique et littéraire, moitié prose et vers, qui fit, grand bruit à la fois, et grand tort à l'auteur. L'Académie française allait lui ouvrir ses portes, lorsque, par une de ces audaces qui lui étaient ordinaires, il se les ferma lui-même, en publiant cette œuvre pleine de verve, où, malgré l'épigraphe « *Nec lædere nec adulari* » il ne caressait les uns que pour mieux blesser les autres. On lui permit bien de critiquer Corneille, Racine, Despréaux qui étaient morts, mais on ne lui pardonna pas de n'avoir pas loué dans réserve les vivants dont il aspirait à devenir le collègue.

2. Mme de Fontaine-Martel, qui lui avait donné l'hospitalité.

3. *Lettres philosophiques et littéraires* datées d'Angleterre; voir la note p. 20.

4. Tragédie de Piron.

ont dit tant de mal que je n'ai pas eu la curiosité de le voir. Destouches[1] a fait une comédie héroïque; c'est l'*Ambitieux*. La scène est en Espagne. On dit que cela n'est ni gai ni vif; et, comme dit Legrand[2], de polissonne mémoire,

« Le comique, écrit noblement,
« Fait bâiller ordinairement. »

Ce Destouches-là est assurément de tous les comiques le moins comique; cela sera joué l'hiver prochain. Le *Paresseux* de De Launai paraîtra après Pâques; et dans le même temps, le chevalier de Brassac ornera l'Opéra de son petit ballet. Voilà toutes les nouvelles du Parnasse, auxquelles je m'intéresse plus qu'à la mort du roi Auguste.

AU MÊME.

Ce 15 mai 1733.

Mon cher ami, je suis enfin vis-à-vis ce beau portail[3], dans le plus vilain quartier de Paris, dans la plus vilaine maison, plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain; mais je ferai tant de bruit avec ma lyre, que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade; je me mets en ménage; je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots[4] et des Titien, je fais mon opéra, je fais transcrire *Ériphyle* et *Adélaïde*[5]; je les corrige, j'efface, j'ajoute, je bar

1. Néricault Destouches, poète comique, auteur du *Glorieux*, de l'*Irrésolu*, de la *Fausse Agnès* et du *Philosophe marié*, qui est resté au répertoire. Né à Tours en 1680, mort à Paris en 1754 ; il était de l'Académie française.

2. Voir plus haut la note sur Legrand.

3. De Saint-Gervais.

4. C'est-à-dire des tableaux de l'école flamande.

5. *Adélaïde du Guesclin*, tragédie qui tomba dès le premier jour. Voltaire se vengea de cet échec qu'il eut à cœur (car il voulait créer une tragédie nationale) en la redonnant sous un autre titre : *Le duc de Foix* (1752) et en l'accompagnant du récit suivant :

« ..... Il y avait plus de trente ans que j'avais hasardé devant le public « de Paris une *Adélaïde du Guesclin*, escortée d'un duc de Vendôme et d'un « duc de Nemours, qui n'existèrent jamais dans l'histoire. Le fond de la pièce était tiré des annales de Bretagne, et je l'avais ajustée comme j'avais pu au « théâtre, sous des noms supposés. Elle fut sifflée dès le premier acte ; les

bouille, la tête me tourne. Il faut que je vienne goûter avec vous les plaisirs que donnent les belles-lettres, la tranquillité, et l'amitié. Formont est allé porter sa philosophique paresse chez Mme Moras. Il y a mille ans que je ne l'ai vu; il me consolait, car il me parlait de vous. Adieu; je souffre trop pour écrire.

A UN PREMIER COMMIS[1].

20 juin 1733.

Puisque vous êtes, monsieur, à portée de rendre service aux belles-lettres, ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui, en prenant l'essor, pourraient devenir des aigles; une liberté honnête élève l'esprit, et l'esclavage le fait ramper. S'il y avait eu une inquisition littéraire à Rome, nous n'aurions aujourd'hui ni

« sifflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le duc de Nemours « blessé et le bras en écharpe; ce fut bien pis lorsqu'on entendit, au cinquième, « le signal que le duc de Vendôme avait ordonné; et lorsqu'à la fin le duc de « Vendôme disait : « *Es-tu content, Coucy?* » plusieurs bons plaisants crièrent : « *Couci-Couci.* »

« Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je « donnai, quelques années après, la même tragédie sous le nom du *Duc de Foix;* « mais je l'affaiblis beaucoup, par respect pour le ridicule. Cette pièce, devenue « plus mauvaise, réussit assez; et j'oubliai entièrement celle qui valait mieux.

« Il restait une copie de cette *Adélaïde* entre les mains des acteurs de Paris; « ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte tragédie; ils l'ont repré- « sentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot, et « elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissements; les endroits qui « avaient été le plus sifflés ont été ceux qui ont excité le plus de battements « de mains.

« Vous me demanderez auquel des jugements je me tiens. Je vous répondrai « ce que dit un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs devant lesquels il « plaidait : — Vos excellences, le mois passé, jugèrent de cette façon, et ce « mois-ci, dans la même cause, elles ont jugé tout le contraire; et toujours à « merveille : *e sempre bene.* »

1. On appelait *premier commis*, dans les ministères de l'ancienne monarchie française, un fonctionnaire supérieur, qui était le ministre de fait, pour peu qu'il fût arrivé à ce poste par le talent, l'expérience et l'autorité qui les accompagne. Le nom du *premier commis* auquel Voltaire écrit cette lettre, digne objet de méditations pour les directeurs de la Presse moderne, ne nous est pas parvenu. Elle pourrait bien n'être adressée qu'à un personnage fictif.

Horace, ni Juvénal, ni les œuvres philosophiques de Cicéron. Si Milton, Dryden, Pope et Locke n'avaient pas été libres, l'Angleterre n'aurait eu ni des poètes ni des philosophes : il y a je ne sais quoi de turc à proscrire l'imprimerie ; et c'est la proscrire que la trop gêner. Contentez-vous de réprimer sévèrement les libelles diffamatoires, parce que ce sont des crimes; mais tandis qu'on débite hardiment des recueils de ces infâmes *Calottes*[1] et tant d'autres productions qui méritent l'horreur et le mépris, souffrez au moins que Bayle[2] entre en France, et que celui qui fait tant d'honneur à sa patrie n'y soit pas de contrebande.

Vous me dites que les magistrats qui régissent la douane de la littérature se plaignent qu'il y a trop de livres. C'est comme si le prévôt des marchands se plaignait qu'il y eût à Paris trop de denrées : en achète qui veut. Une immense bibliothèque ressemble à la ville de Paris, dans laquelle il y a près de huit cent mille hommes : vous ne vivez pas avec tout ce chaos ; vous y choisissez quelque société, et vous en changez. On traite les livres de même : on prend quelques amis dans la foule. Il y aura sept ou huit mille controversistes, quinze ou seize mille romans, que vous ne lirez point; une foule de feuilles périodiques que vous jetterez au feu après les avoir lues. L'homme de goût ne lit que le bon, mais l'homme d'État permet le bon et le mauvais.

Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais gagnent un million

1. Association burlesque, satirique et licencieuse dont les membres portaient pour attribut une *calotte* de plomb et des grelots, et dans laquelle on enrôlait, bon gré, mal gré, tous les hommes considérables du temps.

2. Bayle, (Pierre), auteur du *Dictionnaire historique et critique*, auquel son nom reste attaché. (1697, 2 vol. in-folio ; 1720, 4 vol. in-folio ; 1820-24, 16 vol. in-8°) né au Carlat, comté de Foix, en 1647, mort à Rotterdam, en 1706, protestant converti au catholicisme ; il revint bientôt, par une seconde abjuration, à la religion réformée. Il appelle son *Dictionnaire* « une compilation informe de passages cousus les uns à la queue des autres. » Voltaire a dit de lui : « Il est presque le seul compilateur qui ait du goût ». Son *Dictionnaire* est par ordre alphabétique, l'arsenal de tous les doutes sur toutes les questions philosophiques et religieuses. « C'est Montaigne mis en dictionnaire avec développements et justifications, » a-t-on dit. Voir sa biographie dans le *Dictionnaire des littératures* de M. G. Vapereau.

par an, parce que les Français ont eu de l'esprit. Un roman médiocre est, je le sais bien, parmi les livres ce qu'est dans le monde un sot qui veut avoir de l'imagination. On s'en moque, mais on le souffre. Ce roman fait vivre et l'auteur qui l'a composé, et le libraire qui le débite, et le fondeur, et l'imprimeur, et le papetier, et le colporteur, et le marchand de mauvais vin, à qui tous ceux-là portent leur argent. L'ouvrage amuse encore, deux ou trois heures, quelques femmes avec lesquelles il faut de la nouveauté en livres, comme en tout le reste. Ainsi, tout méprisable qu'il est, il a produit deux choses importantes : du profit et du plaisir.

Les spectacles méritent encore plus d'attention. Je ne les considère pas comme une occupation qui retire les jeunes gens de la débauche; cette idée serait celle d'un curé ignorant. Il y a assez de temps, avant et après les spectacles, pour faire usage de ce peu de moments qu'on donne à des plaisirs de passage, immédiatement suivis du dégoût. D'ailleurs on ne va pas aux spectacles tous les jours, et dans la multitude de nos citoyens il n'y a pas quatre mille hommes qui les fréquentent avec quelque assiduité.

Je regarde la tragédie et la comédie comme des leçons de vertu, de raison et de bienséance. Corneille, ancien Romain parmi les Français, a établi une école de grandeur d'âme; et Molière a fondé celle de la vie civile. Les génies français formés par eux appellent du fond de l'Europe les étrangers qui viennent s'instruire chez nous et qui contribuent à l'abondance de Paris. Nos pauvres sont nourris du produit de ces ouvrages, qui nous soumettent jusqu'aux nations qui nous haïssent. Tout bien pesé, il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos spectacles. Un magistrat qui, parce qu'il a acheté cher un office de judicature, ose penser qu'il ne lui convient pas de voir *Cinna,* montre beaucoup de gravité et bien peu de goût.

Il y aura toujours dans notre nation polie de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale; je ne connais pour vrais Français que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous; nous sommes

des sybarites. Nous jouissons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux du siècle à venir, comme nous recevons les productions de la nature; on dirait qu'elles nous sont dues. Il n'y a que cent ans que nous mangions du gland; les Triptolèmes qui nous ont donné le froment le plus pur nous sont indifférents; rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglais n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, et à calculer l'aberration de la lumière. Les anciens Romains élevaient des prodiges d'architecture pour faire combattre des bêtes: et nous n'avons pas su depuis un siècle bâtir seulement une salle passable, pour y faire représenter les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Le centième de l'argent des cartes suffirait pour avoir des salles de spectacle plus belles que le théâtre de Pompée; mais quel homme dans Paris est animé de l'amour du bien public? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans la stupidité, pour recommencer le lendemain son cercle de légèreté et d'indifférence. Vous, monsieur, qui avez au moins une petite place dans laquelle vous êtes à portée de donner de bons conseils, tâchez de réveiller cette léthargie barbare, et faites, si vous pouvez, du bien aux lettres, qui en ont tant fait à la France.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 27 octobre 1733.

. . . . . .

. . . . . .

Je le[1] plains fort s'il ne travaille pas; car il me semble qu'étant un peu fier et très gueux, si, avec cela, il est paresseux et

1. Il s'agit ici d'un certain abbé Linant, auquel Voltaire, qui fut, toute sa vie, empressé à obliger les gens de lettres, s'intéressait vivement, qu'il

ignorant, il ne doit espérer qu'un avenir bien misérable.

. . . . . .

Personne n'est plus persuadé que moi que tous les hommes sont égaux; mais, avec cette maxime, on court risque de mourir de faim, si on ne travaille pas; et il lui sera tout au plus permis de se croire au-dessus de son état quand il aura fait quelque chose de bon. Mais jusque-là il doit songer qu'il est jeune, et qu'il a besoin de travail. Je ne lui dis pas le quart de tout cela, parce que j'aurais l'air d'abuser du peu de bien que je lui fais, ou de prendre le parti de ceux avec lesquels il s'est brouillé assez mal à propos. Encore une fois, pardonnez ces détails à la confiance que j'ai en vous, et à l'envie d'être utile à un homme que vous m'avez recommandé.

AU MÊME.

Le 26 novembre 1733.

Il y a cinq jours, mon cher ami, que je suis dangereusement malade, d'une espèce d'inflammation d'entrailles; je n'ai la force ni de penser ni d'écrire. Je viens de recevoir votre lettre et le commencement de votre nouvelle *Allégorie*. Au nom d'Apollon, tenez-vous-en à votre premier sujet, ne l'étouffez point sous un amas de fleurs étrangères; qu'on voie bien nettement ce que vous voulez dire; trop d'esprit nuit quelquefois à la clarté. Si j'osais vous donner un conseil, ce serait de songer à être simple, à ourdir votre ouvrage d'une manière bien naturelle, bien claire, qui ne coûte aucune attention à l'esprit du lecteur. N'ayez point d'esprit, peignez avec vérité, et votre ouvrage sera charmant. Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous: c'est le défaut d'un homme supérieur, vous ne pouvez pas en avoir d'autre; mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est

essaya de pousser et de faire travailler, et qui finit par le lasser par une paresse et une ignorance égales à sa présomption.

étouffé à force de caresses, ou à force d'être battu? Comptez que vous tuez votre enfant en le caressant trop. Encore une fois, plus de simplicité, moins de démangeaison de briller; allez vite au but, ne dites que le nécessaire. Vous aurez encore plus d'esprit que les autres quand vous aurez retranché votre superflu.

Voilà bien des conseils que j'ai la hardiesse de vous donner; mais....

« Petimusque, damusque vicissim[1]. »

Celui qui écrit est comme un malade qui ne sent pas, et celui qui lit peut donner des conseils au malade. Ceux que vous me donnez sur *Adélaïde* sont d'un homme bien sain; mais, pour parler sans figures, je ne suis plus guère en état d'en profiter. On va jouer la pièce; *jacta est alea.*

Adieu; dites à M. de Formont combien je l'aime. Je suis trop malade pour en écrire davantage.

AU MÊME.

16 avril 1735.

C'est une espèce de profanation à moi de ne vous écrire que de la prose, après les beaux exemples que vous me donnez; mais, mon cher ami,

« Carmina secessum scribentis et otia quærunt[2]. »

Je n'ai point de recueillement dans l'esprit; je vis de dissipation depuis que je suis à Paris:

« Tendunt extorquere poemata[3];..... »

mes idées poétiques s'enfuient de moi. Les affaires et les devoirs m'ont appesanti l'imagination; il faudra que je fasse un tour à Rouen pour me ranimer.

1. Horace. *Art poét.*, v. 11.
2. Ovide, *Trist.*, él. I.
3. Horace, ép. II, liv. II v 57.

Les vers ne sont plus guère à la mode à Paris. Tout le monde commence à faire le géomètre et le physicien. On se mêle de raisonner. Le sentiment, l'imagination et les grâces sont bannis. Un homme qui aurait vécu sous Louis XIV et qui reviendrait au monde ne reconnaîtrait plus les Français; il croirait que les Allemands ont conquis ce pays-ci. Les belles-lettres périssent à vue d'œil. Ce n'est pas que je sois fâché que la philosophie soit cultivée, mais je ne voudrais pas qu'elle devînt un tyran qui exclût tout le reste. Elle n'est en France qu'une mode qui succède à d'autres, et qui passera à son tour; mais aucun art, aucune science ne doit être de mode. Il faut qu'ils se tiennent tous par la main; il faut qu'on les cultive en tout temps.

Je ne veux point payer de tribut à la mode ; je veux passer d'une expérience de physique à un opéra ou à une comédie, et que mon goût ne soit jamais émoussé par l'étude. C'est votre goût, mon cher Cideville, qui soutiendra toujours le mien; mais il faudrait vous voir, il faudrait passer avec vous quelques mois; et notre destinée nous sépare quand tout devrait nous réunir.

J'ai vu Jore à votre semonce; c'est un grand écervelé. Il a causé tout le mal pour s'être conduit ridiculement. Il n'y a rien à faire pour Linant[1], ni auprès de la présidente, ni au théâtre. Il faut qu'il songe à être précepteur. Je lui fais apprendre à écrire; après quoi il faudra qu'il apprenne le latin, s'il veut le montrer. Ne le gâtez point, si vous l'aimez. *Vale. V.*

A M. L'ABBÉ ASSELIN

Professeur du collège d'Harcourt.

Mai 1735.

En me parlant de tragédie, monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis longtemps de vous présenter la *Mort de César*, pièce de ma façon, toute propre pour un

1. Voir plus haut la note sur Linant

collège où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote[1], et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

« La main qui crayonna
« L'âme du grand Pompée et celle de Cinna[2]. »

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et sans cela, il y a longtemps que je vous aurais fait la proposition. En un mot, César, Brutus, Cassius et Antoine sont à votre service quand vous voudrez.

Je suis bien sensible à la bonne volonté que vous voulez bien témoigner pour le petit Champbonin, que je vous ai recommandé. C'est un jeune enfant qui ne demande qu'à travailler, et qui peut, je crois, entrer tout d'un coup en rhétorique ou en philosophie. Nous sommes bon gentilhomme et bon enfant, mais nous sommes pauvre. Si l'on pouvait se contenter d'une pension modique, cela nous accommoderait fort: et elle serait au moins payée régulièrement, car les pauvres sont les seuls qui payent bien.

Enfin, monsieur, si vous saviez quelque débouché pour ce jeune homme, je vous aurais une obligation infinie. Je voudrais qu'il fût élevé sous vos yeux, car il aime les bons vers.

Adieu, monsieur; comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de V. Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un A.

A M. THIERIOT

A PARIS[3].

Lunéville, le 12 juin 1735.

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les

1. P. Corneille.
2. Vers de l'épître adressée à M. Fouquet et placée en tête de l'*Œdipe*.
3. Voir plus haut, page 18, la note sur Thieriot.

soirs avec M. de la Popelinière; je vous reproche de borner là toutes vos pensées et toutes vos espérances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche, ni bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles, à dissiper les fumées du souper de la veille; ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis. Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre, et vous avez encore la bonté de vous faire illusion, au point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas capable seulement de vous faire, dans votre cabinet, une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu prendre sur vous d'écrire régulièrement à vos amis, même dans les affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés :* qu'est-ce que cela veut dire? Vous avez passé votre jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme : voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : « J'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie? » Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans un coin, dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont songé qu'à être admis à quelques soupers, et que la fin d'un vieil inutile, infirme, est une chose bien pitoyable. Si cela ne vous donne pas un peu de courage et ne vous excite pas à secouer l'engourdissement dans lequel vous laissez votre âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse; mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup.

Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à vos amis; buvez du vin de Champagne avec des gens aimables; mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour

du vin qui soit à vous. N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point question d'écrire des lettres pensées et réfléchies avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse; il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié, et quelques nouvelles soit de littérature, soit des sottises humaines, le tout courant sur le papier, sans peine et sans attention. Il ne faut, pour cela, que se mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis son écritoire. Est-ce donc là un effort si pénible? J'ai d'autant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce régulier que votre lettre m'a fait un plaisir extrême. Je pourrai vous demander de temps en temps des anecdotes concernant le siècle de Louis XIV. Comptez qu'un jour cela peut vous être utile, et que cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de *Lettres philosophiques*.

Écrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme vrai qui n'a jamais changé.

P. S. Qu'est-ce que c'est qu'un portrait de moi, en quatre pages, qui a couru? Quel est le barbouilleur? Envoyez-moi cette enseigne à bière.

A MM. LES COMÉDIENS FRANÇAIS.

Novembre 1735.

Je ne sais, messieurs, si vous avez lu une tragédie[1] que j'avais composée, il y a deux ans, et dont je lus même chez moi les premières scènes à M. Dufresne. Je n'aurais jamais osé la présenter au théâtre. La singularité du sujet, la défiance où je dois toujours être sur mes faibles ouvrages, et le nombre de mes ennemis, m'avaient fait prendre le parti de ne la jamais exposer au public.

J'ai appris que M. Le Franc[2] s'étant fait rendre compte, il y a un an, du sujet de ma pièce, en a depuis composé une à peu près sur le même plan, et qu'il s'est hâté de vous la

1. *Alzire ou les Américains.*

2. Le Franc de Pompignan, marquis et poète, né à Montauban, nommé de l'Académie française en 1760, mort en 1784. Son nom reviendra plus tard.

lire. Vous sentez bien, messieurs, que tout le mérite de ce sujet consiste dans la peinture des mœurs américaines, opposée au portrait des mœurs européanes[1] : du moins c'est là mon seul avantage. Je ne doute pas que M. Le Franc, qui a au-dessus de moi les talents de l'esprit, et l'imagination que donne la jeunesse, n'ait embelli son ouvrage par des ressources qui m'ont manqué; mais il arriverait que, si sa pièce était jouée la première, la mienne ne paraîtrait plus qu'une copie de la sienne; au lieu que, si sa tragédie n'est jouée qu'après, elle se soutiendra toujours par ses propres beautés. Je n'aurais jamais travaillé sur un plan choisi par M. Le Franc. La considération et l'estime que j'ai pour lui m'en auraient empêché, autant que la crainte de me trouver son rival.

Il s'est dispensé d'un égard que j'aurais eu. Au reste, messieurs, soyez persuadés que, si je crains de passer après lui, c'est uniquement parce que ma pièce ne soutiendrait pas la comparaison avec la sienne. Votre intérêt s'accorde, en cela, avec le plaisir public, qui applaudira toujours à M. Le Franc, en quelque temps que son ouvrage paraisse; et la justice exige que celui qui a inventé le sujet passe avant celui qui l'a embelli. Je n'aurai que la préférence dangereuse et passagère d'être exposé le premier à la censure du public.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que j'ai pour ceux qui cultivent les beaux-arts, et avec la reconnaissance que je dois à ceux qui ont si souvent orné mes faibles productions et fait pardonner mes fautes, votre, etc.[2].

A M. L'ABBÉ D'OLIVET[3].

A Cirey, par Vassy, en Champagne, ce 6 janvier 1736.

Je vous gronde de ne m'avoir point écrit; mais je vous aime de tout mon cœur de m'avoir envoyé ce petit antidote

1. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, on était partagé entre *Eurcpéen* et *Européan*, aujourd'hui *Européan* est tombé en désuétude. (*Dict. de Littré.*)

2. Cette lettre habile obtint aisément ce qu'elle demandait. Le Franc, de son côté, écrivit une lettre tellement insolente et pleine de forfanterie qu'il se couvrit de ridicule à la Comédie et ailleurs.

3. Joseph Thoulier, abbé d'Olivet, littérateur et grammairien, membre de

contre le poison des Marivaux et consorts. Votre *Discours*[1] est un des bons préservatifs contre la fausse éloquence qui nous inonde. Franchement, nous autres Français, nous ne sommes guère éloquents. Nos avocats sont des bavards secs; nos sermonneurs, des bavards diffus; et nos faiseurs d'oraisons funèbres, des bavards ampoulés[2]. Il nous resterait l'histoire; mais un génie naturellement éloquent veut dire la vérité, et en France on ne peut pas la dire. Bossuet a menti avec une élégance et une force admirables, tant qu'il a eu à parler des anciens Égyptiens, des Grecs, et des Romains[3]; mais, dès qu'il est venu aux temps plus connus, il s'est arrêté tout court. Je ne connais, après lui, aucun historien où je trouve du sublime, que la *Conjuration* de Saint-Réal. La France fourmille d'historiens, et manque d'écrivains.

De quoi diable vous avisez-vous de louer les phrases hyperboliques et les vers enflés de Balzac[4]? Voiture[5] tombe tous les jours, et ne se relèvera point : il n'a que trois ou quatre

l'Académie française, né à Salins en 1682, mort en 1768. On a de lui une traduction de Cicéron qui se trouve encore dans les bibliothèques et qui témoigne de sa profonde connaissance de la langue latine.

1. Discours prononcé le 25 août 1735 à l'occasion de la distribution des prix.

2. « Belle preuve d'histoire qu'une oraison funèbre ! » a-t-il écrit ailleurs.

3. Dans l'*Histoire universelle*. Avec plus de respect, la critique moderne s'est rangée à l'avis de Voltaire.

4. Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac, né en 1594, mort en 1654, prosateur français exclusivement préoccupé de la forme et qui ne laissa pas que d'exercer sur la prose française une influence assez semblable à celle que Malherbe exerça sur notre poésie. Boileau, aussi sévère pour lui que Voltaire, disait dans les *Réflexions sur Longin* : « On peut dire que personne n'a mieux su sa langue que Balzac, et mieux entendu la propriété des termes et la mesure des periodes... Mais on s'est aperçu tout d'un coup que l'art où il s'est employé toute sa vie était l'art qu'il savait le moins, je veux dire l'art de faire une lettre. Car bien que les siennes soient toutes pleines d'esprit et de choses admirablement dites, on y remarque partout les deux vices les plus opposés au genre épistolaire, c'est à savoir l'affectation et l'enflure... » : affectation et enflure, deux défauts que l'on ne trouve jamais dans la correspondance de Voltaire.

5. Voiture (Vincent), poète et prosateur, né en 1598, mort en 1648, non moins célèbre de son temps que Balzac. Ce que celui-ci fit par sa rhétorique et la noblesse de son style, Voiture le fit par la légèreté de ses tours et la facilité intarissable de l'expression. Boileau et Mme de Sévigné le vantaient fort. Malgré de telles autorités, tout le joli et tout le précieux de Voiture ne sont plus guère goûtés; ce qui ne veut pas dire que le *genre précieux* a cessé d'avoir, en France, ses partisans et ses maîtres.

petites pièces de vers par où il subsiste. Vous avez loué la naïveté du style le plus pincé et le plus ridiculement recherché. Laissez là ces fadaises; c'est du plâtre et du rouge sur le visage d'une poupée. Parlez-moi des *Lettres provinciales*[1]. Quoi! vous louez Fénelon d'avoir de la variété! Si jamais homme n'a eu qu'un style, c'est lui; c'est partout *Télémaque*. La douceur, l'harmonie, la peinture naïve et riante des choses communes, voilà son caractère; il prodigue les fleurs de l'antiquité, qui ne se fanent point entre ses mains; mais ce sont toujours les mêmes fleurs. Je connais peu de génies variés tels que Pope, Addison, Machiavel, Leibnitz, Fontenelle. Pour M. de Fénelon, je ne vois pas par où il mérite ce titre. Permettez-moi, mon cher abbé, de vous dire librement ma pensée; cette liberté est la preuve de mon estime.

J'ajouterai que *la palme de l'érudition* est un mot plus fait pour le latin du P. Jouvenci[2] que pour le français de l'abbé d'Olivet.

Je vous demande en grâce, à vous et aux vôtres, de ne vous jamais servir de cette phrase : *nul style, nul goût dans la plupart*, sans y daigner mettre un verbe. Cette licence n'est pardonnable que dans la rapidité de la passion, qui ne prend pas garde à la marche naturelle d'une langue ; mais dans un discours médité, cet étranglement me révolte. Ce sont nos avocats qui ont mis ces phrases à la mode : il faut les leur laisser, aussi bien qu'au *Journal de Trévoux*[3]. Mais je m'aperçois que je remontre à mon curé; je vous en demande très sérieusement pardon. Si je voulais vous dire tout ce que j'ai trouvé d'admirable dans votre discours, je serais bien plus importun.

J'ai reçu hier la *Vie de Vanini*[4]; je l'ai lue. Ce n'était pas la

1. De Pascal.

2. Jouvenci (Joseph), jésuite et humaniste français, professeur de rhétorique. Outre des vers et des discours latins écrits avec talent, on a de lui des éditions pour les classes, judicieusement annotées en latin, de Juvénal, de Perse, de Térence, d'Horace, d'Ovide, et un *Appendix*, également en latin, *de diis et heroibus poeticis*, ouvrage utile pour l'intelligence des auteurs latins, et traduit en français par Frémont.

3. Important recueil de critique littéraire fondé à Trévoux en 1701.

4. Philosophe italien (1585-1619), dernier représentant de l'aristotélisme

peine de faire un livre. Je suis fâché qu'on ait cuit ce pauvre Napolitain; mais je brûlerais volontiers ses ennuyeux ouvrages, et encore plus l'histoire de sa vie. Si je l'avais reçue un jour plus tôt, vous l'auriez avec ma lettre.

Un petit mot encore, je vous prie, sur le style moderne. Soyez bien persuadé que ces messieurs ne cherchent des phrases nouvelles que parce qu'ils manquent d'idées. Hors M. de Fontenelle, patriarche respectable d'une secte ridicule, tous ces gens-là sont ignorants, et n'ont point de génie. Pardonnez-leur de danser toujours, parce qu'ils ne peuvent marcher droit. Adieu; s'il y a quelque chose de nouveau dans la littérature, secouez votre infâme paresse, et écrivez à votre ami.

A M. BERGER.

A Cirey..., février 1736.

Le succès de nos *Américains*[1] est d'autant plus flatteur pour moi, mon cher monsieur, qu'il justifie votre amitié pour ma personne, et votre goût pour mes ouvrages. J'ose vous dire que les sentiments vertueux qui sont dans cette pièce sont dans mon cœur; et c'est ce qui fait que je compte beaucoup plus sur l'amitié d'une personne comme vous, dont je suis connu, que sur les suffrages d'un public toujours inconstant, qui se plaît à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis longtemps, passe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier.

A l'égard de M. de Marivaux[2], je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont

Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre; après avoir enseigné à Gênes; après avoir visité Lyon et Paris, d'où les censures de la Sorbonne l'obligèrent de sortir, il se rendit à Toulouse où le Parlement le condamna à être brûlé pour ses opinions antireligieuses.

1. *Alzire ou les Américains.*

2. Auteur comique, né à Paris, membre de l'Académie française, et dont les comédies et les dialogues quintessenciés ont été qualifiés de *marivaudages*. Il reste de lui au répertoire plus d'une pièce encore goûtée, quand elle trouve de bons interprètes : *le Legs*, *l'Épreuve*, *les Fausses Confidences*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*, etc.

j'estime l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance, dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentiments. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres, tout au plus, pour le poème épique, mais très déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de Marivaux; je lui reprocherais, au contraire, de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de le moins prodiguer [1]. Il ne faut point qu'un personnage de comédie songe à être spirituel; il faut qu'il soit plaisant malgré lui, et sans croire l'être; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis, mon cher monsieur, je le soumets au vôtre.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de La Clède, mais sans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous supplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au sujet de mes *Américains*. Je vous embrasse tendrement.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET [2].

A Cirey, ce 12 février 1736.

Si vous avez eu la goutte, dans votre séjour du tumulte et de l'inquiétude, j'ai eu la fièvre, mon cher abbé, dans l'asile de la tranquillité. Mais il faut absolument que je vous apprenne que, pendant mon indisposition, Mme la marquise du Châtelet

1. Fénelon avait dit : « Un auteur qui a trop d'esprit, et qui en veut toujours avoir, lasse et épuise le mien : je n'en veux point avoir tant..., etc.. (*Lettre sur les occupations de l'Académie*, chap. v.)

2. Voir sur l'abbé d'Olivet la note plus haut

daignait me lire, au chevet de mon lit. Vous allez croire peut-être qu'elle me lisait quelque chant de l'Arioste, ou quelqu'un de nos romans. Non; elle me lisait les *Tusculanes* de Cicéron; et, après avoir goûté tous les charmes de cette belle latinité, elle examinait votre traduction, et s'étonnait d'avoir du plaisir en français. Il est vrai qu'en admirant l'éloquence de ce grand homme, cette beauté de génie, et ce caractère vrai de vertu et d'élévation qui règne dans cet ouvrage, et qui échauffe le cœur, sans briller d'un vain éclat; après, dis-je, avoir rendu justice à cette belle âme de Cicéron, et au mérite comme à la difficulté d'une traduction si noble, elle ne pouvait s'empêcher de plaindre le siècle des Cicéron, des Lucrèce, des Hortensius, des Varron, d'avoir une physique si fausse et si méprisable; et malheureusement ils raisonnaient en métaphysique tout aussi faussement qu'en physique. C'est une chose pitoyable que toutes ces prétendues preuves de l'immortalité de l'âme alléguées par Platon. Ce qu'il y a de plus pitoyable peut-être est la confiance avec laquelle Cicéron les rapporte. Vous avez vous-même, dans vos notes, osé faire sentir le faible de quelques-unes de ces preuves; et si vous n'en avez pas dit davantage, nous nous en prenons à votre discrétion. Enfin le résultat de cette lecture était d'estimer le traducteur autant que nous méprisons les raisonnements de la philosophie ancienne. Mon lecteur ne pouvait se lasser d'admirer la morale de Cicéron et de blâmer ses raisonnements. Il faut avouer, mon cher abbé, que quelqu'un qui a lu Locke, ou plutôt qui est son Locke à soi-même, doit trouver les Platon des discoureurs, et rien de plus. J'avoue qu'en fait de philosophie un chapitre de Locke ou de Clarke est, par rapport au bavardage de l'antiquité, ce que l'optique de Newton est par rapport à celle de Descartes. Enfin vous en penserez ce qu'il vous plaira: mais j'ai cédé au désir de vous dire ce qu'en pense une femme conduite par les lumières d'une raison que l'amour-propre n'égare point, qui connaît les philosophes anciens et modernes, et qui n'aime que la vérité. J'ai cru que c'était une chose flatteuse et rare pour vous d'être estimé d'une Française presque seule capable de connaître votre original.

Avez-vous lu la traduction de l'*Essai* de Pope *sur l'homme?* C'est un beau poème, en anglais, quoique mêlé d'idées bien fausses sur le *bonheur*. Adieu; augmentez mon bonheur en m'écrivant.

J'ai bien des anecdotes sur Corneille et sur Racine, et sur la littérature du beau siècle passé. Vous devriez augmenter mon magasin.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT[1],

Trésorier du chapitre de Saint-Merry, à Paris.

Cirey...., 1736

Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune Baculard[2] d'Arnaud, étudiant en philosophie; pour vous punir, dis-je, de ne lui avoir pas donné l'*Épître sur la Calomnie*[3], et douze francs, je vous condamne à lui

1. Chanoine de Saint-Merry, tout attaché à ses devoirs d'ecclésiastique, de chanoine et d'ami. Le chapitre de Saint-Merry lui confia sa caisse, les jésuites la leur, Voltaire la sienne. Le brave homme remplissait avec une exactitude et une conscience religieuses les devoirs les plus divers de ce triple rôle de caissier d'un chapitre, d'une corporation et d'un philosophe. Voltaire, en particulier, l'accablait de petites et de grosses commissions, d'achats, d'affaires de toute sorte, commissions toujours faites, achats toujours envoyés à point, affaires toujours menées rondement.

2. Baculard qui sera, dans la suite, si rudement bafoué par Beaumarchais.

3. Epître de Voltaire à Mme Du Châtelet.

. . . . . .

« La Médisance est la fille immortelle
« De l'Amour-propre et de l'Oisiveté.
« Ce monstre ailé paraît mâle et femelle.
« Toujours parlant, et toujours écouté,
« Amusement et fléau de ce monde,
« Elle y préside, et sa vertu féconde
« Du plus stupide échauffe les propos.....

. . . . . .

« On entre en guerre en entrant dans le monde.
« Homme privé, vous avez vos jaloux,
« Rampant dans l'ombre, inconnus comme vous,
« Obscurément tourmentant votre vie;
« Homme public, c'est la publique envie
« Qui contre vous lève son front altier.
« Le coq jaloux se bat sur son fumier,

donner un louis d'or, et à l'exhorter de ma part à apprendre à écrire, ce qui peut contribuer à sa fortune. C'est une petite œuvre de charité, soit chrétienne, soit mondaine, qu'il ne faut pas négliger.

J'attends de vos nouvelles avec impatience, et je vous embrasse de tout mon cœur. J'écris à ce jeune d'Arnaud. Au lieu de vingt-quatre francs, donnez-lui trente livres quand il viendra vous voir. Je vais vite cacheter ma lettre, de peur que je n'augmente la somme.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE[1].

A Paris, le 26 août 1736.

Monseigneur, il faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre[2] dont Votre Altesse Royale a daigné m'honorer. Mon amour-propre en a été trop flatté; mais l'amour du genre humain, que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur, quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

« L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine.
« Tel est l'état de la nature humaine.
« Que faire donc? à quel saint recourir?
« Je n'en sais point : il faut savoir souffrir. »

1. Futur roi de Prusse, sous le nom de Frédéric II. « ... Comme son père « lui accordait peu de part aux affaires, et que même il n'y avait point d'affai- « res dans ce pays où tout consistait en revues, il employa son loisir à écrire « aux hommes de lettres de France qui étaient un peu connus dans le monde; « le principal fardeau tomba sur moi. C'étaient des lettres en vers, des traités « de métaphysique, d'histoire, de politique. Il me traitait d'homme *divin*; je le « traitais de *Salomon*. Les épithètes ne nous coûtaient pas. On a imprimé quel- « ques-unes de ces fadaises dans le recueil de mes œuvres, et heureusement, on « n'en a pas imprimé la trentième partie... » (Extrait des *Mémoires de Voltaire « sur Frédéric*.)

2. Longue et curieuse lettre, qui est la première avance de Frédéric à Voltaire. Lourdes flatteries, emphase, pédantisme, baragouin germanique, rien n'y manque, pas même des phrases comme celle-ci : « Je suis à présent à « faire traduire le *Traité de Dieu;* je suis sûr que la force de l'évidence vous « frappera dans toutes ses propositions, qui se suivent géométriquement et « connectent les unes avec les autres. »

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions de grâces au soin que vous prenez de cultiver, par la saine philosophie, une âme née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui, en pensant ainsi, ne puisse ramener l'âge d'or dans ses États. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, monseigneur; c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité : vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que, si, un jour, le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous serez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philosophes dignes de ce nom voleront dans vos États; et, comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine Christine quitta son royaume pour aller chercher les arts; régnez, monseigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savants! Vous voyez, monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes, pour la plupart, comme les courtisans mêmes. Ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigants, aussi faux, aussi cruels; et toute la différence qui est entre les pestes de cour et les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules.

Je ne saurais trop remercier Votre Altesse Royale de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. Wolff. Je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les souris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en

est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, et de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les souris; et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste, c'est M. Wolff. On peut le combattre, mais il faut l'estimer : sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse; y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être athées?

La protection qu'il semble que vous donnez, monseigneur, à ce savant homme, est une preuve de la justesse de votre esprit et de l'humanité de vos sentiments.

Vous avez la bonté, monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de Dieu, de l'âme et du monde*[1]. Quel présent, monseigneur, et quel commerce! L'héritier d'une monarchie daigne, du sein de son palais, envoyer des instructions à un solitaire? Daignez me faire ce présent, monseigneur; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous pensez sur cet art aussi sensément que sur tout le reste. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes ne méritent guère d'être lus. Vous sentez qu'il n'y aurait rien de plus méprisable que de passer sa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs usés, qui ne méritent pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose de plus vil, c'est de n'être que poète satirique, et de n'écrire que pour décrier les autres. Ces poètes sont au Parnasse ce que sont dans les écoles ces docteurs qui ne savent que des mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent des choses.

Si la *Henriade* a pu ne pas déplaire à Votre Altesse Royale, j'en dois rendre grâce à cet amour du vrai, à cette horreur

1. Ouvrage du dit M. Wolff.

que mon poème inspire pour les factieux, pour les persécuteurs, pour les superstitieux, pour les tyrans et pour les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête homme; il devait trouver grâce devant un prince philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes autres ouvrages; je vous obéirai, monseigneur; vous serez mon juge, et vous me tiendrez lieu du public. Je vous soumettrai ce que j'ai hasardé en philosophie; vos lumières seront ma récompense : c'est un prix que peu de souverains peuvent donner. Je suis sûr de votre secret; votre vertu doit égaler vos connaissances.

Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à Votre Altesse Royale. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous mérite bien mieux un voyage : c'est une rareté plus merveilleuse. Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous pensez sans doute, comme Julien, ce grand homme si calomnié, qui disait que les amis doivent toujours être préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie, soyez sûr, monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur sera au rang de vos sujets; votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous ressemblent. Je suis avec un profond respect, de Votre Altesse Royale, le très humble, etc.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT[1]

Juin 1737.

Armez-vous de courage, mon cher et aimable facteur, car aujourd'hui je serai bien importun. Voici une négociation de savant où il faut, s'il vous plaît, que vous réussissiez, et que

1. Voir la note plus haut, page 75.

je ne sois point deviné. Visite à M. de Fontenelle, et longue explication sur ce qu'on entend par la *propagation du feu.*

Les raisonneurs, au nombre desquels je m'avise quelquefois de me fourrer, disputent si le feu est pesant ou non. M. Limeri, dont vous m'avez envoyé la *Chimie*, prétend, chapitre v, qu'après avoir calciné vingt livres de plomb, il les a trouvées, en les pesant après la calcination, augmentées de cinq livres; il ne dit point s'il a pesé la terrine dans laquelle cette calcination a été faite, s'il est entré du charbon dans son plomb; il suppose tout simplement, ou plutôt tout hardiment, que le plomb s'est pénétré des particules de feu qui ont augmenté son poids. Cinq livres de feu! cinq livres de lumière! cela est admirable, et si admirable que je ne le crois pas.

D'autres savants ont fait des expériences dans la vue de peser le feu; ils ont mis de la limaille de cuivre et de la limaille d'étain dans des retortes de verre bouchées hermétiquement; ils ont calciné cette limaille, et ils l'ont trouvée augmentée de poids; une once de cuivre a acquis quarante-neuf grains, et une once d'étain quatre grains. L'antimoine, calciné aux rayons du soleil par le verre ardent, a aussi augmenté de poids entre les mains du chimiste Homberg.

Je veux que toutes ces expériences soient vraies; je veux que les matières dans lesquelles on tenait les métaux en calcination n'aient pas contribué à augmenter le poids de ces métaux; mais moi, qui vous parle, j'ai pesé plus d'un millier de fer tout rouge et tout enflammé, et je l'ai ensuite pesé refroidi, je n'ai pas trouvé un grain de différence. Or il serait bien singulier que vingt livres de plomb calciné pesassent cinq livres de plus, et qu'un millier de fer ardent n'acquît pas un grain de pesanteur.

Voilà, mon cher abbé, des difficultés qui, depuis un mois, fatiguent la tête peu physique de votre ami, et le rendent incertain en chimie, comme d'autres difficultés d'un ordre différent le rendent chancelant sur quelques points peu importants de la théologie scolastique. Dans chaque science on cherche de bonne foi la vérité, et, quand on croit la tenir, on n'embrasse souvent qu'une erreur.

Voici maintenant la grâce que je vous demande. Entrez chez votre voisin, le sieur Geoffroi, apothicaire, de l'Académie des sciences ; liez conversation avec lui, au moyen d'une demi-livre de quinquina, que vous lui achèterez, et que vous m'enverrez. Interrogez-le sur les expériences de Lémeri et de Homberg, et sur les miennes. Vous êtes un négociateur très habile : vous saurez aisément ce que M. Geoffroi pense de tout cela, et vous m'en direz des nouvelles, le tout sans me commettre.

Je suis, comme vous voyez, mon cher ami, fort occupé de physique; mais je n'oublie pas ce *superflu*[1] qu'on nomme *nécessaire*. J'espère qu'Hébert ne tardera pas à le finir, et qu'il n'épargnera rien pour le goût et pour la magnificence.

AU MÊME.

Novembre 1737.

Votre patience, mon cher abbé, va être mise à une étrange question[2] : je tremble qu'elle n'en puisse soutenir l'épreuve. J'espère tout de votre amitié. Affaires temporelles, affaires spirituelles, ce sont là les deux grands sujets du long bavardage que je vais vous faire.

M. de Lézeau me doit trois ans[3], il faut le presser sans trop

1. « Le superflu, chose très nécessaire. »
Vers du *Mondain*, badinage dont le fond est philosophique; on en connaît le début :

« Regrettera qui veut le bon vieux temps....
« Moi, je rends grâce à la Nature sage
« Qui pour mon bien me fit naître en cet âge
« Tant décrié par nos tristes frondeurs.
« Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
« J'aime le luxe et la délicatesse,
« Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
« La propreté, le goût, les ornements :
» Tout honnête homme a de tels sentiments... »

2. Torture, supplice.

3. Voltaire, toujours mourant, ou soi-disant tel, plaçait aisément de tous côtés une grande partie de sa fortune en rentes viagères; mais comme il s'obstinait à vivre, plus d'un créancier, et cela dure ainsi quarante ans, mourut avant lui, ou se lassa de le payer : de là le début de cette lettre, et bon nombre de lettres du même genre pour relancer des débiteurs en retard.

l'importuner. Une lettre au prince de Guise; cela ne coûte rien et avance les affaires. Les Villars et les d'Auneuil doivent deux années; il faut poliment et sagement remontrer à ces messieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers. Il faut aussi terminer avec M. de Richelieu, et en passer par où l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire sur ce que l'on me propose; mais j'aime encore mieux une conclusion qu'une objection. Concluez donc, mon cher ami; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières, qui me sont toujours très utiles.

Prault doit donner cinquante francs à monsieur votre frère. Je le veux; c'est un petit pot de vin, une petite bagatelle qui est entrée dans mon marché[1]; et, quand cette bagatelle sera payée, monsieur votre frère grondera de ma part le négligent Prault, qui, dans les envois des livres que je veux, met toujours des retards qui m'impatientent cruellement; rien de tout ce qu'il m'expédie n'arrive à point nommé.

Monsieur votre frère demandera ensuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un Puffendorf; la *Chimie* de Boërhaave la plus complète; une *Lettre sur la divisibilité de la matière*, chez Jombert; la *Table des trente premiers tomes de l'Histoire de l'Académie des Sciences;* Mariotte, *De la nature de l'Air;* idem, *Du Froid et du Chaud;* Boyle, *De ratione inter ignem et flammam*, difficile à trouver; c'est l'affaire de monsieur votre frère.

Autres commissions. Deux rames de papier de ministre, autant de papier à lettres : le tout papier de Hollande; douze bâtons de cire d'Espagne à l'esprit-de-vin, une sphère copernicienne, un verre ardent des plus grands; mes estampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres, deux baromètres (les plus longs sont les meilleurs); deux planches bien graduées, des terrines, des retortes. En fait d'achat, mon ami, qu'on préfère toujours le beau et le bon un peu cher au médiocre moins coûteux.

Voilà pour le bel esprit qui cherche à s'instruire à la suite des Fontenelle, des Boyle, des Boërhaave, et autres savants. Ce

1 Le marché relatif à sa comédie de l'*Enfant prodigue*.

qui suit est pour l'homme matériel, qui digère fort mal; qui a besoin de faire, à ce qu'on lui dit, de grands exercices, et qui, outre ce besoin de nécessité, a d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence, de lui faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre; et grandes boucles de diamants pour souliers, autres boucles à diamants pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence au jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très propres, une paire de ciseaux de poche très bons, deux brosses à frotter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrées: et puis, je ne me souviens de rien de plus.

De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut, trois même s'ils sont nécessaires. Votre emballeur est excellent. Envoyez le tout par Joinville, non à mon adresse, car je suis en Angleterre[1] (je vous prie de vous en souvenir), mais à l'adresse de Mme de Champbonin.

Tout cela coûte, me direz-vous; et où prendre de l'argent? Où vous voudrez, mon cher abbé. On a des actions, on en fond. Il ne faut jamais rien négliger de son plaisir, parce que la vie est courte. Je serai tout à vous pendant cette courte vie.

A FRÉDÉRIC, PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Cirey, le 20 décembre 173[illegible].

... Vous m'ordonnez, monseigneur, de vous présenter quelques règles pour discerner les mots de la langue française qui appartiennent à la prose de ceux qui sont consacrés à la poésie. Il serait à souhaiter qu'il y eût sur cela des règles; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me semble

1. Toujours inquiet et inquiété à cause de ses écrits, Voltaire ne déjouait ou ne lassait souvent les persécutions que par des fuites réelles ou feintes.

que les langues s'établissent comme les lois. De nouveaux besoins, dont on ne s'est aperçu que petit à petit, ont donné naissance à bien des lois qui paraissent se contredire. Il semble que les hommes aient voulu se contredire et parler au hasard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je distinguerai les idées, les tours et les mots poétiques.

Une idée poétique, c'est, comme le sait votre Altesse Royale, une image brillante substituée à l'idée naturelle de la chose dont on veut parler; par exemple, je dirai en prose : *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talents, qui déteste l'envie et le fanatisme.* Je dirai en vers :

O Minerve! ô divine Astrée!
Par vous sa jeunesse inspirée
Suivit les arts et les vertus;
L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
Et le Fanatisme farouche
Sous ses pieds tombent abattus.

Un tour poétique, c'est une inversion que la prose n'admet point. Je ne dirai point en prose: *D'un maître efféminé corrupteurs politiques* ; mais *corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point[1] :

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Épire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant, sur les eaux, aux aquilons mutins,
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
César à la tempête opposait sa fortune[2].

Ce César à la sixième ligne est un tour purement poétique. et en prose je commencerais par César.

Les mots uniquement réservés pour la poésie, j'entends la poésie noble, sont en petit nombre; par exemple, on ne dira pas en prose *coursiers* pour chevaux, *diadème* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carrosse, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, *l'empyrée* pour le

1. En prose.
2. *Henriade.*

ciel, *les airs* pour l'air, *fastes* pour registre, *naguère* pour depuis peu, etc.

A l'égard du style familier, ce sont à peu près les mêmes termes qu'on emploie en prose et en vers. Mais j'oserai dire que je n'aime point cette liberté qu'on se donne souvent, de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme, dans une épître, dans une satire, non seulement les styles différents, mais encore les langues différentes; par exemple, celle de Marot[1] et celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait les figures de Callot et les charges de Téniers avec des figures de Raphaël. Il me semble que ce mélange gâte la langue, et n'est propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs, monseigneur, l'usage et la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus appris à Votre Altesse Royale que mes réflexions ne pourraient lui en dire.

Vous me charmez, monseigneur, par la défiance où vous êtes de vous-même, autant que par vos grands talents. Mme la marquise du Châtelet, pénétrée d'admiration pour votre personne, mêle ses respects aux miens. C'est avec ces sentiments, et ceux de la plus respectueuse et tendre reconnaissance, que je suis pour toute ma vie, etc

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, juin 1738.

Parlons aujourd'hui, mon cher abbé, de ce diable de temporel, sans lequel on ne peut en ce monde faire son salut. *Il faut*, me dites-vous, *il faut* vingt pistoles au caissier de M. Michel.

Point du tout, monsieur le trésorier. Un petit présent de trois à quatre louis, en argent ou en bijou, est tout ce que je destine à ce caissier. C'est ce qui est convenable pour lui et pour moi, et cela, à la clôture de vos comptes avec M. Mi-

1. Allusion au style marotique des épigrammes de J.-B. Rousseau Voir plus haut des exemples de ce genre d'épigrammes

chel son maître. Toute peine mérite salaire, mais ce salaire doit être proportionné. Un notaire peut exiger un demi pour cent de ceux qui empruntent; mais un caissier ne peut l'exiger de moi qui prête mon argent. Si j'étais receveur-général, et que mon caissier fît cette manœuvre, il ne la ferait pas longtemps. Votre *il faut au caissier* a l'air d'un droit exigé d'un demi pour cent, et ce droit ressemble au droit du notaire qui prête. Je n'entends pas cela. Je suis le prêteur, et, en cette qualité, je puis récompenser, mais je ne veux payer aucun droit.

Mes débiteurs sont, je crois, fort endormis. Ils ne pensent point à moi. Le président d'Auneuil rend apparemment quelque arrêt au parlement, par lequel il me condamne à n'être point payé de lui. M. de Guise mène joyeuse vie, et ne songe ni à moi, ni au nom qu'il porte. M. de Richelieu m'oublie pour les affaires du Languedoc. Le marquis de Lézeau me croit certainement enterré. Ne pourrait-on pas rappeler à ces messieurs que je vis encore, et que, pour vivre, j'ai de petits moyens et de grands besoins? Je laisse cela à vos soins, d'autant plus que, au premier jour, il me faudra peut-être neuf à dix mille francs pour mon cabinet de physique. Nous sommes dans un siècle où on ne peut être savant sans argent. Savant ou non, je vous aimerai toujours, mon cher abbé.

A M. R***.

A Cirey, ce 20 juin 1738.

Quelques affaires indispensables m'empêchèrent de vous répondre, monsieur,[1] le dernier ordinaire, au sujet de la démarche que le sieur Rousseau a faite à mon égard, et de l'ode qu'il m'envoie. Quant à son ode, je ne peux que vous répéter ce que je vous en ai déjà dit; et les avances de réconciliation qu'il me fait, ne me feront point trouver cette ode compara-

1. Par le dernier ordinaire, ou courrier.

ble à ses premières. *Omnia tempus habent*[1]. L'état où il est n'est plus pour lui le temps des odes :

« Solve senescentem mature sanus equum, ne
« Peccet ad extremum[2]. »

Ceux qui ont dit que les vers étaient le partage de la jeunesse, ont eu raison. Je ne dirai pas avec M. Gresset[3] que, passé trente ans, on ne doit plus faire de vers; au contraire, ce n'est guère qu'à cet âge qu'on en fait ordinairement de bons. Voyez tous les exemples qu'en apporte M. l'abbé Dubos, dans son livre très instructif de la poésie et de la peinture. Racine avait environ trente ans quand il fit son *Andromaque*. Corneille fit le *Cid* à trente-cinq. Virgile entreprit l'*Énéide* à quarante ans. Je pense donc à peu près comme l'Arioste, qui parle ainsi aux dames pour lesquelles il composa ses admirables rêveries d'*Orlando furioso* :

« Sol la prima lanuggine vi essorto,
« Tutta a fuggir, volubile e incostante;
« Et corre i frutti non acerbi e duri,
« Ma che non sien però troppo maturi. »

Il en est à peu près ainsi des poètes : il faut qu'ils ne soient *ne troppo duri, ne troppo maturi*. J'ai commencé la *Henriade* à vingt ans. Elle vaudrait mieux si je ne l'avais commencée qu'à trente-cinq. Mais si je fais un poème épique à soixante ans, je vous réponds qu'il sera pitoyable. On peut être pape et empereur dans la plus extrême vieillesse, mais non pas poète.

Aussi, étant parvenu à l'âge de quarante-trois ans, je renonce déjà à la poésie. La vie est trop courte, et l'esprit de l'homme trop destiné à s'instruire sérieusement, pour consumer tout son temps à chercher des sons et des rimes. Virgile exprime ses regrets d'ignorer la physique :

« Me vero primum dulces ante omnia musæ....
« Accipiant, cœlique vias et sidera monstrent,

1. Ecclésiaste.
2. Horace., liv. I, ép. 1.
3. L'auteur de la comédie du *Méchant*, de la *Chartreuse* et de *Vert-Vert*.

« Defectus solis varios lunæque labores;
« Unde tremor terris, qua vi maria alta tumescant;
« Quid tantum Oceano properent se tingere soles
« Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet, etc.[1] »

Notre La Fontaine a imité cet endroit de Virgile :

« Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
« M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
« Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
« Les noms et les vertus de ces clartés errantes! etc.[2] »

Ce que Virgile et La Fontaine regrettaient, je l'étudie. La connaissance de la nature, l'étude de l'histoire, partagent mon temps. C'est assez d'avoir cultivé vingt-trois ans la poésie, et je conseillerais à tous ceux qui auront consacré leur printemps à cet art difficile et agréable, de donner leur automne et leur hiver à des choses plus faciles, non moins séduisantes, et qu'il est honteux d'ignorer. Il y a longtemps que j'ai été frappé de cette complication de fautes où tomba Boileau, lorsque, dans un trait de satire très injuste et très mal placé, il dit :

« Que, l'astrolabe en main, un autre aille chercher
« Si le soleil est fixe, ou tourne sur son axe. »

Le commentateur qui a voulu excuser cette faute, devait se faire informer qu'en aucun sens l'astrolabe ne peut servir à faire voir si le soleil est fixe ou non. Et je répéterai ici que Despréaux eût mieux fait d'apprendre au moins la sphère, que de vouloir se moquer d'une dame respectable qui savait ce qu'il ignorait. En voilà beaucoup à propos de poésie.

Venons à un point plus important, car il s'agit de morale. La démarche du sieur Rousseau envers moi, et sa modération tardive, ne peuvent me satisfaire; il ne peut encore être content de lui-même, s'il se repent en effet de sa conduite passée. On ne doit rien faire à demi. Il parle *d'humilité chrétienne et de devoirs*, à la vue du tombeau dont sa dernière

1. Virgile, *Géorg.*, II, 475 et suiv.
2. *Le Songe d'un habitant du Mogol*

maladie l'a approché; nous sommes tous sur le bord du tombeau ; un jour plus tôt, un jour plus tard, ce n'est pas grande différence.

Ce n'est point d'ailleurs la crainte de la mort qui doit nous rendre justes, c'est l'amour de la justice même. S'il est vrai qu'en effet il veuille être vertueux, que sa première démarche soit de désavouer les choses calomnieuses qu'il a débitées contre moi dans le journal de la *Bibliothèque française*. Il sait en conscience qu'il est faux que j'aie jamais parlé de lui à M. le duc d'Aremberg, et la lettre et l'indignation de M. d'Aremberg en ont été des démonstrations assez convaincantes. Il sait que la petite histoire d'un prétendu ami à qui j'ai récité, dit-il, une épître impie chez un ambassadeur, il y a vingt ans, est un conte entièrement imaginé. Il sait que jamais je ne lui ai récité cette prétendue épître dont il parle. Il sait que jamais il ne m'a dit les choses qu'il prétend m'avoir dites au sujet de *la Henriade*.

S'il veut donc se réconcilier de bonne foi, il faut qu'il avoue que la chaleur de sa colère lui a grossi les objets, et a trompé sa mémoire; qu'il a cru les brouillons qui ont réussi à nous rendre ennemis, et à nous faire le jouet des lecteurs. Il doit savoir, par soixante ans d'expérience, que *le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal*. En un mot, étant l'agresseur envers moi, comme il l'a été envers tant de personnes qui ont plus de mérite que moi, m'ayant publiquement attaqué, il doit publiquement me rendre justice. C'est moi qui lui ai donné l'exemple, il doit le suivre. J'ai recommandé, il y a un an, aux sieurs Ledet et Desbordes de retrancher de la belle édition qu'ils font de mes ouvrages, les notes diffamatoires qui se trouvaient contre mon ennemi; il ne reste qu'une *Épître sur la calomnie* où il est cruellement traité. Je suis prêt de changer ce qui le regarde dans cet ouvrage, s'il veut, par une réparation publique, réparer tout le passé.

Il dit dans la lettre que vous m'envoyez, que *je lui ai fait faire depuis peu des compliments injurieux*. Je puis l'assurer qu'il en n'est rien. Je ne suis pas accoutumé à me déguiser

avec lui. Il doit songer que plusieurs de ceux dont il s'est attiré justement la haine vivent encore; que d'autres ont laissé des enfants qui ne lui pardonneront jamais; que tant qu'il respirera, il aura des ennemis qu'il a rendus implacables; il doit savoir que ces ennemis ont renversé toutes les batteries qu'on avait dressées pour le faire revenir en France. Il m'impute souvent des choses qu'il ne doit attribuer qu'à leur animosité éternelle. Pour moi, je sais me venger, et je sais pardonner quand il le faut. Voilà mes sentiments, monsieur; vous pouvez en instruire la personne qui vous a remis son ode et sa lettre. Vous pouvez faire de ma lettre l'usage que vous croirez convenable au bien de la paix, etc., etc.

A M. L'ABBÉ DUBOS[1].

A Cirey, le 30 octobre 1738.

Il y a déjà longtemps, monsieur, que je vous suis attaché par la plus forte estime; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répéterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judicieux que je connaisse; je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je suis tout occupé de cette dernière idée.

Il y a longtemps que j'ai assemblé quelques matériaux pour faire l'histoire du siècle de Louis XIV. Ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain.

Cet ouvrage est divisé en chapitres; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale : ce sont vingt tableaux des grands événements du temps. Les principaux personnages sont sur le devant de la toile; la foule est dans l'enfoncement. Malheur aux détails! la postérité les néglige tous; c'est une

1. Diplomate, puis littérateur et historien, membre de l'Académie française, mort en 1742.

vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractérise le siècle, ce qui sera important dans cent années, c'est là ce que je veux écrire aujourd'hui.

Il y a un chapitre pour la vie privée de Louis XIV; deux pour les grands changements faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances; deux pour le gouvernement ecclésiastique, dans lequel la révocation de l'édit de Nantes et l'affaire de la Régale sont comprises; cinq ou six pour l'histoire des arts, à commencer par Descartes et à finir par Rameau.

Je n'ai d'autres mémoires, pour l'histoire générale, qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que Larrey, Limiers, Lamberti, Roussel, etc., etc., falsifient et délaient dans des volumes.

J'ai, pour la vie privée de Louis XIV, les *Mémoires du marquis de Dangeau,* en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtisans, valets, grands seigneurs et autres, et je rapporte les faits dans lesquels ils s'accordent. J'abandonne le reste aux faiseurs de conversations et d'anecdotes. J'ai un extrait de la fameuse lettre du roi au sujet de M. de Barbésieux, dont il marque tous les défauts auxquels il pardonne en faveur des services du père : ce qui caractérise Louis XIV bien mieux que les flatteries de Pélisson.

Je suis assez instruit de l'aventure de *l'homme au masque de fer*[1], mort à la Bastille, j'ai parlé à des gens qui l'ont servi.

Il y a une espèce de mémorial[2], écrit de la main de Louis XIV, qui doit être dans le cabinet de Louis XV. M. Hardion le connaît sans doute; mais je n'ose en demander communication.

1. Voir le chapitre xxv du *Siècle de Louis XIV*. Voltaire, plus tard, laissera entendre que la victime inconnue cachée sous ce nom ne serait autre qu'un fils illégitime d'Anne d'Autriche. Mais on n'a pour se prononcer sur ce mystère de l'histoire que de simples conjectures.

2. Sans doute ce que les éditeurs des *Œuvres de Louis XIV* (1806, 6 vol. in-8°) ont appelé *Mémoires historiques*. (Beuchot.)

Sur les affaires de l'Église, j'ai tout le fatras des injures de parti, et je tâcherai d'extraire une once de miel de l'absinthe.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendants, et les bons livres qu'on a sur cette matière. M. l'abbé de Saint-Pierre a fait un journal politique [1] de Louis XIV que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne sais s'il fera cet acte de *bienfaisance*[2] pour gagner le Paradis.

A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poésie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfèvrerie, des manufactures de tapisserie, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin faisant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de Gassendi ! La vie est trop courte, le temps trop précieux, pour dire des choses inutiles.

En un mot, monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment :

« .... Pendent opera interrupta, minæque
« Murorum ingentes.... »

Si vous daignez me conduire, je pourrai dire alors :

« .... Æquataque machina cœlo [3]. »

Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornements.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe ? Celui qui a si bien débrouillé le chaos

1. *Annales politiques*, 2 vol. in-8°.
2. *Bienfaisance*, que Voltaire écrit *bienfesance* (comme il écrit fesons, fesant, etc.), passait alors pour un mot nouveau ; on l'attribuait à l'abbé de Saint-Pierre ; il est de Balzac
3. Virgile, *En.*, liv. IV, v 88.

de l'origine des Français[1] m'aidera sans doute à répandre la lumière sur les plus beaux jours de la France. Songez, monsieur, que vous rendrez service à votre disciple et à votre admirateur.

Je serai toute ma vie, avec autant de reconnaissance que d'estime, etc.

A M. HELVÉTIUS [2].

A Cirey, ce 4 décembre 1738

Mon très cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité : je vous renvoie votre *Épître* apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Mme la marquise du Châtelet pense comme moi : elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit, elle vous trouve une imagination féconde : votre ouvrage lui paraît plein de diamants brillants; mais qu'il y a loin de tant de talents et de tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous : ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont malaisés à faire; et, depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite? Je ne connais personne dont on puisse en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique, dans ce style bigarré et grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime, le sérieux et le comique, le langage de Rabelais, celui de Villon et celui de nos jours. A la bonne heure, qu'un laid visage se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel;

1. L'abbé Dubos avait publié en 1734 une *Histoire critique de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules.*

2. Financier; l'auteur du fameux livre intitulé *de l'Esprit;* Mécène et bientôt après rival des poètes et des philosophes du temps; né en 1705, mort en 1771.

c'est un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez; il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous serez supérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer la *Henriade, Œdipe, Brutus,* et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas comme moi,

« Si noles sanus, curres hydropicus[1]..... »

Je songe à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez l'*étude* avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud.* Que je sois donc votre directeur pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle âme à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez; je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. Plutus ne doit être que le valet de chambre d'Apollon; le Tarif est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu; je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Mme du Châtelet vous fait les compliments les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu; je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

1. Horace, liv. I, ép. II, v. 34.

A FRÉDÉRIC, PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Décembre 1738.

Monseigneur, il nous arrive dans ce moment une écritoire[1] que Mme du Châtelet et moi, indigne, comptions avoir l'honneur de présenter à Votre Altessse Royale pour vos étrennes. Le ministre qui, selon votre très bonne plaisanterie, est prêt à vous prendre souvent pour un bastion ou pour une contre-scarpe, vous offrirait une coulevrine ou un mortier; mais nous autres êtres pensants, nous présentons en toute humilité à notre chef l'instrument avec lequel on communique ses pensées. Je l'ai adressée à Anvers; elle part aujourd'hui, et d'Anvers elle doit aller à Vesel à l'adresse de M. le baron de Borck, ou, à son défaut, au commandant de la place, pour être remise à Votre Altesse Royale. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté, c'est que ce petit hommage de votre sujet, ayant été fait à Paris, imite et surpasse le laque de la Chine. C'est un art tout nouveau en Europe, et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc, monseigneur, cet excès de témérité.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance, l'estime et l'attachement le plus inviolable, et le plus profond respect, monseigneur, de Votre Altesse Royale, etc.

AU R. P. TOURNEMINE[2].

Décembre 1738.

Mon très cher et très révérend père, est-il vrai que ma *Mérope* vous ait plu? Y avez-vous reconnu quelques-uns de ces sentiments généreux que vous m'avez inspirés dans mon

1. Voltaire et Frédéric n'échangeaient plus seulement des lettres et des épithètes; ils en étaient aux petits cadeaux, comme on le voit par cette lettre d'envoi.

2. Savant jésuite, professeur brillant, ancien maître de Voltaire, directeur du *Journal de Trévoux;* né à Rennes, mort en 1739.

enfance? *Si placet, tuum est;* ce que je dis toujours en parlant de vous et du P. Porée. Je vous souhaite la bonne année et une vie aussi longue que vous la méritez. Aimez-moi toujours un peu, malgré mon goût pour Locke et pour Newton. Ce goût n'est point un enthousiasme qui s'opiniâtre contre des vérités:

« Nullius addictus jurare in verba magistri[1]. »

J'avoue que Locke m'avait bien séduit par cette idée que Dieu peut joindre, quand il voudra, le don le plus sublime de penser à la matière en apparence la plus informe. Il me semblait qu'on ne pouvait trop étendre la toute-puissance du Créateur. « Qui sommes-nous, disais-je, pour la borner? » Ce qui me confirmait dans ce sentiment, c'est qu'il semblait s'accorder à merveille avec l'immortalité de nos âmes. Car, la matière ne périssant pas, qui pourrait empêcher la toute-puissance divine de conserver le don éternel de la pensée à une portion de matière qu'il ferait subsister éternellement? Je n'apercevais pas l'incompatibilité, et c'est en cela probablement que je me trompais. Les lectures assidues que j'ai faites de Platon, de Descartes, de Malebranche, de Leibnitz, de Wolff et du modeste Locke, n'ont servi toutes qu'à me faire voir combien la nature de mon âme m'était incompréhensible, combien nous devons admirer la sagesse de cet Être suprême qui nous a fait tant de présents dont nous jouissons sans les connaître, et qui a daigné y ajouter encore la faculté d'oser parler de lui. Je me suis toujours tenu dans les bornes où Locke se renferme, n'assurant rien sur notre âme, mais croyant que Dieu peut tout. Si pourtant ce sentiment a des suites dangereuses, je l'abandonne à jamais de tout mon cœur.

Vous savez si le poème de la *Henriade*, dont j'espère vous présenter bientôt une édition très corrigée, respire autre chose que l'amour des lois et l'obéissance au souverain. Ce poème enfin est la conversion d'un roi protestant à la religion catholique. Si dans quelques autres ouvrages qui sont échappés

1. Horace, liv I, ép. I, v. 14.

à ma jeunesse (ce temps de fautes), qui n'étaient pas faits pour être publics, que l'on a tronqués, que l'on a falsifiés, que je n'ai jamais approuvés, il se trouve des propositions dont on puisse se plaindre, ma réponse sera bien courte : c'est que je suis prêt d'effacer sans miséricorde tout ce qui peut scandaliser, quelque innocent qu'il soit dans le fond. Il ne m'en coûte point de me corriger. Je réforme encore ma *Henriade;* je retouche toutes mes tragédies; je refonds l'*Histoire de Charles XII.* Pourquoi, en prenant tant de peines pour corriger des mots, n'en prendrais-je pas pour corriger des choses essentielles, quand il suffit d'un trait de plume?

Ce que je n'aurai jamais à corriger, ce sont les sentiments de mon cœur pour vous et pour ceux qui m'ont élevé; les mêmes amis que j'avais dans votre collège, je les ai conservés tous. Ma respectueuse tendresse pour mes maîtres est la même. Adieu , mon révérend père; je suis pour toute ma vie, etc.

A M. L'ABBE MOUSSINOT.

A Cirey, le 2 janvier 1739.

Une compote de marrons glacés, de cachou, de pastilles et de louis d'or est arrivée avec tant de mélange de bruit et de sassements continuels, que la boîte a crevé. Tout ce qui n'est pas or est en canelle, et cinq louis se sont échappés dans les batailles; ils ont fui si loin qu'on ne sait où ils sont. Bon voyage à ces messieurs! Quand vous m'enverrez les cinquante suivants, mon cher ami, mettez-les à part bien cachetés, à l'abri des culbutes.

Je vous recommande toujours les Lézeau, les d'Auneuil, Villars, d'Essaing, Clément, Arouet, et autres; il est bon de les accoutumer à un paiement exact, et de ne pas leur laisser contracter de mauvaises habitudes. — Je vous demande pardon, mon cher ami, mais ma délégation est un droit, et ce serait l'infirmer que de la soumettre au prince de Guise. Point de politesses dangereuses, même envers les Altesses.

Au chevalier de Mouhi, encore cent francs et mille excuses;

encore deux cents et deux mille excuses à Prault fils. Un louis d'or à d'Arnaud sur-le-champ.

J'ai pardonné à Demoulin, je pardonne encore à Jore; le premier est repentant, le second a donné son désistement; il a avoué ce que j'avais deviné. Il est pauvre, je ferai quelque chose pour lui. Je suis un peu malade, mais je vous aime comme si je me portais bien.

A M. LE COMTE DE CAYLUS[1].

1739.

Vous me comblez de joie et de reconnaissance, monsieur; je m'intéresse presque autant que vous aux progrès des arts, et particulièrement à la sculpture et à la peinture, dont je suis simple amateur. M. Bouchardon[2] est notre Phidias. Il y a bien du génie dans son idée de l'Amour qui fait un arc de la massue d'Hercule; mais alors cet Amour sera bien grand; il sera nécessairement dans l'attitude d'un garçon charpentier; il faudra que la massue et lui soient à peu près de même hauteur. Car Hercule avait, dit-on, neuf pieds de haut, et sa massue environ six. Si le sculpteur observe ces dimensions, comment reconnaîtrons-nous l'Amour enfant, tel qu'on doit toujours le figurer? Pensez-vous que l'Amour faisant tomber des copeaux à ses pieds à coups de ciseau soit un objet bien agréable? De plus, en voyant une partie de cet arc qui sort de la massue, devinera-t-on que c'est l'arc de l'Amour? L'épée aux pieds dira-t-elle que c'est l'épée de Mars? et pourquoi de Mars plutôt que d'Hercule? Il y a longtemps qu'on a peint l'Amour jouant avec les armes de Mars, et cela est en effet pittoresque; mais j'ai peur que la pensée de Bouchardon ne soit qu'ingénieuse. Il en est, ce me semble, de la sculp-

1. Antiquaire, membre de l'Académie de peinture et des inscriptions et belles-lettres; mort en 1765.

2. Edme Bouchardon, sculpteur, mort en 1762. On a de lui la Vierge, le Christ, six apôtres et deux anges, à Saint-Sulpice de Paris; la fontaine de la rue de Grenelle, le bas-relief de Saint-Charles au château de Versailles et le bassin de Neptune dans le parc.

ture et de la peinture comme de la musique; elles n'expriment point l'esprit. Un madrigal ingénieux ne peut être rendu par un musicien; et une allégorie fine, et qui n'est que pour l'esprit, ne peut être exprimée ni par le sculpteur ni par le peintre. Il faut, je crois, pour rendre une pensée fine, que cette pensée soit animée de quelque passion; qu'elle soit caractérisée d'une manière non équivoque, et, surtout, que l'expression de cette pensée soit aussi gracieuse à l'œil que l'idée est riante pour l'esprit. Sans cela on dira : « Un sculpteur a voulu caractériser l'Amour, et il a fait l'Amour sculpteur. » Si un pâtissier devenait peintre, il peindrait l'Amour tirant de son four des petits pâtés. Ce serait à mes yeux un mérite, si cela était gracieux, mais la seule idée des calus que l'exercice de la sculpture donne souvent aux mains peut défigurer l'amant de Psyché. Enfin, ma grande objection est que si M. Bouchardon peut faire de son marbre deux figures, il est fort triste qu'une grande vilaine massue ou une petite massue sans proportion gâte son ouvrage. J'ai peut-être tort, je l'ai sûrement, si vous me condamnez; mais je vous demande, monsieur, ce qui fera la beauté de son ouvrage. C'est l'attitude de l'Amour, c'est la noblesse et le charme de sa figure; le reste n'est pas fait pour les yeux. N'est-il pas vrai qu'une main bien faite, un œil animé vaut mieux que toutes les allégories? Je voudrais que notre grand sculpteur fît quelque chose de passionné. Puget a si bien exprimé la douleur! Un Apollon qui vient de tuer Hyacinthe; un Amour qui voit Psyché évanouie; une Vénus auprès d'Adonis expirant; ce sont là, à mon gré, de ces sujets qui peuvent faire briller toutes les parties de la sculpture. Je suis bien hardi de parler ainsi devant vous; je vous supplie, monsieur, d'excuser tant de témérité.

Je n'ai rien à dire sur la belle fontaine [1] qui va embellir notre capitale, sinon qu'il faudrait que M. Turgot fût notre édile et notre préteur perpétuel. Les Parisiens devraient contribuer davantage à embellir leur ville, à détruire les monu-

1. La fontaine de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

ments de la barbarie gothique, et particulièrement ces ridicules fontaines de village qui défigurent notre ville. Je ne doute pas que Bouchardon ne fasse de cette fontaine un beau morceau d'architecture; mais qu'est-ce qu'une fontaine adossée à un mur, dans une rue, et cachée à moitié par une maison? Qu'est-ce qu'une fontaine qui n'aura que deux robinets, où les porteurs d'eau viendront remplir leurs seaux? Ce n'est pas ainsi qu'on a construit les fontaines dont Rome est embellie. Nous avons bien de la peine à nous tirer du goût mesquin et grossier. Il faut que les fontaines soient élevées dans les places publiques, et que les beaux monuments soient vus de toutes les portes. Il n'y a pas une seule place publique dans le vaste faubourg Saint-Germain; cela fait saigner le cœur. Paris est comme la statue de Nabuchodonosor, en partie or et en partie fange.

AU P. PORÉE[1].

A Cirey, ce 15 janvier 1739.

Mon très cher et très révérend père, je n'avais pas besoin de tant de bontés, et j'avais prévenu par mes lettres l'ample justification que vous faites, je ne dis pas de vous, mais de moi; car si vous aviez pu dire un mot qui n'eût pas été en ma faveur, je l'aurais mérité. J'ai toujours tâché de me rendre digne de votre amitié, et je n'ai jamais douté de vos bontés.

Je vous devais *Mérope*, mon très cher père, comme un hommage à votre amour pour l'antiquité et pour la pureté du théâtre. Il s'en faut bien que l'ouvrage soit d'ailleurs digne de vous être présenté; je ne vous l'ai fait lire que pour le corriger.

Messène n'est point une faute de copiste. Vous savez bien que le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, se divisait en plu-

1. Voir plus haut, page 20, la note sur le P. Porée. Voltaire lui avait envoyé *Mérope* en 1739, comme il lui a envoyé *Œdipe* en 1729, fidèle à ses sentiments de reconnaissance autant qu'à ses scrupules littéraires, toujours vifs et inquiets.

sieurs provinces : l'Achaïe ou Argolide, où était Mycènes; la Messénie, dont la capitale était Messène; la Laconie, etc.

Il faudra sans difficulté retrancher tout ce qui vous choque dans le suicide; mais songez au quatrième livre de Virgile, et à tous les poètes de l'antiquité.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici ce que je pense sur ces scènes d'attendrissement réciproque que vous demandez entre Mérope et son fils. C'est précisément ces sortes de scènes qu'il faut éviter avec un soin extrême; car, comme vous savez mieux que moi, jamais une passion réciproque n'émeut le spectateur; il n'y a que les passions contredites qui plaisent. Ce qu'on s'imagine dans son cabinet devoir toucher entre une mère et un fils devient de la plus grande insipidité aux spectacles. Toute scène doit être un combat; une scène où deux personnages craignent, désirent, aiment la même chose, serait le dernier période de l'affadissement; le grand art doit être d'éviter ces lieux communs, et il n'y a que l'usage du monde et du théâtre qui puisse rendre sensible cette vérité.

Le marquis Maffei en est si pénétré, qu'il a poussé l'art jusqu'à ne jamais produire sur la scène la mère avec le fils que quand elle le veut tuer, ou pour le reconnaître à la dernière scène du cinquième acte; et je l'aurais imité, si je n'avais trouvé la ressource de faire reconnaître le fils par la mère en présence du tyran même, ressource qui ne serait qu'un défaut si elle ne produisait un nouveau danger.

En un mot, le plus grand écueil des arts dans le monde c'est ce qu'on appelle les lieux communs. Je n'entre pas dans un plus long détail. Songez seulement, mon cher père, que ce n'est pas un lieu commun que la tendre vénération que j'aurai pour vous toute ma vie[1]. Je vous supplie de conserver votre santé, d'être longtemps utile au monde, de

1. Voltaire écrivait dans l'intimité à Thieriot : « Assurez tous les Pères « de mon attachement inviolable : je le leur dois, ils m'ont élevé; c'est être « un monstre que de ne pas aimer ceux qui ont cultivé notre âme. » — Voir plus loin, sur ce sujet qui lui est cher, la belle et éloquente lettre au Père de La Tour.

former longtemps des esprits justes et des cœurs vertueux.

Je vous conjure de dire à vos amis combien je suis attaché à votre Société. Personne ne me la rend plus chère que vous. Je suis, avec la plus tendre estime et avec une éternelle reconnaissance, mon très cher et révérend père, votre, etc.

A M. HELVÉTIUS.

A Cirey, le 25 février 1739.

Mon cher ami, l'ami des Muses et de la vérité, votre *Épître* est pleine d'une hardiesse de raison bien au-dessus de votre âge, et plus encore de nos lâches et timides écrivains, qui riment pour leurs libraires, qui se resserrent sous le compas d'un censeur royal, envieux ou plus timide qu'eux. Misérables oiseaux à qui on rogne les ailes, qui veulent s'élever, et qui retombent en se cassant les jambes! Vous avez un génie mâle, et votre ouvrage étincelle d'imagination. J'aime mieux quelques-unes de vos sublimes fautes que les médiocres beautés dont on nous veut affadir. Si vous me permettez de vous dire, en général, ce que je pense pour les progrès qu'un si bel art peut faire entre vos mains, je vous dirai: Craignez, en atteignant le grand, de sauter au gigantesque; n'offrez que des images vraies, et servez-vous toujours du mot propre. Voulez-vous une petite règle infaillible pour les vers? la voici. Quand une pensée est juste et noble, il n'y a encore rien de fait; il faut voir si la manière dont vous l'exprimez en vers serait belle en prose; et, si votre vers, dépouillé de la rime et de la césure, vous paraît alors chargé d'un mot superflu; s'il y a dans la construction le moindre défaut, si une conjonction est oubliée; enfin, si le mot le plus propre n'est pas employé, ou s'il n'est pas à sa place, concluez alors que l'or de cette pensée n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que des vers qui auront l'un de ces défauts ne se retiendront jamais par cœur, ne se feront point relire; et il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit et qu'on retient malgré soi. Il y en a beaucoup de cette espèce dans votre *Épître*, tels que personne n'en

peut faire à votre âge, et tels qu'on en faisait il y a cinquante ans. Ne craignez donc point d'honorer le Parnasse de vos talents; ils vous honoreront sans doute, parce que vous ne négligerez jamais vos devoirs; et puis voilà de plaisants devoirs! Les fonctions de votre état ne sont-elles pas quelque chose de bien difficile pour une âme comme la vôtre? Cette besogne se fait comme on règle la dépense de sa maison et le livre de son maître d'hôtel. Quoi! pour être fermier général on n'aurait pas la liberté de penser! Eh, morbleu! Atticus était fermier général, les chevaliers romains étaient fermiers généraux, et pensaient en Romains. Continuez donc, Atticus.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON[1].

A Cirey, le 7 mars 1739.

Que direz-vous de moi, monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante, vous ne semblez me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance, et il faut, avec cela, que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. « Oh, oh! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc; écrivez-lui en faveur. — Mais, monsieur, considérez que j'abuserais.. — Eh bien! abusez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade; je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra : je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue; enfin donnez-moi une lettre pour lui. » Moi qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. « Je verrai M. d'Argenson! » — Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se

1. René-Louis de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères de 1744 à 1747.

présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit : « J'en retiens part. »

S'il arrivait, en effet, que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade, vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des jésuites. Il a été deux ans novice, malgré lui. Son père, congréganiste de la congrégation des *Messieurs* (vous connaissez cela), voulait en faire un saint de la compagnie de Jésus; mais il vaut mieux vivre à votre suite que dans cette compagnie.

Pour moi, je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

A M. DE LA NOUE[1].

A Cirey, le 3 avril 1739.

Votre belle tragédie[2], monsieur, est arrivée à Cirey, comme les Maupertuis et les Bernouilli en partaient. Les grandes vérités nous quittent; mais à leur place les grands sentiments et de très beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent.

Il me semble que votre ouvrage étincelle partout de traits d'imagination; et, lorsque vous aurez achevé de polir les autres vers qui enchâssent ces diamants brillants, il doit en résulter une versification très belle, et même d'un nouveau genre. Il ne faut sans doute rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie; mais aussi les Français n'ont-ils pas souvent été trop timides? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse, ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce; mais il me semble que certains héros

1. Jean Sauvé, dit La Noue, acteur et poète dramatique, auteur de *Coquette corrigée* et d'autres comédies oubliées.
2. *Mahomet II*, seule tragédie de De La Noue.

étrangers, des Asiatiques, des Américains, des Turcs, peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime :

« Major e longinquo[1]. »

J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images, dans la bouche de Mahomet II. Ces idées superbes sont faites pour son caractère : c'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même. Savez-vous bien qu'en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venait de changer en mosquée, il s'écria en vers persans qu'il composa sur-le-champ : « Le palais impérial est tombé; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin ! »

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques; ceux qui parlent ainsi ne savent pas que Sophocle et Euripide ont imité le style d'Homère. Ces morceaux épiques, entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon, et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglais, Espagnols, tous nous reprochent une poésie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature, je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine? qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que Bajazet, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?

« Elle veut, Acomat, que je l'épouse. — Eh bien ! »
(Acte II, scène III.)

« Tout cela finirait par une perfidie!
« J'épouserais! et qui? (s'il faut que je le die)
« Une esclave, attachée à ses seuls intérêts...

. . . . . .

« Si votre cœur était moins plein de son amour,
« Je vous verrais, sans doute, en rougir la première :
« Mais, pour vous épargner une injuste prière,

1 « Major e longinquo reverentia. » (TACITE, *Vie d'Agricola.*)

« Adieu; je vais trouver Roxane de ce pas.
« Et je vous quitte. — Et moi je ne vous quitte pas. »
(Acte II, scène v.)

« Que parlez-vous, madame, et d'époux, et d'amant?
« O ciel! de ce discours quel est le fondement?
« Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?...
. . . . . .
« Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
« Tout ce que je vous dis vous touche faiblement.
« Madame, finissons et mon trouble et le vôtre;
« Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
« Roxane n'est pas loin, » etc.
(Acte III, scène iv.)

Je vous demande, monsieur, si, à ce style, dans lequel tout le rôle de ce Turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un Français qui s'exprime avec élégance et avec douceur? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune Ottoman qui se voit entre Roxane et l'empire, entre Atalide et la mort! C'est à peu près ce que Pierre Corneille disait, à la première représentation de *Bajazet*, à un vieillard qui me l'a raconté : « Cela est tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours un Français qui parle. » Vous sentez bien, monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphaël et au Poussin ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification française, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases et de notre poésie. Nous avons besoin de hardiesse, et nous devrions ne rimer que pour les oreilles; il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir la *guerre* à la fin de l'autre; cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère*? Prononce-t-on *sang* autrement que *camp*? Pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles? On doit songer, ce me semble, que l'oreille n'est juge que des sons, et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité, car alors c'est diminuer les beautés. Il faut

des lois sévères, et non un vil esclavage. De peur d'être trop long, je ne vous en dirai pas davantage sur le style; j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en sais point qui fût plus difficile à manier; il n'était conforme, par lui-même, ni à l'histoire ni à la nature. Il a fallu assurément bien du génie pour lutter contre ces obstacles.

Je dois sans doute, monsieur, la faveur que je reçois de vous à M. de Cideville, mon ami de trente années; je n'en ai guère d'autres. C'est un des magistrats de France qui a le plus cultivé les lettres; c'est un Pollion en poésie, et un Pylade en amitié. Je vous prie de lui présenter mes remerciements, et de recevoir les miens. Je suis, monsieur, avec une estime dont vous ne pouvez douter, votre, etc.

A FRÉDÉRIC, PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

Paris, septembre 1739.

Monseigneur, j'ai reçu à Paris les deux plus grandes consolations dont j'avais besoin dans cette ville immense, où règnent le bruit, la dissipation, l'empressement inutile de chercher ses amis qu'on ne trouve point; où l'on ne vit que[1] pour soi-même; où l'on se trouve tout d'un coup enveloppé dans vingt tourbillons, plus chimériques que ceux de Descartes, et moins faits pour conduire au bonheur que les absurdités cartésiennes ne font connaître la nature. Mes deux consolations, monseigneur, sont les deux lettres dont Votre Altesse Royale m'a honoré, du 9 et du 15 août, qui m'ont été renvoyées à Paris. Il a fallu d'abord, en arrivant, répondre à beaucoup d'objections que j'ai trouvées répandues à Paris contre les découvertes de Newton. Mais ce petit devoir dont je me suis acquitté ne m'a point fait perdre de vue ce *Mahomet* dont j'ai eu l'honneur d'envoyer les prémices à Votre Altesse Royale. Voici deux actes à la fois. Si j'avais attendu que cela fût digne de

1. L'édition Beuchot donne « on ne vit *que* pour soi; » le sens général, la vérité, la lettre suivante, sembient indiquer : « on ne vit *pas* pour soi ».

vous être présenté, j'aurais attendu trop longtemps. Je les envoie comme une preuve de mon empressement à vous plaire; et, pour meilleure preuve, je vais les corriger. Votre Altesse Royale verra si les horreurs que le *fanatisme* entraîne y sont peintes d'un pinceau assez ferme et assez vrai. Le malheureux Séide, qui croit servir Dieu en égorgeant son père, n'est point un portrait chimérique. Les Jean Châtel, les Clément, les Ravaillac, étaient dans ce cas, et, ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'ils étaient tous dans la bonne foi. N'est-ce donc pas rendre service à l'humanité de distinguer toujours, comme j'ai fait, la religion de la superstition; et méritais-je d'être persécuté pour avoir toujours dit, en cent façons différentes, qu'on ne fait jamais de bien à Dieu en faisant du mal aux hommes? Il n'y a que les suffrages, les bontés et les lettres de Votre Altesse Royale qui me soutiennent contre les contradictions que j'ai essuyées dans mon pays. Je regarde ma vie comme la fête de Damoclès chez Denis. Les lettres de Votre Altesse Royale et la société de Mme la marquise du Châtelet sont mon festin et ma musique.

Mais de la persécution
Le fer, suspendu sur ma tête,
Corrompt les plaisirs de la fête
Que, dans le palais d'Apollon,
Le divin Frédéric m'apprête.
Sans cela, ma muse, enhardie
Par vos héroïques chansons,
Prendrait une nouvelle vie,
Et, suivant de loin vos leçons,
Aux concerts de votre harmonie
Oserait mêler quelques sons.
Mais, quoi! sous la serre cruelle
De l'impitoyable vautour
Voit-on la tendre Philomèle
Chanter les plaisirs et l'amour?

A peine suis-je arrivé à Paris, qu'on a été dire à l'oreille d'un grand ministre[1] que j'avais composé l'histoire de sa vie, et que cette histoire critique allait paraître dans les pays

1. Le cardinal de Fleury.

étrangers. Cette calomnie a été bientôt confondue, mais elle pouvait porter coup. Votre Altesse Royale sait ce que c'est que le pouvoir despotique, et elle n'en abusera jamais; mais elle voit quel est l'état d'un homme qu'un seul mot peut perdre. C'est continuellement ma situation. Voilà ce que m'ont valu vingt années consumées à tâcher de plaire à ma nation, et quelquefois peut-être à l'instruire. Mais, encore une fois, Votre Altesse Royale m'aime, et je suis bien loin d'être à plaindre; elle daigne faire graver la *Henriade;* quel mal peut-on me faire qui ne soit au-dessous d'un tel honneur? Je viens d'acheter un Machiavel complet, exprès pour être plus au fait de la belle réfutation que j'attends avec ce que vous allez en écrire. Je ne crois pas qu'il y en ait jamais de meilleure réfutation que votre conduite. Les hommes semblent tous occupés, à présent, à se détruire; et, depuis le Mogol jusqu'au détroit de Gibraltar, tout est en guerre[1]; on croit que la France dansera aussi dans cette vilaine pyrrhique. C'est dans ce temps que Votre Altesse Royale enseigne la justice, avant d'exercer sa valeur. M'est-il permis de lui demander quand je serai assez heureux pour voir ces leçons d'équité et de sagesse?

J'ai vu les fusées volantes qu'on a tirées à Paris avec tant d'appareil; mais je voudrais toujours qu'on commençât par avoir un hôtel de ville, de belles places, des marchés magnifiques et commodes, de belles fontaines, avant d'avoir des feux d'artifice. Je préfère la magnificence romaine à des feux de joie; ce n'est pas que je condamne ceux-ci, à Dieu ne plaise qu'il y ait un seul plaisir que je désapprouve! mais, en jouissant de ce que nous avons, je regrette encore ce que nous n'avons pas.

Votre Altesse Royale sait sans doute que Bouchardon et Vaucanson[2] font des chefs-d'œuvre, chacun dans leur genre.

1. Guerre entre l'Espagne et l'Angleterre, que la mort de Charles VI rendit générale bientôt après.

2. Mécanicien devenu célèbre par ses automates. Parmi ses petits chefs-d'œuvre, les plus connus sont le *Joueur de Flûte*, les *Deux Canards*, qui imitaient le mouvement des canards vivants et qui trituraient et avalaient du grain. Il inventa même pour la *Cléopâtre*, tragédie de Marmontel, un aspic qui s'élançait en sifflant sur la reine; le malheur voulut qu'un plaisant du par-

Rameau travaille à mettre à la mode la musique italienne. Voilà des hommes dignes de vivre sous Frédéric; mais je les défie d'en avoir autant d'envie que moi.

Je suis, avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, de Votre Altesse Royale, etc.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Paris, 1739.

Ma chère amie, Paris est un gouffre où se perdent le repos et le recueillement de l'âme, sans qui la vie n'est qu'un tumulte importun. Je ne vis point; je suis porté, entraîné loin de moi dans des tourbillons. Je vais, je viens; je soupe au bout de la ville, pour souper le lendemain à l'autre. D'une société de trois ou quatre intimes amis il faut voler à l'Opéra, à la Comédie, voir des curiosités comme un étranger, embrasser cent personnes en un jour, faire et recevoir cent protestations; pas un instant à soi, pas le temps d'écrire, de penser, ni de dormir! Je suis comme cet ancien qui mourut accablé sous les fleurs qu'on lui jetait.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Bruxelles, le 26 janvier 1740.

Les infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature. Je suis comme les vrais dévots, qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites. Je vous avoue que, si je suivais entièrement mon goût, je me livrerais tout entier à l'*Histoire du Siècle de Louis XIV,* puisque le commencement ne vous en a pas déplu; mais je n'y travaillerai point tant que je serai à Bruxelles; il faut être à la source pour puiser ce dont j'ai besoin; il faut vous consulter souvent. Je n'ai point assez de matériaux pour

trere imita l'aspic et se mit à siffler comme ui, en disant qu'il était de son vis. Et la pièce tomba, en dépit ou à cause de l'invention.

bâtir mon édifice hors de France. Je vais donc m'enfoncer dans la métaphysique et dans les épines de la géométrie, tant que durera le malheureux procès de Mme du Châtelet.

J'ai fait ce que j'ai pu pour mettre *Mahomet* dans son cadre, avant de quitter la poésie; mais j'ai peur que, dans cette pièce, l'attention à ne pas dire tout ce qu'on pourrait dire n'ait un peu éteint mon feu. La circonspection est une belle chose, mais en vers elle est bien triste. Être raisonnable et froid, c'est presque tout un; cela n'est pas à l'honneur de la raison.

Si j'avais de la santé, et si je pouvais me flatter de vivre, je voudrais écrire une histoire de France à ma mode. J'ai une drôle d'idée dans ma tête : c'est qu'il n'y a que des gens qui ont fait des tragédies qui puissent jeter quelque intérêt dans notre histoire sèche et barbare. Mézerai[1] et Daniel m'ennuient; c'est qu'ils ne savent ni peindre ni remuer les passions. Il faut, dans une histoire comme dans une pièce de théâtre, exposition, nœud et dénouement.

Encore une autre idée. On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation[2]. Il semble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres et des généraux ; mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, notre esprit, ne sont-ils donc rien ?

Adieu, monsieur; respect et reconnaissance.

A MILORD HERVEY, GARDE DES SCEAUX D'ANGLETERRE.

... 1740.

Ne jugez point, je vous prie, de mon *Essai sur le Siècle de Louis XIV* par les deux chapitres imprimés en Hollande

1. François-Eudes de Mézeray, né en 1610, près d'Argentan, mort en 1683, auteur d'une *Histoire de France* fort précieuse dans certaines parties et remarquable par l'originalité et le naturel du style, encore qu'il ait vieilli. Voltaire occupera plus tard à l'Académie française le fauteuil qu'avait occupé Mézeray de 1649 à 1683.

2. Fénelon avait exprimé ces idées avant Voltaire; les grands historiens du XIXe siècle les feront enfin prévaloir.

avec tant de fautes qui rendent mon ouvrage inintelligible. Surtout, soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier le *siècle de Louis XIV*. Je sais bien que Louis XIV n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden; mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X, ce pape Léon X avait-il tout fait? N'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi a donc en cela rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme : ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est qu'avec des fautes connues il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes[1] dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles, et qui ait plus encouragé le mérite dans ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

« Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a commandé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime. » Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guglielmini bâtit une maison à Florence des bienfaits de Louis XIV; il mit le nom de ce roi sur le frontispice; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle!

1. Par la *révocation de l'Édit de Nantes*, qui fit fuir de France, les uns disent deux cent mille, les autres cinq cent mille Français; d'autres enfin, un million; soixante-sept mille, dit une statistique « officielle » fournie au duc de Bourgogne.

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents[1] et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'Église; il excita le mérite naissant de Racine, par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et, quand ce génie se fut perfectionné, ces talents qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que la fortune, il eut la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau règne.

Cette faveur, accordée avec discernement, est ce qui produit de l'émulation et qui échauffe les grands génies; c'est beaucoup de faire des fondations, c'est quelque chose de les soutenir; mais s'en tenir à ces établissements, c'est souvent préparer les mêmes asiles pour l'homme inutile et pour le grand homme; c'est recevoir dans la même ruche l'abeille et le frelon.

Louis XIV songeait à tout; il protégeait les Académies, et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point ses faveurs à un genre de mérite, à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît; la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car, en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire, et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais les traductions des auteurs grecs et latins; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles con-

1. Bossuet et Fénelon.

naissances. Songez, milord, que, sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne, en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV. Et pensez-vous que les Anglais mêmes ne lui aient pas d'obligation? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et tant de goût. Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions; tant la saine raison a partout d'empire! Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'empire. Dans quelles cours de l'Allemagne n'a-t-on pas vu des théâtres français? Quel prince ne tâchait pas d'imiter Louis XIV? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France?

Vous m'apportez, milord, l'exemple du czar Pierre le Grand qui a fait naître les arts dans son pays, et qui est le créateur d'une nation nouvelle; vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le *siècle du czar Pierre;* vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé le *siècle de Louis* XIV. Il me semble que la différence est bien palpable. Le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples; il a porté leurs arts chez lui; mais Louis XIV a instruit les nations; tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Des protestants, qui ont quitté ses États, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux? Ces dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avez acquis.

Enfin la langue française, milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? Était-elle aussi étendue du temps de Henri IV? Non, sans doute; on ne

connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous; je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne, Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilège à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie ; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras; il dirigeait les peintures de Lebrun ; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts et toujours en connaissance de cause ; il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la compagnie des Indes, qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Je ne considère pas seulement Louis XIV parce qu'il a fait du bien aux Français, mais parce qu'il a fait du bien aux hommes; c'est comme homme, et non comme sujet, que j'écris; je veux peindre le dernier siècle, et non pas simplement un prince. Je suis las des histoires où il n'est question que des aventures d'un roi, comme s'il existait seul, ou que rien n'existât que par rapport à lui; en un mot, c'est encore plus d'un grand siècle que d'un grand roi que j'écris l'histoire.

Pélisson eût écrit plus éloquemment que moi; mais il était courtisan, et il était payé. Je ne suis ni l'un ni l'autre; c'est à moi qu'il appartient de dire la vérité.

J'espère que, dans cet ouvrage, vous trouverez, milord,

quelques-uns de vos sentiments; plus je penserai comme vous, plus j'aurai droit d'espérer l'approbation publique.

A M. L. C.

15 avril 1741

Monsieur, si vous voulez vous appliquer sérieusement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun système. Il faut se conduire comme les Boyle, les Galilée, les Newton; examiner, peser, calculer et mesurer, mais jamais deviner. M. Newton n'a jamais fait de système; il a vu, et il a fait voir; mais il n'a point mis ses imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux et les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai. Dans tout le reste, il n'y a qu'à dire: « J'ignore. »

Il est incontestable que les marées suivent exactement le cours du soleil et de la lune: il est mathématiquement démontré que ces deux astres pèsent sur notre globe, et en quelle portion il pèsent; de là Newton a non seulement calculé l'action du soleil et de la lune sur les marées de la terre, mais encore l'action de la terre et du soleil sur les eaux de la lune (supposé qu'il y en ait). Il est étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes; mais cet homme s'est servi du flambeau des mathématiques, qui est la grande lumière des hommes.

Gardez-vous donc bien, monsieur, de vous laisser séduire par l'imagination. Il faut la renvoyer à la poésie, et la bannir de la physique: imaginer un feu central pour expliquer le flux de la mer, c'est comme si on résolvait un problème avec un madrigal.

Qu'il y ait du feu dans tous les corps, c'est une vérité dont il n'est pas permis de douter: il y en a dans la glace même, et l'expérience le démontre; mais qu'il y ait une fournaise précisément dans le centre de la terre, c'est une chose que personne ne peut savoir, et que par conséquent on ne peut admettre en physique.

Quand même ce feu existerait, il ne rendrait raison ni des grandes marées, ni pourquoi les marées retardent avec la lune des équinoxes et des solstices, ni de celles des pleines lunes, ni pourquoi les mers qui ne communiquent point à l'Océan n'ont aucune marée, etc. Donc il n'y aurait pas la moindre raison d'admettre ce prétendu foyer pour cause du gonflement des eaux.

Vous demandez, monsieur, ce que deviennent les eaux des fleuves portées à la mer. Ignorez-vous qu'on a calculé combien l'action du soleil, à un degré de chaleur donné, dans un temps donné, élève d'eau, pour la résoudre ensuite en pluies par le secours des vents?

Vous dites, monsieur, que vous trouvez très mal imaginé ce que plusieurs auteurs avancent, que les neiges et les pluies suffisent à la formation des rivières; comptez que cela n'est ni bien ni mal imaginé, mais que c'est une vérité reconnue par le calcul. Vous pouvez consulter sur cela Mariotte et les *Transactions* d'Angleterre.

En un mot, monsieur, s'il m'est permis de répondre à l'honneur de votre lettre par des conseils, lisez les bons auteurs qui n'ont que l'expérience et le calcul pour guides; et ne regardez tout le reste que comme des romans indignes d'occuper un homme qui veut s'instruire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. HELVÉTIUS

A Bruxelles, ce 20 juin 1741.

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami, mais j'ai été si indignement occupé de prose depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort; il

n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous; aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poète sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux; mais ces talents-là, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'esclavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée[1]. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées; enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries, son habit est simple, mais bien fait. Il faut que vos diamants soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous

1. « D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir, »
dit Boileau de Malherbe dans des vers célèbres, de l'*Art poétique*.

sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redouble encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres. Mme du Châtelet, qui vous a écrit, vous fait mille compliments. Adieu; je vous aimerai toute ma vie.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet 1741.

Mon cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé Michel; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit; sit nomen Domini benedictum*[1]! mais je suis résigné.

Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot;
Et l'on peut, sans être dévot,
Se soumettre à la Providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de Sa Majesté Très Chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. Michel a double tort, et je m'écrierais volontiers :

Michel, au nom de l'Éternel,
Mit jadis le diable en déroute;
Mais, après cette banqueroute,
Que le diable emporte Michel!

Mais ce serait une mauvaise plaisanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. Michel, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement sera que les enfants de M. Michel resteront fort riches, fort bien établis. Le conseiller au Grand Conseil me jugera, si j'ai un procès devant l'auguste tribunal dont on est membre à

1. Job, chap. I, v. 21. C'est le mot repris par Charles XII.

beaux deniers comptants. Son frère, l'intendant des Menus Plaisirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Versailles; et moi, moitié philosophe et moitié poète, j'en serai pour mon argent; je ne jugerai personne, et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien savoir le nom que prend en cour cet intendant des Menus, qui aura sans doute quitté celui de Michel pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de Nicolaï, et plaignez-vous à lui; voyez le caissier de Michel, demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre; faites oppositon au scellé si cela se pratique, et si cela est utile. Bonsoir, mon cher abbé; je vous embrasse de toute mon âme. Consolez-vous de la déroute de Michel; votre amitié me console de ma perte.

A M. DE LOCMARIA.

Bruxelles, le 17 juillet 1741

J'ai reçu, monsieur, le mémoire des vexations juridiques que vous avez essuyées. Je suis très sensible à votre souvenir et à vos peines. Du temps d'Anne de Bretagne, vous auriez gagné votre procès tout d'une voix. La jurisprudence a changé. Il est plaisant qu'on ait raison par delà la Loire, et tort en deçà[1]; mais les hommes ne savent pas mieux, et il faut que leur justice se ressente de leur misérable nature.

Recevez aussi mes remerciements sur l'estampe de M. de Maupertuis. Il est beau à vous de songer, entre les griffes de la chicane, à la gloire de votre ami et de votre compatriote. L'estampe est digne de lui, et je me sens bien indigne de joindre mes crayons à ce burin-là. Une inscription latine me déplaît, parce que je suis bon Français. Je trouve ridicule que nos jetons, nos médailles et nos louis soient latins. En

1. Pascal avait déjà dit et plus fortement: « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité... vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Voltaire exprime sans cesse, après ou avant d'autres écrivains, des vérités qu'il confirme ou sème en courant.

Allemagne, en Angleterre, la plupart des devises sont françaises; il n'y a que nous qui n'osions pas parler notre langue dans les occasions où les étrangers la parlent. Je sens très bien qu'il faudrait faire toutes les inscriptions en français, mais aussi cela est trop difficile. La marche de notre langue est trop gênée; notre rime délaie en quatre vers ce qu'un vers latin pourrait facilement exprimer. Ni vous ni moi ne serions contents du chétif quatrain que voici :

Ce globe mal connu, qu'il a su mesurer,
Devient un monument où sa gloire se fonde;
Son sort est de fixer la figure du monde,
De lui plaire, et de l'éclairer[1].

Si vous voulez mieux, comme de raison, faites les vers vous-même, ou, à votre refus, qu'il les fasse. Despréaux a bien eu le courage de faire son inscription; il disait modestement de lui-même :

« Je rassemble en moi Perse, Horace et Juvénal. »

mais c'est que Boileau n'était pas philosophe. J'ose vous prier d'ajouter à vos bontés celle de vouloir bien faire ma cour à Mme la duchesse d'Aiguillon. Quand vous la ferez graver, tout le monde se battra à qui fera l'inscription.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 22 août 1741.

Je ne vous écris guère, mon cher et respectable ami, mais c'est que j'en suis fort indigne. J'ai eu le temps de mettre toute l'histoire des musulmans en tragédie; cependant j'ai à peine mis un peu de réforme dans mon scélérat de *Prophète*. Toute l'Europe joue à présent une pièce[2] plus intriguée que la mienne. Je suis honteux de faire si peu pour les héros du temps passé, dans le temps que tous ceux d'aujourd'hui s'ef-

1. Quatrain gravé au bas d'un portrait de Maupertuis.
2. Ligue contre l'Autriche à la suite de la bataille de Molwitz.

forcent de jouer un rôle. Je compte en jouer un bien agréable, si je peux vous voir. Mme du Châtelet vous a mandé que le théâtre de sa petite guerre va être bientôt transporté à Cirey. Nous ne passerons à Paris que pour vous y voir. Sans vous, que faire à Paris? Les arts, que j'aime, y sont méprisés. Je ne suis pas destiné à ranimer leur langueur. La supériorité qu'une physique sèche et abstraite a usurpée sur les belles-lettres commence à m'indigner. Nous avions, il y a cinquante ans, de bien plus grands hommes en physique et en géométrie qu'aujourd'hui, et à peine parlait-on d'eux. Les choses ont bien changé. J'ai aimé la physique, tant qu'elle n'a point voulu dominer sur la poésie; à présent qu'elle écrase tous les arts, je ne veux plus la regarder que comme un tyran de mauvaise compagnie. Je viendrai à Paris faire abjuration entre vos mains. Je ne veux plus d'autre étude que celle qui peut rendre la société plus agréable, et le déclin de la vie plus doux. On ne saurait parler physique un quart d'heure, et s'entendre. On peut parler poésie, musique, histoire, littérature, tout le long du jour. En parler souvent avec vous serait le comble de mes plaisirs. Je vous apporterai une nouvelle leçon de *Mahomet*, dans laquelle vous ne trouverez pas assez de changements; vous m'en ferez faire de nouveaux; je serai plus inspiré auprès de vous. Tout ce que je crains, c'est que vous ne soyez à la campagne quand nous arriverons. Je connais ma destinée, elle est toute propre à m'envoyer à Paris pour ne vous y point trouver; en ce cas, c'est être exilé à Paris.

On dit que vous n'avez pas un comédien. On ne trouve plus ni qui récite des vers, ni qui les fasse, ni qui les écoute. Je serais venu au monde mal à propos, si je n'étais venu de votre temps et de celui de mes autres anges gardiens, Mme d'Argental et M. Pont de Veyle[1]. Je leur baise très humblement le bout des ailes, et me recommande à vos saintes inspirations.

1. Antoine de Ferriol, comte de Pont de Veyle, frère du comte d'Argental, ancien camarade de collège de Voltaire, auteur d'une petite comédie intitulée *le Fat puni*

A M. DE CIDEVILLE.

Ce samedi, mars 1742....

Mon cher ami, je mène une vie désordonnée, soupant quand je devrais me coucher, me couchant pour ne point dormir, me levant pour courir, ne travaillant pas, ne voyant point mon cher Cideville, privé du plaisir solide, entouré de plaisirs imaginaires; et, sur ce, je sors pour aller tracasser ma vie, jusqu'à deux heures après minuit. Je suis bien las de ma conduite. Bonjour, mon aimable ami; plaignez-moi de vivre comme les autres. *Vale.* V.

A M. L'ABBÉ AUNILLON.

Allah! allah! allah! Mohammed rezoul, allah!

Bruxelles, octobre 1742.

Je baise les barbes de la plume du sage Aunillon[1], fils d'Aunillon, resplendissant entre tous les imans de la loi du Christ.

Votre lettre a été pour moi ce que la rosée est pour les fleurs, et les rayons du soleil pour le tournesol. Que Dieu vous couronne de prospérité comme vous l'êtes de sagesse, et qu'il augmente la rondeur de votre face! Mon cœur sera dilaté de joie, et la reconnaissance sera dans lui comme sur mes lèvres, quand mes yeux pourront lire les doctes pages du généreux iman qui fortifie la faiblesse de mon drame par la force de son éloquence. J'attends avec impatience sa docte dissertation. Mais comme la poste des infidèles est très chère, et que le plus petit paquet coûte un sultanin, je vous supplie de vouloir bien faire mettre promptement au coche de Bruxelles cet écrit bien ficelé et point cacheté, selon les usages de la peu sublime

1. L'abbé Aunillon avait, le premier, à propos de *Mahomet*, adressé à Voltaire une lettre en style oriental.

Porte de Bruxelles. Ce paquet arrivera en six ou sept jours, attendu qu'il n'y a que dix-sept cent vingt-huit stades de la ville impériale de Paris à celle où la divine Providence nous retient actuellement. Que Dieu vous accorde toutes les églantines de Toulouse et toutes les médailles des Quarante! que le bordereau de la Fortune tombe de ses mains entre les vôtres!

Écrit dans mon bouge, sur la place de Louvain, affligé d'une énorme colique, le 8 de la lune du neuvième mois, l'an de l'hégire 1122[1].

Si la divine Providence permet que vous voyiez le plus généreux et le plus aimable des enfants des hommes, d'Argental, fils de Ferriol, dont Dieu croisse la chevance, nous vous prions de l'assurer que nous soupirons après l'honneur de le voir avec plus d'ardeur que les adjes ne soupirent après la vue de la pierre noire de Caaba, et qu'il sera toujours, ainsi que sa compagne ornée de grâces, l'objet des plus vives tendresses de notre cœur.

A M. ***, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Mars 1743.

J'ai l'honneur de vous envoyer les premières feuilles d'une seconde édition des *Éléments de Newton*, dans lesquelles j'ai donné un extrait de sa métaphysique. Je vous adresse cet hommage comme à un juge de la vérité. Vous verrez que Newton était de tous les philosophes le plus persuadé de l'existence de Dieu, et que j'ai eu raison de dire qu'un catéchiste annonce Dieu aux enfants, et qu'un Newton le démontre aux sages.

Je compte dans quelque temps avoir l'honneur de vous présenter l'édition complète qu'on commence du peu d'ouvrages qui sont véritablement de moi. Vous verrez partout, monsieur, le caractère d'un bon citoyen. C'est par là seulement que je

1. Ici Voltaire, tout comme le *Bourgeois gentilhomme* de Molière, s'embrouille dans la supputation des dates turques : l'année 1742 répond à l'an 1155 et non 1122 de l'hégire.

mérite votre suffrage, et je soumets le reste à votre critique éclairée. J'ai entendu de votre bouche, avec une grande consolation, que j'avais osé peindre, dans la *Henriade,* la religion avec ses propres couleurs, et que j'avais même eu le bonheur d'exprimer le dogme avec autant de correction que j'avais fait avec sensibilité l'éloge de la vertu. Vous avez daigné même approuver que j'osasse, après nos grands maîtres, transporter sur la scène profane l'héroïsme chrétien[1]. Enfin, monsieur, vous verrez si, dans cette édition, il y a rien dont un homme qui fait comme vous tant d'honneur au monde et à l'Église puisse n'être pas content. Vous verrez à quel point la calomnie m'a noirci. Mes ouvrages, qui sont tous la peinture de mon cœur, seront mes apologistes.

J'ai écrit contre le fanatisme qui, dans la société, répand tant d'amertumes, et qui, dans l'État politique, a excité tant de troubles. Mais, plus je suis ennemi de cet esprit de faction, d'enthousiasme, de rébellion, plus je suis l'adorateur d'une religion dont la morale fait du genre humain une famille, et dont la pratique est établie sur l'indulgence et sur les bienfaits. Comment ne l'aimerais-je pas, moi qui l'ai toujours célébrée? Vous, dans qui elle est si aimable, vous suffiriez à me la rendre chère. Le stoïcisme ne nous a donné qu'un Épictète, et la philosophie chrétienne forme des milliers d'Épictètes qui ne savent pas qu'ils le sont, et dont la vertu est poussée jusqu'à ignorer leur vertu même. Elle nous soutient surtout dans le malheur, dans l'oppression, et dans l'abandonnement qui la suit; et c'est peut-être la seule consolation que je doive implorer, après trente années de tribulations et de calomnies qui ont été le fruit de trente années de travaux.

J'avoue que ce n'est pas ce respect véritable pour la religion chrétienne qui m'inspira de ne faire jamais aucun ouvrage contre la pudeur; il faut l'attribuer à l'éloignement naturel que j'ai eu, dès mon enfance, pour ces sottises faciles, pour ces indécences ornées de rimes qui plaisent par le sujet à une jeunesse effrénée. Je fis à dix-neuf ans une tragédie d'après

1. Dans *Zaïre.*

Sophocle, dans laquelle il n'y a pas même d'amour. Je commençai à vingt ans un poème épique dont le sujet est la vertu qui triomphe des hommes et qui se soumet à Dieu. J'ai passé mon temps dans l'obscurité à étudier un peu de physique, à assembler des mémoires pour l'histoire de l'esprit humain[1], pour celle d'un siècle[2] dans lequel l'esprit humain s'est perfectionné. J'y travaille tous les jours, sinon avec succès, au moins avec une assiduité que m'inspire l'amour de la patrie.

Voilà peut-être, monsieur, ce qui a pu m'attirer, de la part de quelques-uns de vos confrères des politesses qui auraient pu m'encourager à demander d'être admis dans un corps qui fait la gloire de ce même siècle dont j'écris l'histoire. On m'a flatté que l'Académie trouverait même quelque grandeur à remplacer un cardinal, qui fut un temps l'arbitre de l'Europe, par un simple citoyen qui n'a pour lui que ses études et son zèle.

Mes sentiments véritables sur ce qui peut regarder l'État et la religion, tout inutiles qu'ils sont, étaient bien connus en dernier lieu de feu M. le cardinal de Fleuri. Il m'a fait l'honneur de m'écrire, dans les derniers temps de sa vie, vingt lettres qui prouvent assez que le fond de mon cœur ne lui déplaisait pas. Il a daigné faire passer jusqu'au roi même un peu de cette bonté dont il m'honorait. Ces raisons seraient mon excuse, si j'osais demander dans la république des lettres la place de ce sage ministre.

Le desir de donner de justes louanges au père de la religion et de l'État m'aurait peut-être fermé les yeux sur mon incapacité; j'aurais fait voir, au moins, combien j'aime cette religion qu'il a soutenue, et quel est mon zèle pour le roi qu'il a élevé. Ce serait ma réponse aux accusations cruelles que j'ai essuyées; ce serait une barrière contre elles, un hommage solennel rendu à des vérités que j'adore, et un gage de ma soumission aux sentiments de ceux qui nous préparent dans le Dauphin un prince digne de son père[3].

1. L'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.
2. Le *Siècle de Louis XIV*
3. Cette profession de foi si humble, pour ne pas dire plus, resta sans effet

A M. DE VAUVENARGUES[1], A NANCY

Paris, le 15 avril 1743.

J'eus l'honneur de dire hier à M. le duc de Duras que je venais de recevoir une lettre d'un philosophe plein d'esprit, qui d'ailleurs était capitaine au régiment du Roi. Il devina aussitôt M. de Vauvenargues. Il serait en effet fort difficile, monsieur, qu'il y eût deux personnes capables d'écrire une telle lettre; et, depuis que j'entends raisonner sur le goût, je n'ai rien vu de si fin et de si approfondi que ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

Il n'y avait pas quatre hommes dans le siècle passé qui osassent s'avouer à eux-mêmes que Corneille n'était souvent qu'un déclamateur; vous sentez, monsieur, et vous exprimez cette vérité en homme qui a des idées bien justes et bien lumineuses. Je ne m'étonne point qu'un esprit aussi sage et

Voltaire ne fut pas encore nommé membre de l'Académie française : on lui préféra Paul d'Albert, duc de Luynes, évêque de Bayeux. « L'Académie, le « roi et le public m'avaient désigné pour avoir l'honneur de succéder à M. le « cardinal de Fleuri, parmi les Quarante ; mais M. de Mirepoix n'a pas voulu, « et il a enfin trouvé, après deux mois et demi, un évêque pour remplir la « place qu'on me destinait. » (Lettre du 4 avril 1743.) Il faut convenir que le fauteuil du cardinal de Fleury pouvait, ce semble, revenir à un évêque plutôt qu'à Voltaire, malgré son « *désir de donner de justes louanges au père de « la religion et de l'État.* »

1. Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, né Aix en 1715, mort à Paris, en 1747. Il fut d'abord officier; mais sa mauvaise santé, puis des demandes restées sans réponse le firent renoncer au métier des armes et se consacrer entièrement à la philosophie et aux lettres. Outre les *Réflexions morales* et les *Maximes* qui ont immortalisé son nom :

« Les grandes pensées viennent du cœur.

« Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

La netteté est le vernis des maîtres.

« Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver.

« Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme, etc., etc.

On a de Vauvenargues divers discours ou chapitres sur la philosophie et les lettres, un traité du *Libre Arbitre*, des *Dialogues* des Lettres. Voir l'édition de M. Gilbert (Les *Grands Écrivains français*, 2 vol. in-8°), précédée du discours sur Vauvenargues qui a remporté le prix d'éloquence à l'Académie française.

aussi fin donne la préférence à l'art de Racine, à cette sagesse toujours éloquente, toujours maîtresse du cœur, qui ne lui fait dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut ; mais, en même temps, je suis persuadé que ce goût, qui vous a fait sentir si bien la supériorité de l'art de Racine, vous fait admirer le génie de Corneille, qui a créé la tragédie dans un siècle barbare. Les inventeurs ont le premier rang, à juste titre, dans la mémoire des hommes. Newton en savait assurément plus qu'Archimède; cependant les *Équipondérants* d'Archimède seront à jamais un ouvrage admirable. La belle scène d'Horace et de Curiace, les deux charmantes scènes du *Cid,* une grande partie de *Cinna,* le rôle de Sévère, presque tout celui de Pauline, la moitié du dernier acte de *Rodogune,* se soutiendraient à côté d'*Athalie,* quand même ces morceaux seraient faits aujourd'hui. De quel œil devons-nous donc les regarder quand nous songeons au temps où Corneille a écrit! J'ai toujours dit: *In domo patris mei mansiones multæ sunt.* Molière ne m'a point empêché d'estimer le *Glorieux* de M. Destouches; *Rhadamiste*[1] m'a ému, même après *Phèdre.* Il appartient à un homme comme vous, monsieur, de donner des préférences et point d'exclusions.

Vous avez grande raison, je crois, de condamner le sage Despréaux d'avoir comparé Voiture à Horace. La réputation de Voiture a dû tomber, parce qu'il n'est presque jamais naturel, et que le peu d'agréments qu'il a sont d'un genre bien petit et bien frivole. Mais il y a des choses si sublimes dans Corneille, au milieu de ses froids raisonnements, et même des choses si touchantes, qu'il doit être respecté avec ses défauts. Ce sont des tableaux de Léonard de Vinci qu'on aime encore à voir à côté des Paul Véronèse et des Titien. Je sais, monsieur, que le public ne connaît pas encore assez tous les défauts de Corneille; il y en a que l'illusion confond encore avec le petit nombre de ses rares beautés.

Il n'y a que le temps qui puisse fixer le prix de chaque chose; le public commence toujours par être ébloui.

1. Tragédie de Crébillon.

On a d'abord été ivre des *Lettres persanes* [1] dont vous me parlez. On a négligé le petit livre de la *Décadence des Romains*, du même auteur; cependant je vois que tous les bons esprits estiment le grand sens qui règne dans ce bon livre d'abord méprisé, et font assez peu de cas de la frivole imagination des *Lettres persanes*, dont la hardiesse, en certains endroits, fait le plus grand mérite. Le grand nombre des juges décide, à la longue, d'après les voix du petit nombre éclairé; vous me paraissez, monsieur, fait pour être à la tête de ce petit nombre. Je suis fâché que le parti des armes, que vous avez pris, vous éloigne d'une ville où je serais à portée de m'éclairer de vos lumières; mais ce même esprit de justesse qui vous fait préférer l'art de Racine à l'intempérance de Corneille, et la sagesse de Locke à la profusion de Bayle, vous servira dans votre métier. La justesse sert à tout. Je m'imagine que M. de Catinat aurait pensé comme vous.

J'ai pris la liberté de remettre au coche de Nancy un exemplaire que j'ai trouvé d'une des moins mauvaises éditions de mes faibles ouvrages; l'envie de vous offrir ce petit témoignage de mon estime l'a emporté sur la crainte que votre goût me donne. J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que vous méritez, monsieur, votre, etc.

VOLTAIRE

A M. MARTIN KAHLE[2].

1744.

Monsieur le doyen, je suis bien aise d'apprendre au public que vous avez écrit contre moi un petit livre. Vous m'avez fait beaucoup d'honneur. Vous rejetez, page 17, la preuve de l'existence de Dieu tirée des causes finales. Je vous laisse dans votre opinion, et je demeure dans la mienne. Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que

1. De Montesquieu.
2. Jurisconsulte, professeur de droit à Gœttingue, auteur d'une réfutation de Newton et de Leibnitz.

l'univers prouve un Dieu. Je souhaite que vous vous entendiez vous-même sur ce que vous dites de l'espace et de la durée, et de la nécessité de la matière, et des monades, et de l'harmonie préétablie; et je vous renvoie à ce que j'en ai dit en dernier lieu dans cette nouvelle édition, où je voudrais bien m'être entendu, ce qui n'est pas une petite affaire en métaphysique.

Vous citez, à propos de l'espace et de l'infini, la *Médée* de Sénèque, les *Philippiques* de Cicéron, les *Métamorphoses* d'Ovide, des vers du duc de Buckingham, de Gombaud, de Regnier, de Rapin, etc. J'ai à vous dire, monsieur, que je sais bien autant de vers que vous; que je les aime autant que vous; et que, s'il s'agissait de vers, nous verrions beau jeu : mais je les crois peu propres à éclaircir une question métaphysique, fussent-ils de Lucrèce ou du cardinal de Polignac[1]. Au reste, si jamais vous comprenez quelque chose aux monades, à l'harmonie préétablie, et, pour citer des vers,

Si monsieur le doyen peut jamais concevoir
« Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir[2]; »

si vous découvrez aussi comment, tout étant nécessaire, l'homme est libre, vous me ferez plaisir de m'en avertir. Quand vous aurez aussi démontré en vers ou autrement pourquoi tant d'hommes s'égorgent dans le meilleur des mondes possibles, je vous serai très obligé.

J'attends vos raisonnements, vos vers, vos invectives; et je vous proteste du meilleur de mon cœur que ni vous ni moi ne savons rien de cette question. J'ai d'ailleurs l'honneur d'être, etc.

A M. DE VAUVENARGUES.

Décembre 1744.

L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux a tiré, monsieur, des larmes des miens; et l'éloge funèbre[3] que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en aug-

1. Auteur d'un *Anti-Lucrèce* en vers latins.
2. Parodie des vers de Boileau, ép. v, v. 32.
3. De M. de Caumont, jeune officier, ami de Vauvenargues.

mentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que trop vrai, en général. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain. Plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui parle longtemps, parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible; quelle tragédie est sans remplissage, quelle ode sans strophes inutiles? Mais, quand le bon domine, il faut être satisfait; d'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur; le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! elles sont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais, quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur a pas offert un culte assez pur: elles nous suscitent des ennemis qui persécutent jusqu'au tombeau. Zoïle eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je sais bien que les Zoïles sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait, avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur et l'éloquence ont inspiré à un jeune officier? et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague? Adieu, monsieur; soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir.

Je suis avec les sentiments les plus tendres, etc.

AU MÊME.

Versailles, le 7 janvier 1745.

Le dernier ouvrage[1] que vous avez bien voulu m'envoyer, monsieur, est une nouvelle preuve de votre grand goût, dans un siècle où tout me semble un peu petit, et où le faux bel esprit s'est mis à la place du génie.

Je crois que si on s'est servi du terme d'*instinct* pour caractériser La Fontaine, ce mot *instinct* signifiait génie. Le caractère de ce bon homme était si simple, que dans la conversation il n'était guère au-dessus des animaux qu'il faisait parler; mais comme poète, il avait un instinct divin, et d'autant plus *instinct* qu'il n'avait que ce talent. L'abeille est admirable, mais c'est dans sa ruche; hors de là l'abeille n'est qu'une mouche.

J'aurais bien des choses à vous dire sur Boileau et sur Molière. Je conviendrais sans doute que Molière est inégal dans ses vers; mais je ne conviendrais pas qu'il ait choisi des personnages et des sujets trop bas. Les ridicules fins et déliés dont vous parlez ne sont agréables que pour un petit nombre d'esprits déliés. Il faut au public des traits plus marqués. De plus, ces ridicules si délicats ne peuvent guère fournir des personnages de théâtre. Un défaut presque imperceptible n'est guère plaisant. Il faut des ridicules forts, des impertinences dans lesquelles il entre de la passion, qui soient propres à l'intrigue. Il faut un joueur, un avare, un jaloux, etc. Je suis d'autant plus frappé de cette vérité, que je suis actuellement occupé d'une fête pour le mariage de M. le Dauphin, dans laquelle il entre une comédie, et je m'aperçois plus que jamais que ce délié, ce fin, ce délicat, qui font le charme de la conversation, ne conviennent guère au théâtre. C'est cette fête qui m'empêche d'entrer avec vous, monsieur, dans un plus long détail, et de vous soumettre mes idées; mais rien ne m'empêche de sentir le plaisir que me donnent les vôtres.

1 *Réflexions critiques sur quelques poètes.*

Votre état me touche à mesure que je vois les productions de votre esprit si vrai, si naturel, si facile et quelquefois si sublime. Qu'il serve à vous consoler, comme il servira à me charmer. Conservez-moi une amitié que vous devez à celle que vous m'avez inspirée. Adieu, monsieur; je vous embrasse tendrement.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON,[1]

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Jeudi 13 mai, à 11 heures du soir, 1745.

Ah! le bel emploi pour votre historien[2]! Il y a trois cents ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie.

Bonsoir, monseigneur.

AU R. P. DE LA TOUR, JÉSUITE,

PRINCIPAL DU COLLÈGE DE LOUIS-LE-GRAND.

A Paris, le 7 février 1746.

Mon révérend père, ayant été longtemps[3] dans la maison que vous gouvernez, j'ai cru devoir prendre la liberté de vous adresser cette lettre, et vous faire un aveu public de mes sentiments dans l'occasion qui se présente[4]. L'auteur de la *Gazette ecclésiastique* m'a fait l'honneur de me joindre à Sa Sainteté, et de calomnier à la fois, dans la même page, le premier pontife du monde, et le moindre de ses serviteurs. Un autre libelle non moins odieux, imprimé en Hollande, me reproche avec fureur mon attachement pour mes maîtres, à qui je dois l'amour des lettres et celui de la vertu; ce sont

1. Billet écrit à la nouvelle de la victoire de Fontenoy.

2. Voltaire venait d'être nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et historiographe de France.

3. En qualité d'élève ,au collège Louis-le-Grand.

4. Une fois passé le premier dépit de son échec de 1743, Voltaire s'était remis sur les rangs pour l'Académie française ; tel est le véritable motif qui lui fait écrire cette lettre, destinée à être rendue publique.

ces mêmes sentiments qui m'imposent le devoir de répondre à ces libelles.

Il y a quatre mois qu'ayant vu une estampe du portrait de Sa Sainteté, je mis au bas cette inscription :

« Lambertinus hic est Romæ decus, et pater orbis,
« Qui terram scriptis docuit, virtutibus ornat. »

Je ne crains pas que le sens de ces paroles soit repris par ceux qui ont lu les ouvrages de ce pontife, et qui sont instruits de son règne. S'il dépendait de lui de pacifier le monde, comme de l'éclairer, il y a longtemps que l'Europe joindrait la reconnaissance à la vénération personnelle qu'on a pour lui. Mgr le cardinal Passionei, bibliothécaire du Vatican, homme consommé en tout genre de littérature, et protecteur des sciences aussi bien que le pape, lui montra ce faible hommage que je lui avais rendu, et que je ne croyais pas devoir parvenir jusqu'à lui. Je pris cette occasion d'envoyer à Sa Sainteté et à plusieurs cardinaux qui m'honorent de leurs bontés, le *Poëme sur la bataille de Fontenoi*, que le roi avait daigné faire imprimer à son Louvre. Je ne faisais que remplir mon devoir en envoyant aux personnes principales de l'Europe ce monument élevé à la gloire de notre nation, sous les auspices du roi lui-même. Vous savez, mon révérend père, avec quelle indulgence cet ouvrage fut reçu à Rome. La gloire du roi, qui ne se borne pas aux limites de la France, répandit quelques-uns de ses rayons sur ce faible essai : il fut traduit en vers italiens ; et vous avez vu la traduction que Son Éminence M. le cardinal Quirini, digne successeur des Bembes et des Sadolets, voulut bien en faire, et qu'il vous envoya.

Ceux qui connaissent le caractère du pape, son goût et son zèle pour les lettres, ne sont point surpris qu'il m'ait gratifié de plusieurs de ses médailles, lesquelles sont autant de monuments du bon goût qui règne à Rome. Il n'a ait en cela que ce que Sa Majesté avait daigné faire, et s'il a ajouté à cette faveur celle de m'honorer d'une lettre particulière, qui n'est point un bref de la Daterie[1], y a-t-il dans ces marques de

1 Office principal où s'expédient les dispenses, nominations ecclésiastiques, etc.

bonté si honorables pour la littérature rien qui doive choquer, rien qui doive attirer les fureurs de la calomnie? Voilà pourtant ce qui a excité la bile de l'auteur clandestin de la *Gazette ecclésiastique :* il ose accuser *le pape d'honorer de ses lettres un séculier, tandis qu'il persécute des évêques ;* et il me reproche, à moi, je ne sais quel livre[1] auquel je n'ai point de part, et que je condamne avec autant de sincérité qu'il devrait condamner les libelles.

Je sais combien le monarque bienfaisant qui règne à Rome est au-dessus de la licence où l'on s'emporte de le calomnier, et de la liberté que je prendrais de le défendre.

« Scilicet is Superis labor est, ea cura quietos
« Sollicitat[2]. »

S'il est étrange que, tandis que ce prince se fait chérir de ses sujets et du monde chrétien, un écrivain du faubourg Saint-Marceau le calomnie, il serait bien inutile que je réfutasse cet écrivain. Les discours des petits ne parviennent pas de si loin à la hauteur où sont placés ceux qui gouvernent la terre. C'est à moi de me renfermer dans ma propre cause; mais si l'esprit de parti pouvait être calme un moment, si cette passion tyrannique et ténébreuse pouvait laisser quelque accès dans l'âme aux lumières douces de la raison, je conjurerais cet auteur et ses semblables de se représenter à eux-mêmes ce que c'est que de mettre continuellement sur le papier des invectives contre ceux qui sont préposés de Dieu pour conserver le peu qui reste de paix sur la terre; ce que c'est que de se rendre tous les huit jours criminel de lèse-majesté, par des libelles méprisés, et d'être à la fois calomniateur et ennuyeux. Je lui demanderais avec quelle chaleur il condamnerait, dans d'autres, ce malheureux et inutile dessein de troubler l'État que le roi défend à la tête de ses armées : il verrait dans quel excès d'avilissement et d'horreur est une telle conduite auprès de tous les honnêtes gens ; il sentirait s'il lui convient de gémir sur les prétendus maux

1. Les *Lettres philosophiques*.
2. Virgile, *Én.*, IV, v. 379.

de l'Église, tandis qu'on n'y voit d'autre mal que celui de ces convulsions avec lesquelles trois ou quatre malheureux, méprisés de leur parti même, ont prétendu surprendre le petit peuple, et qui sont enfin l'objet du dédain de ceux même qu'ils avaient voulu séduire.

A l'égard de l'autre libelle de Hollande, qui me reproche d'être attaché aux jésuites, je suis bien loin de lui répondre comme à l'autre : *Vous êtes un calomniateur;* je lui dirai au contraire : *Vous dites la vérité.* J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres? Quoi! il sera dans la nature de l'homme de revoir avec plaisir une maison où l'on est né, un village où l'on a été nourri par une femme mercenaire, et il ne serait pas dans notre cœur d'aimer ceux qui ont pris un soin généreux de nos premières années? Si des jésuites ont un procès au Malabar avec un capucin, pour des choses dont je n'ai point connaissance, que m'importe? est-ce une raison pour moi d'être ingrat envers ceux qui m'ont inspiré le goût des belles-lettres, et des sentiments qui feront jusqu'au tombeau la consolation de ma vie? Rien n'effacera dans mon cœur la mémoire du P. Porée, qui est également cher à tous ceux qui ont étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses, et j'aurais voulu qu'il eût été établi dans Paris comme dans Athènes, qu'on pût assister à tout âge à de telles leçons : je serais revenu souvent les entendre. J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère du P. Porée, et je sais qu'il a des successeurs dignes de lui. Enfin, pendant les sept années que j'ai vécu dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux? la vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes leurs heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux comme moi, il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. C'est sur quoi je ne cesse de m'étonner qu'on puisse les accuser

d'enseigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres religieux, dans des temps de ténèbres, des casuistes qui ont traité le pour et le contre de questions aujourd'hui éclaircies, ou mises en oubli. Mais, de bonne foi, est-ce par la satire ingénieuse des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale? c'est assurément par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires.

Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les *Sermons* du P. Bourdaloue ; on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de présenter des choses indifférentes sous des faces criminelles, celui d'insulter avec éloquence ; on apprendra avec le P. Bourdaloue à être sévère à soi-même, et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté est la vraie morale et lequel de ces deux livres est utile aux hommes.

J'ose le dire : il n'y a rien de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité, que d'accuser de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. Quel est le particulier qui ne sera pas consolé d'essuyer des calomnies, quand un corps entier en éprouve continuellement d'aussi cruelles! Je voudrais bien que l'auteur de ces libelles pitoyables, dont nous sommes fatigués, vînt un jour aux pieds d'un jésuite au tribunal de la pénitence, et que là il fît un aveu sincère de sa conduite, en présence de Dieu; il serait obligé de dire : « J'ai osé traiter de *persécuteur* un roi adoré de ses sujets; j'ai appelé cent fois ses ministres des ministres d'iniquité; j'ai vomi les calomnies les plus noires contre le premier ministre du royaume[1], contre un cardinal qui a rendu des services essentiels dans ses ambassades auprès de trois papes[2]; je n'ai respecté ni le nom, ni l'autorité sainte, ni les mœurs pures, ni la grandeur d'âme, ni la vieillesse vénérable de mon archevêque[3]. L'évêque de Langres[4]

1. Le cardinal de Fleury.
2. Le cardinal de Polignac.
3. Le cardinal de Noailles.
4. Montmorin.

dans une maladie populaire qui faisait du ravage à Chaumont, accourut avec des médecins et de l'argent, et arrêta le cours de la maladie; il a signalé toutes les années de son épiscopat par les actions de la charité la plus noble : et ce sont ces mêmes actions que j'ai empoisonnées. L'évêque de Marseille[1], pendant que la contagion dépeuplait cette ville, et qu'il ne se trouvait plus personne, ni qui donnât la sépulture aux morts, ni qui soulageât les mourants, allait le jour et la nuit, les secours temporels dans une main, et Dieu dans l'autre, affronter de maison en maison un danger beaucoup plus grand que celui où l'on est exposé à l'attaque d'un chemin couvert; il sauva les tristes restes de ses diocésains par l'ardeur du zèle le plus attendrissant, et par l'excès d'une intrépidité qu'on ne caractériserait pas sans doute assez en l'appelant héroïque; c'est un homme dont le nom sera béni avec admiration dans tous les âges: ce sont ceux qui l'ont imité que j'ai voulu décrier dans mes petits libelles diffamatoires. »

Je suppose, pour un moment, que le jésuite qui entendrait cet aveu eût à se plaindre de tous ceux que l'on vient de nommer, qu'il fût le parent et l'ami du coupable; ne lui dirait-il pas : « Vous avez commis un crime horrible, et vous ne pouvez trop l'expier? »

Ce même homme qui ne se corrigera pas, continuera de calomnier tous les jours ce qu'il y a de plus respectable sur la terre, et il ajoutera à sa liste le confesseur qui lui aura reproché ses excès; il l'accusera, lui et sa société, d'une morale relâchée : c'est ainsi que l'esprit de parti est fait. L'auteur du libelle peut, tant qu'il voudra, mettre mon nom dans le recueil immense et oublié de ses calomnies : il pourra m'imputer des sentiments que je n'ai jamais eus, les livres que je n'ai jamais faits, ou qui ont été altérés indignement par les éditeurs. Je lui répondrai comme le grand Corneille dans une pareille occasion : *Je soumets mes écrits au jugement de l'Église.* Je doute qu'il en fasse autant. Je ferai bien plus : je lui déclare, à lui et à ses semblables, que si jamais on a

1. Belzunc.

imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à la déchirer devant lui; que je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. Ce sont ces sentiments connus du roi qui m'ont attiré ses bienfaits. Comblé de ses grâces, attaché à sa personne sacrée, chargé d'écrire ce qu'il a fait de glorieux et d'utile pour sa patrie, uniquement occupé de cet emploi, je tâcherai, pour le remplir, de mettre en pratique les instructions que j'ai reçues dans votre maison respectable, et si les règles de l'éloquence, que j'y ai apprises, se sont effacées de mon esprit, le caractère de bon citoyen ne s'effacera jamais de mon cœur.

On a vu, je crois, ce caractère dans tous mes écrits, quelque défigurés qu'ils soient par les ridicules éditions qu'on en a faites. La *Henriade* même n'a jamais été correctement imprimée; on n'aura probablement mes véritables ouvrages qu'après ma mort; mais j'ambitionne peu, pendant ma vie, de grossir le nombre des livres dont on est surchargé, pourvu que je sois au nombre des honnêtes gens, attachés à leur souverain, zélés pour leur patrie, fidèles à leurs amis dès l'enfance, et reconnaissants envers leurs premiers maîtres.

C'est dans ces sentiments que je serai toujours, avec respect, mon révérend père, votre très humble et très obéissant serviteur[1].

VOLTAIRE.

1. Cette fois, le 26 avril 1746, grâce à ce désaveu public de tant d'œuvres passées et à venir, Voltaire fut nommé membre de l'Académie française par 28 voix sur 29 votaants Il occupa le XIIe fauteuil, où il avait eu pour prédécesseurs, en remontant jusqu'à la fondation de l'Académie :

Le président Bouhier, auquel il succédait, élu en 1727;
Malézieu, en 1701 ;
L'évêque Clermont-Tonnerre, en 1694,
Barbier d'Ancourt, en 1683;
Mézeray, en 1649;
Voiture, en 1634.
Et où il eut pour successeurs, en arrivant jusqu'à nos jours :
Ducis, 1779;
Desèze, 1816;

A M. DE VAUVENARGUES.

Versailles, mai 1746.

J'ai usé, mon très aimable philosophe, de la permission que vous m'avez donnée. J'ai crayonné un des meilleurs livres[1] que nous ayons en notre langue, après l'avoir relu avec un extrême recueillement. J'y ai admiré de nouveau cette belle âme si sublime, si éloquente et si vraie, cette foule d'idées neuves ou rendues d'une manière si hardie, si précise, ces coups de pinceau si fiers et si tendres. Il ne tient qu'à vous de séparer cette profusion de diamants de quelques pierres fausses ou enchâssées d'une manière étrangère à notre langue. Il faut que ce livre soit excellent d'un bout à l'autre. Je vous conjure de faire cet honneur à notre nation et à vous-même, et de rendre ce service à l'esprit humain. Je me garde bien d'insister sur mes critiques; je les soumets à votre raison, à votre goût, et j'exclus l'amour-propre de notre tribunal. J'ai la plus grande impatience de vous embrasser.

Adieu, belle âme et beau génie.

AU MÊME.

Mai 1746.

La plupart de vos pensées me paraissent dignes de votre âme et du petit nombre d'hommes de goût et de génie qui restent encore dans Paris, et qui méritent de vous lire. Mais, plus j'admire cet esprit de profondeur et de sentiment qui domine en vous, plus je suis affligé que vous me refusiez vos lumières. Vous avez lu superficiellement une tragédie[2] pleine de fautes de copiste, sans daigner même vous informer de ce

Barante, 1828;
Le père Gratry, 1867;
Saint-René Taillandier, 1873
Maxime du Camp, 1880.

1. *L'Introduction à la connaissance de l'esprit humain.*
2. *Sémiramis.*

qui pouvait être à la place de vingt sottises inintelligibles qui étaient dans le manuscrit. Vous ne m'avez fait aucune critique. J'en suis d'autant plus fâché contre vous, que je le suis contre moi-même, et que je crains d'avoir fait un ouvrage indigne d'être jugé par vous. Cependant je mériterais vos avis, et par le cas infini que j'en fais, et par mon amour pour la vérité, et par une envie de me corriger qui ne craint jamais le travail, et enfin par ma tendre amitié pour vous.

AU MÊME.

Je vais lire vos *portraits*. Si jamais je veux faire celui du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'âme la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom au bas.

Je vous embrasse tendrement[1].

A M. LE COMTE DE TRESSAN[2].

A Paris, ce 21 août 1746.

Je dois passer, monsieur, dans votre esprit, pour un ingrat et pour un paresseux. Je ne suis pourtant ni l'un ni l'autre; je ne suis qu'un malade dont l'esprit est prompt et la chair très infirme. J'ai été pendant un mois entier accablé d'une maladie violente, et d'une tragédie qu'on me faisait faire pour les relevailles de Mme la Dauphine. C'était à moi naturellement de mourir, et c'est Mme la Dauphine qui est morte, le jour que j'avais achevé ma pièce. Voilà comme on se trompe dans tous ses calculs!

Vous ne vous êtes assurément pas trompé sur Montaigne[3]. Je vous remercie bien, monsieur, d'avoir pris sa défense.

1. Vauvenargues, ce « génie fier et tendre », comme Voltaire l'a si bien qualifié plus haut, n'avait plus qu'un an à vivre quand il recevait de telles lettres, faites pour honorer celui qui les adresse autant que celui qui les reçoit.

2. Membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

3. Le parallèle de Montaigne et de Voltaire, qui se présente souvent à l'esprit, a été fait par M. Villemain dans son *Éloge de Montaigne*.

« ..... Tous deux ont pensé hardiment et ont exprimé franchement leurs

Vous écrivez plus purement que lui, et vous pensez de même. Il semble que votre portrait, par lequel vous commencez, soit le sien. C'est votre frère que vous défendez, c'est vous-même. Quelle injustice criante de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, et c'est ce que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point. Il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge, il les combat, il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même; toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre, et, ce que j'aime, toujours sachant douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le Nouveau Monde découvert presque de son temps, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France. Je ne pardonne à ceux qui s'élèvent contre cet homme charmant, que parce qu'ils nous ont valu l'apologie que vous avez bien voulu en faire.

Adieu, monsieur, conservez à ce pauvre malade des bontés qui font sa consolation, et croyez que l'espérance de vous voir quelquefois et de jouir des charmes de votre commerce me soutient dans mes longues infirmités.

A M. MARMONTEL[1].

Le 16 juin 1749.

Il n'entre[2], Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fit

« pensées. La franchise de Voltaire est plus maligne, et celle de Montaigne plus « naïve, » etc., etc.

1. Marmontel (Jean-François), littérateur français, né en 1723, mort en 1799. Ses *Mémoires* racontent les dures et touchantes épreuves de ses débuts; sa reconnaissance pour Voltaire, qui l'a soutenu et produit, fait honneur à son cœur. Lauréat, puis membre de l'Académie française, auteur de tragédies, d'opéras, de romans, de contes soi-disant moraux, à peine parle-t-on aujourd'hui de ses *Incas* et de *Bélisaire*, qui eurent tant de vogue. Ses *Éléments de littérature* seuls survivent et méritent encore d'être lus et étudiés.

2. Il dit vrai : elles n'y entrent pas, elles en partent.

ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'*Aristomène* est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défauts?); mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique entend mal son métier, quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines, de très odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'*Inès* de M. de la Motte; mais, dans aucune, il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? les satires passent, comme dit le grand Racine, et les bons écrits qu'elles attaquent demeurent; mais il demeure aussi quelque chose de ces satires, c'est la haine et le mépris que leurs auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talents, et de très grands talents, au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très pénible, et souvent très mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devraient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui

passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant, c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner longtemps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

A FRÉDÉRIC, ROI DE PRUSSE.

A Lunéville en Lorraine, ce 31 août 1749.

Sire, j'ai le bonheur de recevoir votre lettre datée de votre Tusculum de *Sans-Souci*[1], du Linterne de Scipion. Je suis bien consolé que mon *agonie* vous amuse. Ceci est le chant du cygne; je fais les derniers efforts. J'ai achevé l'esquisse entière de *Catilina,* telle que Votre Majesté en a vu les prémices dans le premier acte. J'ai depuis commencé la tragédie d'*Électre*[2], que je voudrais bien venir au plus vite achever à *Sans-Souci.* Je roule aussi de petits projets dans ma tête, pour donner plus de force et d'énergie à notre langue, et je pense que si Votre Majesté voulait m'aider, nous pourrions faire l'aumône à cette langue française, à cette gueuse pincée et dédaigneuse qui se complaît dans son indigence. Votre Majesté saura qu'à la dernière séance de notre Académie, où je me trouvai pour l'élection du maréchal de Belle-Ile, je proposai cette petite question : Peut-on dire *un homme soudain dans ses transports, dans ses résolutions, dans sa colère,* comme on dit *un événement soudain?* « Non, répondit-on; car *soudain* n'appartient qu'aux choses inanimées. — Eh, messieurs! l'éloquence ne consiste-

1. Le *Sans-Souci* auquel la fable d'Andrieux a fait une célébrité :

« Sur le riant coteau par le prince choisi
« S'élevait le moulin du meunier *sans souci.*
« *Sans souci* !... Ce doux nom d'un favorable augure.....
« Frédéric le trouva conforme à ses projets,
« Et du nom d'un moulin honora son palais, » etc.

2. *Oreste.*

t-elle pas à transporter les mots d'une espèce dans une autre? N'est-ce pas à elle d'animer tout? Messieurs, il n'y a rien d'inanimé pour les hommes éloquents. » J'eus beau faire, Sire, Fontenelle, le cardinal de Rohan, mon ami [1] l'ancien évêque de Mirepoix, jusqu'à l'abbé d'Olivet, tout fut contre moi. Je n'eus que deux suffrages pour mon *soudain*.

Croit-on, Sire, que si M. Bestucheff, ou Bartenstein, disait de Votre Majesté :

« Profond dans ses desseins, soudain dans ses efforts,
« De notre politique il rompt tous les ressorts ; »

croit-on, dis-je, que Bartenstein, ou Bestucheff, s'exprimât [2] d'une manière peu correcte? Si on laisse faire l'Académie, elle appauvrira notre langue, et je propose à Votre Majesté de l'enrichir. Il n'y a que le génie qui soit assez riche pour faire de telles entreprises. Le purisme est toujours pauvre.

Autre affaire. Il a plu à mon cher *Isaac-Onitz*, fort aimable chambellan de Votre Majesté, et que j'aime de tout mon cœur, d'imprimer que j'étais très mal dans votre cour. Je ne sais pas trop sur quoi fondé, mais la chose est moulée, et je le pardonne de tout mon cœur à un homme que je regarde comme le meilleur enfant du monde. Mais, Sire, si le maître de la chapelle du pape avait imprimé que je ne suis pas bien auprès du pape, je demanderais des *agnus* et des bénédictions à Sa Sainteté. Votre Majesté m'a daigné donner des pilules qui m'ont fait beaucoup de bien : c'est un grand point ; mais si elle daigne m'envoyer une demi-aune de ruban noir, cela me servirait mieux. Le roi auprès de qui je suis ne peut m'empêcher de courir vous remercier. Personne ne pourra me

1. « Ami », lisez « ennemi » ; ils ne pouvaient se souffrir. Boyer, évêque de Mirepoix, l'avait empêché une première fois d'entrer à l'Académie, et avait fait tout ce qu'il avait pu pour l'en écarter encore en 1746. Voltaire ne le lui pardonna jamais. Il fut plus clément plus tard pour l'abbé Trublet.

2. *S'exprimât* correspond à *si Bestucheff disait*, et non au présent *croit-on*, qui est en tête de la phrase. De même dans ce vers de l'*Andromaque* de Racine :

« On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère. »

Essuyât correspond non au présent *on craint*, mais, ce qui est plus hardi encore à l'imparfait *que s'il vivait*, qui n'est même pas exprimé, mais qui est dans la pensée.

retenir. Ce n'est pas assurément que j'aie besoin d'être mené en laisse par vos faveurs; et je vous jure que j'irai bien me mettre aux pieds de Votre Majesté, sans ficelle et sans ruban. Mais je peux assurer Votre Majesté que le souverain de Lunéville[1] a besoin de ce prétexte pour n'être pas fâché contre moi de ce voyage. Il a fait une espèce de marché avec Mme du Châtelet, et je suis, moi, une des clauses du marché. Je suis logé dans sa maison, et tout libre qu'est un animal de ma sorte, il doit quelque chose au beau-père de son maître. Voilà mes raisons, Sire. J'ajouterai que je vous étais tendrement attaché, avant qu'aucun de ceux que vous avez comblés de vos bienfaits eût été connu de Votre Majesté, et je vous demande une marque qui puisse apprendre à Lunéville et sur la route de Berlin que vous daignez m'aimer. Permettez-moi encore de dire que la charge[2] que je possède auprès du roi mon maître, étant un ancien office de la couronne qui donne les droits de la plus ancienne noblesse, est non seulement très compatible avec cet honneur que j'ose demander, mais m'en rend plus susceptible. Enfin c'est l'*Ordre du mérite*, et je veux tenir mon *mérite* de vos bontés. Au reste, je me dispose à partir le mois d'octobre; et, que j'aie du *mérite* ou non, je suis à vos pieds.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

1749.

« Ne crois pas m'échapper, consul que je dédaigne;
« Tyran par la parole, il faut finir ton règne[3]. »

Mon cher maître, ce *tyran par la parole* est-il ou une hardiesse heureuse, ou une témérité condamnable? mettez, s'il vous plaît, votre avis au bas de ce billet. V.

1. Stanislas Ier, ex-roi de Pologne, père de Marie Leczinska, reine de France, souverain viager de Lorraine, et dont Voltaire était un des familiers.
2. Celle de gentilhomme ordinaire de la chambre.
3. Variante de *Rome sauvée*.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Versailles, janvier 1750.

Il n'y a point de vraie tragédie d'*Oreste* sans les cris de Clytemnestre. Si cette viande grecque est trop dure pour les estomacs des petits-maîtres de Paris, j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que Clytemnestre s'en aille et laisse là son mari, l'urne, le meurtrier, et aille bouder chez elle, cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs, je l'avoue, entre les sœurs; surtout quand une Gaussin[1] parle, il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs est une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné d'étendue à la scène de l'urne; elle est étranglée à la lecture. Il semble que tous les personnages soient hâtés d'aller; mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'Aumont. On répète *Oreste* dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaisir de venger Sophocle, mais surtout pour faire ma cour; car ce n'est qu'à vous que je la veux faire, et je ne suis ici qu'en retraite.

A MADEMOISELLE CLAIRON[2].

Le 12 janvier au soir[3], 1750.

Vous avez été admirable; vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art, et le rôle d'Électre est certainement votre triomphe; mais je suis père, et, dans le plaisir extrême que je ressens des compliments que tout un public enchanté fait à ma fille, je lui ferai encore quelques petites observations pardonnables à l'amitié paternelle.

1. Tragédienne qui avait contribué jadis au succès de *Zaïre*.
2. Célèbre tragédienne, morte en 1803.
3. Après la première représentation d'*Oreste*.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits comme :

« Sans trouble, sans remords, Égisthe renouvelle
« De son hymen affreux la pompe criminelle....
« Vous vous trompiez, ma sœur ; hélas ! tout nous trahit, » etc.

Vous ne sauriez croire combien cette adresse met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

« L'innocent doit périr, le crime est trop heureux, »

vous n'appuyez pas assez. Vous dites *l'innocent doit périr* trop lentement, trop langoureusement. L'impétueuse Électre ne doit avoir, en cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité, et éclatant. Au dernier hémistiche pesez sur *cri, le crime est trop heureux;* c'est sur *cri* que doit être l'éclat. Mlle Gaussin m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur *fou*; *la foudre va partir*. « Ah ! que ce *fou* est favorable ! » m'a-t-elle dit.

« La nature en tout temps est funeste en ces lieux.... »
(Acte V, scène II.)

Vous avez mis l'accent sur *fu*, comme Mlle Gaussin sur *fou;* aussi a-t-on applaudi ; mais vous n'avez pas encore assez fait résonner cette corde.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir. Melpomène ; portez-vous bien.

A LA MÊME.

Janvier 1750.

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un changement très léger, mais qui est très important. Je ne crois pas m'aveugler ;

je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la [1] rend à vos talents. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise vous dit :

« Pammène nous conjure
« De ne point approcher de sa retraite obscure;
« Il y va de ses jours... »,

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah* très douloureux :

« Ah!... que m'avez-vous dit!
« Vous vous êtes trompée.... »
(Acte II, scène VII.)

En observant ces petits artifices de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Électre, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une âme noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talents.

1. Ce *la* est une faute selon la grammaire. Voltaire en fait souvent de semblables.

A MADAME DENIS[1].

A Clèves, juillet 1750[2].

C'est à vous, s'il vous plaît, ma nièce,
Vous, femme d'esprit sans travers,
Philosophe de mon espèce,
Vous qui, comme moi, du Permesse
Connaissez les sentiers divers;
C'est à vous qu'en courant j'adresse
Ce fatras de prose et de vers,
Ce récit de mon long voyage :
Non tel que j'en fis autrefois,
Quand, dans la fleur de mon bel âge,
D'Apollon je suivais les lois;
Quand j'osai, trop hardi peut-être,
Aller consulter à Paris,
En dépit de nos beaux esprits,
Le dieu du goût, mon premier maître.

Ce voyage-ci n'est que trop vrai, et ne m'éloigne que trop de vous. N'allez pas vous imaginer que je veuille égaler Chapelle[3] qui s'est fait, je ne sais comment, tant de réputation pour avoir été de Paris à Montpellier, et en terre papale, et en avoir rendu compte à un gourmand.

Ce n'était pas peut-être un emploi difficile
De railler monsieur d'Assouci :
Il faut une autre plume, il faut un autre style,
Pour peindre ce Platon, ce Solon, cet Achille
Qui fait des vers à Sans-Souci.
Je pourrais vous parler de ce charmant asile,
Vous peindre ce héros, philosophe et guerrier,
Si terrible à l'Autriche, et pour moi si facile;
Mais je pourrais vous ennuyer.

1. Une des nièces de Voltaire, qui lui tint compagnie jusqu'à sa mort. Elle n'approuvait guère, et ne voulut pas, malgré les belles offres de son oncle, partager un tel voyage. La suite prouva qu'elle avait raison ; elle ne paya que trop cher l'envie qu'elle eut d'aller le chercher. On verra plus loin les avanies qu'ils eurent tous deux à subir pour sortir des pays prussiens.

2. Ici commence le roman du voyage à Berlin, entrepris sous de si brillants auspices, et qui se termina pour Voltaire d'une façon si tragi-comique.

3. Contemporain et ami de Boileau, de Racine et de Molière, connu seulement aujourd'hui par la relation qu'il fit avec Bachaumont de son voyage en

D'ailleurs, je ne suis pas encore à sa cour, et il ne faut rien anticiper. Je veux de l'ordre jusque dans mes lettres. Sachez donc que je partis de Compiègne le 25 juillet, prenant ma route par la Flandre, et qu'en bon historiographe et en bon citoyen, j'allai voir en passant les champs de Fontenoi, de Raucoux et de Lawfeld. Il n'y paraissait pas; tout cela était couvert des plus beaux blés du monde; les Flamands et les Flamandes dansaient comme si de rien n'eût été.

Durez, jeux innocents de ces peuples grossiers;
Régnez, belle Cérès, où triompha Bellone;
Campagnes, qu'engraissa le sang de nos guerriers,
J'aime mieux vos moissons que celle des lauriers;
La vanité les cueille, et le hasard les donne.
Oh! que de grands projets par le sort démentis!
O victoires sans fruit! ô meurtres inutiles!
Français, Anglais, Germains, aujourd'hui si tranquilles,
Faillait-il s'égorger pour être bons amis?

J'ai été à Clèves, comptant y trouver des relais que tous les bailliages fournissent, moyennant un ordre du roi de Prusse, à ceux qui vont philosopher à Sans-Souci auprès du Salomon du Nord, et à qui le roi accorde la faveur de voyager à ses dépens; mais l'ordre du roi de Prusse était resté à Wesel entre les mains d'un homme qui l'a reçu, comme les Espagnols reçoivent les bulles du pape, avec le plus profond respect, et sans en faire aucun usage. Je me suis donc arrêté quelques jours dans le château de cette princesse que Mme de la Fayette a rendue si fameuse[1]:

Mais de cette héroïne et du duc de Nemours
On ignore en ces lieux la galante aventure;
Ce n'est pas ici, je vous jure,
Le pays des romans, ni celui des amours.

C'est dommage, car le pays semble fait pour les princesses de Clèves; c'est le plus beau lieu de la nature, et l'art a encore ajouté à sa situation. C'est une vue supérieure à celle de Meu-

Provence et en Languedoc, « charmant badinage », comme Voltaire l'a qualifiée ailleurs. Voir sur Chapelle et Bachaumont, et sur ce voyage, les *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve, T. XI.

1. La *Princesse de Clèves*, roman de Mme de La Fayette.

don; c'est un terrain planté comme les Champs-Élysées et le Bois de Boulogne, c'est une colline couverte d'allées d'arbres en pente douce. Un grand bassin reçoit les eaux de cette colline; au milieu s'élève une statue de Minerve. L'eau de ce premier bassin est reçue dans un second, qui la renvoie à un troisième, et le bas de la colline est terminé par une cascade ménagée dans une vaste grotte en demi-cercle; la cascade laisse tomber ses eaux dans un canal qui va arroser une vaste prairie et se joindre à un bras du Rhin. Mlle de Scudéri et La Calprenède auraient rempli de cette description un tome de leurs romans; mais moi, historiographe, je vous dirai seulement qu'un certain prince, Maurice de Nassau, gouverneur, de son vivant, de cette belle solitude, y fit presque toutes ces merveilles. Il s'est fait enterrer au milieu des bois, dans un grand diable de tombeau de fer, environné de tous les plus vilains bas-reliefs du temps de la décadence de l'empire romain, et de quelques monuments gothiques, plus grossiers encore. Mais le tout serait quelque chose de fort respectable pour ces esprits profonds qui tombent en extase à la vue d'une pierre mal taillée, pour peu qu'elle ait deux mille ans d'antiquité.

Un autre monument antique, c'est le reste d'un grand chemin pavé, construit par les Romains, qui allait à Francfort, à Vienne et à Constantinople. Le Saint-Empire, dévolu à l'Allemagne, est un peu déchu de sa magnificence; on s'embourbe aujourd'hui en été dans l'auguste Germanie. De toutes les nations modernes, la France et le petit pays des Belges sont les seuls qui aient des chemins dignes de l'antiquité. Nous pouvons surtout nous vanter de passer les anciens Romains en cabarets, et il y a encore certains points dans lesquels nous les valons bien; mais enfin pour les monuments durables, utiles, magnifiques, quel peuple approche d'eux? Quel monarque fait dans son royaume ce qu'un proconsul faisait dans Nîmes et dans Arles?

Parfaits dans le petit, sublimes en bijoux,
Grands inventeurs de rien, nous faisons des jaloux.
Élevons nos esprits à la hauteur suprême

Des fiers enfants de Romulus :
Ils faisaient plus cent fois pour des peuples vaincus
Que nous ne faisons pour nous-même.

Enfin, malgré la beauté de la situation de Clèves, malgré le chemin des Romains; en dépit d'une tour qu'on prétend bâtie par Jules César, ou au moins par Germanicus; en dépit des inscriptions d'une vingt-sixième légion qui était ici en quartier d'hiver; en dépit des belles allées plantées par le prince Maurice, et de son grand tombeau de fer; en dépit enfin des eaux minérales découvertes ici depuis peu, il n'y a guère d'affluence à Clèves. Les eaux y sont cependant aussi bonnes que celles de Spa et de Forges, et on ne peut avaler de petits atomes de fer dans un plus beau lieu. Mais il ne suffit pas, comme vous savez, d'avoir du mérite pour avoir la vogue : l'utile et l'agréable sont ici; mais ce séjour délicieux n'est fréquenté que par quelques Hollandais que le voisinage et le bas prix des vivres et des maisons y attirent et qui viennent admirer et boire.

J'y ai retrouvé avec une très grande satisfaction un célèbre poète hollandais qui nous a fait l'honneur de traduire élégamment en batave, et même vers pour vers, nos tragédies, bonnes ou mauvaises. Peut-être un jour viendra que nous serons réduits à traduire les tragédies d'Amsterdam; chaque peuple a son tour.

Les dames romaines qui allaient au théâtre de Pompée ne se doutaient pas qu'un jour au milieu des Gaules, dans un petit bourg nommé Lutèce, on ferait de meilleures pièces qu'à Rome.

L'ordre du roi pour les relais vient enfin de me parvenir : voilà mon enchantement pour la princesse de Clèves fini, et je pars pour Berlin.

J'ai d'abord passé par Wesel, qui n'est plus ce qu'elle était quand Louis XIV la prit en deux jours, en 1672, sur les Hollandais. Elle appartient aujourd'hui au roi de Prusse, et c'est une des plus belles fortes places de l'Europe. C'est là qu'on commence à voir de ces belles troupes que Frédéric II forma sans vouloir s'en servir, et que Frédéric le Grand a rendues si

utiles à ses intérêts et à sa gloire. Le premier coup d'œil surprend toujours.

D'un regard étonné, j'ai vu sur ces remparts
Ces géants court-vêtus, automates de Mars,
Ces mouvements si prompts, ces démarches si fières,
Ces moustaches, ces grands bonnets,
Ces habits retroussés, montrant de gros derrières
Que l'ennemi ne vit jamais.

Bientôt après, j'ai traversé les vastes, et tristes, et stériles, et détestables campagnes de la Westphalie.

De l'âge d'or, jadis vanté,
C'est la plus fidèle peinture;
Mais toujours la simplicité
Ne fait pas la belle nature.

Dans de grandes huttes qu'on appelle maisons, on voit des animaux qu'on appelle hommes, qui vivent le plus cordialement du monde pêle-mêle avec d'autres animaux domestiques. Une certaine pierre dure, noire et gluante, composée, à ce qu'on dit, d'une espèce de seigle, est la nourriture des maîtres de la maison. Qu'on plaigne après cela nos paysans, ou plutôt qu'on ne plaigne personne; car, sous ces cabanes enfumées, et avec cette nourriture détestable, ces hommes des premiers temps sont sains, vigoureux et gais. Ils ont tout juste la mesure d'idées que comporte leur état.

Ce n'est pas que je les envie :
J'aime fort nos lambris dorés;
Je bénis l'heureuse industrie
Par qui nous furent préparés
Cent plaisirs par moi célébrés,
Frondés par la cagoterie,
Et par elle encor savourés.
Mais sur les huttes des sauvages
La nature épand ses bienfaits;
On voit l'empreinte de ses traits
Dans les moindres de ses ouvrages.
L'oiseau superbe de Junon,
L'animal chez les Juifs immonde,
Ont du plaisir à leur façon,
Et tout est égal en ce monde.

Si j'étais un vrai voyageur, je vous parlerais du Wéser et de l'Elbe, et des campagnes fertiles de Magdebourg, qui étaient autrefois le domaine de plusieurs saints archevêques, et qui se couvrent aujourd'hui des plus belles moissons (à regret sans doute) pour un prince hérétique; je vous dirais que Magdebourg est presque imprenable; je vous parlerais de ses belles fortifications, et de sa citadelle construite dans une île entre deux bras de l'Elbe, chacun plus large que la Seine ne l'est vers le Pont-Royal. Mais, comme ni vous ni moi n'assiégerons jamais cette ville, je vous jure que je ne vous en parlerai jamais.

Me voici enfin dans Potsdam. C'était sous le feu roi la demeure de Pharasmane[1]: une place d'armes et point de jardin; la marche du régiment des gardes pour toute musique, des revues pour tout spectacle, la liste des soldats pour bibliothèque. Aujourd'hui c'est le palais d'Auguste, des légions et des beaux esprits, du plaisir et de la gloire, de la magnificence et du goût, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

A Potsdam, ce 24 juillet 1750.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin; j'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une méprise m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureusement ni la duchesse de Clèves[2] ni le duc de Nemours n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers; j'aurais dû consacrer ces quinze jours à Aurélie[3], et je ne les ai employés qu'à me donner des indigestions. Je vous fais ma confession, mes anges. Enfin me voici dans ce

1. Personnage de la *Rhadamiste* de Crébillon, qui déclare que la nature, en de certains climats,

« Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats! »

2. Allusion à *la Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette.

3. Épouse de Catilina, dans *Catilina ou Rome sauvée*, tragédie à laquelle Voltaire travaillait encore.

séjour autrefois sauvage, et qui est aujourd'hui aussi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poète, grandeur et grâces, grenadiers et Muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant est très vrai, et tout cela ne m'est pas plus précieux que nos petits soupers. Il faut avoir vu Salomon dans sa gloire; mais il faut vivre auprès de vous, avec M. de Choiseul et M. l'abbé de Chauvelin. Que cette lettre, je vous en prie, soit pour eux; qu'ils sachent à quel point je les regrette, même quand j'entends Frédéric le Grand. Je suis tout honteux d'avoir ici l'appartement de M. le maréchal de Saxe. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir,
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Est-ce auprès du Bois de Boulogne? est-ce à Plombières? est-ce à Paris? Mme d'Argental a-t-elle eu besoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de savoir. On m'a mandé que *l'Esprit et le Sentiment* de Mme de Graffigni avait réussi. Ma troupe a joué chez moi *Jules César*. Mais je ne sais point ce que font mes anges; j'ai attendu, pour leur écrire, que je fusse un peu stable, et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu, mes anges; mon Frédéric le Grand fait un peu de tort à Aurélie. Il prend mon temps et mon âme. La caverne d'Euripide vaut mieux, pour faire une tragédie, que les agréments d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poemata tragica et omnes has nugas,* jusqu'au dernier moment de ma vie.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 24 août 1750.

Mon destin me suit partout. D'Arnaud fait des stances à la glace, et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinois veulent avoir de l'esprit, parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales? On y prend pour du vin de Beaune le vinaigre que les marchands de Liège vendent fort cher; et en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de Dieu fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer *Rome sauvée*. Vous ne vous douteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince Henri, frère du roi, et la princesse Amélie, sa sœur, récitent très bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et, quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon âme, qui ne sait plus où elle en est.

A LA MÊME.

A Potsdam, le 28 octobre 1750.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire[1] : c'est précisément parce que je

1. En 1746, Voltaire avait obtenu une charge de gentilhomme de la chambre et

suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien; j'aurais moins l'air de la flatterie; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois avait assurément bien raison; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers; je suis son grammairien, et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la soirée finit par un souper agréable. Il arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur Louis XIV. Je ferai venir de Leipsick les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce *Siècle de Louis XIV*, que peut-être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à Duclos[1] après son *Histoire de Louis XI*. S'il est mon successeur en *historiographerie*, comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi, un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'*Histoire* de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir

le titre d'historiographe de France, « titre fort différent de celui d'historien, » a-t-il dit lui-même ; car l'un doit toujours dire, et l'autre parer ou quelquefois taire la vérité.

1. Moraliste et historien français, historien de *Louis XI* justement oublié, consulté encore pour ses peintures des mœurs et de la société du XVIII siècle, ouvrage intitulé *Considérations sur les mœurs de ce siècle* (1751), et souvent réimprimé.

l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père, de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique, et qu'il a laissé de beaux monuments. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité dont ses descendants retirent des avantages solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin je lui ai dit : « C'est votre grand-père, ce n'est pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; » et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse, et rend la journée pleine; mais, ma chère enfant, ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets, sans remords, et sans amertume.

A LA MÊME.

A Berlin, au château, le 26 décembre 1750.

Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis : « Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? » Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans *Phaëton*. Mlle Astrua est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent; comment partir? Le char d'Apollon s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome, de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie *Rome* en tragédie, par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du

moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'Aurélie. Vous autres femmes vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, mesdames, Cicéron et Caton ne sont pas galants ; César et Catilina n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'Olivet de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre, et son *Cicéron*, et lisez *Rome sauvée* dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en Caton et en Cicéron nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au *Siècle de Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstedt. Variété, c'est ma devise. J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, ce sont les belles-lettres qui la donnent.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet 1751.

Je viens de lire *Manlius*[1]. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la *Conjuration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de Saint-Réal, et en voici, je crois, les raisons :

1° La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2° Manlius est d'abord le premier personnage, ensuite Servilius le devient.

1. Tragédie de d'Aubigny de Lafosse, jouée en 1698, et dont Talma fit plus tard le succès.

3° Manlius, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé Rutile (qu'on ne connaît pas, et qui fait l'entendu sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir Servilius dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez les cartouchiens[1]. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de Manlius, qui doit être un chef impérieux et absolu.

4° La femme de Servilius devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père; et Servilius l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5° Cette faiblesse de Servilius fait toute la pièce, et éclipse absolument Manlius, qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6° Valérie, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécile de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que Manlius.

7° Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres : le sénat manque honteusement de parole à Valérie.

8° Manlius une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que, dans une tragédie, il faut que le dénouement soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle saccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas? Catilina fera-t-il égorger Cicéron, ou Cicéron le fera-t-il pendre? quel parti prendra César? que feront Aurélie et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, et l'on voit de moment en moment Rome, Catilina, Cicéron dans le plus grand danger. Le père d'Aurélie arrive, Catilina prend

1. La bande de Cartouche, voleur et assassin du temps.

le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif, que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme Rutile, de tuer un sénateur romain sur ce qu'il a paru un peu rêveur; proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne sais si je me trompe, mais j'ose croire que la pièce de *Rome sauvée* a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'Aurélie soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père, elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité ; mais je les supplie encore très instamment de mettre un très long intervalle entre *Manlius* et *Rome sauvée;* on serait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

Ce considéré, messeigneurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU[1].

A Berlin, le 31 août 1751.

Mon *héros*, un domestique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaisir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance, que moi, qui suis *prime-sautier*, comme dit Montaigne, je partirais sur-le-champ pour venir vous remercier, si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans[2] que pour vos calvinistes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous,

1 Duc de Fronsac, arrière-petit-neveu du cardinal, héros de Fontenoy, alors maréchal et gouverneur de la Guyenne et de la Gascogne, plus tard vainqueur de Mahon ; membre de l'Académie française, mort en 1788.

2. Sa tragédie de *Mahome*.

j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce[1] aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la Fronde. Heureusement, les conspirations sont passées de mode; heureusement pour l'État s'entend, et très malheureusement pour le théâtre. il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très françaises, et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation, mais il faut dire pourtant à son honneur qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma *Rome sauvée* fût jouée aussi souvent que *Zaïre;* mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer Cicéron et César; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne sais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillé de mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune discussion, quoique j'en aie bien envie. J'ai envoyé ma *Rome* par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Écosse, tout propre à se charger de ma conspiration de Catilina; vous en jugerez; ainsi je laisse là tous les raisonnements que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser, en vous envoyant quelques petits morceaux du *Siècle de Louis XIV*. C'est ce *Siècle* qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition; je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du *Siècle,* une autre de mes anciennes sottises, qu'on réimprime et que je dirige, des *Rome sauvée* à la traverse, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne serez-vous pas fâché de voir mon *Siècle*.

Dites-moi, je vous en prie, monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer dans son pays l'histoire de son pays. M. d'Aguesseau tyrannisait la lit-

1. *Catilina ou Rome sauvée.*

térature quand je quittai Paris; et vous sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à Boyer, très vénérable d'ailleurs, mais qui a très peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à M. le Dauphin et à Mme la Dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon *Siècle*. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlements, de l'Église, des sectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde Mme de Montespan, et Mme de Maintenon, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer des faits. Il faut faire sentir ce que les suites très mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise condition du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs, peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de Louis XIV un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement *grand* que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'*Histoire du Siècle* jusqu'au temps présent, dans un *Tableau* raccourci *de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht jusqu'en* 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de Fleuri comme je crois, en ma conscience, qu'il doit l'être? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau, presque point de détails; j'ai voulu seulement montrer comme

on a ou suivi ou changé les vues de Louis XIV, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie; et, comme j'ai commencé son *Siècle* par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé, excepté vous et M. le maréchal de Belle-Ile, mais sans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper; mais je me flatte que, si le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en serait pas mécontent.

Enfin, malgré tous mes soins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage est telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle, et que ce qui passerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagements et toutes les précautions possibles, que je parusse trop libre en France, jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très heureuse; mais je me flatte de ne point déplaire, surtout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet *Essai sur Louis* XIV, et par les anecdotes où je dis des choses très fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'Anne d'Autriche.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites, pourquoi je suis en Prusse; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire, dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse, comptant ensuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le *Siècle de Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam: les grands yeux bleus du roi, et son doux sourire, et sa voix de sirène, ses cinq batailles, son goût extrême pour la retraite et

pour l'occupation, et pour les vers, et pour la prose, enfin des bontés à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier, tout cela me renverse la cervelle. Je me donneà lui par passion, par aveuglement, et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi, ni Mme de Pompadour prissent seulement garde à moi, et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais : « Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins ? » J'étais en France harcelé, ballotté, persécuté depuis trente ans. Je me trouve ici tranquille ; je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé ; j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre ; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an ; et je vous avoue que, sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si longtemps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné ; ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix, et vingt mille francs de pension? Parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée ; mais la vie de Potsdam qui est délicieuse pour moi, serait affreuse pour une femme ; ainsi me voilà malheureux dans mon bonheur, chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma sensibilité et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'est cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Vous me dites que vous devenez vieux ; vous ne le serez jamais ; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne sent jamais la langueur de l'âge. — C'est moi, indigne, qui le suis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de

profiter des charmes des rois et des maréchaux de Richelieu. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il me trouvera fort bien sans dents; mais voyez la belle conversation quand on ne peut plus articuler! On meurt ainsi en détail, après avoir vu mourir presque tous ses amis, et le songe pénible de la vie est bientôt fini.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 décembre 1751.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires, et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du *Siècle de Louis XIV,* corrigés à la main. Point de privilège, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilège n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilège et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait la cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse? je vous répète que cette clef de chambellan, que je ne porte jamais, n'est qu'un bénéfice simple; que je n'ai point fait de serment; que ma croix est un joujou auquel je préfère mon écritoire; en un mot, je ne suis point naturalisé Vandale, et j'ose croire que ceux qui liront l'*Histoire de Louis XIV* verront bien que je suis Français. Cela est étrange qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres, sans soulever nos compatriotes! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. *Le Meunier, son fils et l'âne*[1] n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

1. La fable de La Fontaine, que tout le monde connait et dont la morale est:

« On ne peut contenter tout le monde et son père. »

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait quatre vers français. Des gens que je n'ai jamais connus m'écrivent : « Comme vous êtes l'ami du roi de Prusse, je vous prie de faire ma fortune. » Un autre m'envoie un paquet de rêveries; il me mande qu'il a trouvé la pierre philosophale, et qu'il ne veut dire son secret qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui mande que c'est le roi qui a la pierre philosophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans la plus parfaite indifférence, me reprochent tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent et qui me consolent; elles font le charme de ma vie.

A M. LE PRÉSIDENT HÉNAULT[1].

A Berlin, le 8 janvier 1752

Une des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, c'est d'être instruit; j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur-le-champ de la plupart de vos remarques[2]; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

Je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie. Il y a, d'ailleurs, dans ce vaste

1. Magistrat, poète, puis historien, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mort en 1770. Détail curieux et généralement ignoré : un vers latin bien souvent reproduit en tête d'abrégés, et qu'on ne manque jamais d'attribuer à quelque ancien :

« Indocti discant et ament meminisse periti »,

est de lui. Il l'a traduit de Pope, et en a fait comme l'épigraphe de son *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France* (1744).

2. Sur le *Siècle de Louis XIV*.

tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses dans un seul petit volume qu'il n'y en a dans les vingt tomes de Lamberti[1]. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé jusqu'à présent le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même: « Philippe V sera-t-il roi? sera-t-il chassé d'Espagne? la Hollande sera-t-elle détruite? Louis XIV succombera-t-il? » En un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion. Les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable, et les disputes théologiques ridicules; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre; les gens sages doivent m'approuver.

La liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée, si j'avais pu travailler à Paris; je me serais plus étendu sur tous les arts; c'était mon principal objet; mais que puis-je à Berlin?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que Louis XIV paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

1. Historien, chroniqueur oublié.

Oserais-je vous supplier, monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume? ce serait un second bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais [1], mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous; vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres, puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

A MADAME DENIS.

A Berlin, le 18 janvier 1752

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du *Siècle de Louis XIV* ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle; cette méthode serait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait François Ier, ou saint François, d'avec un Français? ne se croirait-il pas en droit de prononcer il voy*oit*, il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait?* Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a;* pourquoi? parce qu'on prononçait durement tous ces *o* autrefois; parce que voy*oit*, lis*oit*, rimait avec expl*oit*[2].

1. Le *Palais* n'est plus; mais la *maisonnette,* c'est-à-dire le *Siècle de Louis XIV,* vit et vivra. Les rectifications historiques qu'on a pu y faire n'empêcheront pas que le souffle qui y règne dans tous les sens ne fasse du *Siècle de Louis XIV* le code de l'esprit moderne.

2. Dans ses *Remarques sur la langue françoise* (1647), Vaugelas traite déjà de la prononciation en *ai* ou en *oi* (oua) de la diphthongue *oi*. A cette époque, bien qu'écrivant toujours *oi*, on abandonnait la prononciation *oua,* son emphatique et sonore, au barreau qui y produisait des effets de bouche.

Racine, pour s'en moquer, écrivait dans les *Plaideurs* :

« Va, je t'achèterai le *Praticien françois* (ouas)
« Mais, diantre ! il ne faut pas déchirer les exploits (ouats).
. . . . . .
« Tenez : voilà le cas qu'on fait de votre exploit (ouat).
« Comment ! c'est un expl*oit* que ma fille lis*oit* (ouat). »

Aujourd'hui encore, la tradition comique veut que les acteurs prononcent lis*ouat* comme expl*ouat*. Et le public de rire ! Au XVIIe siècle, la prononcia-

Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

A LA MÊME.

A Potsdam, le 3 mars 1752.

J'ai réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord Tyrconnell mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Mme de Tyrconnell aura fait un cruel voyage; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque Madame est morte! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'Orléans est mort! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappants : ils étonnent, le premier moment; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *serre* et on avance, n'a eu que trop raison.

Darget[1] part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aie encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domestique français qui m'était bien nécessaire; c'est un jeune Picard qui

tion *ai* prenait le dessus. On écrivait toujours *oi*, mais on en était venu à prononcer je *dais*, tu *dais*, il *dait*, pour je *dois*, etc.; je *crais*, tu *crais*, pour je *crois*; il fait *fraid* pour il fait *froid*; je *vais*, tu *vais*, il *vait*, pour je *vois*, tu *vois*.

Le bon sens prévalut, et la prononciation distingua; mais les imprimeurs s'obstinèrent et ne voulurent pas écrire *ai*, bien que l'on prononçât *ai*. Voltaire fut aussi entêté qu'eux : il persista à vouloir qu'on écrivit *ai*, quand on prononçait *ai*, et *oi* quand on prononçait *oua* : Franç*ais*, natif de la France; et saint Franç*ois*, Franç*ois* Ier, etc., etc. Je lis*ais*, tu lis*ais*, etc.; je reç*ois*, tu reç*ois*, etc. Il obtint à la longue gain de cause, sur cette minutie, comme sur des questions d'un ordre plus élevé, si bien qu'on attacha son nom à cette petite réforme typographique, et qu'on appela cette orthographe nouvelle : l'*orthographe de Voltaire*.

1. Ancien secrétaire de l'envoyé de France Valori, devenu secrétaire de Frédéric II.

s'est mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui, parce qu'il est petit et qu'il n'est que Français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'Alexandre était petit : il m'a répondu qu'Alexandre et le roi de Prusse n'étaient pas Picards. Enfin, il ne me reste plus de domestique de Paris.

Darget dit qu'il veut voir la première représentation de *Rome*[1]; je ne sais si elle sera *sauvée* ou perdue. C'est un grand jour pour le monde oisif de Paris qu'une première représentation; les cabales battent le tambour; on se dispute les loges; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue. Femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés; les cafés sont comblés de gens qui disputent ; la foule est dans la rue, en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu, à Potsdam, mais toujours très affligé de n'être plus au coin du vôtre.

A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN

Potsdam, le 15 avril 1752.

. . . . . .

Je réponds à toutes vos questions. La plupart des anecdotes sur Mlle de Lenclos[2] sont vraies, mais plusieurs sont fausses. L'article de son testament dont vous me parlez n'est point un roman; elle me laissa deux mille francs. J'étais enfant; j'avais fait quelques mauvais vers qu'on disait bons pour mon âge. L'abbé de Châteauneuf[3], frère de celui que vous avez vu ambassadeur à La Haye, m'avait mené chez elle, et je lui avais plu je ne sais comment. Vous devez être persuadé que les lettres qui courent, ou plutôt qui ne courent plus sous son nom,

1. *Rome sauvée*, ou *Catilina*.
2. Ninon de Lenclos.
3 Parrain de Voltaire.

sont au rang des mensonges imprimés. Il est vrai qu'elle m'exhorta à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à n'en pas faire. C'est un métier trop dangereux, et la misérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis et empoisonne trop la vie. La carrière de Ninon, qui ne fit point de vers, est assurément préférable à la mienne.

On pouvait se passer d'écrire en forme sa vie; mais du moins on a observé la bienséance de ne l'écrire que longtemps après sa mort. Les biographes qui ont écrit ma prétendue histoire dont vous me parlez, se sont un peu pressés, et me font trop d'honneur. Il n'y a pas un mot de véritable dans tout ce que ces messieurs ont écrit. Les uns ont dit, d'après l'équitable et véridique abbé Desfontaines, que je ressemblais à Virgile par ma naissance, et que je pouvais dire apparemment comme lui :

« O fortunatos nimium, sua si bona norint,
« Agricolas[1] ! »

Je pense sur cela comme Virgile, et tout me paraît fort égal. Mais le hasard a fait que je ne suis pas né dans le pays des églogues et des bucoliques. Dans une autre Vie qu'on s'est avisé de faire encore de moi, comme si j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parlement de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parlement; mais qu'importe? On ne peut empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sottises, les libraires hollandais de les vendre, et les laquais de les lire.

Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a faite à Paris de mes *Œuvres* bonnes ou mauvaises. C'est de toutes la plus passable; il y a pourtant bien des fautes. Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre chapitres du *Siècle de Louis XIV*, qui est imprimé aujourd'hui séparément. C'est un double emploi; et il est bien vrai, surtout en fait de livres, qu'il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les petites pièces fugitives que vous me demandez.

1. *Georg.*, II, v. 458.

Tous ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés seules, et pour les seuls moments où ils ont été faits. Il est ridicule d'en faire confidence au public.

Comptez que la plupart de toutes ces petites pièces sont des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les nouveaux sonnets d'Italie et nos bouquets pour Iris. On n'a que trop recueilli de ces bagatelles passagères dans toutes les misérables éditions qu'on a données de moi, et auxquelles, Dieu merci, je n'ai aucune part. Soyez persuadé que de même qu'on ne doit pas écrire tout ce que les rois ont fait, mais seulement ce qu'ils ont fait de digne de la postérité ; de même on ne doit imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lu. Avec cette règle honnête, il y aurait moins de livres et plus de goût dans le public. J'espère que la nouvelle édition qu'on a faite à Dresde sera meilleure que toutes les précédentes. Ce sera pour moi une consolation dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

J'aurais voulu supprimer beaucoup de choses qui échappent à l'esprit dans la jeunesse, et que la raison condamne dans un âge avancé. Je voudrais même pouvoir supprimer les vers contre Rousseau [1], qui se trouvent dans l'*Epître sur la Calomnie*, parce que je n'aime à faire des vers contre personne, que Rousseau a été malheureux, et qu'en bien des choses il a fait honneur à la littérature française ; mais il me réduisit, malgré moi, à la nécessité de répondre à ses outrages par des vérités dures. Il attaqua presque tous les gens de lettres de son temps qui avaient de la réputation; ses satires n'étaient pas, comme celles de Boileau, des critiques de mauvais ouvrages, mais des injures personnelles et atroces. Les termes de *bélitre*, de *maroufle*, de *louve*, de *chien*, déshonorent ses épîtres, dans lesquelles il ne parle que de ses querelles. Ces basses grossièretés révoltent tout lecteur honnête homme, et font voir que la jalousie rongeait son cœur du fiel le plus âcre et le plus noir. La comédie de l'*Hypocondre* est de lui ; et c'est apparemment pour décrier Rousseau qu'on a im

1. Voir plus haut, page 9, la note 3, sur J. B. Rousseau.

primé cette sottise. Il avait voulu, à la vérité, la faire jouer à Paris; mais les comédiens n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer. On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 24 juillet 1752.

Vous avez la plus grande raison, vous et vos amis, de presser mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des courriers extraordinaires, et ce qu'on mande par la poste est bientôt su[1]. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence (et il y en a tant d'autres!), il ne faudrait jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte; il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné.

La plus grande des consolations est interdite; je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres, qui sont rares. Voici mon état: Maupertuis a fait discrètement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuse de conspirer contre une puissance dangereuse, qui est l'amour-propre; il débite sourdement que le roi m'ayant envoyé de ses vers à corriger, j'avais répondu: « Ne se lassera-t-il point de m'envoyer son linge sale à blanchir? » Il tient cet étrange discours à l'oreille de dix ou douze personnes, en leur recommandant bien à toutes le secret. Enfin je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter; je ne peux m'éclaircir. Ce n'est pas là une situation bien agréable; mais ce n'est pas tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme nommé La Beaumelle[2], qui est, je crois, de Genève, et qui es

1. Le secret des lettres était violé à la cour de Berlin, comme à celle de France. Frédéric ouvrait toutes les lettres de Voltaire et de Mme Denis.

2. Littérateur, né à Valleraugue (Gard); il avait fini ses études à Genève professé à Copenhague, et s'était établi à Berlin.

envoyé de Copenhague, où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé : *Mes Pensées*, livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. Maupertuis, avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de Sa Majesté. Aussitôt ce La Beaumelle, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le *Siècle de Louis XIV*, qu'il va faire imprimer je ne sais où ; ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots.

Quant à la querelle de Maupertuis et de Kœnig, en voici le sujet :

Ce Kœnig est amoureux d'un problème de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année passée, le voyage de La Haye à Berlin, uniquement pour aller conférer avec Maupertuis sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé Leibnitz, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que Leibnitz avait parlé de la même loi, et combattait son sentiment. Maupertuis, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de Leibnitz.

Le professeur de La Haye lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsick ; et avec cette permission, il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de Maupertuis, et s'appuya de l'autorité de Leibnitz, dont il fit imprimer les fragments qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange :

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsick et ces fragments de Leibnitz, alla se mettre dans la tête que Leibnitz était de son opinion, et que Kœnig avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui Maupertuis, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement, il fait assembler les académiciens pensionnaires dont i distribue les gages ; il

accuse formellement Kœnig d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui, sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux; il ne se trouva pas au jugement; mais il écrivit une lettre à l'Académie, pour demander la grâce du coupable, qui était à La Haye, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre, avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à Mme la princesse d'Orange, dont Kœnig est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi, condamné et flétri, la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embrasse tendrement.

A LA MÊME.

A Berlin, le 18 décembre 1752.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de Wurtemberg; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction que le roi de Prusse me *ferait mourir de chagrin*. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à prendre soin

de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'*on a pressé l'orange;* il faut penser à sauver l'*écorce*. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

Mon ami signifie *mon esclave*.

Mon cher ami veut dire *vous m'êtes plus qu'indifférent*.

Entendez par *je vous rendrai heureux, je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous*.

Soupez avec moi ce soir signifie *je me moquerai de vous ce soir*.

Le dictionnaire peut être long; c'est un article à mettre dans l'*Encyclopédie*.

Sérieusement, cela serre le cœur. Tout ce que j'ai vu est-il possible? se plaire à mettre mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec lui! Dire à un homme les choses les plus tendres, et écrire contre lui des brochures! et quelles brochures! Arracher un homme à sa patrie par les promesses les plus sacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire! Que de contrastes! Et c'est là l'homme qui m'écrivait tant de choses philosophiques, et que j'ai cru philosophe! et je l'ai appelé le *Salomon du Nord!*

Vous vous souvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais rassurée. *Vous êtes philosophe,* disait-il; *je le suis de même*. Ma foi, Sire, nous ne le sommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je serai avec mes pénates et avec vous. L'embarras est de sortir d'ici. Vous savez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en considération de ma santé. Il n'y a pas moyen de dire : « Je vais à Plombières », au mois de décembre.

Il y a ici une espèce de ministre du saint Évangile nommé Pérard, né comme moi en France; il demandait permission d'aller à Paris pour ses affaires; le roi lui fit répondre qu'il connaissait mieux ses affaires que lui-même, et qu'il n'avai nul besoin d'aller à Paris[1].

1. C'est à Jacques de Pérard, de l'Académie de Berlin, que fut faite cette

Ma chère enfant, quand je considère un peu en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelque trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

A M. BAGIEU.

A Berlin, le 19 décembre 1752.

Votre lettre, monsieur, vos offres touchantes, vos conseils, font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à peu près six; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un; je n'avais point apporté d'érysipèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier; mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête, que Pascal et Alexandre n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans, comme Fontenelle. La nature a donné à ce qu'on appelle mon âme un étui des plus minces et des plus misérables. Cependant j'ai enterré presque tous mes médecins, et jusqu'à La Métrie. Il ne me manque plus que d'enterrer Codénius, médecin du roi de Prusse; mais celui-là a la mine de vivre plus longtemps que moi; du moins je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand; je les jette au feu, et je n'en suis pas plus mal[1]. C'est un fort bon homme, il en sait

réponse quelque peu tudesque, et qui fait pressentir, comme toute cette lettre le dénouement brutal du séjour de Voltaire à Berlin.

1. Molière avait répondu à Louis XIV, qui lui avait dit en lui montrant son médecin, M. de Mauvillain : « Voilà donc votre médecin, que vous fait-il ? » — « Sire, nous raisonnons ensemble; il m'ordonne des remèdes; je ne les fais point, et je guéris. » (GRIMAREST, *Vie de Molière*.)

tout autant que les autres; et, quand il voit que mes dents tombent, et que je suis attaqué du scorbut, il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes[1] qui prétendent qu'on peut vivre aussi longtemps que Mathusalem, en se bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à soie dans sa coque; car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne sais pas si ces manufactures-là réussiront; tout ce que je sais, c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles; et quand le vrai printemps sera revenu, je compte bien, si je suis en vie, vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez, si vous voulez[2]. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des sentiments de reconnaissance et d'attachement que vous lui inspirez. Soyez persuadé, monsieur, que, tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.

A M. KŒNIG[3].

Francfort, juin 1753.

Votre *martyr*[4] est arrivé à Francfort dans un état qui lui fait envisager de fort près le pays où l'on saura le principe des choses, et ce que c'est que cette force motrice sur laquelle on raisonne tant ici-bas, mais dont je suis presque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, désabusé des idées fausses que vos adversaires avaient données sur la *vitesse vraie* et sur la *vitesse propre*. Il est plus difficile de se détromper des illusions de ce monde et des sentiments qui nous y attachent jusqu'au dernier moment J'en éprouve d'assez douloureux

1. Maupertuis.
2. M. Bagieu était chirurgien-major des gendarmes du roi Louis XV, et membre de l'Académie de chirurgie.
3. Mathématicien allemand, membre de l'Académie des sciences de Paris, plus tard professeur à La Haye.
4. Voltaire, en épousant la cause de Kœnig, avait hâté sa disgrâce à la cour de Berlin. Voir plus haut, page 176, le récit de sa querelle avec Maupertuis.

pour avoir pris votre parti; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'*a* plus *b* divisé par *z*.

Où en serait le genre humain s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Être suprême? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

Dieu a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins; la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir; mais comme il n'est point du tout nécessaire que nous sachions ce que c'est que la force, et si elle est une propriété essentielle ou non à la matière, nous l'ignorons, et nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a longtemps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de force et la plus grande économie possible; mais que répondraient les partisans de cette opinion à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a longtemps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire, il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux; ils germent en foule de la plus petite semence.

Ce que je vous écrivais il y a près d'un an est bien vrai : les artifices sont, pour les gens de lettres, la plus mauvaise des armes; l'on se croit un politique, et on n'est que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raison, dire la vérité, et s'immoler[1].

Je ne dispute point quand il s'agit de poésie et d'éloquence, c'est une affaire de goût; chacun a le sien; je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles.

Par exemple, monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illustre[2] que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit par des preuves incontestables que non seulement cela est très faux, mais que j'ai fait précisément le contraire.

Lorsqu'on ose insérer dans des feuilles périodiques que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je suis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un seul libraire qui puisse dire que je lui aie jamais vendu le moindre manuscrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne suis-je pas encore forcé de dire que, sans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place, que Sa Majesté le roi mon maître m'a conservée?

1. « Vitam impendere vero...», a dit Juvénal.
2. Frédéric II

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi, et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable[1], c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les Montmorenci et par les Châtillon?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : « Je vous conserve votre pension, et je vous défends de paraître devant moi, » je réponds que celui qui a avancé cette sottise en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit dans les feuilles périodiques que c'est moi qui ai fait imprimer les *Variantes* de la *Henriade* sous le nom de M. Marmontel, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai? que M. Marmontel a fait une *Préface* à la tête d'une des éditions de la *Henriade*, et que c'est M. l'abbé Lenglet Dufresnoi qui avait fait imprimer les *Variantes* auparavant, à Paris, chez Gandouin?

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé *Des beautés de la langue française*, je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom, qui est trop connu.

Lorsqu'on imprime une prétendue lettre de feu milord Tyrconnell, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur, et, puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt[2] de lui faire l'aumône pour le reste de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance.

Lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable à qui je serai

1. Voltaire avait dit, en 1739, dans son mémoire sur la *Satire.* : « Uniquement occupé de l'étude, je ne cherche point la gloire de la naissance. Content, comme Horace, de mes parents, je n'en ai jamais demandé d'autres au ciel... Je me suis consacré à l'étude dès ma jeunesse ; j'ai refusé la charge d'avocat du roi à Paris, que ma famille, qui a exercé longtemps des charges de judicature, voulait m'acheter. En un mot, l'étude fai tous mes titres, tous mes honneurs, toute mon ambition. »

2. Voltaire écrit partout prêt *de* au lieu de prêt à.

attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que, jusqu'ici, on n'a calomnié que pour le passé, et jamais pour l'avenir; que c'est trop *exalter son âme*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question.

Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la *Henriade* honorée de la *Préface* d'un souverain, je réponds qu'il est faux que je m'en sois vanté; qu'il est faux que cette édition existe, et qu'il est faux que cette *Préface*, qui existe réellement, ait été citée mal à propos; elle a toujours été citée dans les éditions de la *Henriade*, depuis celle de M. Marmontel. Elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poème, que cet illustre souverain, dont il est parlé, voulait faire graver. C'était un double honneur qu'il faisait à cet ouvrage.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de la Motte, je réponds que je ne vole de vers à personne; que je n'en ai que trop fait, que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé [1].

Voilà, monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur, et à me persécuter sur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec Cicéron : *Seipsum deserere turpissimum est.*

Il faut, en mourant, laisser des marques d'amitié à ses amis, le repentir à ses ennemis, et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

1. Témoin : D'Arnauld, Desfontaines, etc. Voltaire était prodigue de vers et d'argent pour une foule d'écrivains qui l'ont payé, comme toujours, en ingratitude. Voir plus loin, page 188, l'inventaire qu'il en fait.

A MADAME DENIS.

A Mayence, le 9 de juillet 1753

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermassent pour jamais. Hier, le secrétaire du comte de Stadion me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre séjour; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve; je crois que tout cela s'est passé du temps de Denys de Syracuse. Je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de Freitag, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la Brinvilliers, le bourreau ne fut jamais seul avec elle; il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse de n'avoir pas encore réparé cette indignité commise en son nom par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi; il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poésies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés et comme la récompense de mes soins. Il a voulu reprendre ce bienfait; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre

les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talents; que je l'ai bien servi, et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompense, en me faisant demander ses poésies par des soldats.

J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin; que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère, il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom? Milord *Maréchal* sera sans doute chargé de vous faire oublier, s'il est possible, les horreurs où un Freitag vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de Mme de Fontaine qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été *Prussien*. Si on entend par là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite, on a grande raison; mais, si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être Français, on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serments, ni fonctions, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme Français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas Français? Oserait-on dire cela devant les statues de Louis XIV et de Henri IV? j'ajouterai même de Louis XV, parce que je

suis le seul académicien qui fis son *Panégyrique* quand il nous donna la paix, et lui-même a ce *Panégyrique* traduit en six langues.

Il se peut faire que Sa Majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi; mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'âme. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom; il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi Henri IV; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des moments, et l'humanité l'inspira toute sa vie.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes compliments à votre frère et à votre sœur. Adieu; puissé-je mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois!

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 octobre 1753.

Mon cher ange, si Mme la maréchale de Duras, qui a l'air si résolue, avait fait comme Mme de Montaigu, et comme la feue reine d'Angleterre, si elle avait donné bravement la petite vérole à ses enfants, vous ne pleureriez pas aujourd'hui Mme la duchesse d'Aumont. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pou-

vait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des personnes considérables enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, disent : « Mais vraiment, il faudrait essayer l'inoculation[1]. » Et puis, au bout de quinze jours, on ne pense plus ni à ceux qui sont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année passée l'évêque de Worcester prêcha dans Londres, devant le parlement, en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans à deux mille personnes dans cette capitale.

Je n'ose vous prier de présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'Aumont. Qui aurait dit que Fontenelle enterrerait Mme d'Aumont? mais cent ans et trente sont la même chose pour la faux de la mort. Tout est un point, et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cauchemar assez perpétuel ; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

A MADAME DENIS.

A Colmar, le 20 décembre 1753.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue; ce ne sont pas des monuments de la bonté des hommes. On dit que les rois sont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le sont un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de Desfontaines, par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de Bicêtre! Il m'appelle son bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaissance, il avoue que sans moi il était perdu, que je suis le seul qui ait eu le courage de le servir; mais, dans la même liasse, j'ai trouvé

1. Dix ans plus tard, l'inoculation était encore proscrite en France par un arrêt du Parlement. Introduite en Russie en 1768 par Catherine II, elle fut enfin pratiquée sur les enfants du duc d'Orléans et sur Louis XVI encore dauphin; il fallut que l'exemple vînt de la cour.

les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, selon sa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépensé pour d'Arnaud, homme que vous connaissez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans; mais aussi la lettre qu'il écrivit contre moi, dès qu'il eut fait à Potsdam une petite fortune, fait la clôture du compte.

Il faut avouer que Linant, La Mare et Lefebvre, à qui j'avais prodigué les mêmes services, ne m'ont donné aucun sujet de me plaindre. La raison en est, à ce que je crois, qu'ils sont morts tous trois avant que leur amour-propre et leurs talents fussent assez développés pour qu'ils devinssent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour-propre et à l'intérêt, vous avez beau avoir rendu les plus grands services, vous avez réchauffé dans votre sein des vipères. C'est là mon premier malheur; et mon second a été d'être trop touché de l'injustice des hommes, trop fièrement philosophe pour respecter l'ingratitude sur le trône, et trop sensible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des persécutions; ne voyant, d'un côté, que des fanatiques détestables, et, de l'autre, des gens de lettres indignes de l'être; n'aspirant plus enfin qu'à une retraite, seul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la bassesse et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel esprit nommé Bonneval, dont vous n'avez jamais sans doute entendu parler (ce n'est pas le comte-bacha de Bonneval). Il me parle pathétiquement des qualités de l'esprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant escroqué dix autres, avec lesquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi ; et il disait, pour son excuse, que c'était Mme Pâris de Montmartel qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chassé de la maison. C'est, au demeurant, un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui Rousseau a, je crois, adressé une épître.

En voici d'un nommé Ravoisier, qui se disait garçon athée

de Boindin ; il m'appelle son protecteur, son père ; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un Demoulin, qui me dissipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demanda très humblement pardon dans quatre ou cinq de ses lettres ; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel esprit.

Le bel esprit qui m'écrit ce billet connu, par lequel il m'offre de me céder, moyennant six cents livres, tous les exemplaires d'une belle satire où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle La Jonchère. C'est l'auteur d'un système de finances ; et on l'a pris, en Hollande, pour La Jonchère le trésorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en relisant les lettres de Mannory. Voilà un plaisant avocat. C'est assurément l'avocat Patelin ; il me demande un habit. « Je suis honnête en robe, dit-il, mais je manque d'habit : je n'ai mangé, hier et avant-hier, que du pain. » Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'est le même qui, depuis, fit contre moi un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le service de faire condamner les libelles de Roi et d'un nommé Travenol, son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire qui me demande pardon ; il me remercie de mes bienfaits ; il m'avoue que l'abbé Desfontaines fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant, c'est du moins quelque chose ; il n'avait pas lu, apparemment, le livre de La Métrie contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé Bellemare, qui s'est, depuis, réfugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique, dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne ; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que, depuis peu, on l'a fait arrêter ; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions !

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée !

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je

croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal sur terre ; sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un génie malfaisant a fagoté ce bas monde.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND[1].

Colmar, le 23 avril 1754.

Je me sens très coupable, madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre. Ma mauvaise santé n'est point une excuse auprès de moi ; et, quoique je ne puisse guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choses fort tristes, qui ne déplaisent pas aux personnes comme vous, qui connaissent toutes les misères de cette vie, et qui sont détrompées de toutes les illusions.

Il me semble que je vous avais conseillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous paient des rentes viagères. Pour moi, c'est presque le seul plaisir qui me reste. Je me figure, dès que je sens les approches d'une indigestion, que deux ou trois princes hériteront de moi ; alors je prends courage par malice pure, et je conspire contre eux avec de la rhubarbe et de la sobriété.

Cependant, madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très malade.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour

1. Marie de Vichy-Chamron, marquise du Deffand, née en 1697, morte en 1780, femme célèbre par son salon, où se rencontrèrent les personnages les plus illustres du XVIIIe siècle, et surtout par sa correspondance avec Walpole et Voltaire. Devenue aveugle à 56 ans (et elle vécut 81 ans), elle conserva jusqu'à sa mort son esprit incomparable. « Elle est un de nos « classiques par la langue et par la pensée, et un des plus excellents. Elle se « rattache par ses origines à l'époque de Louis XIV. Elle a traversé presque tout le XVIIIe siècle, dont encore enfant elle avait devancé d'elle-« même les opinions hardies, et, à aucun moment, elle ne s'est laissé ga-« gner par ses engouements de doctrine, par son jargon métaphysique ou sen-« timental. Elle est, avec Voltaire, dans la prose, le classique le plus pur de « cette époque, sans en excepter aucun des grands écrivains... Les mots les « plus vifs et les plus justes qu'on ait retenus sur les hommes de son temps « c'est elle qui les a dits. » (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. I.)

vous amuser ; mais les ouvrages auxquels je travaille ne sont point du tout amusants.

J'étais devenu Anglais à Londres ; je suis Allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous ; votre imagination rallumerait la langueur de mon esprit.

J'ai lu les *Mémoires de milord Bolingbroke*. Il me semble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obscurité dans son style que dans sa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'Oxford, sans alléguer contre lui la moindre preuve. C'est ce même Oxford que Pope appelle une âme sereine, au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir et de la crainte de la mort.

Bolingbroke aurait bien dû employer son loisir à faire de bons mémoires sur la guerre de la Succession, sur la paix d'Utrecht, sur le caractère de la reine Anne, sur le duc et la duchesse de Malborough, sur Louis XIV, sur le duc d'Orléans, sur les ministres de France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement son apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortalisée, au lieu qu'elle est anéantie dans le petit livre tronqué et confus qu'il nous a laissé.

Je ne conçois pas comment un homme qui semblait avoir des vues si grandes a pu faire des choses si petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proscrire l'étude des faits. Je reproche à M. de Bolingbroke de nous en avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'événements dont il parle. Cependant je crois que ses *Mémoires* vous auront fait quelque plaisir, et que vous vous êtes souvent trouvée, en le lisant, en pays de connaissance.

Adieu, madame; souffrons nos misères humaines patiemment. Le courage est bon à quelque chose; il flatte l'amour-propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup; je m'attendris sur votre sort. Soyez bien persuadée de mon tendre respect.

A LA MÊME

A Colmar, le 19 mai 1754.

Savez-vous le latin, madame? Non; voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux Pope que Virgile. Ah! madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres, et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlées nos premiers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poème épique, aux amours de Didon, à l'embrasement de Troie, à la descente d'Énée aux enfers?

Je crois l'*Essai sur l'homme,* de Pope, le premier des poèmes didactiques, des poèmes philosophiques; mais ne mettons rien à côté de Virgile. Vous le connaissez par les traductions; mais les poètes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire Virgile. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des *Annales,* quelque courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

Si vous avez encore M. de Formont, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi; et, s'il est parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'espère y trouver la santé, à laquelle je renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai resté six mois entiers à Colmar, sans sortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, si vous n'y êtes pas.

Je me suis aperçu, à la longue, que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages; elle délivre de la société. Pour vous, madame, ce n'est pas de même; la société vous est nécessaire comme un violon à Guignon[1] parce qu'il est le *roi* du violon.

1. Il y avait à la cour un *roi* des violons, office tenu alors par Guignon.

Je vous écris rarement, madame, quoique, après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y répondre soit le plus grand pour moi; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout à fait heureuse; mais où est le bonheur? Je n'en sais rien, madame : c'est un beau problème à résoudre.

A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 24 mars 1755

Je ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis longtemps; je me suis fait maçon, charpentier, jardinier; toute ma maison est renversée; et, malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangins, avec Mme de Fontaine[1], avant qu'on puisse habiter mes *Délices*[2]. Ces *Délices* sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, Mme Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes; nous manquons de tout; il faut fonder Carthage. Mon territoire

1. Sœur de Mme Denis, et seconde nièce de Voltaire; devenue veuve, elle épousa en secondes noces le marquis de Florian, oncle du fabuliste.

2. Après un séjour de deux ans en Alsace, peu sûr de l'accueil qu'il trouverait à Paris, Voltaire se rendait à Aix en Savoie, pour y prendre les eaux. Il passa par Genève pour y consulter le célèbre médecin Tronchin. La beauté du pays, l'avantage d'être hors de la France, dans une ville où l'on ne parlait que français; la liberté de penser, celle d'imprimer, tout le déterminait à y choisir sa retraite. Il s'empressa de s'y établir, il acheta une propriété nommée *sur Saint-Jean* qu'il baptisa du nom de *Délices* : « La maison est jolie « et commode, a-t-il dit dans une page qui rappelle une description de Pline « le Jeune, l'aspect en est charmant; il étonne et ne lasse point. C'est d'un « côté le lac de Genève; c'est la ville de l'autre; le Rhône en sort à gros « bouillons, et forme un canal au bas de mon jardin; la rivière d'Arve qui des- « cend de la Savoie, se précipite dans le Rhône; plus loin on voit encore « une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins riants ornent les « bords du lac et des rivières; dans le lointain s'élèvent les Alpes, et à tra- « vers leurs précipices on découvre vingt lieues de montagnes.....»

n'est guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf qu'on donna à la fugitive Didon. Mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout-à-fait en Suisse; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices; ce sera mon palais d'hiver, et la cabane où je suis à présent sera mon palais d'été.

Prangins est un véritable palais; mais l'architecte de Prangins a oublié d'y faire un jardin, et l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maison. Ce n'est point un Anglais qui a habité mes Délices, c'est le prince de Saxe-Gotha. Vous me demanderez comment ce prince a pu s'accommoder de ce bouge; c'est que ce prince était alors un écolier, et que, d'ailleurs, les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que de petits salons, des galeries, et des greniers; pas une garde-robe. Il est aussi difficile de faire quelque chose de cette maison que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'espère cependant que, à force de soins, je me ferai un tombeau assez joli. Je voudrais vous engraisser dans ce tombeau, et que vous y fussiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes aussi bien que les particuliers. Il est triste que le duc de Deux-Ponts ôte à son agent littéraire ce qu'il donne à ses maçons. Je vous conseillerais, pour vous remplumer, de passer un an sur notre lac; vous y seriez alimenté, désaltéré, rasé, porté de Prangins aux Délices, des Délices à Genève, à Morges, qui ressemble à la situation de Constantinople, à Monrion[1], qui est ma maison près de Lausanne; vous y trouveriez partout bon vin et bon visage d'hôte; si je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de Prangins vous amenât avec Mme de Fontaine, à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangins[2] dès que vous y seriez, et je me

1. Autre propriété que Voltaire, qui avait alors la passion des maisons de campagne, acheta bientôt et revendit tout aussi vite.

2. Localité où se trouvaient les *Délices*.

chargerais de votre personne pour le temps que vous voudriez philosopher avec nous. Ne repoussez donc pas l'inspiration qui vous est venue de revoir votre ancien ami.

J'attends Lekain[1] ces jours-ci; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfants de Calvin. Leurs mœurs se sont fort adoucies; ils ne brûleraient pas aujourd'hui Servet, et ils n'exigent point de *billets de confession*.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les sottises de Paris, qui occupent si sérieusement la moitié du monde.

A M. J. J. ROUSSEAU[2]

A PARIS.

30 août 1755

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain[3], je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu

1. Célèbre tragédien du temps, précurseur de Talma.

2. J.-J. Rousseau, né à Genève en 1712, mort à Ermenonville en 1778, la même année que Voltaire.

J.-J. Rousseau était déjà célèbre par la guerre qu'il avait déclarée à la société moderne, aux sciences, aux arts, etc. dans son discours sur la question proposée par l'Académie de Dijon : « *Si le rétablissement des sciences et des lettres a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs,* » discours qui fut couronné, succès qui l'engagea à jamais dans une lutte en règle contre la civilisation tout entière et ses plus simples devoirs.

3. *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes,* où il combattait avec la même passion la noblesse, la royauté de droit divin et les prétendues convenances sociales, et jusqu'au droit de propriété, et où il finissait par se persuader et à vouloir persuader à tous que la civilisation rend l'homme malheureux et coupable, tandis que le sauvage, l'homme primitif, est bon, libre et heureux : paradoxes auxquels répond en se jouant, comme on voit, le bon sens de Voltaire.

l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris; secondement, parce que la guerre est portée dans ces pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis eurent commencé le *Dictionnaire encyclopédique,* ceux qui osèrent être leurs rivaux les traitèrent de *déistes,* d'*athées,* et même de *jansénistes.*

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre du jour que je donnai la tragédie d'*Œdipe;* une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un prêtre ex-jésuite[1], que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme[2], plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV* avec des *notes* dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infâmes impostures; un autre, qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle,* sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues, de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin des hommes assez lâches et assez méchants

1. L'abbé Desfontaines.
2. La Beaumelle.

pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragments d'une plaisanterie faite, il y a près de trente ans, courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage, qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice, et qui enfin, au bout de trente ans, vendent partout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux et qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'*Histoire de la Guerre de* 1741, lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? Que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoens et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles, le reste du monde ou les ignore ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps, ont inondé la terre

Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace, n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant; le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide, lisaient peu Platon et Sophocle; et, pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le *badinage* de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemi, et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles: vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, et comme le P. Malebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps et dans tous les lieux elles ont servi à me persécuter; mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie; comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chappuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.

Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

A M. BERTRAND.

24 octobre 1755.

La mort de M. Giez me pénètre de douleur; me voilà banni pour quelque temps de ma maison, où il est mort. Ah! mon cher monsieur, qui peut compter sur un moment de vie? Je n'ai jamais vu une santé plus brillante que celle de ce pauvre Giez: il laisse une veuve désolée, un enfant de six ans, et peut-être une fortune délabrée, car il commençait. Il avait semé, et il meurt sans recueillir; nous sommes environnés tous les jours de ces exemples. On dit : « Il est mort, » et puis, serre la file; et on est oublié pour jamais. Je n'oublierai point mon pauvre Giez, ni sa famille. Il m'était attaché; il m'avait rendu mille petits services; je ne retrouverai, à Lausanne, personne qui le remplace. Je vois qu'il faudra remettre au printemps mon voyage de Berne; c'est être bien hardi que de compter sur un printemps.

Je ne connais plus que la retraite et l'amitié [1]. Que ne puis-je jouir avec vous de l'une et de l'autre! Je vous embrasse bien tendrement.

A M. COLINI

A Berne, 23 mai 1756.

Il faut que Loup fasse venir de gros gravier, qu'on en répande, et qu'on l'affermisse depuis le pavé de la cour jusqu'à la grille qui mène aux allées des vignes. Ce gravier ne doit être répandu que dans un espace de la largeur de la grille. Les jardiniers devraient déjà avoir fait deux boulingrins carrés, à droite et à gauche de cette allée de sable,

1. Cette lettre et d'autres semblables rappellent celles de Pline le Jeune. Dans la comparaison souvent établie entre Voltaire et les grands épistoliers de tous les temps, Voltaire conserve sur Pline tous le avantages du français sur le latin; il n'est pas moins court et moins net et son élégance est plus naturelle et plus simple.

en laissant trois pieds à sabler aux deux extrémités de ce gazon, comme je l'avais ordonné.

Je prie M. Colini de recommander cet ouvrage, qui est très aisé à faire. Je recommande à Loup d'avoir soin de fermer la grille d'entrée de ma maison les dimanches. Il condamnera la petite porte jaune qui va de la cour au jardin, et il empêchera d'entrer dans le jardin, et de le détruire, comme on a déjà fait. Les allées de gazon qu'on a semées dans le jardin seraient absolument gâtées; et c'est une raison à opposer à l'indiscrétion des inconnus qui veulent entrer malgré les domestiques.

Je prie M. Colini de renvoyer les maçons, au reçu de ma lettre; ils n'ont plus rien à faire; mais je voudrais que les charpentiers pussent se mettre tout de suite après le berceau, du côté de la Brandie.

Il faut que les domestiques aient grand soin de remuer les marronniers, d'en faire tomber les hannetons, et de les donner à manger aux poules.

Voilà à peu près, mon cher Colini, toutes mes grandes affaires. Ne m'envoyez point mes lettres à Berne, mais à Monrion.

Je vous embrasse. V.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, avril 1756

Prenez Port-Mahon[1], mon *héros*; c'est mon affaire. Vous savez qu'un fou d'Anglais parie vingt contre un, à bureau ouvert dans Londres, qu'on vous mènera prisonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commission à Londres de déposer vingt guinées contre cet extravagant, et j'espère bien gagner quatre cents livres sterling, avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait

1. Le maréchal aborda, en effet, à Minorque, prit Port Mahon, et investit le fort Saint-Philippe sous les yeux des Anglais, le 17 avril de la même année.

la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un Français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la santé à vous et à M. le duc de Fronsac. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers, comme des Romains triomphant des Carthaginois.

Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais, si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès.

Permettez que les deux Suisses vous présentent leur tendre respect.

A MADEMOISELLE ***.

Aux Délices, près de Genève, 20 juin 1756.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes.

Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Mme de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de Mme Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers. Croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit ; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

A S. A. S. LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

Aux Délices, près de Genève, 26 juin 1756.

MADAME,

Il y a donc des malheurs pour Votre Altesse Sérénissime ? Et il faut que les vertus les plus nobles et les plus pures éprou-

vent, comme les autres, le sort de l'humanité. Votre résignation à la Providence, madame, est bien exercée dans la perte d'un fils aîné, mais aussi les mêmes vertus qui sont éprouvées dans la douleur de cette perte, sont récompensées par les princes qui vous restent. Vous voyez, madame, votre consolation devant vos yeux, en voyant votre perte. Votre Altesse Sérénissime doit, pour surcroît d'affliction, être accablée de lettres; je lui demande pardon d'augmenter le nombre de ceux qui l'affligent en la voulant consoler. Mais comment pourrais-je ne pas écouter mon attachement et ma douleur ? Il est impossible à mon cœur de retenir ses mouvements.

J'ose me joindre ici à tout ce qui vous entoure, madame, pour pleurer à vos pieds et à ceux de monseigneur le duc; mais aussi je me joins à eux pour voir dans les princes vos enfants (que Dieu conserve !) les plus grandes et les plus chères espérances, comme la meilleure consolation.

Quand pourrai-je, madame, venir partager tous ces sentiments, admirer les vôtres, jouir de vos bontés, et renouveler à Votre Altesse Sérénissime, à monseigneur, à toute votre auguste maison, tous mes vœux, avec mon tendre et profond respect !

A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 mars 1757.

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Tavernier, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon ermitage, interrogé par Louis XIV pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu près? voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre, Alzire,* l'*Enfant prodigue,* et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses : j'ai fait pleurer, moi bonhomme Lusignan, un parterre très bien choisi; et je souhaite que les Clairon et les Gaussin jouent comme Mme Denis. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très bonnes maisons dans une très vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité; c'est l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard; je suis jardinier au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône, et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire; on se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie[1] de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre humain, qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpents de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Je vous embrasse tendrement. Le Suisse VOLTAIRE.

1, Du temps de Voltaire on disait « *charlatanerie, menterie,* » etc., plutôt que *charlatanisme, mensonge,* etc.

A M. TRONCHIN, DE LYON.

Délices, 29 juillet 1757.

J'ai une grâce à vous demander; c'est pour les Pichon. Ces Pichon sont une race de femmes de chambre et de domestiques, transplantés à Paris par Mme Denis et consorts. Une Pichon vient de mourir à Paris et laisse de petits Pichon. J'ai dit qu'on m'envoyât un Pichon de dix ans pour l'élever; aussitôt un Pichon est parti pour Lyon. Ce pauvre petit arrive je ne sais comment; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. Cet enfant est ou va être transporté de Paris à Lyon par le coche ou par charrette. Comment le savoir? où le trouver? j'apprends par une Pichon des Délices que ce petit est au panier[1] de la diligence. Pour Dieu, daignez vous en informer; envoyez-le-nous de panier en panier, vous ferez une bonne œuvre. J'aime mieux élever un Pichon que servir un roi, fût-ce le roi des Vandales[2].

A M. PALISSOT[3].

Au Chêne, à Lausanne, 29 octobre 1757.

La mort de ce pauvre petit Patu me touche bien sensiblement, monsieur. Son goût pour les arts et la candeur de ses mœurs me l'avaient rendu très cher. Je ne vois point mourir de jeune homme sans accuser la nature; mais, jeunes ou vieux, nous n'avons presque qu'un moment, et ce moment si court, à quoi est-il employé? J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras, dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour. Si, dans l'autre moitié, il y a

1. Caisse en osier, placée par devant ou par derrière les cochers, et où l'on mettait des bagages, et, au besoin, des voyageurs en surcharge.

2. Frédéric II.

3. Poète et littérateur, né à Nancy, ami flatté et plus tard renié par Voltaire; il est connu surtout par le commentaire du théâtre de Corneille qu'il fit, remarque par remarque, en réponse à celui de Voltaire, et où il s'est montré parfois plus juste appréciateur de Corneille

quelque chose qui vous amuse, c'est au moins une consolation pour moi. Mais, croyez-moi, tout cela est bien vain, bien inutile pour le bonheur. Ma santé n'est pas trop bonne : vous vous en apercevrez à la tristesse de mes réflexions. Cependant je m'occupe avec Mme Denis à embellir mes retraites auprès de Genève et de Lausanne. Si jamais vous faites un nouveau voyage vers le Rhône, vous savez que sa source est sous mes fenêtres. Je serais charmé de vous voir encore et de philosopher avec vous. Conservez votre souvenir au Suisse V.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Octobre 1757.

Sire, votre *Epître* d'Erfurt est pleine de morceaux admirables et touchants. Il y aura toujours de très belles choses dans ce que vous ferez et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise, ce que j'ai écrit à Son Altesse Royale votre digne sœur, que cette *Épître* fera verser des larmes si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec Votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande âme et d'un grand génie; il s'agit de vous et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir[1]; je ne vous parle pas ici de l'horreur

1. Frédéric avait vu, en 1756, la France, son alliée jusqu'alors contre la maison d'Autriche, se rapprocher de la cour de Vienne. Un billet de Marie-Thérèse à sa « cousine » la marquise de Pompadour avait opéré ce revirement de politique, contraire aux traditions établies par François Ier. Il se trouvait tout à coup menacé par quatre peuples à la fois : La France, l'Autriche, la Saxe et la Russie. Il prit les devants. D'abord vainqueur à Prague, il fut battu à Kollin; en même temps les Anglais, ses alliés, posaient les armes et le laissaient seul. Dans cette extrémité, il écrivait au marquis d'Argens et à Voltaire une épître en vers où il semblait vouloir se tuer à la façon des Caton et des Brutus, et qui se terminait ainsi :

« Pour moi, menacé du naufrage,
« Je dois, en affrontant l'orage,
« Penser, vivre et mourir en roi. »

La vérité est qu'il était décidé non « à mourir », mais à vaincre, et il vainquit à Rosbach et à Leuthen, et eut bientôt rétabli ses affaires.

douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que, du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi, on ne vous le dit pas; comme philosophe et comme grand homme, vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée, depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la *liberté*. Il faut se rendre justice; vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre rentrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré, quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurt, quand vous étiez encore maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre *Épître* d'Erfurt, on en fera une critique injurieuse; on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet, s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels; il entre donc dans ce triste parti de l'amour-propre du désespoir. Écoutez contre ces sentiments votre raison supérieure; elle vous dit que vous n'êtes point humilié et que vous ne pouvez l'être; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous

restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux : biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très infortuné quand il perd des États; mais un philosophe peut se passer d'États. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur, comme ont fait Charles-Quint, la reine Christine, le roi Casimir et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous, et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe, si vous ne saviez pas vivre en homme privé, ou si, en demeurant souverain, vous ne saviez par supporter l'adversité?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante et cinquième année, je suis né infirme; je n'ai qu'un moment à vivre; j'ai été bien malheureux, vous le savez; mais je mourrais heureux, si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

A M. DARGET.

A Lausanne, 8 janvier 1758.

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment Cinéas[1] s'est raccommodé avec Pyrrhus[2]. C'est, premièrement, que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses

1. Voltaire.
2. Frédéric II.

bontés[1], a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poète-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc., et le Suisse Cinéas retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices; nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues de long que l'œil enfile d'un côté, et un autre de quatre ou cinq lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers.

Mme Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus; mais il faudrait un estomac : c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus et aux Cinéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois, et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues

1 La margrave de Bareuth.

de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé; comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois; il voulait mourir[1], il me faisait ses adieux en vers et en prose; et le voilà qui, par sa célérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles[2], en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événements du *meilleur des mondes possibles!* Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir. Le Suisse V.

A M. L'ABBÉ AUBERT[3],

A PARIS.

Aux Délices, 22 mars 1758

Je n'ai reçu, monsieur, que depuis très peu de jours, dans ma campagne où je suis de retour, la lettre pleine d'esprit et de grâce dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuse. Je ne sais quel contre-temps a pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos *fables* avec tout le plaisir qu'on doit

1. Voir, plus haut, la lettre à Frédéric, la veille de Rosbach.
2. Les batailles de Rosbach et de Leuthen, novembre-décembre 1757.
3. Jean-Louis Aubert, fabuliste, critique, censeur royal, né en 1731, mort en 1814. Quelques-unes de ses fables ont survécu. Les enfants apprennent toujours celles que cite Voltaire; les hommes faits relisent encore les vers qui terminent la fable intitulée : *Le livre de la Raison.*

« .. Ce livre ouvert aux yeux de tous les âges,
« Les devait tous conduire à la vertu;
« Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
« Bien qu'il contînt les leçons les plus sages :
« L'enfance y vit des mots, et rien de plus;
« La jeunesse, beaucoup d'abus,
« L'âge suivant, des regrets superflus,
« Et la vieillesse en déchira les pages. »

sentir, quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques-unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme. Celles du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, sont de ce nombre. De telles fables sont du sublime écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les sentiments que vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé me permettait les longues lettres ; je peux à peine dicter ; mais je ne suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que je vous dois, etc.

A MADAME DE GRAFFIGNI [1].

Aux Délices, 16 mai 1758.

Je suis bien sensible, madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public [2], de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil ; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers ; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin, et *crucifige* le soir ; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font.

1. Mme de Grafigny, ou Grafigny, née en 1695, morte en 1758, l'année même où cette lettre lui est adressée, auteur de nouvelles et de romans à la mode du temps. Sa réputation fut surtout établie par la publication des *Lettres péruviennes*, « roman charmant, dit Mme de Genlis, et le premier ouvrage de femme écrit avec élégance » ; lettres dans le genre des *Lettres persanes* de Montesquieu, supposées écrites par une jeune Péruvienne transportée tout à coup à Paris, au milieu de la civilisation du XVIIIe siècle, et qui exprime ses étonnements, ses pensées et les sentiments qu'elle éprouve ; le tout mêlé d'anachronismes et de métaphysique : ce qui, outre que l'actualité a disparu, explique le peu de lecteurs que l'ouvrage rencontre de nos jours.

2. Le public ! Voltaire qui a eu affaire à lui toute sa vie le connait et ne manque pas une occasion de le décrire, de l'analyser et de le peindre. « Le « public, ou fait le livres, est composé de 40 ou 50 personnes, si le livre est « sérieux ; de 4 ou 500 lorsqu'il est plaisant et d'environ 1100 ou 1200, s'il s'agit

Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon portefeuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du cru ; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société ; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre ; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe ; ce qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde.

Comptez, madame, sur la tendre et respectueuse amitié du Suisse V.

A M. LE COMTE DE SCHOWALOW.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur palatin, 17 juillet 1758.

Monsieur, j'ai reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'histoire de *Pierre le Grand*[1]. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

« d'une pièce de théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de 300 000 âmes qui « n'entendent jamais parler de tout cela. »

Les temps sont changés, et il faudrait changer les chiffres ; mais il n'y a rien à changer ni dans la pensée ni dans les termes, quand il écrit ailleurs : « Le public écoute avec plaisir ce qu'il lit à regret..... il ne demande pas « mieux qu'à se dédire et à siffler ce qu'il a applaudi, et réciproquement ..... « c'est une assemblée de fous qui ne devient sage qu'à la longue..... il est, fut « et sera toujours injuste et ingrat..... il se trompe quelquefois au théâtre ; « mais dans les affaires qui intéressent la société, il prend toujours le bon « parti..... L'œil du public est l'aiguillon de la gloire. »

1. Voltaire, dès 1757, était sollicité de tous côtés pour écrire l'histoire de Pierre le Grand. L'impératrice de Russie l'appelait à Saint-Pétersbourg, comme Frédéric l'avait appelé et attiré à Berlin ; il resta aux Délices, « ayant assez tâté des rois », même étrangers, mais il n'en écrivit pas moins l'*Histoire de l'Em-*

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'Alexandre, et pourquoi celle de Gengis-kan, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie : une exposition, un nœud, un dénouement, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois que je ne ferai en une année, loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à Votre Excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois, par vos Mémoires, que le baron de Stralemheim, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général Le Fort lui-même, dont la famille m'a communiqué les Mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida longtemps à la cour de Pierre le Grand. Il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer ou des faiblesses ou des

pire de Russie sous Pierre le Grand, se faisant envoyer à Genève tous les documents authentiques dont il avait besoin.

duretés qui ne sont que trop vraies. Il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter Tite-Live, qui traite les grands objets, et non Suétone, qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, Charles XII avait en effet une valeur personnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de Schwerin, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait : « Faites donc vite; toutes ces minuties dureront-elles encore longtemps? » et il partait le premier, à la tête de ses drabans, se faisait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang-froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un *héros;* mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante, un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand homme, et le grand homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction.

Quant au mot *tsar*, je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la *Bible slavone*, où il est question du *tsar* David et du *tsar* Salomon. J'ai plus de penchant à croire que *tsar* ou *thsar* vient de *sha* que de César. Mais cela n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissements faits par Pierre Ier, et des obstacles qu'il a surmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans sa guerre contre Charles XII, d'autre cause que celle de sa convenance, et je ne conçois

pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

J'attendrai, monsieur, les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer, sur les campagnes de Pierre le Grand, sur la paix avec la Suède, sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissements qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît le plus glorieux, puisque c'est de tous les gouvernements le plus humain.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney [1], 25 novembre 1758,
mais écrivez toujours aux Délices.

Votre amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis Ango, et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés à payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'État. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un Bas-Normand peut hardiment écrire à un Suisse. Le petit bonhomme de marquis veut donc me donner une assignation sur son trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une, à cause des dépenses qu'il fait à la guerre! Je ferai signifier à monseigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû est toujours *dubium;* mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paie : et, *point d'argent, point de Suisse*. Et monsieur le surintendant Ledoux aura beau faire, je ferai brèche à son trésor, car je bâtis une terre; non pas un marquisat comme La Motte.

1. Cette lettre est la première datée de Ferney.

non un palais comme le palais d'Ango, mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à La Motte-Ango.

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue[1] des Délices[2], une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine; et je suis à présent

« Rusticus, abnormis sapiens, crassaque Minerva [3]. »

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une.

« Nunc itaque et versus, et cætera ludicra pono [4]. »

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire Mme Denis au rôle de Cérès, de Pomone et de Flore. Elle aimerait mieux, je crois, être Thalie à Paris; et moi, non; je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris, allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

« Urbis amatorem Fuscum salvere jubemus
« Ruris amatores [5]. »

L'*Ami des hommes*, ce M. de Mirabeau[6] qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'écarts, qui se blouse si souvent, ce prétendu *ami* du genre humain, n'est mon fait que quand il dit : « Aimez l'agriculture. » Je rends grâces à Dieu, et

1. A *deux* lieues.
2. Ferney ou Fernex, petite ville située dans l'Ain au pied du Jura, dernière résidence de Voltaire, qui en devint acquéreur et seigneur à cette époque, et y posséda, embellit et transforma le château qu'il rendit à jamais célèbre.
3. Horace, liv. II, sat. II, v. 3.
4. Horace, liv. I, ép. I, v. 10.
5. Horace, liv. I, ép. X.
6. Nom donné à Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, père du grand orateur, économiste dont les écrits, d'un style bizarre, obscur et emphatique, ont été appelés *l'apocalypse de l'économie politique.*

non à ce Mirabeau, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien! quittez donc votre aimable Launay pour Paris; mais retournez à Launay, et regrettez, comme moi, que Launay soit si loin de Ferney. Ecrivez-nous quand vous serez à Paris, parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur. V.

A M. THIEROT.

Aux Délices, 24 décembre 1758.

Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pattes au lieu de deux; un pied à Lausanne, dans une très belle maison pour l'hiver; un pied aux Délices, près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir : voilà pour les pieds de devant. Ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tournay, que j'ai acheté[1], par bail emphytéotique, du président de Brosses[2].

M. Crommelin se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la terre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défrayent presque une maison où j'ai plus de trente personnes et plus de douze chevaux à nourrir.

« Nave ferar magna an parva, ferar unus et idem [3]. »

1. Terme de droit : un *bail emphytéotique* est un bail à très long terme, le plus souvent de 99 ans.

2. A telles enseignes qu'acheteur et vendeur eurent bientôt de graves démêlés où Voltaire n'eut pas le dessus, même littérairement parlant. Le président de Brosses, qui connaissait les lois et ses droits, et qui ne savait pas moins bien son français, comme l'ont prouvé ses *Lettres d'Italie*, finit par faire baisser pavillon à son irascible adversaire, si ardentes et si spécieuses que fussent ses protestations, réclamations, etc. (Voir *Voltaire et le président de Brosses*, par Froisset. Didier, 1858.)

3. Horace, liv. II, ép. II, v. 200.

Je vivrais très bien comme vous, mon ancien ami, avec cent écus par mois ; mais Mme Denis, l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

« ..... Tractari mollius ætas
« Imbecilla volet...[1] »

Et il vous faut :

« ..... Mundus victus, non deficiente crumena [2]. »

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir ; mais je jouirai de mes très douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

« ..... Hanc vitam in terris Saturnus agebat [3]. »

Je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie pour bâtir le monument de Pierre le Créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. *Tuus V.*

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND

Aux Délices, 13 octobre 1759.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger ; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'*Ancien Testament !* Ne vous en moquez point ; ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie ; c'est, de tous les monuments antiques, le plus précieux. Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays, quel plaisir

1. *Horace*, liv. II, sat. II, v. 85.
2. Id., liv. I, ép. IV, v. 11.
3. Virgile, *Géorg.*, liv. II, v. 538.

prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Égypte et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches, parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Écriture sainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation? prendre un livre comme on demande des nouvelles? le lire et le laisser là? en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion ; il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'âme continuellement; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée ; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien; et les amusements sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile, qui orne, sans effort, la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste; tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre Mirabaud[1].

Si vous aimez un tableau très fidèle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'*Histoire générale* des sottises du genre humain (que j'ai achevée très impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragments ; mais je suis devenu plus hardi que je n'étais ; j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes *Histoires de France* sont diaboliques, non seulement parce que le fond en est horriblement sec et petit, mais parce que les Daniel sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde

1. J.-B Mirabaud, littérateur, mort en 1760

depuis Raoul et Eudes jusqu'à la personne de Henri IV et au grand siècle de Louis XIV. Nous avons été de sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même que depuis trente ans appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissants empires; mon ami le czar Pierre a créé, en vingt ans, un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice Élisabeth viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Wolfenbuttel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après que les Anglais ont peuplé de leurs florissantes colonies quatre cents lieues du plus beau pays de la terre; et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais, mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent les prendre, ils se plaignent que nous leur donnons de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement, et à lire!

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm et Moscou. Vos ministres, vos intendants et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, madame? Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra; il me fit un grand éloge de Rabelais, et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis, et, comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême.

Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué en français les *Œuvres philosophiques* de feu milord Bolingbroke. C'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, et bien utile pour la raison. Il y a un autre Anglais qui vaut bien mieux que lui : c'est Hume, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le conte du *Tonneau,* du doyen Swift! c'est un trésor de plaisanteries dont il n'y a point d'idée ailleurs. Pascal n'amuse qu'aux dépens des jésuites; Swift divertit et instruit aux dépens du genre humain Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, madame, la faible traduction du faible *Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac[1]? Il m'en avait autrefois

1. Le cardinal Melchior de Polignac, né en 1661, mort en 1742, un des plus habiles poètes latins modernes, pour lequel Voltaire lui-même s'était jadis montré plus qu'indulgent dans son *Temple du Goût.* Son *Anti-Lucrèce* est toujours curieux au point de vue des idées et du latin.

Mais le moyen de comparer cet éloge de Descartes : . . . . . ,

« Quo nomine dicam
« Naturæ genium, patriæ decus, ac decus ævi
« Cartesium nostri, quo se jactabit alumno
« Gallia fœta viris, ac duplicis arte Minervæ;
« Ante suos tacitura duces ac fulmina belli
« Quam veri auctorem eximium mentisque regendæ, »

opposé à l'éloge d'Épicure :

« Primum graius homo, mortaleis tollere contra
« Est oculos ausus, primusque obsistere contra :
« Quem neque fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
« Murmure compressit cœlum; sed eo magis acrem
« Irritat virtutem animi, confringere ut arcta
« Naturæ primus portarum claustra cupiret.
« Ergo vivida vis animi pervicit.... » etc., etc.

(Lucrèce, *De rerum natura,* I.)

lu vingt vers qui me parurent fort beaux; l'abbé de Rothelin m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de Polignac pour un ancien Romain, et pour un homme supérieur à Virgile; mais quand son poème fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est : poème sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnements n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction par un baron des Coutures. Je mettrai, si je vis[1], ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de cinquante pages de ce troisième livre: c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire.

Vous me demandez ce que je pense, madame; je pense que

1. Il a vécu, mais il ne l'a pas fait : sa plume, toujours courante, n'avait guère le temps de s'arrêter à un travail si pénible et si long. Il a essayé de rendre le fameux début du second livre :

« Suave mari magno turbantibus æquora ventis,
« E terra, magnum alterius spectare laborem,
« Non quia ..... » etc., etc.

et il y a bientôt renoncé :

« On voit avec plaisir dans le sein du repos,
« Des mortels malheureux lutter contre les flots;
« On aime à voir de loin deux terribles armées
« Dans les champs de la mort au combat animées;
« Non que le mal d'autrui soit un plaisir si doux,
« Mais son danger nous plait, quand il est loin de nous.
« Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
« Voit en paix sous ses pieds se former les orages,
« Qui contemple de loin les mortels insensés,
« De leur joug volontaire esclaves empressés,
« Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
« Sans penser, sans agir, ignorant l'art de vivre,
« Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
« Poursuivant la fortune et rampant dans les cours!
« O vanité de l'homme! ô faiblesse! ô misère!... »

nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il? A rien du tout. Lisez la parabole du *Bramin,* que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous le pourrez, de la vie, qui est peu de chose, sans craindre la mort, qui n'est rien.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre; jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

A MADAME BELOT,

Cloître Saint-Thomas du Louvre, à Paris.

24 mars 1760, par Genève, aux Délices.

Je ne suis plus de ce monde-ci, madame, et mes maladies me mettent un peu sur les confins de l'autre. Que puis-je au fond de mes vallées, entouré de montagnes qui touchent au ciel? Je ne puis guère que le prier de m'envoyer du soleil. Je suis plus loin encore des grâces des rois que des grâces de Dieu. Il ne faut s'attendre dans ce monde-ci ni aux unes ni aux autres; elles tombent, comme la pluie, au hasard et souvent mal à propos.

Je n'ai à Paris aucune correspondance suivie; M. Thieriot m'écrit une fois en six mois. Un commerce avec les gens de lettres est dangereux, et avec les grands très inutile. Le parti de la retraite la plus profonde est le plus convenable pour quiconque est guéri des illusions et qui veut vivre avec soi-même. Je sens tout votre mérite, madame, et plus j'y suis sensible, plus je vous plains d'en chercher à Paris la récompense; elle ne s'y trouve pas. Mlle du Chap peut faire sa fortune à vendre des blondes, et d'autres personnes à vendre leurs mines; mais l'esprit, les connaissances, le vrai mérite, n'ont point de débit; ils ornent la fortune et ne la procurent point. Vous ne trouverez dans cette grande ville que des gens occupés d'eux-mêmes et jamais de la triste situation des au-

tres, si ce n'est peut-être pour s'en divertir. Je crois que Paris n'est bon que pour les fermiers généraux et les gros bonnets du parlement, qui se donnent le haut du pavé. La littérature n'est à présent qu'une espèce de brigandage. S'il y a encore quelques hommes de génie à Paris, ils sont persécutés. Les autres sont des corbeaux qui se disputent quelques plumes de cygne du siècle passé, qu'ils ont volées et qu'ils ajustent comme ils peuvent à leurs queues noires. Vous me citez Mme de Graffigni : mais elle est morte de chagrin. Il faut être, à Paris, mademoiselle Le Duc, ou s'enfuir.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, madame, votre, etc.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 avril 1760.

Je ne vous ai envoyé, madame, aucune de ces bagatelles dont vous daignez vous amuser un moment. J'ai rompu avec le genre humain pendant plus de six semaines; je me suis enterré dans mon imagination; ensuite sont venus les ouvrages de la campagne, et puis la fièvre. Moyennant tout ce beau régime, vous n'avez rien eu, et probablement vous n'aurez rien de quelque temps.

Il faudra seulement me faire écrire : « Madame veut s'amuser, elle se porte bien, elle est en train, elle est de bonne humeur, elle ordonne qu'on lui envoie quelques *rogatons;* » et alors on fera partir quelques paquets scientifiques, ou comiques, ou philosophiques, ou historiques, ou poétiques, selon l'espèce d'amusement que voudra madame, à condition qu'elle les jettera au feu dès qu'elle se les sera fait lire.

Madame était si enthousiasmée de *Clarisse*[1], que je l'ai lue, pour me délasser de mes travaux, pendant ma fièvre; cette lecture m'allumait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif que je le suis, de lire neuf volumes entiers dans les

1. *Clarisse Harlowe*, roman de Richardson.

quels on ne trouve rien du tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que Mlle Clarisse aime un débauché, nommé M. de Lovelace. Je disais : « Quand tous ces gens-là seraient mes parents et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à eux. » Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui connaît la curiosité du genre humain, et qui promet toujours quelque chose de volume en volume, pour les vendre. Il n'y a de bon, ce me semble, que ce qu'on peut relire sans dégoût.

Les seuls bons livres de cette espèce sont ceux qui peignent continuellement quelque chose à l'imagination et qui flattent l'oreille par l'harmonie. Il faut aux hommes musique et peinture, avec quelques petits préceptes philosophiques, entremêlés de temps en temps avec une honnête discrétion. C'est pourquoi Horace, Virgile, Ovide plairont toujours, excepté dans les traductions qui les gâtent.

J'ai relu, après *Clarisse*, quelques chapitres de Rabelais, comme le combat de frère Jean des Entommeures, et la tenue du conseil de Picrochole (je les sais pourtant presque par cœur); mais je les ai relus avec un très grand plaisir, parce que c'est la peinture du monde la plus vive.

Ce n'est pas que je mette Rabelais à côté d'Horace; mais si Horace est le premier des faiseurs de bonnes épîtres, Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons[1]. Il ne faut pas qu'il y ait deux hommes de ce métier dans une nation; mais il faut qu'il y en ait un. Je me repens d'avoir dit autrefois trop de mal de lui.

Il y a un plaisir bien préférable à tout cela; c'est celui de voir verdir de vastes prairies, et croître de belles moissons : c'est la véritable vie de l'homme, tout le reste est illusion.

Je vous demande pardon, madame, de vous parler d'un plaisir qu'on goûte avec ses deux yeux; vous ne connaissez plus que ceux de l'âme. Je vous trouve admirable de sou-

1. Rabelais (François), né en 1495 à Chinon, mort à Paris en 1553 : auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua* : « monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption, » a dit La Bruyère. « Où Rabelais est mauvais, il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille; où il est bon, « va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats. »
(Des ouvrages de l'esprit.)

tenir si bien votre état; vous jouissez au moins de toutes les douceurs de la société. Il est vrai que cela se réduit presque à dire son avis sur les nouvelles du jour; et il me semble qu'à la longue cela est bien insipide. Il n'y a que les goûts et les passions qui nous soutiennent dans ce monde. Vous mettez à la place de ces passions la philosophie, qui ne les vaut pas; et moi, madame, j'y mets le tendre et respectueux attachement que j'aurai toujours pour vous. Je souhaite à votre ami[1] de la santé, et je voudrais qu'il se souvînt un peu de moi.

A M. BAGIEU.

Aux Délices, 13 auguste 1760.

Ma nièce est comme sont, monsieur, la plupart de vos Parisiennes. Cela se lève à midi; la journée se passe sans qu'on sache comment; on n'a pas le temps d'écrire, et quand on veut écrire, on ne trouve ni papier, ni plume, ni encre; il faut m'en venir demander, et puis l'envie d'écrire passe. Sur dix femmes, il y en a neuf qui en usent ainsi. Pardonnez donc, monsieur, à Mme Denis son extrême paresse; elle ne vous en est pas moins attachée, et elle aimerait encore mieux vous le dire que vous l'écrire. Je lui sers de secrétaire; je suis exact, tout vieux et tout malingre que je suis. Il est bien juste que vous ayez un peu d'amitié pour moi, puisque M. Morand, votre confrère, en a tant pour mon grand persécuteur Fréron :

« Sæpe, premente deo, fert deus alter opem[2] ».

J'ai eu bon nez d'achever ma vie dans ma douce retraite; les Fréron, les Pompignan, les Abraham Chaumeix m'auraient livré sans doute au bras séculier. Quelle inhumanité dans ce Fréron de me soupçonner d'être l'auteur de l'*Écossaise*[3]!

1. Le président Hénault.
2. Ovide, *Trist.*, liv. I, él. II, v. 4.
3. Comédie de Voltaire, dans laquelle Fréron est vilipendé. Pour qui connaît Voltaire, sa manière de se défendre d'être l'auteur de certaines œuvres en est

Je me félicite plus que jamais de n'être pas témoin de toutes les pauvretés qui se font dans Paris; mais je regrette fort de ne point voir un homme de votre mérite. Comptez que c'est avec les sentiments les plus vifs que j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. LE CHEVALIER DE R.... X.

A TOULOUSE.

Aux Délices, 20 septembre 1760.

Monsieur, je ne me porte pas assez bien pour avoir autant d'esprit que vous. *Vous me prenez trop à votre avantage*, comme disait Waller à Saint-Évremont

Vous expliquez très bien, monsieur, ce que M. de Montesquieu pouvait entendre par le mot *vertu* dans une république. Mais si vous vous souvenez que les Hollandais ont mangé sur le gril le cœur des deux frères de Witt; si vous songez que les bons Suisses, nos voisins, ont vendu le duc Louis Sforce pour de l'argent comptant; si vous songez que le républicain Jean Calvin, ce digne théologien, après avoir écrit qu'il ne fallait persécuter personne, pas même ceux qui niaient la Trinité, fit brûler tout vif, et avec des fagots verts, un Espagnol qui s'exprimait sur la Trinité autrement que lui : en vérité, monsieur, vous en conclurez qu'il n'y a pas plus de *vertu* dans les républiques que dans les monarchies. *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.* Comptez que le monde est un grand naufrage, et que la devise des hommes est : *Sauve qui peut!*

Je suis très fâché d'avoir dit que Guillaume le Conquérant disposait de la vie et des biens de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient; vous faites très bien de me le reprocher. Je devais dire seulement qu'il abusait de sa victoire, comme on fait toujours en Orient et en Occident; car il est très certain qu'aucun monarque du monde n'a le droit de s'amuser à voler et à tuer ses sujets selon son *bon plaisir.*

Nos pauvres historiens nous en ont trop fait accroire; et le plus mauvais service qu'on puisse rendre au genre humain

est de dire, comme ils font, que les princes orientaux sont très bien venus à couper toutes les têtes qui leur déplaisent. Il pourrait très bien arriver que les princes occidentaux s'imaginassent que cette belle prérogative est de *droit divin*. J'ai vu beaucoup de voyageurs qui ont parcouru l'Asie; tous levaient les épaules quand on leur parlait de ce prétendu despotisme indépendant de toutes les lois. Il est vrai que, dans les temps de trouble, les monarques et les ministres d'Orient sont aussi méchants que nos Louis XI et nos Alexandre VI; il est vrai que les hommes sont partout également portés à violer les lois, quand ils sont en colère; et que, du Japon jusqu'à l'Irlande, nous ne valons pas grand'chose. Il y a pourtant d'honnêtes gens; et la vertu, quand elle est éclairée, change en paradis l'enfer de ce monde.

Il paraît, par votre lettre, monsieur, que votre vertu est de ce genre, et que l'illustre président de Montesquieu aurait eu en vous un ami digne de lui.

Un homme dont les terres ne sont pas, je crois, éloignées de chez vous, est venu passer quelque temps dans ma retraite: c'est M. le marquis d'Argence. Il me fait éprouver qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un homme vertueux qui a de l'esprit. Je voudrais être assez heureux pour que vous me fissiez le même honneur qu'il m'a fait.

J'ai celui d'être, avec la plus respectueuse estime, etc.

A M. PALISSOT [1].

Au château de Ferney, par Genève, 24 septembre 1760.

Je dois me plaindre, monsieur, de ce que vous avez imprimé mes lettres sans mon consentement. Ce procédé n'est ni de la philosophie ni du monde. Je réponds cependant à votre lettre du 13 septembre; mais c'est en vous priant, par tous les devoirs de la société, de ne point publier ce que je ne vous écris que pour vous seul.

1 Voir sur Palissot la note, page 206.

Je commence par vous remercier de la part que vous voulez bien prendre au petit succès de *Tancrède*[1]. Vous avez raison de ne vouloir d'appareil et d'action au théâtre qu'autant que l'un et l'autre sont liés à l'intérêt de la pièce; vous écrivez trop bien pour ne pas vouloir que le poète l'emporte sur le décorateur.

Je suis encore de votre avis sur les guerres littéraires; mais vous m'avouerez que, dans toute guerre, l'agresseur seul a tort devant Dieu et devant les hommes. La patience m'a échappé au bout de quarante années; j'ai donné quelques petits coups de patte à mes ennemis, pour leur faire sentir que, malgré mes soixante-sept ans, je ne suis pas paralytique. Vous vous y êtes pris de meilleure heure que moi; vous avez fait des estafilades à des gens qui ne vous attaquaient pas, et malheureusement je suis l'ami de quelques personnes à qui vous avez fait sentir vos griffes. Je me suis donc trouvé entre vous et mes amis, que vous déchirez; vous sentez que vous me mettiez dans une situation très désagréable. J'avais été touché de la visite que vous m'aviez faite aux Délices; j'avais conçu beaucoup d'amitié pour vous et pour M. Patu, avec qui vous aviez fait le voyage; et mes sentiments, partagés entre vous et lui, se réunissaient pour vous après sa mort. Vos lettres m'avaient beaucoup plu; je m'intéressais à vos succès, à votre fortune; votre commerce, qui m'était très agréable, a fini par m'attirer les reproches les plus vifs de la part de mes amis. Ils se sont plaints de ma correspondance avec un homme qui les outrageait. Pour comble de désagrément, on m'a envoyé des *Notes* imprimées en marge de vos lettres; ces notes sont de la plus grande dureté.

Vous ne devez pas être étonné que des esprits offensés ne ménagent pas l'offenseur. Cette guerre avilit les lettres; elles étaient déjà assez méprisées et assez persécutées par la plupart des hommes, qui ne connaissent que la fortune. Il est très mal que ceux qui devraient être unis par leur goût et

1. Tragédie de Voltaire écrite en vers croisés, et imitée de l'Arioste, qui fit beaucoup de bruit.

leur sentiment se déchirent comme s'ils étaient des jansénistes et des molinistes.

Ce qui me console, c'est qu'enfin on rend justice. L'Académie entière a été indignée du discours de Le Franc[1]; vous auriez pu un jour être de l'Académie, si vous n'aviez pas publiquement insulté deux de ses membres[2] sur le théâtre. Vous savez que nos amis nous abandonnent aisément, et que les ennemis sont implacables.

Toute cette aventure m'a ôté ma gaieté, et ne me laisse avec vous que des regrets. Pompignan et Fréron m'amusaient, et vous m'avez contristé.

Tout malingre que je suis, je prends[3] la plume pour vous dire que je ne me consolerai jamais de cette aventure, qui fait tant de tort aux lettres; que les lettres sont un métier devenu avilissant, abominable, et que je suis fâché de vous avoir aimé et elles aussi.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

16 octobre 1760.

Belle Melpomène, ma main[3] ne répondra pas à la lettre dont vous m'honorez, parce qu'elle est un peu impotente; mais mon cœur, qui ne l'est pas, y répondra.

Raisonnons ensemble, raisonnons.

Les monologues, qui ne sont pas des combats de passions, ne peuvent jamais remuer l'âme et la transporter. Un mono-

1. Dans son discours de réception, Le Franc avait attaqué personnellement tous les philosophes : il succomba lui-même sous leurs représailles sanglantes, et dut se retirer dans sa ville natale.

2. Palissot venait de faire jouer les *Philosophes*, comédie dans laquelle il insultait Duclos, d'Alembert, J.-J. Rousseau, etc., croyant imiter les *Nuées* d'Aristophane. Quelques vers sanglants contre Rousseau sont restés dans la mémoire des amateurs et des érudits. (Voir le *Théâtre d'Aristophane* en vers français, par E. Fallex, t. I, p. 240.)

3. Voltaire dictait le plus souvent ses lettres : ses secrétaires imitant fort bien son écriture, il se contentait de les signer d'un V. La teinte de l'encre du V, qui n'est pas toujours la même que celle du corps de la lettre, quelque ligne ou quelque mot ajouté par lui après coup et de la même encre que le V, indiquent seuls à des yeux exercés si la lettre est ou n'est pas toute de la main de Voltaire.

logue, qui n'est et ne peut être que la continuation des mêmes idées et des mêmes sentiments, n'est qu'une pièce nécessaire à l'édifice; et tout ce qu'on lui demande, c'est de ne pas refroidir. Le mieux, sans contredit, dans votre monologue du second acte, est qu'il soit court, mais pas trop court. On peut faire venir Fanie, et finir par une situation attendrissante. Je tâcherai d'ailleurs de fortifier ce petit morceau, ainsi que bien d'autres. On a été forcé de donner *Tancrède* avant que j'y eusse pu mettre la dernière main. Cette pièce ne m'a jamais coûté un mois. Vos talents ont sauvé mes défauts; il est temps de me rendre moins indigne de vous.

Je ne suis point du tout de votre avis, ma belle Melpomène, sur le petit ornement de la Grève, que vous me proposez. Gardez-vous, je vous en conjure, de rendre la scène française dégoûtante et horrible, et contentez-vous du terrible. N'imitons pas ce qui rend les Anglais odieux. Jamais les Grecs, qui entendaient si bien l'appareil du spectacle, ne se sont avisés de cette invention de barbares. Quel mérite y a-t-il, s'il vous plaît, à faire construire un échafaud par un menuisier? en quoi cet échafaud se lie-t-il à l'intrigue? Il est beau, il est noble de suspendre des armes et des devises. Il en résulte qu'Orbassan, voyant le bouclier de Tancrède sans armoiries, et sa cotte d'armes sans faveurs des belles, croit avoir bon marché de son adversaire; on jette le gage de bataille, on le relève; tout cela forme une action qui sert au nœud essentiel de la pièce. Mais faire paraître un échafaud, pour le seul plaisir d'y mettre quelques valets de bourreau, c'est déshonorer le seul art par lequel les Français se distinguent, c'est immoler la décence à la barbarie; croyez-en Boileau, qui dit :

« Mais il est des objets que l'art judicieux
« Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux [1]. »

Ce grand homme en savait plus que les beaux esprits de nos jours.

1. *Art poét.*, ch. III, v. 53

J'ai crié, trente ou quarante ans, qu'on nous donnât du spectacle dans nos conversations en vers, appelées tragédies, mais je crierais bien davantage si on changeait la scène en place de Grève. Je vous conjure de rejeter cette abominable tentation.

J'enverrai dans quelque temps *Tancrède*, quand j'aurai pu y travailler à loisir; car figurez-vous que, dans ma retraite, c'est le loisir qui me manque. *Fanime*[1] suivra de près; nous venons de l'essayer en présence de M. le duc de Villars, de l'intendant de Bourgogne et de celui de Languedoc. Il y avait une assemblée très choisie. Votre rôle est plus décent, et par conséquent plus attendrissant qu'il n'était; vous y mourez d'une manière qu'on ne peut prévoir, et qui a fait un effet terrible, à ce qu'on dit. La pièce est prête. Je vais bientôt donner tous mes soins à *Tancrède*. Quand vous aurez donné la vie à ces deux pièces, je vous supplierai d'être malade, et de venir vous mettre entre les mains de Tronchin, afin que nous puissions être tous à vos pieds.

A M***

1760.

(FRAGMENT)

S'il y a des esprits de travers parmi vous, comme il y en a dans toutes les communautés, il me semble que les bons n'en doivent pas payer pour les méchants, et qu'on n'en doit pas moins estimer un Bourdaloue parce qu'on méprise un Garasse.

Ce monde-ci est une guerre continuelle; on a des ennemis et des alliés

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti, que celui de rire ; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le

1. *Fanime, Médime* ou *Zélime*, tragédie.

gazetier s'imagine que l'Europe s'occupera longtemps de ses feuilles ; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages, le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh ! qui se souvient aujourd'hui des querelles du P. Bouhours et de Ménage ? et si Racine n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port-Royal ? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

A M. DE BASTIDE[1].

1760.

Je n'imagine pas, monsieur le *Spectateur* du *monde*, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde physique. Socrate, Épictète, Marc-Aurèle laissent graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations ? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral que les précepteurs des nations ont déjà tant sermonné avec tant d'utilité ?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout, et le mérite presque rien ; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre ; que les sots soient aux nues, et les génies dans la fange ; qu'un père déshérite six enfants vertueux, pour combler de biens un premier-né qui souvent le déshonore ; qu'un malheureux qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon dans une terre étrangère, laisse au fisc de cet État la fortune de ses héritiers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la disette, ceux qui ne produisent rien dans le

1. Auteur de publications intitulées le *Nouveau spectateur*, le *Monde comme il est*, le *Monde*.

luxe ; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole et au poisson qui nage ; des vassaux tremblants qui n'osent délivrer leurs maisons du sanglier qui les dévore ; des fanatiques qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas Dieu comme eux ; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple ; le droit du plus fort faisant la loi, non seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde, presque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer ! Voilà votre folie à vous autres moralistes. Montez en chaire avec Bourdaloue, ou prenez la plume avec La Bruyère, temps perdu : le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement qui pourrait pourvoir à tout en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que Confucius imagina il y a plus de mille ans ont encore leur effet à la Chine

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'État. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue ; j'en indiquerai quelques-unes, vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfants de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin : on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus saints en faisant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il ? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campagnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir ; mais questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront

que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigents. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance : les antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le *Spectateur* du *monde*, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise : les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien que de prononcer sur la nature du mal. Croyez-moi, monsieur le *Spectateur*, je ne saurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus ; les hommes tiennent trop à leurs vices.

A M. DE BRENLES[1].

Aux Délices, 16 décembre 1760.

Vous souvenez-vous de moi? pour moi, je vous aimerai toujours, quoique je ne sois plus Suisse. Voici, mon cher monsieur, de quoi il est question. Vous savez que j'ai acheté des terres en France pour être plus libre; une descendante du grand Corneille vient dans ces terres ; vous serez peut-être surpris qu'une nièce de Rodogune sache à peine lire et écrire; mais son père, malheureusement réduit à l'état le plus indigent, et, plus malheureusement encore, abandonné de Fontenelle, n'avait pas eu de quoi donner à sa fille les commencements de la plus mince éducation. On m'a recommandé cette infortunée; j'ai cru qu'il convenait à un

1. Ici commence, au milieu de préoccupations toujours littéraires, un épisode d'un nouveau genre, mais qui s'y rattache encore : l'adoption d'une petite-nièce de Corneille, que Voltaire va recueillir, élever, instruire, avec toute l'ardeur et toute la tendresse d'un père, qu'il établira et dotera de même.

soldat de nourrir la fille de son général. Elle arrive chez moi; elle a appris un peu à lire et à écrire d'elle-même; on la dit aimable; je me ferai un plaisir de lui servir de père, et de contribuer à son education, qu'elle seule a commencée. Si vous connaissez quelque pauvre homme qui sache lire, écrire, et qui puisse même avoir une teinte de géographie et d'histoire, qui soit du moins capable de l'apprendre, et d'enseigner le lendemain ce qu'il aura appris la veille, nous le logerons, chaufferons, blanchirons, nourrirons, abreuverons et paierons, mais paierons très médiocrement; car je me suis ruiné à bâtir des châteaux, des églises et des théâtres. Voyez, avez-vous quelque pauvre ami? vous m'avez déjà donné un Corbo dont je suis fort content. Ses gages sont médiocres, mais il est très bien dans le château de Tournay; son frère n'est pas mieux dans celui de Ferney. Notre savant pourrait avoir les mêmes appointements. Décidez; bonsoir; mille compliments à madame votre femme. Êtes-vous enfin un père heureux? *Vale, amice.* V.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI [1].

Au château de Ferney, en Bourgogne, 23 décembre 1760.

Monsieur, nous sommes unis par les mêmes goûts, nous cultivons les mêmes arts, et ces beaux arts ont produit l'amitié dont vous m'honorez. Ce sont eux qui lient les âmes bien nées, quand tout divise le reste des hommes.

J'ai su dès longtemps que les principaux seigneurs de vos belles villes d'Italie se rassemblent souvent pour représenter, sur des théâtres élevés avec goût, tantôt des ouvrages dramatiques italiens, tantôt même les nôtres. C'est aussi ce qu'ont fait quelquefois les princes des maisons les plus augustes et les plus puissantes; c'est ce que l'esprit humain a jamais inventé de plus noble et de plus utile pour former les mœurs et pour les polir; c'est là le chef-d'œuvre de la

[1] Littérateur italien auteur de comédies et de farces agréables.

société : car, monsieur, pendant que le commun des hommes est obligé de travailler aux arts mécaniques, et que leur temps est heureusement occupé, les grands et les riches ont le malheur d'être abandonnés à eux-mêmes, à l'ennui inséparable de l'oisiveté, au jeu plus funeste que l'ennui, aux petites factions plus dangereuses que le jeu et que l'oisiveté.

Vous êtes, monsieur, un de ceux qui ont rendu le plus de services à l'esprit humain dans votre ville de Bologne, cette mère des sciences. Vous avez représenté à la campagne, sur le théâtre de votre palais, plus d'une de nos pièces françaises, élégamment traduites en vers italiens; vous daignez traduire actuellement la tragédie de *Tancrède;* et moi, qui vous imite de loin, j'aurai bientôt le plaisir de voir représenter chez moi la traduction d'une pièce de votre célèbre Goldoni, que j'ai nommé et que je nommerai toujours le peintre de la nature. Digne réformateur de la comédie italienne, il en a banni les farces insipides, les sottises grossières, lorsque nous les avions adoptées sur quelques théâtres de Paris. Une chose m'a frappé surtout dans les pièces de ce génie fécond, c'est qu'elles finissent toutes par une moralité qui rappelle le sujet et l'intrigue de la pièce, et qui prouve que ce sujet et cette intrigue sont faits pour rendre les hommes plus sages et plus gens de bien.

Qu'est-ce, en effet, que la vraie comédie? c'est l'art d'enseigner la vertu et les bienséances en action et en dialogues. Que l'éloquence du monologue est froide en comparaison! A-t-on jamais retenu une seule phrase de trente ou quarante mille discours moraux? et ne sait-on pas par cœur ces sentences admirables, placées avec art dans des dialogues intéressants :

« Homo sum : humani nihil a me alienum puto [1].
« Apprime in vita esse utile, ut ne quid nimis [2].
« Natura tu illi pater es, consiliis ego [3], etc. »

C'est ce qui fait un des grands mérites de Térence; c'est

1. Térence, *Heautontimoroumenos*, A. I, v. 25.
2. *Andrienne*, A. I, v. 34.
3. Les *Adelphes*, A. I, v. 46.

celui de nos bonnes tragédies, de nos bonnes comédies. Elles n'ont pas produit une admiration stérile; elles ont souvent corrigé les hommes. J'ai vu un prince pardonner une injure après une représentation de la *Clémence d'Auguste*. Une princesse qui avait méprisé sa mère, alla se jeter à ses pieds en sortant de la scène où Rhodope demande pardon à sa mère. Un homme connu se raccommoda avec sa femme, en voyant le *Préjugé à la mode*[1]. J'ai vu l'homme du monde le plus fier devenir modeste après la comédie du *Glorieux*[2]; et je pourrais citer plus de six fils de famille que la comédie de l'*Enfant prodigue*[3] a corrigés. Si les financiers ne sont plus grossiers, si les gens de cour ne sont plus de vains petits-maîtres, si les médecins ont abjuré la robe, le bonnet, et les consultations en latin, si quelques pédants sont devenus hommes, à qui en a-t-on l'obligation? au théâtre, au seul théâtre.

Quelle pitié ne doit-on pas avoir de ceux qui s'élèvent contre ce premier art de la littérature, qui s'imaginent qu'on doit juger du théâtre d'aujourd'hui par les tréteaux de nos siècles d'ignorance, et qui confondent les Sophocle et les Ménandre, les Varius et les Térence, avec les Tabarin et les Polichinelle!

Mais que ceux-là sont encore plus à plaindre qui admettent les Polichinelle et les Tabarin, et qui rejettent les *Polyeucte*, les *Athalie*, les *Zaïre*, et les *Alzire!* Ce sont là de ces contradictions où l'esprit humain tombe tous les jours.

Pardonnons aux sourds qui parlent contre la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté; ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

« *Nos* vero dulces *teneant* ante omnia Musæ[4] .... »

1. Comédie de La Chaussée.
2. Comédie de Destouches.
3. Comédie de Voltaire.
4. Virgile, *Géorg.*, liv. II, v. 475.

J'ai eu le plaisir de voir chez moi, à la campagne, représenter *Alzire*, cette tragédie où le christianisme et les droits de l'humanité triomphent également. J'ai vu, dans *Mérope*, l'amour maternel faire répandre des larmes, sans le secours de l'amour galant. Ces sujets remuent l'âme la plus grossière comme la plus délicate; et si le peuple assistait à des spectacles honnêtes, il y aurait bien moins d'âmes grossières et dures. C'est ce qui fit des Athéniens une nation si supérieure. Les ouvriers n'allaient point porter à des farces indécentes l'argent qui devait nourrir leurs familles; mais les magistrats appelaient, dans des fêtes célèbres, la nation entière à des représentations qui enseignaient la vertu et l'amour de la patrie. Les spectacles que nous donnons chez nous sont une bien faible imitation de cette magnificence; mais enfin ils en retracent quelque idée. C'est la plus belle éducation qu'on puisse donner à la jeunesse, le plus noble délassement du travail, la meilleure instruction pour tous les ordres des citoyens; c'est presque la seule manière d'assembler les hommes pour les rendre sociables.

« Emollit mores, nec sinit esse feros [1]. »

Aussi je ne me lasserai point de répéter que, parmi vous le pape Léon X, l'archevêque Trissino, le cardinal Bibiena, et, parmi nous, les cardinaux de Richelieu et Mazarin ressuscitèrent la scène. Ils savaient qu'il vaut mieux voir l'*Œdipe* de Sophocle que de perdre au jeu la nourriture de ses enfants, son temps dans un café, sa raison dans un cabaret, sa santé dans des réduits de débauche, et toute la douceur de sa vie dans le besoin et dans la privation des plaisirs de l'esprit.

Il serait à souhaiter, monsieur, que les spectacles fussent, dans les grandes villes, ce qu'ils sont dans vos terres et dans les miennes, et dans celles de tant d'amateurs; qu'ils ne fussent point mercenaires; que ceux qui sont à la tête des gouvernements fissent ce que nous faisons et ce qu'on fait dans tant de villes. C'est aux édiles à donner les jeux publics;

1. Ovide, *Pont.*, I., ép. IX, v. 48.

s'ils deviennent une marchandise, ils risquent d'être avilis. Les hommes ne s'accoutument que trop à mépriser les services qu'ils paient. Alors l'intérêt, plus fort encore que la jalousie, enfante les cabales. Les Claveret cherchent à perdre les Corneille; les Pradon veulent écraser les Racine.

C'est une guerre toujours renaissante, dans laquelle la méchanceté, le ridicule et la bassesse sont sans cesse sous les armes.

Un entrepreneur des spectacles de la Foire tâche, à Paris, de miner les Comédiens qu'on nomme italiens; ceux-ci veulent anéantir les Comédiens français par des parodies; les Comédiens français se défendent comme ils peuvent; l'Opéra est jaloux d'eux tous; chaque compositeur a pour ennemis tous les autres compositeurs, et leurs protecteurs, et les maîtresses des protecteurs.

Souvent, pour empêcher une pièce nouvelle de paraître, pour la faire tomber au théâtre, et, si elle réussit, pour la décrier à la lecture, et pour abîmer l'auteur, on emploie plus d'intrigues que les whigs n'en ont tramé contre les torys, les guelfes contre les gibelins, les molinistes contre les jansénistes, les coccéiens contre les voétiens, etc., etc., etc., etc.

Je sais de science certaine qu'on accusa *Phèdre* d'être janséniste. « Comment, disaient les ennemis de l'auteur, sera-t-il permis de débiter à une nation chrétienne ces maximes diaboliques :

« Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée,
« Par un charme fatal vous fûtes entraînée[1]. »

N'est-ce pas là évidemment un juste à qui la grâce a manqué? J'ai entendu tenir ces propos dans mon enfance, non pas une fois, mais trente. On a vu une cabale forcer le gouvernement à suspendre les représentations de *Mahomet* joué par ordre du gouvernement. Ils avaient pris pour prétexte que, dans cette tragédie de *Mahomet*, il y avait plusieurs traits contre ce faux prophète qui pouvaient rejaillir sur les *convul-*

1. Racine, *Phèdre*, acte IV, sc. VI.

sionnaires; ainsi ils eurent l'insolence d'empêcher, pour quelque temps, les représentations d'un ouvrage dédié à un pape, approuvé par un pape.

L'envie veut mordre, l'intérêt veut gagner; c'est là ce qui excita tant d'orages contre le Tasse, contre le Guarini, en Italie; contre Dryden et contre Pope, en Angletrre; contre Corneille, Racine, Molière, Quinault, en France. Que n'a point essuyé, de nos jours, votre célèbre Goldoni! et si vous remontez aux Romains et aux Grecs, voyez les prologues de Térence, dans lesquels il apprend à la postérité que les hommes de son temps étaient faits comme ceux du nôtre *: tutto'l mondo è fatto come la nostra famiglia.* Mais remarquez, monsieur, pour la consolation des grands artistes, que les persécuteurs sont assurés du mépris et de l'horreur du genre humain, et que les bons ouvrages demeurent. Où sont les écrits des ennemis de Térence, et les feuilles des Bavius qui insultèrent Virgile? Où sont les impertinences des rivaux du Tasse, et des rivaux de Corneille et de Molière?

Qu'on est heureux, monsieur, de ne point voir toutes ces misères, toutes ces indignités, et de cultiver en paix les arts d'Apollon, loin des Marsyas et des Midas! Qu'il est doux de lire Virgile et Homère en foulant à ses pieds les Bavius et les Zoïle, et de se nourrir d'ambroisie, quand l'envie mange des couleuvres!

. . . . . .

Quant à quelques messieurs qui, sans être chrétiens, inondent le public, depuis quelques années, de satires chrétiennes; qui nuiraient, s'il était possible, à notre religion, par les ridicules appuis qu'ils osent prêter à cet édifice inébranlable[1]; enfin, qui la déshonorent par leurs impostures; si on faisait jamais attention à leurs libelles, on pourrait leur faire voir qu'on est aussi ignorant qu'eux, mais beaucoup meilleur chrétien.

C'est une plaisante idée qui a passé par la tête de quelques

1. Qui ne croirait cette page écrite, comme tant d'autres, de nos jours mêmes.

barbouilleurs de notre siècle, de crier sans cesse que tous ceux qui ont quelque esprit ne sont pas chrétiens! Pensent-ils rendre en cela un grand service à notre religion? Quoi! la saine doctrine, c'est-à-dire la doctrine apostolique et romaine, ne serait-elle, selon eux, que le partage des sots? Je ne pense pas être un sot, mais il me semble que si je me trouvais jamais avec l'abbé Guyon dans la rue (car je ne peux le rencontrer que là), je lui dirais :

« Mon ami, de quel droit prétends-tu être meilleur chrétien que moi? Est-ce parce que tu affirmes, dans un livre aussi plat que calomnieux, que je t'ai fait bonne chère, quoique tu n'aies jamais dîné chez moi? Est-ce parce que tu as révélé au public, c'est-à-dire à quinze ou seize lecteurs oisifs, tout ce que je t'ai dit du roi de Prusse, quoique je ne t'aie jamais parlé, et que je ne t'aie jamais vu? Ne sais-tu pas que ceux qui mentent sans esprit, ainsi que ceux qui mentent avec esprit, n'entreront pas dans le royaume des cieux?

« Je te prie d'exprimer l'unité de l'Église et l'invocation des saints mieux que moi :

L'Église, toujours une, et partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu[1].

« Tu me feras encore plaisir de donner une idée plus juste de la transsubstantiation que celle que j'en ai donnée :

Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus[2].

« Crois-tu définir plus clairement la Trinité qu'elle ne l'est dans ces vers :

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence[3]?

« Je t'exhorte, toi et tes semblables, non seulement à croire

1. La *Henriade*, ch. X, v. 486.
2. *Ibid.*, v. 489,
3. *Ibid.*, v. 425

les dogmes que j'ai chantés en vers, mais à remplir tous les devoirs que j'ai enseignés en prose, à ne te jamais écarter du centre de l'unité, sans quoi il n'y a plus que trouble, confusion, anarchie. Mais ce n'est pas assez de croire, il faut faire ; il faut être soumis dans le spirituel à son évêque, entendre la messe de son curé, communier à sa paroisse, procurer du pain aux pauvres. Sans vanité, je m'acquitte mieux que toi de ces devoirs, et je conseille à tous les polissons qui crient, d'être chrétiens et de ne point crier. Ce n'est pas encore assez; je suis en droit de te citer Corneille :

Servez bien votre Dieu, servez notre monarque[1].

« Il faut, pour être bon chrétien, être surtout bon sujet, bon citoyen : or, pour être tel, il faut n'être ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune faction; il faut respecter, aimer, servir son prince; il faut, quand notre patrie est en guerre, ou aller se battre pour elle, ou payer ceux qui se battent pour nous; il n'y a pas de milieu. Je ne peux pas plus m'aller battre, à l'âge de soixante et sept ans, qu'un conseiller de grand'chambre; il faut donc que je paie, sans la moindre difficulté, ceux qui vont se faire estropier pour le service de mon roi, et pour ma sûreté particulière.

« J'oubliais vraiment l'article du pardon des injures. Les injures les plus sensibles, dit-on, sont les railleries. Je pardonne de tout mon cœur à tous ceux dont je me suis moqué. »

Voilà, monsieur, à peu près ce que je dirais à tous ces petits prophètes du coin qui écrivent contre le roi, contre le pape, et qui daignent quelquefois écrire contre moi et contre des personnes qui valent mieux que moi. J'ai le malheur de ne point regarder du tout comme des Pères de l'Église ceux qui prétendent qu'on ne peut croire en Dieu sans croire aux *convulsions*, et qu'on ne peut gagner le ciel qu'en avalant des cendres du cimetière de Saint-Médard, en se faisant donner des coups de bûche dans le ventre, et des claques sur les fes-

1. *Polyeucte*, acte V, scène VI.

ses. Pour moi, je crois que si on gagne le ciel, c'est en obéissant aux puissances établies de Dieu, et en faisant du bien à son prochain.

Un journaliste a remarqué que je n'étais pas adroit, puisque je n'épousais aucune faction, et que je me déclarais également contre tous ceux qui veulent former des partis. Je fais gloire de cette maladresse ; ne soyons ni à Apollo ni à Paul[1], mais à Dieu seul, et au roi que Dieu nous a donné. Il y a des gens qui entrent dans un parti pour être quelque chose ; il y en a d'autres qui existent sans avoir besoin d'aucun parti.

Adieu, monsieur ; je pensais ne vous envoyer qu'une tragédie, et je vous ai envoyé ma profession de foi. Je vous quitte pour aller à la messe de minuit avec ma famille et la petite-fille du grand Corneille. Je suis fâché d'avoir chez moi quelques Suisses qui n'y vont pas ; je travaille à les ramener au giron ; et si Dieu veut que je vive encore deux ans, j'espère aller baiser les pieds du saint-père avec les huguenots que j'aurai convertis, et gagner les indulgences.

In tanto la prego di gradire gli auguri di felicità ch' io le reco, nella congiuntura delle prossime sante feste Natalizie.

A M. LE BRUN[2].

A Ferney, 2 janvier 1761.

Vous m'avez accoutumé, monsieur, à oser joindre mon nom à celui de Corneille ; mais ce n'est que quand il s'agit de sa petite-fille. Nous espérons beaucoup d'elle, ma nièce et moi. Nous prenons soin de toutes les parties de son éducation, jusqu'à ce qu'il nous arrive un maître digne de l'instruire. Elle apprend l'orthographe ; nous la faisons écrire. Vous voyez qu'elle forme bien ses lettres, et que ses lignes ne sont point en diagonale comme celles de quelques-unes de nos Parisien-

1. 1re Épître aux Cor., I, 12.
2. Écouchard Le Brun, dit *le Pindarique*, poète lyrique et épigrammatique, de l'école de J.-B. Rousseau, né à Paris en 1729, mort en 1807. C'est lui qui avait recommandé à Voltaire la nièce de Corneille.

nes. Elle lit avec nous à des heures réglées, et nous ne lui laissons jamais ignorer la signification des mots. Après la lecture, nous parlons de ce qu'elle a lu, et nous lui apprenons ainsi, insensiblement, un peu d'histoire. Tout cela se fait gaiement et sans la moindre apparence de leçon.

J'espère que l'ombre du grand Corneille ne sera pas mécontente; vous avez si bien fait parler cette ombre, monsieur, que je vous dois compte de tous ces petits détails. Si Mlle Corneille remercie M. Titon, et tous ceux qui ont pris intérêt à elle, souffrez que je les remercie aussi. J'espère que je leur devrai une des grandes consolations de ma vieillesse, celle d'avoir contribué à l'éducation de la cousine de Chimène, de Cornélie et de Camille.

Il faut que je vous dise encore qu'elle remplit exactement tous les devoirs de la religion, et que nos curés et notre évêque sont très contents de la manière dont on se gouverne dans mes terres. Les Berthier, les Guyon, les Gauchat, les Chaumeix, en seront peut-être fâchés, mais je ne peux qu'y faire. Les philosophes servent Dieu et le roi, quoi que ces messieurs en disent. Nous ne sommes, à la vérité, ni jansénistes, ni molinistes, ni frondeurs; nous nous contentons d'être Français et catholiques tout uniment.

Votre distinction entre le vrai public et le vulgaire est bien d'un homme qui mérite les suffrages du public; daignez y joindre le mien, et comptez sur la plus sincère estime, j'ose dire sur l'amitié, de votre obéissant serviteur, VOLTAIRE.

A M. DU MOLARD.

A Ferney, 15 janvier 1761.

Mon cher ami, nous ne montrons encore que le français à *Cornélie*[1]; si vous étiez ici, vous lui apprendriez le grec. Nous ne cessons jusqu'à présent de remercier M. Titon et M. Le

1. Mlle Corneille.

Brun de nous avoir procuré le trésor que nous possédons. Le cœur paraît excellent, et nous avons tout sujet d'espérer que, si nous n'en faisons pas une savante, elle deviendra une personne très aimable, qui aura toutes les vertus, les grâces et le naturel qui font le charme de la société.

Ce qui me plaît surtout en elle, c'est son attachement pour son père, sa reconnaissance pour M. Titon, pour M. Le Brun, et pour toutes les personnes dont elle doit se souvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si Mme Denis en a pris soin ; elle est très bien servie; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle; elle est aimée de tous les domestiques ; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés, et assurément ses volontés ne sont pas difficiles. Nous avons cessé nos lectures depuis qu'un rhume violent l'a réduite au régime et à la cessation de tout travail. Elle commence à être mieux. Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier soin doit être de lui faire parler sa langue avec simplicité et avec noblesse. Nous la faisons écrire tous les jours : elle m'envoie un petit billet, et je le corrige : elle me rend compte de ses lectures ; il n'est pas encore temps de lui donner des maîtres; elle n'en a point d'autres que ma nièce et moi. Nous ne lui laissons passer ni mauvais termes ni prononciations vicieuses; l'usage amène tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture, des heures pour les tapisseries de petit point. Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la messe de paroisse. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je crois que M. Titon et M. Le Brun ne dédaigneront point ces petits détails, et qu'ils verront avec plaisir que leurs soins n'ont pas été infructueux. Je souhaite à M. Titon ce qu'on lui a sans doute tant souhaité, les années du mari de l'Aurore[1]. Dites, je vous prie, à M. Le Brun que personne ne lui est plus obligé que moi. On dit que son *Ode* a encore un nouveau mérite

1. Tithon, mari de l'Aurore, qui obtint le don de l'immortalité, dit la mythologie.

auprès du public par les impertinences de ce malheureux Fréron[1].

Je vous embrasse de tout mon cœur.

A M. DEODATI DE TOVAZZI.

Au château de Ferney, en Bourgogne, 24 janvier 1761.

Je suis très sensible, monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'*Excellence de la langue italienne*. Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez dépriser un peu trop.

Je crois, monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite. Il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savants ont reçu la loi des ignorants. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages; les ouvriers ont nommé tous leurs instruments. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins; et, après un très grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis, comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont, en effet, les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rhythme certain, un vrai mélange de dactyles et de spondées, une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorants qui formèrent ces deux langues avaient sans doute la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre langue italienne; nous en avons aussi : mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le nombre et non par la valeur des syllabes.

1. Fréron, à propos de l'ode où Le Brun recommandait à Voltaire la petite nièce de Corneille, avait dit : « Il m'est passé bien des odes par les mains ; je n'en ai point encore lu d'aussi mauvaises que celles de Le Brun. »

La bella lingua toscana è la figlia primogenita del latino. Mais jouissez de votre droit d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres ; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rend si sonores : *Los rios, los hombres, las historias, las costumbres.* Il vous manque aussi les diphthongues, qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux : Les *rois,* les *empereurs,* les *exploits*, les *histoires.* Vous nous reprochez nos *e* muets comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces *e* muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. *Empire*, *couronne*, *diadème*, *flamme*, *tendresse*, *victoire :* toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Avouez, monsieur, que la prodigieuse variété de toutes ces désinences peut avoir quelque avantage sur les cinq terminaisons de tous les mots de votre langue. Encore, de ces cinq terminaisons faut-il retrancher la dernière, car vous n'avez que sept ou huit mots qui se terminent en *u;* restent donc quatre sons, *a*, *e*, *i*, *o*, qui finissent tous les mots italiens.

Pensez-vous, de bonne foi, que l'oreille d'un étranger soit bien flattée, quand il lit, pour la première fois,

« .... e'l Capitano
« Che 'l gran sepolcro libero di Cristo ; »

et

« Molto egli opro col senno. a con la mano [1] ? »

Croyez-vous que tous ces *o* soient bien agréables à une oreille qui n'y est pas accoutumée? Comparez à cette triste unifor-

1. Le Tasse, *Jérus. déliv.*, ch. I, st. I.

mité, si atigante pour un étranger, comparez à cette sécheresse ces deux vers simples de Corneille :

« Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
« Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre[1]. »

Vous voyez que chaque mot se termine différemment. Prononcez à présent ces deux vers d'Homère :

Ἐξ οὗ δὴ τα πρῶτα διαστήτην ἐρίσαντε
Ἀτρεΐδης τε, ἄναξ ἀνδρῶν, καὶ δῖος Ἀχιλλεύς[2].

Qu'on prononce ces deux vers devant une jeune personne, soit anglaise ou allemande, qui aura l'oreille un peu délicate : elle donnera la préférence au grec, elle souffrira le français, elle sera un peu choquée de la répétition continuelle des désinences italiennes. C'est une expérience que j'ai faite plusieurs fois.

Vos poètes, qui ont servi à former votre langue, ont si bien senti ce vice radical de la terminaison des mots italiens qu'ils ont retranché les lettres *e* et *o* qui finissaient tous les mots à l'infinitif, au passé, et au nominatif; ils disent *amar* pour *amare*, *nocqueron* pour *nocquerono*, *la stagion* pour la *stagione*, *buon* pour *buono*, *malevol* pour *malevole*. Vous avez voulu éviter la cacophonie; et c'est pour cela que vous finissez très souvent vos vers par la lettre canine *r;* ce que les Grecs ne firent jamais.

J'avoue que la langue latine dut longtemps paraître dure et barbare aux Grecs, par la fréquence de ses *ur*, de ses *um*, qu'on prononçait *our* et *oum*, et par la multitude de ses noms propres terminés tous en *us* ou plutôt en *ous*. Nous avons brisé plus que vous cette uniformité. Si Rome était pleine autrefois de sénateurs et de chevaliers en *us*, on n'y voit à présent que des cardinaux et des abbés en *i*.

Vous vantez, monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue, mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité aucun idiome au monde qui pei-

1. La *Mort de Pompée*, acte I, sc. I.
2. *Iliade*, chant I, v. 6.

gne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre âme. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté; vous mettez d'un côté *orgoglio*, *alterigia*, *superbia*, et de l'autre *orgueil* tout seul. Cependant, monsieur, nous avons *orgueil*, *superbe*, *hauteur*, *fierté*, *morgue*, *élévation*, *dédain*, *arrogance*, *insolence*, *gloire*, *gloriole*, *présomption*, *outrecuidance*. Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous *orgoglio*, *alterigia*, *superbia* ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour singulier *vaillant*.

Je sais, monsieur, que votre nation est très vaillante quand elle veut, et quand on le veut; l'Allemagne et la France ont eu le bonheur d'avoir à leur service de très braves et de très grands officiers italiens.

« L'italico valor non è ancor morto. »

Mais, si vous avez *valente*, *prode*, *animoso*, nous avons *vaillant*, *valeureux*, *preux*, *courageux*, *intrépide*, *hardi*, *anime*, *audacieux*, *brave*, etc. Ce courage, cette bravoure, ont plusieurs caractères différents, qui ont chacun leurs termes propres. Nous dirions bien que nos généraux sont vaillants, courageux, braves, etc.; mais nous distinguerions le courage vif et audacieux du général[1] qui emporta, l'épée à la main, tous les ouvrages de Port-Mahon taillés dans le roc vif; la fermeté constante, réfléchie et adroite avec laquelle un de nos chefs[2] sauva une garnison entière d'une ruine certaine, et fit une marche de

1. Le maréchal de Richelieu, en 1756.
2. Le maréchal de Belle-Ile, en 1742.

trente lieues, à la vue d'une armée ennemie de trente mille combattants.

Nous exprimerions encore différemment l'intrépidité tranquille que les connaisseurs admirèrent dans le petit-neveu[1] du héros de la Valteline, lorsque, ayant vu son armée en déroute par une terreur panique de nos alliés, ce général, ayant aperçu le régiment de Diesbach et un autre, qui faisaient ferme contre une armée victorieuse, quoiqu'ils fussent entamés par la cavalerie et foudroyés par le canon, marcha seul à ces régiments, loua leur valeur, leur courage, leur fermeté, leur intrépidité, leur vaillance, leur patience, leur audace, leur animosité, leur bravoure, leur héroïsme, etc. Voyez, monsieur, que de termes pour un! Ensuite il eut le courage de ramener ces deux régiments à petits pas, et de les sauver du péril où leur valeur les jetait; les conduisit en bravant les ennemis victorieux, et eut encore le courage de soutenir les reproches d'une multitude toujours mal instruite.

Vous pourrez encore voir, monsieur, que le courage, la valeur, la fermeté de celui[2] qui a gardé Cassel et Gottingen[3] malgré les efforts de soixante mille ennemis très valeureux, est un courage composé d'activité, de prévoyance et d'audace. C'est aussi ce qu'on a reconnu dans celui[4] qui a sauvé Vesel. Croyez donc, je vous prie, monsieur, que nous avons, dans notre langue, l'esprit de faire sentir ce que les défenseurs de notre patrie ou de notre pays ont le mérite de faire.

Vous nous insultez, monsieur, sur le mot de *ragoût:* vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos *mets*, nos *plats*, nos *entrées* de table, et nos *menus*. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier *gourmand;* mais daignez plaindre, monsieur, nos gourmands,

1. Le prince de Soubise à Rosbach, en 1756.
2. Le maréchal de Broglie.
3. Le comte de Vaux.
4. Le marquis de Schomberg.

nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de *savant;* ajoutez-y, s'il vous plaît, *docte, érudit, instruit, éclairé, habile, lettré;* vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de diminutifs; nous en avions du temps de Marot, et de Rabelais, et de Montaigne; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, les Pélisson, les Corneille, les Despréaux, les Racine, les Massillon, les La Fontaine, les La Bruyère, etc.; nous avons laissé à Ronsard, à Marot, à du Bartas, les diminutifs badins en *otte* et en *ette*, et nous n'avons guère conservé que *fleurette, amourette, fillette, grisette, grandelette, vieillotte, nabote, maisonnette, villotte*[1]; encore ne les employons-nous que dans le style très familier. N'imitez pas le *Buonmattei*, qui, dans sa harangue à l'Académie de la Crusca, fait tant valoir l'avantage exclusif d'exprimer *corbello, corbellino*, en oubliant que nous avons des *corbeilles* et des *corbillons*.

Vous possédez, monsieur, des avantages bien plus réels, celui des inversions, celui de faire plus facilement cent bons vers en italien que nous n'en pouvons faire dix en français. La raison de cette facilité, c'est que vous vous permettez ces *hiatus*, ces bâillements de syllabes que nous proscrivons; c'est que tous vos mots, finissant en *a, e, i, o*, vous fournissent au moins vingt fois plus de rimes que nous n'en avons, et que, par-dessus cela, vous pouvez encore vous passer des rimes. Vous êtes moins asservis que nous à l'hémistiche et à la césure vous dansez en liberté, et nous dansons avec nos chaînes.

Mais croyez-moi, monsieur, ne reprochez à notre langue, ni la rudesse, ni le défaut de prosodie, ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire. Lisez d'ailleurs tout ce que MM. d'Olivet et Dumarsais ont composé sur la manière de bien parler notre langue; lisez M. Duclos; voyez avec combien de force, de clarté, d'énergie et de grâce s'expriment

1. L'édition Beuchot donne *villotte:* on dit aujourd'hui *villette*.

MM. Dalembert et Diderot. Quelles expressions pittoresques emploient souvent M. de Buffon et M. Helvétius, dans les ouvrages qui n'en paraissent pas toujours susceptibles!

Je finis cette lettre trop longue par une seule réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, etc.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 mars 1761.

. . . . . .

Voici une *Épître sur l'Agriculture*[1] dont vous ne vous soucierez point; vous n'aimez pas la chose rustique, et j'en suis

1. La célèbre épître dédiée à Mme Denis, sa nièce, qui commence par ces vers :

« Qu'il est doux d'em loyer le déclin de son âge
« Comme le grand Virgile occupa son printemps!
« Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage;
« Il cultivait la terre, et chantait ses présents.
« Mais bientôt, ennuyé des plaisirs du village,
« D'Alexis et d'Aminte il quitta le séjour,
« Et, malgré Mævius, il parut à la cour.

« C'est la cour qu'il faut fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.
« Dieu du jour, dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre.
« Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi ;
« Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
« L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
« Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
« Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris,
« Prêta des agréments au chalumeau champêtre;
« Mais il vantait des soins qu'il craignait de connaître,
« Et de ses faux bergers il fit de beaux esprits.
« Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise...

« — Mais quoi! loin de Paris se peut-il qu'on respire?
« Me dit un petit-maître, amoureux du fracas.
« Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas ;
« On oublie, on espère, on jouit, on désire;
« Il nous faut du tumulte, et je sens que mon cœur
« S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur. »

fou. J'aime mes bœufs, je les caresse, ils me font des mines. Je me suis fait faire une paire de sabots; mais si vous faites jouer *Oreste*, je les troquerai contre deux cothurnes, sous l'ombrage de vos ailes.

A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.

1761

Bourdaloue fut presque le Corneille de la chaire, comme Massillon en a été depuis le Racine; non que j'égale un art à moitié profane à un ministère presque saint; non que j'égale non plus la difficulté médiocre de faire un bon sermon à la difficulté prodigieuse et inexprimable de faire une bonne tragédie; mais je dis que Bourdaloue voulut raisonner comme Corneille, et que Massillon s'étudia à être aussi élégant en prose que Racine l'était en vers.

Il est vrai qu'on reprocha souvent à Bourdaloue, comme à Corneille, d'être un peu trop avocat, de vouloir trop prouver

« — Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
« Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage ;
« Que Gaussin t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
« Qu'un Bernard t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
« T'ait noirci des poisons de sa langue maudite;
« Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
« Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite ;
« Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
« Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
« — Mais vivre sans plaisir, sans faste, sans emploi!
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire!

« — De l'ennui! Penses-tu que, retiré chez toi,
« Pour les tiens, pour l'État, tu n'as plus rien à faire?
« La nature t'appelle : apprends à l'observer;
« La France a des déserts : ose les cultiver ;
« Elle a des malheureux : un travail nécessaire,
« Ce partage de l'homme, et son consolateur,
« En chassant l'indigence amène le bonheur ;
« Change en épis dorés, change en gras pâturages
« Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages;
« Tes vassaux languissants, qui pleuraient d'être nés,
« Qui redoutaient surtout de former leurs semblables,
« Et de donner le jour à des infortunés,
« Vont se lier gaîment par des nœuds désirables. »

au lieu de toucher, et de donner quelquefois de mauvaises preuves. Massillon, au contraire, crut qu'il valait mieux peindre et émouvoir; il imita Racine, autant qu'on peut l'imiter en prose. Son style est pur, ses peintures sont attendrissantes.

Relisez ce morceau sur l'humanité des grands :

« Hélas ! s'il pouvait être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devrait être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis environnent. Ils seraient bien plus dignes d'excuse si, portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissaient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilège qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puissance, grand Dieu! serait-ce donc là le privilège des grands[1]? »

Souvenez-vous ensuite de ce morceau de *Britannicus*[2] :

« Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs;
« Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs.
« L'empire en est pour vous l'inépuisable source;
« Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
« Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
« S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
« Britannicus est seul : quelque ennui qui le presse,
« Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
« Et n'a pour tous plaisirs, seigneur, que quelques pleurs
« Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs ! »

Je crois voir, dans la comparaison de ces deux morceaux, le disciple qui tâche de lutter contre le maître. Je vous en

1. *Petit Carême*, sermon sur l'*Humanité des grands*.
2. Acte II, sc. III.

montrerais vingt exemples si je ne craignais d'être long [1].

Massillon et Cheminais savaient Racine par cœur, et déguisaient les vers de ce divin poète dans leur prose pieuse. C'est ainsi que plusieurs prédicateurs venaient apprendre chez Baron l'art de la déclamation, et rectifiaient ensuite le geste du comédien par le geste de l'orateur sacré. Rien ne prouve mieux que tous les arts sont frères, quoique les artistes soient bien loin de l'être.

Dans l'étude que j'ai faite de l'histoire, j'en ai toujours tiré ce fruit, que le temps où nous vivons est de tous les temps le plus éclairé, malgré nos très mauvais livres, et malgré la foule de tant d'insipides journaux; comme il est le plus heureux, malgré nos calamités passagères. Car quel est l'homme de lettres qui ne sache que le bon goût n'a été le partage de la France qu'à commencer au temps de *Cinna* et des *Provinciales*. Et quel est l'homme un peu versé dans notre histoire qui puisse assigner un temps plus heureux, depuis Clovis, que le temps qui s'est écoulé depuis que Louis XIV commença à régner par lui-même jusqu'au moment où j'ai l'honneur de vous parler? Je défie l'homme de la plus mauvaise humeur de me dire quel siècle il voudrait préférer au nôtre.

Il faut être juste : il faut convenir, par exemple, qu'un géomètre de vingt-quatre ans en sait beaucoup plus que Descartes, qu'un vicaire de paroisse prêche plus raisonnablement que le grand aumônier de Louis XII. La nation est plus instruite, le style en général est meilleur; par conséquent les esprits sont mieux faits aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois.

1. Il faut relire, à ce sujet, un autre passage de Massillon où éclate d'une manière non moins remarquable l'art avec lequel il analyse les passions que Racine sait si bien faire agir et parler. Il se trouve également dans le *Petit Carême* (Sermon sur les *Tentations des grands*, 1re partie.) Massillon y montre comment l'adulation corrompt peu à peu les vertus et fortifie les vices : c'est le commentaire psychologique le plus complet de la scène admirable de *Britannicus* où Narcisse réveille successivement tous les mauvais instincts de son maître, et fait tomber un à un tous les scrupules qui l'arrêtent devant le meurtre de Britannicus.

Vous me direz que nous sommes à présent dans la décadence du siècle, et qu'il y a beaucoup moins de génies et de talents que dans les beaux jours de Louis XIV : oui, le génie baisse et baissera nécessairement; mais les lumières sont multipliées : mille peintres du temps de Salvator Rosa ne valaient pas Raphaël et Michel-Ange; mais ces mille peintres médiocres que Raphaël et Michel-Ange avaient formés composaient une école infiniment supérieure à celle que ces deux grands hommes trouvèrent établie dans leur temps. Nous n'avons à présent, sur la fin de notre beau siècle, ni de Massillon, ni de Bourdaloue, ni de Bossuet, ni de Fénelon; mais le plus ennuyeux de nos prédicateurs d'aujourd'hui est un Démosthène en comparaison de tous ceux qui ont prêché depuis saint Remi jusqu'au frère Garasse.

Il y a plus de distance de la moindre de nos tragédies aux pièces de Jodelle[1], que de l'*Athalie* de Racine aux *Machabées* de La Motte et au *Moïse* de l'abbé Nadal. En un mot, dans tous les arts de l'esprit, nos artistes valent bien moins qu'au commencement du grand siècle et dans ses beaux jours; mais la nation vaut mieux. Nous sommes inondés, à la vérité, de pitoyables brochures, et les miennes se mêlent à la foule : c'est une multitude prodigieuse de moucherons et de chenilles qui prouvent l'abondance des fruits et des fleurs. Vous ne voyez pas de ces insectes dans une terre stérile; et remarquez que, dans cette foule immense de ces petits écrits, tous effacés les uns par les autres, et tous précipités, au bout de quelques jours, dans un oubli éternel, il y a quelquefois plus de goût et de finesse que vous n'en trouveriez dans tous les livres écrits avant les *Lettres provinciales*.

Voilà l'état de nos richesses de l'esprit comparées à une indigence de plus de douze cents années.

Si vous examinez à présent nos mœurs, nos lois, notre gouvernement, notre société, vous trouverez que mon compte est juste. Je date depuis le moment où Louis XIV prit en

1. Étienne Jodelle, sieur du Lymodin, né à Paris, mort en 1573, auteur de tragédies imitées des Grecs, avec prologues et chœurs, entre autres de *Cléopâtre captive* et de *Didon se sacrifiant*.

main les rênes; et je demande au plus acharné frondeur, au plus triste panégyriste des temps passés, s'il osera comparer les temps où nous vivons à celui où l'archevêque de Paris[1] portait au parlement un poignard dans sa poche. Aimera-t-il mieux le siècle précédent, où l'on tuait le premier ministre[2] à coups de pistolet dans la cour du Louvre, et où l'on condamnait sa femme à être brûlée comme sorcière? Dix ou douze années du grand Henri IV paraissent heureuses, après quarante ans d'abominations et d'horreurs qui font dresser les cheveux; mais, pendant ce peu d'années que le meilleur des princes employait à guérir nos blessures, elles saignaient encore de tous côtés : le poison de la Ligue infectait encore les esprits; les familles étaient divisées; les mœurs étaient dures; le fanatisme était partout, hormis à la cour. Le commerce commençait à naître; mais on n'en goûtait pas encore les avantages; la société était sans agrément; les villes, sans police; toutes les consolations de la vie manquaient en général aux hommes. Et, pour comble de malheur, Henri IV était haï. Ce grand homme disait au duc de Sulli : « Ils ne me connaissent pas; ils me regretteront. »

Remontez à travers cent mille assassinats commis au nom de Dieu sur les débris de nos villes en cendres jusqu'au temps de François Ier : vous voyez l'Italie teinte de notre sang, un roi prisonnier dans Madrid, les ennemis au milieu de nos provinces:

Le nom de *Père du peuple* est resté à Louis XII; mais ce père eut des enfants bien malheureux, et le fut lui-même : chassé de l'Italie, dupé par le pape, vaincu par Henri VIII, obligé de donner de l'argent à son vainqueur pour épouser sa sœur, il fut bon roi d'un peuple grossier, pauvre et privé d'arts et de manufactures. Sa capitale n'était qu'un amas de maisons de bois, de paille et de plâtre, presque toutes couvertes de chaume. Il vaut mieux, sans doute, vivre sous un bon roi d'un peuple éclairé, et opulent, quoique malin et raisonneur.

1. Le cardinal de Retz, alors coadjuteur.
2. Le maréchal d'Ancre.

Plus vous vous enfoncez dans les siècles précédents, plus vous trouvez tout sauvage; et c'est ce qui rend notre histoire de France si dégoûtante qu'on a été obligé d'en faire des *Abrégés chronologiques* à colonnes, où tout le nécessaire se trouve, et où l'inutile seul est omis, pour sauver l'ennui d'une lecture insupportable à ceux de nos compatriotes qui veulent savoir en quelle année la Sorbonne fut fondée, et aux curieux qui doutent si la statue équestre qui est dans la cathédrale gothique de Paris est de Philippe de Valois ou de Philippe le Bel.

Ne dissimulons point, nous n'existons que depuis environ six vingts ans : lois, police, discipline militaire, commerce, marine, beaux-arts, magnificence, esprit, goût, tout commence à Louis XIV, et plusieurs avantages se perfectionnent aujourd'hui. C'est là ce que j'ai voulu insinuer en disant que tout était barbare chez nous auparavant, et que la chaire l'était comme tout le reste.

A M. L'ABBÉ TRUBLET[1].

Au château de Ferney, ce 27 avril 1761.

Votre lettre et votre procédé généreux, monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous faisait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux encore votre lettre que votre livre : vous aviez imprimé que je vous faisais bâiller, et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

1. L'abbé Trublet, que Voltaire n'avait cessé de cribler de railleries, venait d'être nommé de l'Académie française, et il lui avait envoyé son discours de réception. On se rappelle, entre autres, le passage du *Pauvre Diable* qui le concerne :

« L'abbé Trublet avait alors la rage....
« D'être à Paris un petit personnage.
« Au peu d'esprit que le bonhomme avait
« L'esprit d'autrui par complément servait....
« Il compilait, compilait, compilait.... » etc.

Je suis fort content, monsieur, de votre harangue, et très reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer; à l'égard de votre lettre,

« Nardi parvus onyx eliciet cadum [1]. »

Pardon de vous citer Horace, que vos héros, MM. de Fontenelle et de La Motte, ne citaient guère. Je suis obligé, en conscience, de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que dans le fond, je suis bonhomme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est donc par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau; *et in arenam cum æqualibus descendi,* comme dit Cicéron.

Croyez, monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en prose, quelques-uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie : je sens parfaitement la valeur de ce néant; mais comme je sens également le néant de tout le reste, j'imite le *Véjanius* d'Horace :

« .... Vejanius armis
« Herculis ad postem fixis, latet abditus agro [2]. »

C'est de cette retraite que je vous dis très sincèrement que

1. Horace, liv. IV, od. XII, v. 17.
2. Id., liv. I, ép. I, v. 4, 5

je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait, que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me désarme pour jamais, que bonhomie vaut mieux que raillerie, et que je suis, monsieur mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime et sans compliment, comme si de rien n'était, votre, etc.

A M. DUCLOS.

A Ferney, 1er mai 1761.

Après le *Dictionnaire de l'Académie*, ouvrage d'autant plus utile que la langue commence à se corrompre, je ne connais point d'entreprise plus digne de l'Académie et plus honorable pour la littérature que celle de donner nos auteurs classiques avec des notes instructives.

Voici, monsieur, les propositions que j'ose faire à l'Académie, avec autant de défiance de moi-même que de soumission à ses décisions. Je pense qu'on doit commencer par Pierre Corneille, puisque c'est lui qui commença à rendre notre langue respectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui est si sublime, qu'il rend précieux tout ce qui est moins digne de son génie : il me semble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient Homère, le premier en son genre, et l'unique, même avec ses défauts. C'est un si grand mérite d'avoir ouvert la carrière, les inventeurs sont si au-dessus des autres hommes, que la postérité pardonne leurs plus grandes fautes. C'est donc en rendant justice à ce grand homme, et en même temps en marquant les vices de langage où il peut être tombé, et même les fautes contre son art, que je me propose de faire une édition in-quarto de ses ouvrages.

J'ose croire, monsieur, que l'Académie ne me désavouera pas, si je propose de faire cette édition pour l'avantage du seul homme qui porte aujourd'hui le nom de Corneille, et pour celui de sa fille.

Je ne peux laisser à Mlle Corneille qu'un bien assez médiocre; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangements. Nous tâchons, Mme Denis et moi, de lui donner une éducation digne de sa naissance.

J'assure l'Académie que cette jeune personne, qui remplit tous les devoirs de la religion et de la société, mérite tout l'intérêt que j'espère qu'on voudra bien prendre à elle. Mon idée est que l'on ouvre une simple souscription, sans rien payer d'avance.

Je ne doute pas que les plus grands seigneurs du royaume, dont plusieurs sont nos confrères, ne s'empressent à souscrire pour quelques exemplaires. Je suis persuadé même que toute la famille royale donnera l'exemple.

Pendant que quelques personnes zélées prendront sur elles le soin généreux de recueillir ces souscriptions, c'est-à-dire seulement le nom des souscripteurs, et devront les remettre à vous, monsieur, ou à celui qui s'en chargera, les meilleurs graveurs de Paris entreprendront les vignettes et les estampes à un prix d'autant plus raisonnable qu'il s'agit de l'honneur des arts et de la nation. Les planches seront remises ou à l'imprimeur de l'Académie ou à la personne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris : il me fera venir aussi le meilleur papier de France; il m'enverra un habile compositeur et un habile ouvrier. Ainsi tout se fera par des Français, et chez des Français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire; les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé seront remis à une personne nommée par l'Académie, et le profit sera partagé entre l'héritier du nom de Corneille et votre libraire, sous le nom duquel les œuvres de Corneille seront imprimées; la plus grosse part, comme de raison, pour M. Corneille.

Je supplie l'Académie de daigner en accepter la dédicace. Chaque amateur souscrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

Les sieurs Cramer se feront un plaisir et un honneur de présider sous mes yeux à cet ouvrage; on leur donnera pour leurs honoraires un certain nombre d'exemplaires pour les pays étrangers.

Je prendrai la liberté de consulter quelquefois l'Académie dans le cours de l'impression. Je la supplie d'observer que je ne peux me charger de ce travail, à moins que tout ne se fasse sous mes yeux; ma méthode étant de travailler toujours sur les épreuves des feuilles, attendu que l'esprit semble plus éclairé quand les yeux sont satisfaits. D'ailleurs, il m'est impossible de me transplanter et de quitter un moment un pays que je défriche.

Je peux répondre que l'édition, une fois commencée, sera faite au bout de six mois. Telles sont, monsieur, mes propositions, sur lesquelles j'attends les ordres de mes respectables confrères.

Il me paraît que cette entreprise fera quelque honneur à notre siècle et à notre patrie; on verra que nos gens de lettres ne méritaient pas l'outrage qu'on leur a fait quand on a osé leur imputer des sentiments peu patriotiques, une philosophie dangereuse, et même de l'indifférence pour l'honneur des arts qu'ils cultivent.

J'espère que plusieurs académiciens voudront bien se charger des autres auteurs classiques. M. le cardinal de Bernis et M. l'archevêque de Lyon feraient une chose digne de leur esprit et de leurs places de présider à une édition des *Oraisons funèbres* et des *Sermons* des illustres Bossuet et Massillon. Les *Fables de la Fontaine* ont besoin de notes, surtout pour l'instruction des étrangers. Plus d'un académicien s'offrira à remplir cette tâche, qui paraîtra aussi agréable qu'utile.

Pour moi, j'imagine qu'il me convient d'oser être le commentateur du grand Corneille, non seulement parce qu'il est mon maître, mais parce que l'héritier de son nom est un nouveau motif qui m'attache à la gloire de ce grand homme.

Je vous supplie donc, monsieur, de vouloir bien faire

convoquer une assemblée assez nombreuse pour que mes offres soient examinées et rectifiées, et que je me conforme en tout aux ordres que l'Académie voudra bien me faire parvenir par vous, etc.

A M. LE DUC DE CHOISEUL[1].

13 juillet 1761.

Monseigneur, vous savez qu'au sortir du grand conseil tenu pour le testament du roi d'Espagne, Louis XIV rencontra quatre de ses filles qui jouaient, et leur dit : « Eh bien! quel parti prendriez-vous à ma place? » Ces jeunes princesses dirent leur avis au hasard. Le roi leur répliqua : « De quelque avis que je sois, j'aurai des censeurs. »

Vous daignez en user avec moi, vieux radoteur, comme Louis XIV avec ses enfants. Vous voulez que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés, et ma façon d'être, qui est sans conséquence, me donnent toujours le droit que Gros-Jean prenait avec son curé.

D'abord je crois fermement que tous les hommes ont été, sont, et seront menés par les événements[2]. Je respecte fort

1. Le duc dirigeait alors toutes les affaires comme ministre de la guerre et de la marine, et fit conclure, un mois après, le traité connu sous le nom de *Pacte de famille*.

2. Bossuet avait dit en se plaçant plus haut et avec des exemples plus éclatants encore :

« Tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils « font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué « d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siè- « cles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que « prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer. Celui-là seul tient tout en sa « main qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside « à tous les temps et prévient tous les conseils.

« Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines ni ruiner sa maison « par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour im- « mense de la liberté, il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits le principe « de cette licence effrénée par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait « être un jour rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flat- « taient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs suc- « cesseurs et à l'empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne « serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire

le cardinal de Richelieu; mais il ne s'engagea avec Gustave-Adolphe que quand Gustave eut débarqué en Poméranie sans le consulter; il profita de la circonstance. Le cardinal Mazarin profita de la mort du duc de Veymar; il obtint l'Alsace pour la France, et le duché de Rethel pour lui.

Louis XIV ne s'attendait point, en faisant la paix de Ryswick, que son petit-fils[1] aurait, trois ans après, la succession de Charles-Quint. Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils[2] abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maîtresse de Gibraltar. Vous savez quel hasard fit la paix avec l'Angleterre, signée par ce beau lord Bolingbroke. Vous ferez comme tous les grands hommes de cette espèce, qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés.

Vous avez eu la Prusse pour alliée, vous l'avez pour ennemie; l'Autriche a changé de système, et vous aussi. La Russie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance de l'Europe, et elle en met un considérable. La Suède a joué un grand rôle, et en joue un très petit. Tout a changé et changera; mais, comme vous l'avez dit, la France restera toujours un beau royaume, et redoutable à ses voisins, à moins que les classes des parlements n'y mettent la main.

Vous savez que les alliés sont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille : on changeait d'amis à chaque coup.

Il me semble d'ailleurs que l'amitié de MM. de Brandebourg a toujours été fatale à la France. Ils nous abandonnèrent au siège de Metz, fait par Charles-Quint. Ils prirent beaucoup d'argent de Louis XIV, et lui firent la guerre. Vous savez que Luc[3] vous trahit deux fois dans la guerre de 1741, et sûrement vous ne le mettrez pas en état

« à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les cau-« ses particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. » (*Dis-« cours sur l'histoire universelle. Les Empires*, ch. VIII.)

1. Philippe V.
2. Ferdinand VI.
3. Frédéric II.

de vous trahir une troisième. Sa puissance n'était alors qu'une puissance d'accident, fondée sur l'avarice de son père et sur l'exercice à la prussienne. L'argent amassé a disparu ; il est battu avec son exercice. Je ne crois pas qu'il reste quarante familles à présent dans son beau royaume de Prusse. La Poméranie est dévastée; le Brandebourg, misérable ; personne n'y mange de pain blanc; on n'y voit que de la fausse monnaie, et encore très peu. Ses États de Clèves sont séquestrés; les Autrichiens sont vainqueurs en Silésie. Il serait plus difficile à présent de le soutenir que de l'écraser. Les Anglais se ruinent à lui donner des secours indiscrets vers la Hesse, et, grâce au ciel, vous rendez ces secours inutiles. Voilà l'état des choses.

Maintenant, si on voulait parier, il faudrait, dans la règle des probabilités, parier trois contre un que Luc sera perdu avec ses vers, et ses plaisanteries, et ses injures, et sa politique, tout cela étant également mauvais.

Cette affaire finie, supposé qu'un coup de désespoir ne rétablisse pas ses affaires, et ne ruine pas les vôtres, tout finit en Allemagne. Vous avez un beau congrès, dans lequel vous êtes toujours garant du traité de Westphalie, et j'en reviens toujours à dire que les princes d'Allemagne diront : « Luc est tombé, parce qu'il s'est brouillé avec la France; « c'est à nous d'avoir toujours la France pour protectrice. » Certainement, après la chute de Luc, la reine de Hongrie ne viendra pas vous redemander ni Strasbourg, ni Lille, ni votre Lorraine. Elle attendra au moins dix ans, et alors vous lui lâcherez le Turc et les Suédois pour de l'argent, si vous en avez.

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. Henri IV se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe, en faisant faire des balances d'or par le duc de Sulli. Les Anglais ne réussissent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. Luc n'a fait trembler quelque temps l'Allemagne que parce que son père avait plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au temps de Fabricius. C'est le plus riche qui l'emporte, comme, parmi nous, c'est le plus riche

qui achète une charge de maître des requêtes, et qui ensuite gouverne l'État. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

Les Russes m'embarrassent; mais jamais l'Autriche n'aura de quoi les soudoyer deux ans contre vous.

L'Espagne m'embarrasse; car elle n'a pas grand'chose à gagner à vous débarrasser des Anglais; mais au moins est-il sûr qu'elle aura plus de haine pour l'Angleterre que pour vous.

L'Angleterre m'embarrasse; car elle voudra toujours vous chasser de l'Amérique septentrionale; et vous aurez beau avoir des armateurs, vos armateurs seront tous pris au bout de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

Ah! monseigneur, monseigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voisins. On peut suivre un plan chez soi, encore n'en suit-on guère. Mais quand on joue contre les autres, on écarte suivant le jeu qu'on a. Un système, grand Dieu! celui de Descartes est tombé; l'empire romain n'est plus; Pompignan même perd son crédit : tout se détruit, tout passe. J'ai bien peur que dans les grandes affaires il n'en soit comme dans la physique : on fait des expériences, et on n'a point de système.

J'admire les gens qui disent : « La maison d'Autriche va « être bien puissante, la France ne pourra résister. » Eh! messieurs, un archiduc vous a pris Amiens, Charles-Quint a été à Compiègne, Henri V d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin; et vous n'avez pas à craindre la subversion de la France, quelque sottise qu'elle fasse.

Quoi! point de système! Je n'en connais qu'un, c'est d'être bien chez soi : alors tout le monde vous respecte.

Le ministre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le ministre fait tout ce qu'il veut.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, 23 septembre 1761.

Mon ancien camarade, mon cher ami, nous recevrons toujours à bras ouverts quiconque viendra de votre part. Il est

vrai que nous aimerions bien mieux vous voir que vos ambassadeurs; mais ma faible santé me retient dans la retraite que j'ai choisie. Je viens de bâtir une église; mais j'aime bien mieux le monument que j'érige à Corneille, votre compatriote. Je suis bien aise que l'indifférent Fontenelle m'ait laissé le soin de Pierre et de sa nièce : l'un et l'autre amusent beaucoup ma vieillesse. Je vous exhorte à lire *Pertharite* avec attention. Lisez du moins le second acte et quelque chose du troisième. Vous serez tout étonné de trouver le germe entier de la tragédie d'*Andromaque*, les mêmes sentiments, les mêmes situations, les mêmes discours. Vous verrez un Grimoald jouer le rôle de Pyrrhus, avec une Rodelinde dont il a vaincu le mari qu'on croit mort. Il quitte son Éduige pour Rodelinde, comme Pyrrhus abandonne son Hermione pour Andromaque. Il menace de tuer le fils de sa Rodelinde, comme Pyrrhus menace Astyanax. Il est violent, et Pyrrhus aussi. Il passe de Rodelinde à Éduige, comme Pyrrhus d'Andromaque à Hermione. Il promet de rendre le trône au petit Rodelinde : Pyrrhus en fait autant, pourvu qu'il soit aimé. Rodelinde dit à Grimoald :

« N'imprime point de tache à tant de renommée,[1] » etc.

Andromaque dit à Pyrrhus :

« Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
« Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
« Passe pour le transport d'un esprit amoureux[2] ? »

Ce n'est pas tout; Éduige a son Oreste. Enfin Racine a tiré tout son or du fumier de *Pertharite*, et personne ne s'en était douté, pas même Bernard de Fontenelle, qui aurait été bien charmé de donner quelques légers coups de patte à Racine.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il y a des choses curieuses jusque dans la garde-robe de Pierre. La comparaison que je pourrai faire de lui et des Anglais et des Espagnols, qui auront traité les mêmes sujets, sera peut-être agréable. A l'égard des

1. Acte II, scène v.
2. Acte I. sc. iv.

bonnes pièces, je ne fais aucune remarque sur laquelle je ne consulte l'Académie. Je lui ai envoyé toutes mes notes sur le *Cid,* les *Horaces, Pompée, Polyeucte, Cinna*, etc. Ainsi mon *Commentaire* pourra être à la fois un art poétique et une grammaire.

On va reprendre encore *Oreste* à la Comédie française. Il est vrai que j'ai bien fortifié cette pièce, et qu'elle en avait besoin. Mais enfin j'aime à voir la nation redemander une tragédie grecque, sans amour, dans laquelle il n'y a point de partie carrée ni de roman.

Adieu; je vous embrasse. Pourriez-vous me dire quel est un monsieur P. T. N. G. à qui Corneille dédie sa *Médée?*

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Septembre 1761.

Je vous jure, mon cher Cicéron, que le chanoine de Reims a très mal vu. Les princes du sang se sont mis en possession de venir prendre la première place sur les bancs du théâtre[1], quand il y avait des bancs, et il fallait bien qu'on se levât pour leur faire place; mais assurément Corneille ne venait pas déranger tout un banc, et faire sortir la personne qui occupait la première place sur ce banc. S'il arrivait tard, il était debout; s'il arrivait de bonne heure, il était assis. Il se peut faire qu'ayant paru à la représentation de quelqu'une de ses bonnes

1. Voir sur cet usage étrange la 1re scène des *Fâcheux* de Molière :

« J'étais sur le théâtre, en humeur d'écouter
« La pièce qu'à plusieurs j'avais ouï vanter ;
« Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence,
« Lorsque, d'un air bruyant et plein d'extravagance,
« Un homme à grands canons est entré brusquement,
« En criant : holà ! ho ! un siège promptement, etc.
« .. ..Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
« Au milieu du devant il a planté sa chaise,
« Et, de son large dos narguant les spectateurs,
« Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
« Un bruit s'est élevé dont un autre eût eu honte.
« Mais lui, ferme et constant, n'en a point tenu compte, » etc., etc.

pièces, on se soit levé pour le regarder, qu'on lui ait battu des mains. Hélas! à qui cela n'arrive-t-il pas? Mais qu'il ait eu des distinctions réelles, qu'on lui ait rendu des honneurs marqués, que ces honneurs aient passé en usage pour lui, c'est ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni même possible, attendu la tournure de nos esprits français. Croyez-moi, le pauvre homme était négligé, comme tout grand homme doit l'être parmi nous. Il n'avait nulle considération, on se moquait de lui; il allait à pied, il arrivait crotté de chez son libraire à la Comédie; on siffla ses douze dernières pièces; à peine trouva-t-il des comédiens qui daignassent les jouer. Oubliez-vous que j'ai été élevé dans la cour du Palais par des personnes qui avaient vu longtemps Corneille? Ce qu'on nous dit dans notre enfance nous fait une impression durable, et j'étais destiné à ne rien oublier de ce qu'on me disait des pauvres poètes mes confrères. Mon père avait bu avec Corneille : il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il eût jamais vu, et l'homme qui avait la conversation la plus basse. L'histoire du lutin est fort connue, et malheureusement son lutin l'a totalement abandonné dans plus de vingt pièces de théâtre. Cependant on veut des commentaires sur ces ouvrages qui ne devraient jamais avoir vu le jour : à la bonne heure, on aura des commentaires; je ne plains pas mes peines.

Tout ce que je demande à l'Académie, mon cher maître, c'est qu'elle daigne lire mes observations aux assemblées, quand elle n'aura point d'occupations plus pressantes. Je profiterai de ses critiques. Il est important qu'on sache que j'ai eu l'honneur de la consulter, et que j'ai souvent profité de ses avis. C'est là ce qui donnera à mon ouvrage un poids et une autorité qu'il n'aurait jamais, si je ne m'en rapportais qu'à mes faibles lumières. Je n'aurais jamais entrepris un ouvrage si épineux, si je n'avais compté sur les instructions de mes confrères.

Venons à ma lettre du 20 auguste; elle était pour vous seul; je la dictai fort vite; mais si vous trouvez qu'elle puisse être de quelque utilité, et qu'elle soit capable de disposer les esprits en faveur de mon entreprise, je vous prie de la donner

à frère Thieriot. J'ai peur qu'il n'y ait quelques fautes de langage. On pardonne les négligences, mais non pas les solécismes, et il s'en glisse toujours quelques-uns quand on dicte rapidement. Je me mets entre vos mains à la suite de Pierre, et je recommande l'un et l'autre à vos bons offices, à vos lumières, et à vos bontés.

Adieu, mon cher maître; votre vieillesse est bien respectable; plût à Dieu que la mienne en approchât! Vous écrivez comme à trente ans. Je sens combien je dois vous estimer et vous aimer.

A M. DUCLOS.

Aux Délices, 25 décembre 1761.

Je présente à l'Académie ma respectueuse reconnaissance de la bonté qu'elle a eue d'examiner mon commentaire sur les tragédies du grand Corneille et de me donner plusieurs avis dont je profite.

Nous allons commencer incessamment l'édition. Les frères Cramer vont donner leur annonce au public; les noms des souscripteurs seront imprimés dans cette annonce : on y verra l'empereur, l'impératrice-reine et l'impératrice de Russie, qui ont souscrit pour autant d'exemplaires que le roi notre protecteur. Cette entreprise est regardée par toute l'Europe comme très honorable à notre nation et à l'Académie, et comme très utile aux belles-lettres.

Le nom de Corneille, et l'attente où sont les étrangers de savoir ce qu'ils doivent admirer ou reprendre dans lui[1], serviront encore à étendre la langue française dans l'Europe.

L'Académie a paru confirmer tous mes jugements sur ce qui concerne la langue, et me laisse une liberté entière sur tout ce qui concerne le goût : c'est une liberté dont je ne dois user qu'en me conformant à ses sentiments, autant que je pourrai les bien connaître. Il est difficile de s'expliquer entièrement de si loin, et en si peu de temps.

1. On ne dirait pas aujourd'hui *dans* lui.

Dans les premières esquisses que j'eus l'honneur d'envoyer, je marque dans la *Médée* de Corneille les enchantements qu'elle emploie sur le théâtre; et comme mon commentaire est historique aussi bien que critique, et que je compare les autres théâtres avec le nôtre, je dis que « dans la tragédie de *Macbeth,* qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de Shakespeare, trois sorcières font leurs enchantements sur le théâtre, » etc.

Ces trois sorcières arrivent au milieu des éclairs et du tonnerre, avec un grand chaudron dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois,* disent-elles, *il est temps, il est temps;* elles jettent un crapaud dans le chaudron, et apostrophent le crapaud en criant en refrain : « Double, double, chaudron trouble! que le feu brûle, que l'eau bouille, double, double! » Cela vaut bien les serpents qui sont venus d'Afrique en un moment, et ces herbes que Médée a cueillies, le pied nu, en faisant pâlir la lune, et ce plumage noir d'une harpie, etc.

C'est à l'Opéra, c'est à ce spectacle consacré aux fables que ces enchantements conviennent, et c'est là qu'ils ont été le mieux traités.

Voyez dans Quinault[1], supérieur en ce genre :

« Esprits malheureux et jaloux,
« Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine;
« Vous dont la fureur inhumaine
« Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux,
« Démons, préparez-vous à seconder ma haine;
« Démons, préparez-vous
« A servir mon courroux. »

Voyez, en un autre endroit, ce morceau encore plus fort que chante Médée :

« Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle;
« Voyez le jour pour le troubler :
« Que l'affreux Désespoir, que la Rage cruelle
« Prennent soin de vous rassembler.
« Avancez, malheureux coupables,
« Soyez aujourd'hui déchaînés;

1 *Amadis.*

« Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
« Ne soyez pas seuls misérables.
« Ma rivale m'expose à des maux effroyables :
« Qu'elle ait part aux tourments qui vous sont destinés.
« Non, les enfers impitoyables
« Ne pourront inventer des horreurs comparables
« Aux tourments qu'elle m'a donnés.
« Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
« Ne soyons pas seuls misérables[1]. »

Ce seul couplet est peut-être un chef-d'œuvre; il est fort et naturel, harmonieux et sublime. Observons que c'est là ce Quinault que Boileau affectait de mépriser, et apprenons à être justes.

J'ai l'attention de présenter ainsi aux yeux du lecteur des objets de comparaison, et je présume que rien n'est plus instructif. Par exemple, Maxime dit[2] :

« Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
« Vous paraissiez plus ferme en vos intentions,
« Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

« On ne les sent aussi que quand le coup approche,
« Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
« Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
« L'âme, de son dessein jusqu'alors possédée[3], » etc.

Shakespeare, soixante ans auparavant, avait dit la même chose dans les mêmes circonstances; Brutus, sur le point d'assassiner César, parle ainsi :

« Entre le dessein et l'exécution d'une chose si terrible, tout l'intervalle n'est qu'un rêve affreux. Le génie de Rome et les instruments mortels de sa ruine semblent tenir conseil dans nôtre âme bouleversée. Cet état funeste de l'âme tient de l'horreur de nos guerres civiles. »

1. *Thésée*.
2. *Cinna*, acte II, sc. II.
3. M. Ponsard a dit depuis dans *Charlotte Corday*, acte IV, sc. IV :

« Ah ! le projet, conçu d'abord avec orgueil,
« Quand il faut l'accomplir, n'est plus vu du même œil;
« La résolution, qui paraissait si fière,
« S'arrête devant l'acte, et regarde en arrière. »

Je mets sous les yeux ces objets de comparaison, et je laisse au lecteur à juger.

J'avais oublié d'insérer dans mes remarques envoyées à l'Académie une anecdote qui me paraît curieuse. Le dernier maréchal de La Feuillade, homme qui avait dans l'esprit les saillies les plus lumineuses, étant dans l'orchestre à une représentation de *Cinna*, ne put souffrir ces vers d'Auguste :

« Mais tu ferais pitié, même à ceux que j'irrite[1],
« Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
« Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
« Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
« Les rares qualités par où tu m'as su plaire, » etc.[2].

« Ah! dit-il, voilà qui me gâte toute la beauté du *Soyons amis, Cinna*. Comment peut-on dire *soyons amis* à un homme qu'on accable d'un si profond mépris? On peut lui pardonner pour se donner la réputation de clémence, mais on ne peut l'appeler *ami;* il fallait que Cinna eût du mérite, même aux yeux d'Auguste. »

Cette réflexion me parut aussi juste que fine, et j'en fais juge l'Académie.

Cette considération sur le personnage de Cinna me ramène ici à l'examen de son caractère. Je pense, avec l'Académie, que c'est à Auguste qu'on s'intéresse pendant les deux derniers actes; mais certainement, dans les premiers, Cinna et Émilie s'emparent de tout l'intérêt; et dans la belle scène de Cinna et d'Émilie, où Auguste est rendu exécrable, tous les spectateurs deviennent autant de conjurés au récit des proscriptions. Il est donc évident que l'intérêt change dans cette pièce, et c'est probablement par cette raison qu'elle occupe plus l'esprit qu'elle ne touche le cœur.

Nota bene. C'est presque le seul endroit où je me sois écarté du sentiment de l'Académie, et j'ai pour moi quelques académiciens que j'ai consultés.

Les remords tardifs de Cinna me font toujours beaucoup de peine; je sens toujours que ces remords me toucheraient bien

1. Vers légèrement altéré.
2. Acte V, scène [illegible]

davantage si, dans la conférence avec Auguste, Cinna n'avait pas donné des conseils perfides, s'il ne s'était pas affermi ensuite dans cette même perfidie. J'aime des remords après un crime conçu par enthousiasme; cela me paraît dans la nature, et dans la belle nature : mais je ne puis souffrir des remords après la plus lâche fourberie; ils ne me paraissent alors qu'une contradiction.

Je ne parle ici que pour la perfection de l'art, c'est le but de tous mes commentaires; la gloire de Corneille est en sûreté. Je regarde *Cinna* comme un chef-d'œuvre; quoiqu'il ne soit pas de ce tragique qui transporte l'âme et qui la déchire, il l'occupe, il l'élève. La pièce a des morceaux sublimes; elle est régulière, c'en est bien assez.

J'ai été un peu sévère sur *Héraclius,* mais j'envoie à l'Académie mes premières pensées, afin de les rectifier. M. Mayans y Siscar, éditeur de *Don Quichotte* et de la *Vie de Cervantes*, prétend que l'*Héraclius* espagnol est bien antérieur à l'*Héraclius* français; et cela est bien vraisemblable, puisque les Espagnols n'ont daigné rien prendre de nous, et que nous avons beaucoup puisé chez eux : Corneille leur a pris le *Menteur,* la *Suite du Menteur, Don Sanche.*

Je demande permission à l'Académie d'être quelquefois d'un avis différent de nos prédécesseurs qui donnèrent leur sentiment sur le *Cid.* Elle m'approuvera sans doute quand je dis que *fuir* est d'une seule syllabe, quoiqu'on ait décidé autrefois qu'il était de deux. J'excuse ce vers :

« Le premier dont ma race ait vu rougir son front [1]. »

Je trouve ce vers beau ; la race y est personnifiée, et en ce cas son front peut rougir.

J'approuve ce vers :

« Mon âme est satisfaite,
« Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite [2].»

L'Académie y trouve une contradiction ; mais il me paraît que ces deux vers veulent dire : *Je suis satisfait, je suis vengé,*

1. Acte I, sc. VII.
2. Acte I, sc. IV.

mais je l'ai été trop aisément; et je demande alors où est la contradiction. On a condamné *instruisez-le d'exemple;* je trouve cette hardiesse très heureuse. *Instruisez-le par exemple* serait languissant; c'est ce qu'on appelle *une expression trouvée*, comme dit Despréaux. J'ai osé imiter cette expression dans la *Henriade :*

« Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros, »

et cela n'a révolté personne.

Je prends aussi la liberté d'avoir quelquefois un avis particulier sur l'économie de la pièce. Ceux qui rédigèrent le jugement de l'Académie disent qu'il y aurait eu, sans comparaison, moins d'inconvénient dans la disposition du *Cid* de feindre, contre la vérité, que le comte ne fût pas trouvé à la fin véritable père de Chimène ; ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de sa blessure.

Je suis très sûr que ces inventions, d'ailleurs communes et peu heureuses, auraient produit un mauvais roman sans intérêt. Je souscris à une autre proposition : c'est que le salut de l'État eût dépendu absolument du mariage de Chimène et de Rodrigue. Je trouve cette idée fort belle ; mais j'ajoute qu'en ce cas il eût fallu changer la constitution du poème.

En rendant ainsi compte à l'Académie de mon travail j'ajouterai que je suis souvent de l'avis de l'auteur de *Télémaque*, qui, dans sa *Lettre à l'Académie sur l'Éloquence,* prétend que Corneille a donné souvent aux Romains une enflure et une emphase qui est précisément l'opposé du caractère de ce peuple roi. Les Romains disaient des choses simples, et en faisaient de grandes. Je conviens que le théâtre veut une dignité et une grandeur au-dessus de la vérité de l'histoire ; mais il me semble qu'on a passé quelquefois ces bornes.

Il ne s'agit pas ici de faire un commentaire qui soit un simple panégyrique ; cet ouvrage doit être à la fois une histoire des progrès de l'esprit humain, une grammaire et une poétique.

Je n'atteindrai pas ce but, je suis trop éloigné de mes maîtres, que je voudrais consulter tous les jours ; mais l'envie

de mériter leurs suffrages, en me rendant plus laborieux et plus circonspect, rendra peut-être mon entreprise de quelque utilité.

Nota bene que je ne puis me servir dans le *Cid* de l'édition de 1664, parce qu'il faut absolument que je mette sous les yeux celle que l'Académie jugea quand elle prononça entre Corneille et Scudéri.

J'ajoute que si l'Académie voulait bien encore avoir la bonté d'examiner le commentaire sur *Cinna*, que j'ai beaucoup réformé et augmenté, suivant ses avis, elle rendrait un grand service aux lettres. *Cinna* est de toutes les pièces de Corneille celle que les hommes en place liront le plus dans toute l'Europe, et par conséquent celle qui exige l'examen le plus approfondi.

Je supplie l'Académie d'agréer mes respects.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 27 mars 1762.

Vous me demanderez peut-être, mes divins anges, pourquoi je m'intéresse si fort à ce Calas[1] qu'on a roué ; c'est que je suis homme[2], c'est que je vois tous les étrangers indignés, c'est que tous vos officiers suisses protestants disent qu'ils ne combattront pas de grand cœur pour une nation qui fait rouer leurs frères sans aucune preuve.

Je me suis trompé sur le nombre des juges, dans ma lettre à M. de La Marche. Ils étaient treize; cinq ont constamment déclaré Calas innocent. S'il avait eu une voix de plus en sa faveur, il était absous. A quoi tient donc la vie des hommes ? à quoi tiennent les plus horribles supplices ? Quoi ! parce qu'il ne s'est pas trouvé un sixième juge raisonnable, on aura fait

1. Protestant, condamné au supplice de la roue par le parlement de Toulouse, comme meurtrier de son fils qu'on trouva étranglé, la veille du jour où il allait se faire catholique. Le jugement fut exécuté le 9 mars 1762. La réhabilitation fut obtenue par Voltaire trois ans après, jour pour jour. Voir, plus loin, une longue lettre relative à cette cause devenue célèbre.

2. « Homo sum : humani nihil a me alienum puto. » a dit Térence par la bouche du brave voisin de Ménédème. *Heautontimorumenos*, A. I, sc. I.)

rouer un père de famille ! on l'aura accusé d'avoir pendu son propre fils, tandis que ses quatre autres enfants crient qu'il était le meilleur des pères !...

Ce pauvre homme criait sur la roue qu'il était innocent ; il pardonnait à ses juges ; il pleurait son fils auquel on prétendait qu'il avait donné la mort. Un dominicain qui l'assistait d'office sur l'échafaud, dit qu'il voudrait mourir aussi saintement qu'il est mort. Il ne m'appartient pas de condamner le parlement de Toulouse ; mais enfin il n'y a eu aucun témoin oculaire ; le fanatisme du peuple a pu passer jusqu'à des juges prévenus. Plusieurs d'entre eux peuvent s'être trompés. N'est-il pas de la justice du roi et de sa prudence de se faire au moins représenter les motifs de l'arrêt? Cette seule démarche consolerait tous les protestants de l'Europe, et apaiserait leurs clameurs. Avons-nous besoin de nous rendre odieux ? Ne pourriez-vous pas engager M. le comte de Choiseul à s'informer de cette horrible aventure qui déshonore la nature humaine, soit que Calas soit coupable, soit qu'il soit innocent ? Il est utile d'approfondir la vérité. Mille tendres respects à mes anges.

AU SIEUR FEZ,

LIBRAIRE D'AVIGNON.

Aux Délices, 17 mai 1762.

Vous me proposez, par votre lettre datée d'Avignon, du 30 d'avril, de me vendre pour mille écus l'édition entière d'un recueil de mes *Erreurs sur les faits historiques et dogmatiques,* que vous avez, dites-vous, imprimé en terre papale. Je suis obligé, en conscience, de vous avertir qu'en relisant, en dernier lieu, une nouvelle édition de mes ouvrages, j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs; et comme en qualité d'auteur je me suis probablement trompé de moitié à mon avantage, en voilà au moins pour 12,000 livres. Il est donc clair que je vous ferais tort de 9,000 francs, si j'acceptais votre marché.

De plus, voyez ce que vous gagnerez au débit du *Dogmatique ;* c'est une chose qui intéresse particulièrement toutes les puissances qui sont en guerre, depuis la mer Baltique jusqu'à

Gibraltar. Ainsi je ne suis pas étonné que vous me mandiez que *l'ouvrage est désiré universellement.*

M. le général Laudon, et toute l'armée impériale, ne manqueront pas d'en prendre au moins trente mille exemplaires, que vous vendez, dites-vous, 2 livres pièce, ci. 60,000 liv.

Le roi de Prusse, qui aime passionnément le *Dogmatique*, et qui en est occupé plus que jamais, en fera débiter à peu près la même quantité, ci. 60,000

Vous devez aussi compter beaucoup sur Mgr le prince Ferdinand; car j'ai toujours remarqué, quand j'avais l'honneur de lui faire ma cour, qu'il était enchanté qu'on relevât mes erreurs dogmatiques; ainsi vous pouvez lui en envoyer vingt mille exemplaires, ci 40,000

A l'égard de l'armée française, où l'on parle encore plus français que dans les armées autrichiennes et prussiennes, vous y en enverrez au moins cent mille exemplaires, qui à 40 sous la pièce, font. 200,000

Vous avez sans doute écrit à M. l'amiral Anson, qui vous procurera en Angleterre et dans les colonies le débit de cent mille de vos recueils, ci. 200 000

Quant aux moines et aux théologiens, que le *Dogmatique* regarde plus particulièrement, vous ne pouvez en débiter auprès d'eux moins de trois cent mille dans toute l'Europe, ce qui forme tout d'un coup un objet de. 600 000

Joignez à cette liste environ cent mille amateurs du *Dogmatique* parmi les séculiers, pose : 200 000

Somme totale. . . . . 1 360 000 liv.

Sur quoi il y aura peut-être quelques frais, mais le produit net sera au moins d'un million pour vous.

Je ne puis donc assez admirer votre désintéressement de

me sacrifier de si grands intérêts pour la somme de 3,000 livres une fois payée.

Ce qui pourrait m'empêcher d'accepter votre proposition, ce serait la crainte de déplaire à M. l'inquisiteur de la foi, ou pour la foi, qui a sans doute approuvé votre édition. Son approbation, une fois donnée, ne doit point être vaine; il faut que les fidèles en jouissent; et je craindrais d'être excommunié si je supprimais une édition si utile, approuvée par un jacobin, et imprimée dans Avignon.

A l'égard de votre auteur anonyme qui a consacré ses veilles à cet important ouvrage, j'admire sa modestie : je vous prie de lui faire mes tendres compliments, aussi bien qu'à votre marchand d'encre.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS[1].

Aux Délices, 26 juin 1762.

Vivent les lettres! vivent les arts! vivent ceux qui ont un peu de goût pour eux, et même un peu de passion. Monseigneur, plus je vieillis, plus je crois, Dieu me le pardonne, que je deviens sage; car je ne connais plus que littérature et agriculture. Cela donne de la santé au corps et à l'âme; et Dieu sait alors comme on rit de ses folies passées, et de toutes celles de nos confrères les humains ! Je vous crois à présent dans votre retraite que vous embellissez; et je m'imagine que Votre Éminence y est très éminente en réflexions solides, en

1. Bernis (François-Joachim de Pierres), né à Saint-Marcel de l'Ardèche, en 1715, mort à Rome en 1794 ; venu à Paris avec le titre d'abbé, bientôt remarqué par son esprit enjoué, son caractère aimable et sûr, et son agréable physionomie. D'abord poète, puis diplomate, et ministre des affaires étrangères en 1757, il passa par toutes les épreuves et les vicissitudes de la vie publique, de plus en plus grave à mesure que le siècle avançait. En 1791, il refusa le serment constitutionnel, ce qui lui fit perdre son poste et 100,000 francs de traitement, et le réduisit à la pauvreté. Voir deux articles de Sainte-Beuve (pages 1-22 et 14-66 du tome VIII des *Causeries du lundi*). « Ce qui me parait « surtout à remarquer en lui, comme en plusieurs personnages du haut clergé « français au XVIIIe siècle, c'est ce mélange de monde, de philosophie, de grâce, « qui peu à peu sut s'allier avec bon sens et bon goût à la considération et à « l'estime; ces prélats de qualité, engagés dans leur état, en prennent l'esprit « avec l'âge, ils deviennent, à un moment, des hommes d'Église dans la meil- « leure acception du mot, » etc.

amusements agréables, en supériorité de raison et de goût, en toutes choses dignes de votre esprit. Ne bâtissez-vous point? n'avez-vous pas une bibliothèque? ne rassemblez-vous pas quelques personnes dignes de vous entendre? Si vous en trouvez, voilà le grand point; il est bien rare de trouver des penseurs en province, et surtout des gens de goût. Je croyais autrefois, en lisant nos bons auteurs, que toute la nation avait de l'esprit, car, disais-je, tout le monde les lit; donc toute la nation est formée par eux. J'ai été bien attrapé, quand j'ai vu que la terre est couverte de gens qui ne méritent pas qu'on leur parle.

Recevez, monseigneur, mon très tendre respect.

AU MÊME.

Au château de Ferney, le 25 février 1763

. . . . J'ai marié Mlle Corneille à un jeune gentilhomme dont les terres touchent les miennes; il se nomme Dupuits, il est officier de dragons, estimé et aimé dans son corps, très attaché au service.

Je regarde comme un devoir de vous donner part de ce mariage, comme à un des protecteurs du nom de Corneille, et au meilleur connaisseur de ses beautés et de ses fatras. Je cherchais un descendant de Racine pour ressusciter le théâtre; mais n'en ayant point trouvé, j'ai pris un officier de dragons. J'écris à l'Académie française, à laquelle je dédie l'édition qui fera une partie de la dot, et je demande que ceux qui assisteront à la séance, à la réception de ma lettre, me permettent de signer pour eux au contrat.

Je commence par demander la même grâce à Votre Éminence. L'ombre de Pierre vous en sera très obligée, et moi, autre ombre, je regarderai cette permission comme une très grande faveur. Nous n'avons point clos le contrat, et nous vous laissons, comme de raison, la première place parmi les signatures, si vous daignez l'accepter.

Agréez, monseigneur, les tendres respects du vieil aveugle de 70 ans. V.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

(FRAGMENT)

1763

... J'ignore ce que mes oreilles ont pu faire aux Pompignans. L'un[1] me les fatigue par ses mandements, l'autre[2] me les écorche par ses vers, et le troisième me menace de les couper. Je vous prie de me garantir du spadassin. Je me charge des deux écrivains. Si quelque chose, monseigneur, me faisait regretter la perte de mes oreilles, ce serait de ne pas entendre tout le bien que l'on dit de vous à Paris...

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 27 septembre 1763.

Laissez-moi, je vous prie, ce vers :

« L'ardeur de me venger ne m'en fait point accroire. »

Il ne faut pas toujours que Melpomène marche sur des échasses; les vers les plus simples sont très bien reçus, surtout quand ils se trouvent dans une tirade où il y en a d'assez forts. Racine est plein à tout moment de ces vers que vous

1. Evêque de Puy en Velay.

2. Le poète; voir, plus haut, ses premiers démêlés avec Voltaire; torts qu'il aggrava par son discours de réception à l'Académie française, dans lequel il déclara la guerre aux philosophes du siècle, qu'il mit tous contre lui. On connaît le mot de Voltaire sur ses *Cantiques sacrés :*

« *Sacrés* ils sont, car personne n'y touche. »

Il est l'auteur de la fameuse strophe :

« Le Nil a vu, sur ses rivages,
« De noirs habitants des déserts,
« Insulter par leurs cris sauvages
« L'astre éclatant de l'univers.
« Cris impuissants! Fureurs bizarres!
« Tandis que ces monstres barbares
« Poussaient d'insolentes clameurs,
« Le dieu, poursuivant sa carrière,
« Versait des torrents de lumière
« Sur ses obscurs blasphémateurs. »

réprouvez. Une tragédie n'aurait point du tout l'air naturel, s'il n'y avait pas beaucoup de ces expressions simples qui n'ont rien de bas ni de trop familier[1].

A M. DE LA HARPE[2].

22 décembre 1763.

Après le plaisir, monsieur, que m'a fait votre tragédie[3], le plus grand que je puisse recevoir est la lettre dont vous m'honorez. Vous êtes dans les bons principes, et votre pièce justifie bien tout ce que vous dites dans votre lettre. Racine, qui fut le premier qui eut du goût, comme Corneille fut le premier qui eut du génie; l'admirable Racine, non assez admiré, pensait comme vous. La pompe du spectacle n'est une beauté que quand elle fait une partie nécessaire du sujet; autrement ce n'est qu'une décoration. Les incidents ne sont un mérite que quand ils sont naturels, et les déclamations sont toujours puériles, surtout quand elles sont remplies d'enflure. Vous vous applaudissez de n'avoir pas fait des vers à retenir, et moi, monsieur, je trouve que vous en avez fait beaucoup de ce genre. Les vers que je retiens le plus aisément sont ceux où la maxime est tournée en sentiment, où le poète cherche moins à paraître qu'à faire paraître son personnage, où l'on ne cherche point à étonner, où la nature parle, où l'on dit ce que l'on doit dire; voilà les vers que j'aime : jugez si je ne dois pas être très content de votre ouvrage.

Vous me paraissez avoir beaucoup de mérite, attendu que vous avez beaucoup d'ennemis. Autrefois, dès qu'un homme avait fait un bon ouvrage, on allait dire au frère Vadeblé qu'il était janséniste; le frère Vadeblé le disait au P. le Tellier,

1. Son commentaire sur *Polyeucte*, bien que de cette époque, n'indique pas qu'il ait toujours jugé Corneille d'après cette règle qu'il établit lui-même.

2. Poète tragique et critique célèbre, né en 1739, mort en 1803, auteur d'un cours de littérature ancienne et moderne, intitulé *le Lycée*, que la critique du XIXe siècle a fait oublier, bien que son analyse des écrivains du siècle de Louis XIV mérite toujours d'être lue.

3. Le *comte de Warwick*.

qui le disait au roi. Aujourd'hui faites une bonne tragédie, et l'on dira que vous êtes athée. C'est un plaisir de voir les pouilles[1] que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, prodigue à l'auteur de *Cinna*. Il y a eu de tout temps des Frérons dans la littérature; mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, pour que les rossignols les mangent afin de mieux chanter.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Ferney, 6 janvier 1764.

Je pense avec vous, madame, que, quand on veut être aveugle, il faut l'être à Paris; il est ridicule de l'être dans une campagne avec un des plus beaux aspects de l'Europe.

On a besoin absolument, dans cet état, de la consolation de la société. Vous jouissez de cet avantage; la meilleure compagnie se rend chez vous, et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime.

Je sens bien que cette consolation est médiocre; rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable; on a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie; et à la fin, tout ce qu'on peut faire c'est de la supporter. Soutenez ce fardeau, madame, tant que vous pourrez; il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

On a encore, en vieillissant, un grand plaisir qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertinents et les impertinentes qu'on a vus mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule de ridicules qui ont passé devant les yeux[2]. Si de

1. Vieux mot : reproches mêlés d'injures.

2. Assurément c'est quelque chose ; mais Voltaire oublie, dans cette boutade, la douleur sans cesse renouvelée de voir, en vieillissant, disparaître ceux qui sont le légitime objet de notre tendresse, de notre estime et de nos respects. Entre les vers désolants de Juvénal :

« Hæc data pœna diu viventibus, ut, renovata
« Semper clade domus, multis in luctibus, inquo
« Perpetuo mœrore et nigra veste senescant. . . . .
« . . . . . Ducenda tamen sunt
« Funera natorum, rogus adspiciendus amatæ
« Conjugis, et fratris, plenæque sororibus urnæ.... »
(Sat. X. 240-246).

cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent tous les mois il y en a un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel ouvert; mais enfin on n'a pas mieux, et c'est un parti forcé.

Avez-vous le plaisir de voir quelquefois M. Dalembert? non seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très décidé, et c'est beaucoup; car le monde est plein de gens d'esprit qui ne savent comment ils doivent penser.

Adieu, madame; songez, je vous prie, que vous me devez quelque respect; car si dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, je suis assurément plus que borgne; mais que ce respect ne diminue rien de vos bontés.

Il y a longtemps que je suis privé du bonheur de vous voir et de vous entendre, je mourrai probablement sans cette joie. Tâchons, en attendant, de jouer avec la vie : mais c'est ne jouer qu'à colin-maillard.

A M. DE CHAMFORT[1].

Janvier 1761.

Je saisis, monsieur, avec vous et avec M. de La Harpe, un moment où le triste état de mes yeux me laisse la liberté d'écrire. Vous parlez si bien de votre art, que si même je n'avais pas vu tant de vers charmants dans la *Jeune Indienne*[2], je serais en droit de dire : « Voilà un jeune homme qui écrira comme on faisait il y a cent ans. » La nation n'est sortie de la

et la façon dont Voltaire se console, il y a un milieu doux et grave, que Cicéron a déterminé dans son *De senectute;* mais Voltaire lui-même écrira plus tard à la même Mme Du Deffand : « Le courage de voir périr autour de soi, « sans s'émouvoir, toutes les personnes avec lesquelles on a vécu est la qualité « d'un monstre ou d'un bloc de pierre, » et il s'attendrira avec le comte d'Argental à qui la mort enlève tous les siens (déc. 1774).

1. Né à Clermont-Ferrand, mort en 1794, poète et écrivain satirique, dont bon nombre de mots mordants courent encore avec son nom ou sous celui d'autrui. C'est lui qui a établi cette triple catégorie d'amis si souvent citée, soit au théâtre, soit en politique : « Dans le monde, vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment, les amis qui ne se soucient pas de vous, et les amis qui vous haïssent. »

2. Comédie de Chamfort.

barbarie que parce qu'il s'est trouvé trois ou quatre personnes à qui la nature avait donné du génie et du goût, qu'elle refusait à tout le reste. Corneille, par deux cents vers admirables répandus dans ses ouvrages; Racine, par tous les siens; Boileau, par l'art, inconnu avant lui, de mettre la raison en vers un Pascal, un Bossuet, changèrent les Welches [1] en Français; mais vous paraissez convaincu que les Crébillon et tous ceux qui ont fait des tragédies aussi mal conduites que les siennes, et des vers aussi durs et aussi chargés de solécismes ont changé les Français en Welches. Notre nation n'a de goût que par accident; il faut s'attendre qu'un peuple qui ne connut pas d'abord le mérite du *Misanthrope* et d'*Athalie*, et qui applaudit à tant de monstrueuses farces, sera toujours un peuple ignorant et faible, qui a besoin d'être conduit par le petit nombre des hommes éclairés. Un polisson comme Fréron ne laisse pas de contribuer à ramener la barbarie; il égare le goût des jeunes gens, qui aiment mieux lire pour deux sous ses impertinences que d'acheter chèrement de bons livres, et qui même ne sont pas souvent en état de se former une bibliothèque. Les feuilles volantes sont la peste de la littérature.

J'attends avec impatience votre *Jeune Indienne*; le sujet est très attendrissant. Vous savez faire des vers touchants; le succès est sûr; personne ne s'y intéressera plus que votre très humble et obéissant serviteur.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

2 avril 1764.

. . . . . .

Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution [2] qui arrivera immanquablement, et dont je n'aurai pas le plaisir

1. Welches, nom germanisé des anciens *Gaulois*. Voltaire en fait le synonyme de *Barbares* et en qualifie sans cesse ses contemporains sans goût, sans lumière ou sans humanité.

2. Notons la date de cette lettre : avril, 1764, qui annonce si clairement 1789.

d'être témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion; et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux; ils verront de belles choses.

Mille sincères et tendres respects.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 4 juin 1764.

J'écris avec grand plaisir, madame, quand j'ai un sujet. Écrire vaguement et sans avoir rien à dire, c'est mâcher à vide, c'est parler pour parler; et les deux correspondants s'ennuient mutuellement, et cessent bientôt de s'écrire.

Nous avons un grand sujet à traiter : il s'agit de bonheur, ou du moins d'être le moins malheureux qu'on peut dans ce monde. Je ne saurais souffrir que vous me disiez que plus on pense, plus on est malheureux. Cela est vrai pour les gens qui pensent mal; je ne dis pas pour ceux qui pensent mal de leur prochain, cela est quelquefois très amusant; je dis pour ceux qui pensent tout de travers : ceux-là sont à plaindre sans doute, parce qu'ils ont une maladie de l'âme, et que toute maladie est un état triste.

Mais vous, dont l'âme se porte le mieux du monde, sentez, s'il vous plaît, ce que vous devez à la nature. N'est-ce donc rien d'être guéri des malheureux préjugés qui mettent à la chaîne la plupart des hommes, et surtout des femmes? de ne pas mettre son âme entre les mains d'un charlatan? de ne pas déshonorer son être par des terreurs et des superstitions indignes de tout être pensant? d'être dans une indépendance qui vous délivre de la nécessité d'être hypocrite? de n'avoir de cour à faire à personne, et d'ouvrir librement votre âme à vos amis?

Voilà pourtant votre état. Vous vous trompez vous-même, quand vous dites que vous voudriez vous borner à végéter : c'est comme si vous disiez que vous voudriez vous ennuyer.

L'ennui est le pire de tous les états. Vous n'avez certainement autre chose à faire, autre parti à prendre, qu'à continuer de rassembler autour de vous vos amis : vous en avez qui sont dignes de vous.

La douceur et la sûreté de la conversation est un plaisir aussi réel que celui d'un rendez-vous dans la jeunesse. Faites bonne chère, ayez soin de votre santé, amusez-vous quelquefois à dicter vos idées, pour comparer ce que vous pensiez la veille à ce que vous pensez aujourd'hui; vous aurez deux très grands plaisirs : celui de vivre avec la meilleure compagnie de Paris, et celui de vivre avec vous-même. Je vous défie d'imaginer rien de mieux.

Il faut que je vous console encore, en vous disant que je crois votre situation fort supérieure à la mienne. Je me trouve dans un pays situé tout juste au milieu de l'Europe. Tous les passants viennent chez moi. Il faut que je tienne tête à des Allemands, à des Anglais, à des Italiens, et même à des Français, que je ne reverrai plus; et vous ne vivez qu'avec des personnes que vous aimez.

Vous cherchez des consolations; je suis persuadé que c'est vous qui en fournissez à Mme la maréchale de Luxembourg. Je lui ai connu une imagination bien brillante, et l'esprit du monde le plus aimable; j'ai cru même entrevoir chez elle de beaux rayons de philosophie; il faut qu'elle devienne absolument philosophe : il n'y a que ce parti-là pour les belles âmes.

Vous qui relisez Corneille, madame, mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous pensez de mes remarques, et je vous dirai ensuite mon secret. Daignez toujours aimer un peu votre directeur, qui se ferait un grand honneur d'être dirigé par vous.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 28 auguste 1764.

. . . . . .

Dirai-je à Votre Excellence qu'il m'est venu un M. de La Balle? point; c'est M. de La Balme, surnommé de l'Échelle,

gentilhomme savoyard, par conséquent pauvre. Ce M. de La Balme est oncle de ce jeune homme à qui j'ai donné Mlle Corneille. — « J'ai un fils haut de cinq pieds et demi, m'a-t-il dit, et je ne sais qu'en faire; vous êtes connu de M. l'ambassadeur de France à Turin; il a pour vous des bontés; il est sans doute ami du ministre de la guerre, ainsi mon fils sera enseigne : il a déjà un frère et deux oncles dans le service, et ses ancêtres ont servi dès le temps de César; je m'en prendrai à vous si mon fils n'est pas enseigne. — Monsieur, lui ai-je répondu, je doute fort que M. de Chauvelin se mêle des enseignes de Savoie, et je ne suis pas assez hardi pour abuser à ce point des bontés dont il m'honore. » Alors le bon M. de La Balme m'a embrassé tendrement. « Mon cher monsieur de Voltaire, écrivez à M. l'ambassadeur, je vous en conjure. — Monsieur, je n'ose, cela passe mes forces. » Enfin il m'a tant prié, tant pressé, il était si ému, que j'ai la hardiesse d'écrire; mais je n'écris qu'autant que la chose soit facile, qu'elle s'accorde avec toutes vos convenances, qu'elle ne vous compromette en rien, et que vous me pardonniez la liberté que je prends.

Que Vos Excellences agréent les respects du bonhomme V.

A M. MARIN[1].

24 novembre 1764.

Si jamais, monsieur, quelque homme de lettres vient vous dire que son métier n'est pas le plus ridicule des métiers, le plus dangereux, le plus misérable des métiers, ayez la bonté de m'envoyer ce pauvre homme. Il y a tantôt cinquante ans que je puis rendre bon témoignage de ce que vaut la profession. Un de ses revenants-bons est que chaque année on m'a imputé quelque ouvrage ou bien impertinent ou bien scandaleux. Je suis dans le cas du célèbre M. Arnoult et de l'illustre M. Le Lièvre, deux braves apothicaires, dont on contre-

1. Littérateur, directeur de la *Gazette de France* en 1771, le même qui fut bafoué par Beaumarchais dans ses *Mémoires* contre Goezman.

fait tous les jours les sachets et le baume de vie. Quel remède à tout cela, s'il vous plaît? Je n'y vois que celui de la patience; autrefois je m'en fâchais, j'ai pris le parti d'en rire. Je ne puis imiter les charlatans, qui avertissent le public de se donner de garde de ceux qui contrefont leur élixir. Il faut subir cette destinée attachée à la littérature. Il est très inutile de se plaindre au public, qui n'a jamais plaint personne, et qui ne songe qu'à s'amuser de tout.

Il faut qu'un homme de lettres se prépare à passer sa vie entre la calomnie et les sifflets. Si vous vous plaignez à votre ami d'un libelle fait contre vous, il vous demande vite où on le vend; si vous êtes affligé qu'on vous impute un mauvais ouvrage, il ne vous répond pas, et il court à l'Opéra-Comique; si vous lui dites qu'on n'a pas rendu justice à vos derniers vers, il vous rit au nez: ainsi le mieux est toujours de rire aussi.

De toutes les républiques, celle des lettres est sans contredit la plus ridicule.

A M. DAMILAVILLE.

Au château de Ferney, 1er mars 1765.

J'ai dévoré, mon cher ami, le nouveau mémoire de M. de Beaumont sur l'innocence des Calas; je l'ai admiré, j'ai répandu des larmes, mais il ne m'a rien appris; il y a longtemps que j'étais convaincu; et j'avais eu le bonheur de fournir les premières preuves.

Vous voulez savoir comment cette réclamation de toute l'Europe contre le meurtre juridique du malheureux Calas, roué à Toulouse, a pu venir d'un petit coin de terre ignoré, entre les Alpes et le mont Jura, à cent lieues du théâtre où se passa cette scène épouvantable.

Rien ne fera peut-être mieux voir la chaîne insensible qui lie tous les événements de ce malheureux monde.

Sur la fin de mars 1762, un voyageur qui avait passé par le Languedoc, et qui vint dans ma retraite, à deux lieues de Genève, m'apprit le supplice de Calas, et m'assura qu'il était innocent. Je lui répondis que son crime n'était pas vraisem-

blable, mais qu'il était moins vraisemblable encore que des juges eussent, sans aucun intérêt, fait périr un innocent par le supplice de la roue.

J'appris le lendemain qu'un des enfants de ce malheureux père s'était réfugié en Suisse, assez près de ma chaumière. Sa fuite me fit présumer que la famille était coupable. Cependant je fis réflexion que le père avait été condamné au supplice, comme ayant seul assassiné son fils pour la religion, et que ce père était mort âgé de soixante-neuf ans. Je ne me souviens pas d'avoir jamais lu qu'aucun vieillard eût été possédé d'un si horrible fanatisme. J'avais toujours remarqué que cette rage n'attaquait d'ordinaire que la jeunesse, dont l'imagination ardente, tumultueuse et faible s'enflamme par la superstition. Les fanatiques des Cévennes étaient des fous de vingt à trente ans, stylés à prophétiser dès l'enfance. Presque tous les convulsionnaires que j'avais vus à Paris en très grand nombre étaient de petites filles et de jeunes garçons. Les vieillards chez les moines sont moins emportés, et moins susceptibles des fureurs du zèle, que ceux qui sortent du noviciat. Les fameux assassins, armés par le fanatisme, ont tous été de jeunes gens, de même que tous ceux qui ont prétendu être possédés; jamais on n'a vu exorciser un vieillard. Cette idée me fit douter d'un crime qui d'ailleurs n'est guère dans la nature. J'en ignorais les circonstances.

Je fis venir le jeune Calas chez moi. Je m'attendais à voir un énergumène tel que son pays en a produit quelquefois. Je vis un enfant simple, ingénu, de la physionomie la plus douce et la plus intéressante, et qui, en me parlant, faisait des efforts inutiles pour retenir ses larmes. Il me dit qu'il était à Nîmes en apprentissage chez un fabricant, lorsque la voix publique lui avait appris qu'on allait condamner dans Toulouse toute sa famille au supplice; que presque tout le Languedoc la croyait coupable, et que, pour se dérober à des opprobres si affreux, il était venu se cacher en Suisse.

Je lui demandai si son père et sa mère étaient d'un caractère violent : il me dit qu'ils n'avaient jamais battu un seul

de leurs enfants, et qu'il n'y avait point de parents plus indulgents et plus tendres.

J'avoue qu'il ne m'en fallut pas davantage pour présumer fortement l'innocence de la famille. Je pris de nouvelles informations de deux négociants de Genève, d'une probité reconnue, qui avaient logé à Toulouse, chez Calas. Ils me confirmèrent dans mon opinion. Loin de croire la famille Calas fanatique et parricide, je crus voir que c'étaient des fanatiques qui l'avaient accusée et perdue. Je savais depuis longtemps de quoi l'esprit de parti et la calomnie sont capables.

Mais quel fut mon étonnement, lorsque, ayant écrit en Languedoc sur cette étrange aventure, catholiques et protestants me répondirent qu'il ne fallait pas douter du crime des Calas! Je ne me rebutai point. Je pris la liberté d'écrire à ceux mêmes qui avaient gouverné la province, à des commandants de provinces voisines, à des ministres d'État; tous me conseillèrent unanimement de ne me point mêler d'une si mauvaise affaire; tout le monde me condamna, et je persistai : voici le parti que je pris.

La veuve de Calas, à qui, pour comble de malheur et d'outrage, on avait enlevé ses filles, était retirée dans une solitude où elle se nourrissait de ses larmes, et où elle attendait la mort. Je ne m'informai point si elle était attachée ou non à la religion protestante, mais seulement si elle croyait un Dieu rémunérateur de la vertu et vengeur des crimes. Je lui fis demander si elle signerait au nom de ce Dieu que son mari était mort innocent; elle n'hésita pas. Je n'hésitai pas non plus. Je priai M. Mariette de prendre au conseil du roi sa défense. Il fallait tirer Mme Calas de sa retraite, et lui faire entreprendre le voyage de Paris.

On vit alors que, s'il y a de grands crimes sur la terre, il y a autant de vertus; et que, si la superstition produit d'horribles malheurs, la philosophie les répare.

Une dame dont la générosité égale la haute naissance[1],

1. Mme la duchesse d'Enville.

qui était alors à Genève pour faire inoculer ses filles, fut la première qui secourut cette famille infortunée. Des Français retirés en ce pays la secondèrent; des Anglais, qui voyageaient, se signalèrent; et, comme le dit M. de Beaumont, il y eut un combat de générosité entre ces deux nations, à qui secourrait le mieux la vertu si cruellement opprimée.

Le reste, qui le sait mieux que vous? qui a servi l'innocence avec un zèle plus constant et plus intrépide? combien n'avez-vous pas encouragé la voix des orateurs, qui a été entendue de toute la France et de l'Europe attentive? Nous avons vu renouveler les temps où Cicéron justifiait, devant une assemblée de législateurs, Amerinus accusé de parricide. Quelques personnes, qu'on appelle *dévotes*, se sont élevées contre les Calas; mais, pour la première fois depuis l'établissement du fanatisme, la voix des sages les a fait taire.

La raison remporte donc de grandes victoires parmi nous! Mais croiriez-vous, mon cher ami, que la famille des Calas, si bien secourue, si bien vengée, n'était pas la seule alors que la religion accusât d'un parricide, n'était pas la seule immolée aux fureurs du préjugé? Il y en a une plus malheureuse encore, parce qu'éprouvant les mêmes horreurs, elle n'a pas eu les mêmes consolations; elle n'a point trouvé des Mariette, des Beaumont et des Loiseau.

Il semble qu'il y ait dans le Languedoc une furie infernale amenée autrefois par les inquisiteurs à la suite de Simon de Montfort, et que depuis ce temps elle secoue quelquefois son flambeau.

Un feudiste[1] de Castres, nommé Sirven, avait trois filles. Comme la religion de cette famille est la prétendue réformée, on enlève, entre les bras de sa femme, la plus jeune de leurs filles. On la met dans un couvent, on la fouette pour lui mieux apprendre son catéchisme; elle devient folle; elle va se jeter dans un puits, à une lieue de la maison de son père. Aussitôt, les zélés ne doutent pas que le père, la mère

1. Homme de loi, versé dans la matière des fiefs

et les sœurs n'aient noyé cette enfant. Il passait pour constant, chez les catholiques de la province, qu'un des points capitaux de la religion protestante est que les pères et mères sont tenus de pendre, d'égorger ou de noyer tous leurs enfants qu'ils soupçonneront avoir quelque penchant pour la religion romaine. C'était précisément le temps où les Calas étaient aux fers, et où l'on dressait leur échafaud.

L'aventure de la fille noyée parvient incontinent à Toulouse. Voilà un nouvel exemple, s'écrie-t-on, d'un père et d'une mère parricides. La fureur publique s'en augmente; on roue Calas, et on décrète Sirven, sa femme et ses filles. Sirven épouvanté n'a que le temps de fuir avec toute sa famille malade. Ils marchent à pied, dénués de tout secours, à travers des montagnes escarpées, alors couvertes de neige. Une de ses filles accouche parmi les glaçons; et, mourante, elle emporte son enfant mourant dans ses bras : ils prennent enfin leur chemin vers la Suisse.

Le même hasard, qui m'amena les enfants de Calas, veut encore que les Sirven s'adressent à moi. Figurez-vous, mon ami, quatre moutons que des bouchers accusent d'avoir mangé un agneau; voilà ce que je vis. Il m'est impossible de vous peindre tant d'innocence et tant de malheurs. Que devais-je faire, et qu'eussiez-vous fait à ma place? Faut-il s'en tenir à gémir sur la nature humaine? Je prends la liberté d'écrire à M. le premier président de Languedoc, homme vertueux et sage; mais il n'était point à Toulouse. Je fais présenter par un de vos amis un placet à M. le vice-chancelier[1]. Pendant ce temps-là, on exécute vers Castres, en effigie, le père, la mère, les deux filles; leur bien est confisqué, dévasté, il n'en reste plus rien.

Voilà toute une famille honnête, innocente, vertueuse, livrée à l'opprobre et à la mendicité chez les étrangers ; ils trouvent de la pitié sans doute; mais qu'il est dur d'être jusqu'au tombeau un objet de pitié! On me répond enfin qu'on pourra leur obtenir des lettres de grâce; je crus d'abord que

1. De Maupeou.

c'était de leurs juges qu'on me parlait, et que ces lettres étaient pour eux. Vous croyez bien que la famille aimerait mieux mendier son pain de porte en porte, et expirer de misère que de demander une grâce qui supposerait un crime trop horrible pour être graciable; mais aussi comment obtenir justice? comment s'aller remettre en prison dans sa patrie, où la moitié du peuple dit encore que le meurtre de Calas était juste? Ira-t-on une seconde fois demander une évocation au conseil? tentera-t-on d'émouvoir la pitié publique, que l'infortune des Calas a peut-être épuisée, et qui se lassera d'avoir des accusations de parricide à réfuter, des condamnés à réhabiliter et des juges à confondre?

Ces deux événements tragiques, arrivés coup sur coup, ne sont-ils pas, mon ami, des preuves de cette fatalité inévitable à laquelle notre misérable espèce est soumise? Vérité terrible, tant enseignée dans Homère et dans Sophocle; mais vérité utile, puisqu'elle nous apprend à nous résigner et à savoir souffrir.

Vous dirai-je que, tandis que le désastre étonnant des Calas et des Sirven affligeait ma sensibilité, un homme dont vous devinerez l'état à ses discours, me reprocha l'intérêt que je prenais à deux familles qui m'étaient étrangères? « De « quoi vous mêlez-vous? me dit-il; laissez les morts ensevelir « leurs morts. » Je lui répondis : « J'ai trouvé dans mes déserts « l'Israélite baigné dans son sang, souffrez que je répande « un peu d'huile et de vin [1] sur ses blessures : vous êtes lé- « vite, laissez-moi être samaritain. »

Il est vrai que pour prix de mes peines on m'a bien traité en samaritain; on a fait un libelle diffamatoire sous le nom d'*Instruction pastorale* et de *Mandement;* mais il faut l'oublier, c'est un jésuite qui l'a composé. Le malheureux ne savait pas alors que je donnais un asile à un jésuite. Pouvais-je mieux prouver que nous devons regarder nos ennemis comme nos frères?

Vos passions sont l'amour de la vérité, l'humanité, la haine

1. Luc. x, 34

de la calomnie. La conformité de nos caractères a produit notre amitié. J'ai passé ma vie à chercher, à publier cette vérité que j'aime. Quel autre des historiens modernes a défendu la mémoire d'un grand prince[1] contre les impostures atroces de je ne sais quel écrivain[2] qu'on peut appeler le *calomniateur des rois, des ministres et des grands capitaines*, et qui cependant aujourd'hui ne peut trouver un lecteur?

Je n'ai donc fait, dans les horribles désastres des Calas et des Sirven, que ce que font tous les hommes; j'ai suivi mon penchant. Celui d'un philosophe n'est pas de plaindre les malheureux, c'est de les servir.

Je sais avec quelle fureur le fanatisme s'élève contre la philosophie. Elle a deux filles qu'il voudrait faire périr comme Calas, ce sont la *Vérité* et la *Tolérance;* tandis que la philosophie ne veut que désarmer les enfants du fanatisme, le *Mensonge* et la *Persécution.*

Des gens qui ne raisonnent pas ont voulu décréditer ceux qui raisonnent : ils ont confondu le philosophe avec le sophiste; ils se sont bien trompés. Le vrai philosophe peut quelquefois s'irriter contre la calomnie, qui le poursuit lui-même; il peut couvrir d'un éternel mépris le vil mercenaire qui outrage deux fois par mois[3] la raison, le bon goût, et la vertu; il peut même livrer, en passant, au ridicule ceux qui insultent à la littérature dans le sanctuaire[4] où ils auraient dû l'honorer : mais il ne connaît ni les cabales, ni les sourdes pratiques, ni la vengeance. Il sait, comme le sage de Montbar[5], comme celui de Voré[6], rendre la terre plus fertile, et ses habitants plus heureux. Le vrai philosophe défriche les champs incultes, augmente le nombre des charrues, et par conséquent des habitants; occupe le pauvre et l'enrichit; encourage les mariages, établit l'orphelin, ne murmure point contre des impôts nécessaires et met le cultivateur en état

1. Le duc d'Orléans, régent.
2. La Baumelle.
3. Fréron, dont l'*Année littéraire* paraissait deux fois par mois.
4. Le Franc de Pompignan, dans son discours de réception à l'Académie.
5. Buffon.
6. Helvétius.

de les payer avec allégresse. Il n'attend rien des hommes, et il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le superstitieux; enfin il sait être ami.

Je m'aperçois que je fais votre portrait, et qu'il n'y manquerait rien si vous étiez assez heureux pour habiter la campagne.

A M. DALEMBERT[1].

5 avril 1765.

Il y a peu d'êtres pensants. Mon ancien disciple couronné[2] me mande qu'il n'y en a guère qu'un sur mille; c'est à peu près le nombre de la bonne compagnie; et, s'il y a actuellement un millième d'hommes de raisonnables, cela décuplera dans dix ans. Le monde se déniaise furieusement. Une grande révolution[3] dans les esprits s'annonce de tous côtés. Vous ne sauriez croire quels progrès la raison a faits dans une partie de l'Allemagne. Je ne parle pas des impies, qui embrassent ouvertement le système de Spinosa; je parle des honnêtes gens, qui n'ont point de principes fixes sur la nature des choses, qui ne savent point ce qui est, mais qui savent très bien ce qui n'est pas: voilà mes vrais philosophes. Je peux vous assurer que, de tous ceux qui sont venus me voir, je n'en ai trouvé que deux qui fussent des sots. Il me paraît qu'on n'a jamais tant craint les gens d'esprit à Paris qu'aujourd'hui. L'inquisition sur les livres est sévère: on me mande que les

1. Dalembert, ou comme nous écrivons aujourd'hui, d'Alembert, savant et philosophe, né en 1717, mort en 1783. Enfant abandonné, à sa naissance, et recueilli par une humble vitrière, membre de l'Académie des sciences à vingt-trois ans, il resta, plus de trente ans, chez celle qui avait été sa nourrice, fidèle aux habitudes de simplicité qu'elle lui avait données. Membre de l'Académie française en 1754, entouré de la plus grande considération, recherché et appelé par les souverains ou les souveraines de l'Europe, il repoussa toutes leurs offres, préférant aux positions les plus brillantes sa vie modeste, mais libre. — Voir Villemain, la *Littérature française au* XVIIIe *siècle;* Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi* tome II; Paul Albert, *la littérature française au* XVIIIe *siècle;* G. Vapereau, *Dictionnaire universel des Littératures,* tome I.

2. Frédéric II.

3. Voir, un peu plus haut, dans la lettre au marquis de Chauvelin, la même prédiction, non moins nettement accusée.

souscripteurs n'ont point encore le *Dictionnaire encyclopédique*. Ce n'est pas seulement être sévère, c'est être très injuste. Si on arrête le débit de ce livre, on vole les souscripteurs et on ruine les libraires. Je voudrais bien savoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes *in-folio* ne feront de révolution; ce sont les petits livres portatifs à trente sous qui sont à craindre. Si l'Évangile avait coûté douze cents sesterces, jamais la religion chrétienne ne se serait établie.

Pour moi, j'ai mon exemplaire de l'*Encyclopédie,* en qualité d'étranger et de Suisse. On veut bien que les Suisses se damnent; mais on veille de près, à ce que je vois, sur le salut des Parisiens. Si vous pouviez m'envoyer quelque chose pour achever ma damnation, vous me feriez un plaisir diabolique, dont je vous serais très obligé. Je ne peux plus travailler, mais j'aime à me donner du bon temps, et je veux quelque chose qui pique.

Adieu, mon très cher philosophe : sera-t-il dit que je mourrai sans vous revoir?

A M. ***,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

A Ferney, 19 avril 1765

Monsieur, je ne vous fais point d'excuse de prendre la liberté de vous écrire, sans avoir l'honneur d'être connu de vous. Un hasard singulier avait conduit dans mes retraites, sur les frontières de la Suisse, les enfants du malheureux Calas; un autre hasard y amène la famille Sirven[1], condamnée à Castres, sur l'accusation ou plutôt sur le soupçon du même crime qu'on imputait aux Calas.

Le père et la mère sont accusés d'avoir noyé leur fille dans un puits, par principe de religion. Tant de parricides ne sont

1. Voltaire a pris fait et cause pour cette famille infortunée, comme il a fait pour Calas, avec une ardeur, une persévérance, un dévouement que ni les années ni les obstacles de toute sorte n'affaibliront, et, comme pour Calas, il aura la joie de faire triompher l'innocence : les Sirven obtiendront justice entière. Il fallut neuf ans pour cela : les juges furent condamnés à payer les frais du procès criminel. Moins heureux pour Calas, exécuté en toute hâte, il ne put obtenir que la réhabilitation de la mémoire de ce malheureux père, et chef de famille.

pas heureusement dans la nature humaine; il peut y avoir eu des dépositions formelles contre les Calas; il n'y en a aucune contre les Sirven. J'ai vu le procès-verbal, j'ai longtemps interrogé cette famille déplorable; je peux vous assurer, monsieur, que je n'ai jamais vu tant d'innocence accompagnée de tant de malheurs : c'est l'emportement du peuple du Languedoc contre les Calas qui détermina la famille Sirven à fuir dès qu'elle se vit décrétée. Elle est actuellement errante, sans pain, ne vivant que de la compassion des étrangers. Je ne suis pas étonné qu'elle ait pris le parti de se soustraire à la fureur du peuple, mais je crois qu'elle doit avoir confiance dans l'équité de votre parlement.

Si le cri public, le nombre des témoins abusés par le fanatisme, la terreur, le renversement d'esprit qui put empêcher les Calas de se bien défendre, firent succomber Calas le père, il n'en sera pas de même des Sirven. La raison de leur condamnation est dans leur fuite. Ils sont jugés par contumace, et c'est à votre rapport, monsieur, que la sentence a été confirmée par le parlement.

Je ne vous cèlerai point que l'exemple des Calas effraie les Sirven, et les empêche de se représenter. Il faut pourtant ou qu'ils perdent leur bien pour jamais, ou qu'ils purgent la contumace, ou qu'ils se pourvoient au conseil du roi.

Vous sentez mieux que moi combien il serait désagréable que deux procès d'une telle nature fussent portés dans une année devant Sa Majesté; et je sens, comme vous, qu'il est bien plus convenable et bien plus digne de votre auguste corps que les Sirven implorent votre justice. Le public verra que, si un amas de circonstances fatales a pu arracher des juges l'arrêt qui fit périr Calas, leur équité éclairée, n'étant pas entourée des mêmes pièges, n'en sera que plus déterminée à secourir l'innocence des Sirven.

Vous avez sous vos yeux toutes les pièces du procès : oserais-je vous supplier, monsieur, de les revoir? Je suis persuadé que vous ne trouverez pas la plus légère preuve contre le père et la mère; en ce cas, monsieur, j'ose vous conjurer d'être leur protecteur.

Me serait-il permis de vous demander encore une autre grâce? c'est de faire lire ces mêmes pièces à quelques-uns des magistrats vos confrères. Si je pouvais être sûr que ni vous ni eux n'avez trouvé d'autre motif de la condamnation des Sirven que leur fuite; si je pouvais dissiper leurs craintes, uniquement fondées sur les préjugés du peuple, j'enverrais à vos pieds cette famille infortunée, digne de toute votre compassion; car, monsieur, si la populace des catholiques superstitieux croit les protestants capables d'être parricides par piété, les protestants croient qu'on veut les rouer tous par dévotion, et je ne pourrais ramener les Sirven que par la certitude entière que leurs juges connaissent leur procès et leur innocence. J'aurais le bonheur de prévenir l'éclat d'un nouveau procès au conseil du roi, et de vous donner en même temps une preuve de ma confiance en vos lumières et en vos bontés. Pardonnez cette démarche que ma compassion pour les malheureux et ma vénération pour le parlement et pour votre personne me font faire du fond de mes déserts.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre, etc.

A M. LE COMTE D'AUTREY.

6 septembre 1765.

Ce n'est donc plus le temps, monsieur, où les Pythagore voyageaient pour aller enseigner les pauvres Indiens. Vous préférez votre campagne à mes masures. Soyez bien persuadé que je mourrai très affligé de ne vous avoir point vu. J'ai eu l'honneur de passer quelque temps de ma vie avec madame votre mère, dont vous avez tout l'esprit, avec beaucoup de philosophie.

Si j'avais pu vous posséder cet automne, vous auriez trouvé chez moi un philosophe [1] qui vous aurait tenu tête, et qui mérite de se battre avec vous; pour moi, je vous aurais écoutés l'un et l'autre, et je ne me serais point battu; j'aurais tâché seu-

1. Damilaville, auquel il a écrit la lettre du 1er mars.

lement de vous faire une bonne chère plus simple que délicate. Il y a des nourritures fort anciennes et fort bonnes, dont tous les sages de l'antiquité se sont toujours bien trouvés. Vous les aimez, et j'en mangerais volontiers avec vous; mais j'avoue que mon estomac ne s'accommode point de la nouvelle cuisine. Je ne puis souffrir un ris de veau qui nage dans une sauce salée, laquelle s'élève quinze lignes au-dessus de ce petit ris de veau. Je ne puis manger d'un hachis composé de dinde, de lièvre et de lapin qu'on veut me faire prendre pour une seule viande. Je n'aime ni le pigeon à la crapaudine, ni le pain qui n'a pas de croûte. Je bois du vin modérément, et je trouve fort étranges les gens qui mangent sans boire, et qui ne savent pas même ce qu'ils mangent.

Je ne vous dissimulerai pas même que je n'aime point du tout qu'on se parle à l'oreille quand on est à table, et qu'on dise ce qu'on a fait hier à son voisin, qui ne s'en soucie guère, ou qui en abuse; je ne désapprouve pas qu'on dise *Benedicite;* mais je souhaite qu'on s'en tienne là, parce que si l'on va plus loin, on ne s'entend plus; et l'assemblée devient cohue, et on dispute à chaque service.

Quant aux cuisiniers, je ne saurais supporter l'essence de jambon, ni l'excès des morilles, des champignons, et de poivre et de muscade, avec lesquels ils déguisent des mets très sains en eux-mêmes, et que je ne voudrais pas seulement qu'on lardât.

Il y a des gens qui vous mettent sur la table un grand surtout où il est défendu de toucher; cela m'a paru très incivil. On ne doit servir un plat à son hôte que pour qu'il en mange; et il est fort injuste de se brouiller avec lui, parce qu'il aura entamé un cédrat qu'on lui aura présenté. Et puis, quand on s'est brouillé pour un cédrat, il faut se raccommoder et faire une paix plâtrée, souvent pire que l'inimitié déclarée.

Je veux que le pain soit cuit au four, et jamais dans un privé. Vous auriez des figues au fruit, mais dans la saison.

Un souper sans apprêts, tel que je le propose, fait espérer un sommeil fort doux et fort plein, qui ne sera troublé par aucun songe désagréable.

Voilà, monsieur, comme je désirerais d'avoir l'honneur de manger avec vous. Je suis un peu malade à présent; je n'ai pas grand appétit, mais vous m'en donneriez, et vous me feriez trouver plus de goût à mes simples aliments.

A M. FAVART[1].

Ferney, par Genève, 14 décembre 1765.

Je croyais, monsieur, être guéri de la vanité à mon âge; mais je sens que j'en ai beaucoup avec vous. Tout ce que vous faites me semble aisé à reconnaître; et lorsque je vois à la fois finesse, gaieté, naturel, grâces et légèreté, je dis que c'est vous, et je ne me trompe point[2]. Vous êtes inventeur d'un genre infiniment agréable; l'opéra aura en vous son Molière, comme il a eu son Racine dans Quinault. Si quelque chose pouvait me faire regretter Paris, ce serait de ne pas voir vos jolis spectacles, qui ragaillardiraient ma vieillesse; mais j'ai renoncé au monde et à ses pompes. Vous n'avez pas besoin du suffrage d'un Allobroge enterré dans les neiges du mont Jura. Quand il y aura quelque chose de votre façon, ayez pitié de moi.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, etc.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

19 février 1766.

Il y a un mois, madame, que j'ai envie de vous écrire tous les jours; mais je me suis plongé dans la métaphysique la plus triste et la plus épineuse, et j'ai vu que je n'étais pas digne de vous écrire.

Vous me mandâtes, par votre dernière lettre, que nous étions assez d'accord tous deux sur ce qui n'est pas; je me

1. Auteur de plus de soixante opéras comiques, dont quelques-uns sont restés célèbres; mort en 1792.

2. Favart avait quelquefois pour collaborateur l'abbé Voisenon.

suis mis à rechercher ce qui est. C'est une terrible besogne; mais la curiosité est la maladie de l'esprit humain. J'ai du moins la consolation de voir que tous les fabricateurs de systèmes n'en savaient pas plus que moi, mais ils font tous les importants et je ne veux pas l'être : j'avoue franchement mon ignorance.

Je trouve d'ailleurs dans cette recherche, quelque vaine qu'elle puisse être, un assez grand avantage. L'étude des choses qui sont si fort au-dessus de nous rend les intérêts de ce monde bien petits à nos yeux; et, quand on a le plaisir de se perdre dans l'immensité, on ne se soucie guère de ce qui se passe dans les rues de Paris.

L'étude a cela de bon qu'elle nous fait vivre tout doucement avec nous-mêmes, qu'elle nous délivre du fardeau de notre oisiveté, et qu'elle nous empêche de courir hors de chez nous pour aller dire et écouter des riens d'un bout de la ville à l'autre. Aussi, au milieu de quatre-vingts lieues de montagnes de neige, assiégé par un très rude hiver, et mes yeux me refusant le service, j'ai passé tout mon temps à méditer.

Ne méditez-vous pas aussi, madame? ne vous vient-il pas aussi quelquefois cent idées sur l'éternité du monde, sur la matière, sur la pensée, sur l'espace, sur l'infini? Je suis tenté de croire qu'on pense à tout cela quand on n'a plus de passions, et que tout le monde est comme Matthieu Garo[1], qui recherche pourquoi les citrouilles ne viennent pas au haut des chênes.

Si vous ne passez pas votre temps à méditer quand vous êtes seule, je vous envoie un petit imprimé sur quelques sottises de ce monde, lequel m'est tombé entre les mains.

L'auteur est un goguenard de Neufchâtel, et les plaisants de Neufchâtel pourront fort bien vous paraître insipides; d'ailleurs on ne rit point du ridicule des gens qu'on ne connaît point. Voilà pourquoi M. de Mazarin disait qu'il ne se moquait jamais que de ses parents et de ses amis. Heureu-

1. La Fontaine, livre IX, fable IV.

sement, ce que je vous envoie n'est pas long; et, s'il vous ennuie, vous pourrez le jeter au feu.

Je vous souhaite, madame, une vie longue, un bon estomac, et toutes les consolations qui peuvent rendre votre état supportable; j'en suis toujours pénétré. Je vous prie de dire à M. le président Hénault que je ne cesserai jamais de l'estimer de tout mon esprit et de l'aimer de tout mon cœur. Permettez-moi les mêmes sentiments pour vous, qui ne finiront qu'avec ma vie.

A LA MÊME.

12 mars 1766.

Je suis enchanté, madame, de me rencontrer avec vous; ce n'est pas eulement par vanité, c'est parce qu'à mon avis, lorsque deux personnes qui ont le sens commun et qui sont de bonne foi, pensent de même sans s'être rien communiqué, il y a à parier qu'elles ont raison. Je m'occupais de votre idée lorsque j'ai reçu votre lettre : je me prouvais à moi-même que les notions sur lesquelles les hommes diffèrent si prodigieusement ne sont pas nécessaires aux hommes, et qu'il est même impossible qu'elles nous soient nécessaires, par cette seule raison qu'elles nous sont cachées. Il a été indispensable que tous les pères et mères aimassent leurs enfants : aussi les aiment-ils ; il était nécessaire qu'il y eût quelques principes généraux de morale pour que la société pût subsister : aussi ces principes sont-ils les mêmes chez toutes les nations policées. Tout ce qui est un éternel sujet de dispute est d'une inutilité éternelle. Ai-je bien pris votre idée, madame? Il me semble qu'elle est consolante; elle détruit toute superstition, elle rend l'âme tranquille; ce n'est pas la tranquillité stupide d'un esprit qui n'a jamais pensé, c'est le repos philosophique d'une âme éclairée.

Je ne suis point du tout étonné que vous aimiez la vie, toute malheureuse qu'elle est, et que vous n'aimiez point la mort. Presque tout le monde en est réduit là; c'est un ins-

tinct qui était nécessaire au genre humain. Je suis persuadé que les animaux sont comme nous.

J'avoue donc avec vous, madame, que les connaissances auxquelles nous ne pouvons atteindre nous sont inutiles; mais avouez aussi qu'il y a des recherches qui sont agréables; elles exercent l'esprit. Les philosophes n'ont pas tant de tort d'examiner si, par leur seule raison, ils peuvent concevoir la création, si l'univers est éternel, si la pensée peut être jointe à la matière, comment il y a du mal dans le monde, et vingt autres petites bagatelles de cette espèce.

Nous sommes tous curieux; il n'y a personne qui ne voulût sonder un peu ces profondeurs, si on ne craignait pas la fatigue de l'application, et si on n'était pas distrait par les amusements et les affaires.

Vous êtes précisément dans l'état où l'on fait des réflexions; la perte des yeux sert au moins au recueillement de l'âme. Il me vient très souvent entre mes rideaux des idées qui s'enfuient au grand jour. Je mets à profit les temps où mes fluxions sur les yeux m'empêchent de lire; je voudrais surtout passer ce temps avec vous.

Adieu, madame; conservez au moins votre santé; c'est là une chose nécessaire à tout âge et à tout état; la mienne n'est pas trop bonne, mais il est nécessaire d'avoir patience. De toutes les vérités que je cherche, celle qui me paraît la plus sûre, c'est que vous avez une âme selon mon cœur, à laquelle je serai très tendrement attaché pour le peu de temps qui me reste.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Ferney, le 1er avril 1766.

Mon cher maître, je ne vous donne pas un poisson d'avril, quand je vous dis que je vous aimerai tendrement toute ma vie, et que je vous souhaite les années de Nestor, et surtout cette santé inaltérable sans laquelle la vieillesse n'est qu'une longue mort. Cette santé est un bien dont je n'ai jamais joui, et c'est ce qui me rend la retraite à la campagne absolument

nécessaire. La réputation est une chimère, et le bien-être est quelque chose de solide.

En vous remerciant de l'*Alexandre*, il n'y a personne qui ne voulût pencher le cou avec un si beau surnom. Je vous trouve quelquefois bien sévère avec Racine. Ne lui reprochez-vous pas quelquefois d'heureuses licences qui ne sont pas des fautes en poésie? Il y a dans ce grand homme plus de vers faibles qu'il n'y en a d'incorrects; mais, malgré tout cela, nous savons, vous et moi, que personne n'a jamais porté l'art de la parole à un plus haut point, ni donné plus de charme à la langue française. J'ai souscrit, il y a deux ans, pour une édition qu'on doit faire de ses pièces de théâtre avec des commentaires. J'ignore qui sera assez hardi pour le juger, et assez heureux pour le bien juger. Il n'en est pas de ce grand homme, qui allait toujours en s'élevant, comme de Corneille, qui allait toujours en baissant, ou plutôt en tombant de la chute la plus lourde. Racine a fini par être le premier des poètes dans *Athalie*, et Corneille a été le dernier dans plus de dix pièces de théâtre, sans qu'il y ait dans ces enfants infortunés ni la plus légère étincelle de génie, ni le moindre vers à retenir. Cela est presque incompréhensible dans l'auteur des beaux morceaux de *Cinna*, du *Cid*, de *Pompée*, de *Polyeucte*.

Vous avez bien raison de dire qu'il y a moins de fautes dans Racine que dans nos meilleurs écrivains en prose : les belles oraisons funèbres de Bossuet en sont pleines; mais, en vérité, ces fautes sont des beautés, quand on les compare à la plupart des pièces d'éloquence d'aujourd'hui. Vous savez bien que Louis Racine, cité par vous quelquefois, a frappé souvent des vers sur l'enclume de Jean, son père; pourquoi donc a-t-il si peu de réputation? C'est qu'il manque d'imagination et de variété; il n'y a rien chez lui de piquant; il n'a pas sacrifié aux Grâces : il n'a sacrifié qu'à saint Prosper, et quoiqu'il tourne bien les vers,

« On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier[1]. »

1. Boileau, *Art poétique*, ch. I, v. 73, 74.

Vous voyez que j'ai avec vous le cœur sur les lèvres; voilà cette franchise parisienne que vous avez louée, ce me semble, et qui doit plaire à la franchise franc-comtoise. C'est une consolation pour moi de m'entretenir aussi librement avec vous. J'ai eu le soin depuis quelque temps de me remettre à relire vos *Tusculanes* et le *De natura deorum*, pour me confirmer dans l'opinion où je suis, que jamais philosophe ancien et moderne n'a mieux parlé que Cicéron. J'aime bien mieux ces ouvrages-là que les Philippiques, qui l'ont fait tuer à l'âge de soixante-six ans.

Adieu, vivez heureux et longtemps, mon cher maître.

A M. CHABANON.

A Ferney, 22 décembre 1766[1].

La rage des tragédies m'a repris comme à vous; mais, de par Melpomène, gardons-nous bien de les faire jouer. Figurez-vous que *Zaïre* fut huée dès le second acte, que *Sémiramis* tomba tout net, qu'*Oreste* fut à peu près sifflé, que la même *Adélaïde du Guesclin*, redemandée par le public, avait été conspuée par cet aimable public[2]; que *Tancrède* fut d'abord fort mal reçu, etc., etc., etc.

Je conclus donc, et je conclus bien, qu'il faut faire imprimer sa drogue; ensuite les comédiens donnent notre orviétan sur leur échafaud, s'ils le veulent ou s'ils peuvent; et notre pauvre honneur est en sûreté : car remarquez bien qu'ils ne représenteront jamais une pièce imprimée que quand le public leur dira : « Jouez donc cela, il y a du bon dans cela, cela vous vaudra de l'argent. » Alors ils vous jouent, ils vous défigurent; Mlle Dumesnil court à bride abattue, une autre dit des vers comme on lit la gazette, un autre mugit, un autre fait les beaux bras, et la pièce va au diable; et alors le public,

1. A la date du 22 décembre 1766 on trouve *huit* lettres de Voltaire, rien que dans l'édition Beuchot. Qu'on juge par là de l'activité de l'esprit de Voltaire, et du nombre de lettres qu'il a pu écrire ou dicter dans le cours de sa longue existence.

2. Voir la note, page 53.

qui est toujours juste, comme vous savez, avertit en sifflant; qu'il siffle messieurs les acteurs et mesdemoiselles les actrices, et non pas le pauvre diable d'auteur.

Ce parti me paraît prodigieusement sage, et d'une très fine politique. Faites imprimer votre *Eudoxie* ou *Eudocie,* quand nous en serons tous deux contents, et alors je vous réponds que les comédiens mêmes ne pourront la faire tomber.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET[1].

A Ferney, 5 janvier 1767

Cher doyen de l'Académie,
Vous vîtes de plus heureux temps;
Des neuf Sœurs la troupe endormie
Laisse reposer les talents;
Notre gloire est un peu flétrie.
Ramenez-nous, sur vos vieux ans,
Et le bon goût et le bon sens
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vîtes, dans aucun bon auteur de ce grand siècle de Louis XIV, le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers, avec, à l'égard.* Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi,* au lieu d'ingrat *envers* moi; *il se ménageait vis-à-vis de ses rivaux*, au lieu de dire *avec* ses rivaux; *il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier *avec* ses supérieurs, etc.? Enfin ce mot de *vis-à-vis*, qui est très rarement juste et jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, et la cour, et le barreau, et la société; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi si Racine a *persifflé* Boileau, si Bossuet a *persifflé* Pascal, et si l'un et l'autre ont *mystifié* La Fontaine, en abusant quelquefois de sa simplicité? Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *au parfait?* que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuse? On va jusqu'à imprimer que les princes sont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui par-

1. Il venait de publier une nouvelle édition de son *Traité de la Prosodie française*.

lent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand Bossuet, Fénelon, Pellisson, voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagements, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on remplissait ses promesses, qu'on reprenait une affaire, etc., ils ne disaient point : J'ai suivi mes *errements,* j'ai travaillé sur mes *errements*.

Errement a été substitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes; arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée : *Don Sanche d'Aragon :*

« Ce présent donc renferme un tissu de cheveux
« Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux[1]. »

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres :* des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. De là, *errements*; et aujourd'hui je vois que, dans les discours les plus graves, le roi a suivi ses derniers *errements vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que Sa Majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par les inondations.

En un mot, monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le style se corrompt bien davantage : on prodigue les images et les tours de la poésie en physique ; on parle d'anatomie en style ampoulé; on se pique d'employer des expressions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que dans un livre[2] rempli d'idées profondes, ingénieuses, et neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité d'une étude si importante devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet : et combien a-t-il fait de mauvais imitateurs qui, n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts!

1. Acte V, sc. VI.
2. L'*Esprit des lois*, par Montesquieu.

Boileau, il est vrai, a dit après Horace

« Heureux qui dans ses vers sait, d'une voix légère,
« Passer du grave au doux, du plaisant au sévère[1] ! »

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de Thalie sur le visage de Melpomène, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce, il pèse dans ses balances l'épicier le mérite du duc de Sulli et du grand ministre Colbert; et ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de Sulli, il l'appelle l'*ami d'Henri IV :* et il s'agit de vendre des saucissons et des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, et tout sort de sa sphère.

Des hommes même de beaucoup d'esprit ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite Castel, par exemple, dans sa *Mathématique universelle*, veut prouver que si le globe de Saturne était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante et convenable dans la bouche d'une femme qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain; mais que le mathématicien fasse le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

1. *Art poét.* I, v. 75, 76.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui ; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passants pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente, des Pellisson, des Fénelon, des Bossuet, des Massillon.

On descend d'un style violent et effréné au familier le plus bas et le plus dégoûtant; on dit de la musique du célèbre Rameau, l'honneur de notre siècle, qu'elle *ressemble à la course d'une oie grasse et au galop d'une vache*[1]. On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense, *rem verba sequuntur*[2]; et, à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagants abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre *Traité de la Prosodie;* c'est un livre classique qui durera autant que la langue française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'inimitable Quinault, le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles scènes de ses opéras, et l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté, comme avec le plus de grâce. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que Quinault ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, Mme Denis et moi, à M. de Beaufrant, son neveu, que Quinault savait assez de latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original, et qu'il possédait encore mieux l'italien. Ce fut un Ovide à la main qu'il composa ces vers harmonieux et sublimes de la première scène de *Proserpine :*

« Les superbes géants armés contre les dieux
« Ne nous donnent plus d'épouvante;

1. Expression de J.-J. Rousseau dans sa *Lettre à M. Grimm sur Omphale.*
2. Horace, *Art. poét.*, v. 311.

« Ils sont ensevelis sous la masse pesante
« Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
« Nous avons vu tomber leur chef audacieux
« Sous une montagne brûlante.
« Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
« Les restes enflammés de sa rage expirante.
« Jupiter est victorieux,
« Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante. »

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Tasse, il n'aurait pas fait son admirable opéra d'*Armide*. Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout ce qui n'est pas, dans cette pièce, air détaché, composé sur les canevas du musicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne sont pas là de

« .... Ces lieux communs de morale lubrique
« Que Lulli réchauffa des sons de sa musique[1]. »

On commence à savoir que Quinault valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare mérite[2], déjà célèbre par le prix qu'il a remporté à notre Académie, et par une tragédie[3] qui a mérité un grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de Quinault et de Lulli :

« Aux dépens du poète on n'entend plus vanter
« De ces airs languissants la triste psalmodie,
« Que réchauffa Quinault du feu de son génie[4]. »

Je ne suis pas entièrement de son avis. Le récitatif de Lulli me paraît très bon, mais les scènes de Quinault encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites que « les étrangers ont peine à distinguer quand la consonne finale a besoin ou non d'être accompagnée d'un *e* muet, » et vous citez les vers du philosophe de Sans-Souci :

« La nuit, compagne du repos,
« De son *crêp* couvrant la lumière
« Avait jeté sur ma paupière
« Les plus léthargiques pavots. »

1. Boileau, satire x.
2. La Harpe.
3. Le *comte de Warwick*.
4. *Discours sur les préjugés et les injustices littéraires*, par La Harpe.

Il est vrai que, dans les commencements, nos *e* muets embarrassent quelquefois les étrangers; le philosophe de Sans-Souci était très jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à son insu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuscrites, et qui, dans leur empressement de les imprimer, les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-Souci sait parfaitement notre langue. Un de nos plus illustres confrères[1] et moi nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres, écrites avec autant de pureté que de génie et de force, *eodem animo scribit quo pugnat*[2] : et je vous dirai, en passant, que l'honneur d'être encore dans ses bonnes grâces, et le plaisir de lire les pensées les plus profondes, exprimées d'un style énergique, font une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un souverain, chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment et sans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps et de ratures.

M. l'abbé de Dangeau, en qualité de puriste, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire française; je ne puis toutefois convenir, avec ce respectable académicien, qu'un musicien, en chantant *la nuit est loin encore*, prononce, pour avoir plus de grâces, la nuit est *loing* encore. Le philosophe de Sans-Souci, qui est aussi grand musicien qu'écrivain supérieur, sera, je crois, de mon opinion.

Je suis fort aise qu'autrefois Saint-Gelais ait justifié le *crêp* par son *Bucéphal*. Puisqu'un aumônier de François Ier retranche un *e* à *Bucéphale*, pourquoi un prince de Prusse n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe?* Mais je suis un peu fâché que Melin de Saint-Gelais, en parlant au cheval de François Ier, lui ait dit :

« Sans que tu sois un Bucéphal,
« Tu portes plus grand qu'Alexandre. »

L'hyperbole est trop forte, et j'y aurais voulu plus de finesse.

1. D'Alembert.
2. Quintilien, *Instit. orat.* I, 1.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politesse que vous rendez de justice au singulier génie du philosophe de Sans-Souci. J'ai dit, il est vrai, dans le *Siècle de Louis XIV* à l'article des MUSICIENS, que nos rimes féminines, terminées toutes par un *e* muet, font un effet très désagréable dans la musique, lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer :

« Si vous aviez la rigueur
« De m'ôter votre cœur,
« Vous m'ôteriez la *vi-eu*[1]. »

Arcabonne est forcée de dire :

« Tout me parle de ce que j'*aim-eu*[2]. »

Médor est obligé de s'écrier :

« .... Ah ! quel tourment
« D'aimer sans *espéranc-eu*[3] ! »

La gloire et la victoire, à la fin d'une tirade, font presque toujours la *gloire-eu*, la *victoire-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes désinences. Voilà pourquoi Quinault a grand soin de finir, autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines; et c'est ce que recommandait le grand musicien Rameau à tous les poètes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites « qu'il est inutile et peut-être ridicule de chercher l'origine de cette prononciation *gloire-eu*, *victoire-eu*, ailleurs que dans la bouche de nos villageois ». Je n'ai jamais entendu de paysan prononcer ainsi en parlant; mais ils y sont forcés lorsqu'ils chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs et des actrices de l'Opéra; au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale désagréable, et ne peuvent souvent en venir à bout.

1. *Armide*.
2. *Amadis*.
3. *Roland*.

C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je persiste encore à vous dire qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les *e* muets, excepté la nôtre. Les Italiens et les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands et les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne sont jamais sensibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'usage de la rime, dont les Italiens et les Anglais se sont défaits dans la tragédie, et dont nous ne devons jamais secouer le joug. Je ne sais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siècles barbares; mais, si je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

Je tiens, en fait de langue, tous les peuples pour barbares, en comparaison des Grecs et de leurs disciples les Romains, qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut surtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout composé de brèves ou de longues, et qui, par un mélange harmonieux de consonnes et de voyelles, était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas, sans doute, quand je vous répéterai que le grec et le latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, et ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu, je suis bien loin de vouloir proscrire la rime, comme feu M. de La Motte; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre et le granit nous manquent. Conservons la rime; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, et non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe? J'avoue qu'étant très dévoué à

saint François, j'ai voulu le distinguer des *Français*[1] ; j'avoue que j'écris *Danois* et *Anglais* : il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie et la vraie signification du mot.

Comme je suis très tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez surtout ce style négligé à un *Français* ou à un *François* qui *avait* ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans, au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'Académie pour m'éclairer et m'échauffer; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentiments d'attachement et de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 avril 1767.

Nous sommes toujours bloqués dans nos retraites couvertes de neiges. Nous n'avons plus aucune communication avec Genève, et, malgré toutes les bontés de M. le duc de Choiseul, dont j'ai le plus grand besoin, notre pays souffre infiniment. Nous ne pouvons ni vendre nos denrées, ni en acheter. Le pain vaut cinq sous la livre depuis très longtemps. Les saisons conspirent aussi contre nous; et enfin, n'ayant plus ni de quoi nous chauffer, ni de quoi manger, ni de quoi boire, je serai forcé de transporter mes petits pénates et toute ma famille auprès de Lyon, uniquement pour vivre. Je tâcherai d'y mener votre protégé, si je m'accommode du château qu'on me propose. Il aura plus de secours pour faire son *Histoire du Dauphiné*, dont il est toujours entêté, et qui ne sera pas extrêmement intéressante.

1. Voir sur *l'orthographe* dite *de Voltaire*, la note 2, page 170

Je ne sais trop à quoi vous le destinez, ni ce qu'il pourra devenir. Il est bien dangereux, pour qui n'a nulle fortune, de n'avoir aucun talent décidé, ni aucun but réel, ni aucun moyen de mériter sa fortune par de vrais services. Il a une aversion mortelle pour copier et pour faire la fonction de secrétaire, à laquelle je pensais que vous le destiniez. Il n'a point réformé sa main, et j'ai peur qu'il ne soit au nombre de tant de jeunes gens de Paris, qui prétendent à tout, sans être bons à rien. Il est bien loin d'avoir encore des idées nettes, et de se faire un plan régulier de conduite. Je lui recommande cent fois de se faire un caractère lisible pour vous être utile dans votre secrétairerie, de lire de bons livres pour se former le style, d'étudier surtout à fond l'histoire de la pairie et des parlements, d'avoir une teinture des lois; il pourrait par là vous rendre service, aussi bien qu'à M. le duc de Fronsac; mais il vole d'objet en objet, sans s'arrêter à aucun.

Il a fait venir de Paris, à grands frais, des bouquins que l'on ne voudrait pas ramasser. Il achète à Genève tous les libelles dignes de la canaille, et j'ai peur que ses fréquents voyages à Genève ne le gâtent beaucoup. Il est défendu à tous les Français d'y aller. Si vous le jugiez à propos, on prierait le commandant des troupes de ne le pas laisser passer. J'ai peur encore que sa manière de se présenter et de parler ne soit un obstacle à une profession sérieuse et utile. C'est un grand malheur d'être abandonné à soi-même dans un âge où l'on a besoin de former son extérieur et son âme.

Je m'étonne comment M. le duc de Fronsac ne l'a pas pris pour voyager avec lui; il aurait pu en faire un domestique utile. Il a de la bonté pour lui; l'envie de plaire à un maître aurait pu fixer ce jeune homme. Vous avez daigné l'élever dans votre maison dès son enfance; ce voyage lui aurait fait plus de bien que dix ans de séjour auprès de moi. Il me voit très peu; je ne puis le réduire à aucune étude suivie.

Je vous ai rendu le compte le plus fidèle de tout, je me recommande à vos bontés, et je vous supplie d'agréer mon respect et mon attachement inviolable.

A M. DEPARCIEUX[1].

A Ferney, 17 juillet 1767.

Vous avez dû, monsieur, recevoir des éloges et des remerciements de tous les hommes en place : vous n'en recevez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse et mes maladies m'ont fait renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre concitoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène; mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains et malheureusement nous ne sommes pas Romains. Je ne suis point étonné que votre projet soit encouragé par M. de Sartines. Il pense comme Agrippa; mais l'hôtel de ville de Paris n'est pas le Capitole. On ne plaint point son argent pour avoir un Opéra-Comique, et on le plaindra pour avoir des aqueducs dignes d'Auguste. Je désire passionnément de me tromper. Je voudrais voir la fontaine d'Yvette former un large bassin autour de la statue de Louis XV : je voudrais que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglais nous ont précédés et instruits en mathématiques, les Italiens en architecture, en peinture, en sculpture, en poésie, en musique ; et j'en suis fâché.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime infinie que vous méritez, et avec la reconnaissance d'un concitoyen, monsieur, votre, etc.

1. Ingénieur qui avait proposé d'amener à Paris, auprès de l'Estrapade, les eaux de l'Yvette : précurseur à peine connu, comme toujours, de travaux très tardivement exécutés dans tous les sens : témoin cette lettre qui date de plus de cent treize ans, et qui justifie le mot d'une lettre précédente et à peu près répété dans celle-ci : « Les Français arrivent à tout... mais fort tard et les derniers... »

A M. BEAUZÉE[1].

14 janvier 1768.

Si je demeurais, monsieur, au fond de la Sibérie, je n'aurais pas reçu plus tard le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le commerce a été interrompu jusqu'au commencement de novembre, et depuis ce temps nous avons été ensevelis dans les neiges. Enfin, monsieur, j'ai eu votre paquet et la lettre dont vous m'honorez. Je vois avec beaucoup de plaisir les vues philosophiques qui règnent dans votre *Grammaire*[2]. Il est certain qu'il y a, dans toutes les langues du monde, une logique secrète qui conduit les idées des hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, comme il y a une géométrie cachée dans tous les arts de la main, sans que le plus grand nombre des artistes s'en doute. Un instinct heureux fait apercevoir aux femmes d'esprit si l'on parle bien ou mal : c'est aux philosophes à développer cet instinct. Il me paraît que vous y réussissez mieux que personne. L'usage, malheureusement, l'emporte toujours sur la raison. C'est ce malheureux usage qui a un peu appauvri la langue française[3], et qui lui a donné plus de clarté que d'énergie et d'abondance : c'est une indigente orgueilleuse qui craint qu'on ne lui fasse l'aumône. Vous êtes parfaitement instruit de sa marche, et vous sentez qu'elle manque quelquefois d'habits. Les philosophes n'ont point fait les langues, et voilà pourquoi elles sont toutes imparfaites.

J'ai déjà lu une grande partie de votre livre. Je vous fais, monsieur, mes sincères remerciements de la satisfaction que j'ai eue, et de celle que j'aurai. J'ai l'honneur d'être, etc.

1. Beauzée (Nicolas), grammairien, né à Verdun, mort en 1789, professeur a l'École militaire, membre de l'Académie française.

2. *Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues,* ouvrage méthodique, où sont exposés avec clarté et agrément les principes de la grammaire.

3. Voir les mêmes plaintes dans La Bruyère, chapitre XIV, *De quelques usages*, et dans la *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, de Fénelon, § III, du *Projet d'enrichir la langue*.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU

A Ferney, 13 juin 1768.

Mon *héros* [1] dit qu'il n'a eu qu'une fois tort avec moi, et que j'ai toujours tort avec lui; je pense qu'en cela même mon *héros* a grand tort.

Il se porte bien, et je vis dans les souffrances et dans la langueur; il est par conséquent encore jeune, et je suis réellement très vieux; il est entouré de plaisirs, et je suis seul au pied des Alpes. Quel tort puis-je avoir de ne lui pas envoyer des rogatons qu'il ne m'a jamais demandés, dont on ne se soucie point, qu'il n'aurait pas même le temps de lire? Dieu me garde de donner jamais une ligne de prose ou de vers à qui n'en demandera pas! Voyez Horace, si jamais vous lisez Horace : il n'envoyait jamais de vers à Auguste que quand Auguste l'en pressait. Je songe pourtant à vous, monseigneur, plus que vous ne pensez; et, malgré votre indifférence, j'ai devant les yeux la bataille de Fontenoi, le conseil de pointer des canons devant la colonne, la défense de Gênes, la prise de Minorque, les Fourches Caudines de Closter-Severn, dont le ministère profita si mal. J'aurai achevé dans un mois le *Siècle de Louis XIV et de Louis XV*. Vous voyez que je vous rends compte des choses qui en valent la peine.

Vous m'avez quelquefois bien maltraité, et fort injustement; car lorsque vous me reprochâtes, avec quelque dureté, que je n'avais point parlé de l'affaire de Saint-Cast, il n'était question pour lors que d'un précis des affaires générales: précis tellement abrégé, qu'il n'y avait qu'une ligne sur les batailles de Raucoux et de Lawfelt, et rien sur les batailles données en Italie. Il n'en est pas de même à présent; je donne à chaque chose sa juste étendue; je tâche de rendre cette histoire intéressante, ce qui est extrêmement difficile,

1. Le maréchal duc de Richelieu lui-même, auquel cette lettre s'adresse et dont la vie militaire se trouve ici retracée.

car toutes les batailles qui n'ont point été décisives sont bientôt oubliées; il ne reste dans la mémoire des hommes que les événements qui ont fait de grandes révolutions. Chaque nation de l'Europe s'enfle comme la grenouille; chacune a son histoire détaillée, qui exige plusieurs années de lecture. Comment percer la foule? Cela ne se peut pas; on se perd dans cette horrible multitude de faits inutiles, tous anéantis les uns par les autres; c'est un océan, un abîme dans lequel je ne me flatte de pouvoir surnager que par le nouveau tour que j'ai pris de peindre l'esprit des nations, plutôt que de faire des recueils de gazettes. On ne va plus à la postérité que par des routes uniques; le grand chemin est trop battu, et on s'y étouffe.

Quand vous aurez un moment de loisir, j'espère que vous serez de mon avis.

A M. PANCKOUCKE[1].

A Ferney, 9 juillet 1768.

J'ai reçu, monsieur, votre beau présent. La Fontaine aurait connu la vanité, s'il avait vu cette magnifique édition[2]; c'est le luxe de la typographie. L'auteur ne posséda jamais la moitié de ce que son livre a coûté à imprimer et à graver. Si nous n'avions que cette édition, il n'y aurait que des princes, des fermiers généraux et des archevêques qui pussent lire les *Fables* de La Fontaine. Je vous remercie de tout mon cœur, et je souhaite que toutes vos grandes entreprises réussissent.

Vous m'apprenez que je donne beaucoup de ridicule à l'édition de notre ami Gabriel Cramer; je vous assure que je n'en donne qu'à moi. Lorsque je considère tous ces énormes fatras

1. Imprimeur, libraire et littérateur français, né à Lille en 1736, mort à Paris en 1798, fondateur de la maison qui porte son nom et dont les collections sont si connues. C'est lui qui fit paraître, le 24 novembre 1789, le premier numéro du *Moniteur*, qui devint en 1800 l'organe officiel du gouvernement.

2. *Fables de La Fontaine*, 1755-59, 4 vol. in-fol., avec des figures d'Oudry.

que j'ai composés, je suis tenté de me cacher dessous, et je demeure tout honteux. L'ami Gabriel ne m'a pas trop consulté quand il a ramassé toutes mes sottises pour en faire une effroyable suite d'in-quarto[1]. Je lui ai toujours dit qu'on n'allait pas à la postérité avec un aussi gros bagage. Tirez-vous-en comme vous pourrez. Je crierai toujours que le papier et le caractère sont beaux, que l'édition est très correcte; mais vous ne la vendrez pas mieux pour cela. Il y a tant de vers et de prose dans le monde, qu'on en est las. On peut s'amuser de quelques pages de vers, mais les in-quarto de bénédictins effraient.

Il est souvent arrivé que, quand j'avais la manie de faire des pièces de théâtre, et ayant, dans ces accès de folie, le bon sens de n'être jamais content de moi, toutes mes pièces ont été bigarrées de variantes; on m'a fait apercevoir que, de tant de manières différentes, l'éditeur a choisi la pire. Par exemple, dans *Oreste*, la dernière scène ne vaut pas, à beaucoup près, celle qui est imprimée chez Duchesne; et, quoique cette édition de Duchesne ne vaille pas le diable, il fallait s'en rapporter à elle dans cette occasion. Il peut arriver par hasard qu'on joue *Oreste;* il peut arriver que quelque curieux qui aura l'in-quarto soit tout étonné de voir cette scène toute différente de l'imprimé, et qu'il donne alors à tous les diables l'édition, l'éditeur et l'auteur.

On pourrait du moins remédier à ce défaut; il ne s'agirait que de réimprimer une page.

Le Suisse qui imprime pour mon ami Gabriel s'est avisé, dans *Alzire*, de mettre :

« Le bonheur m'aveugla, *l'amour* m'a détrompé, »

au lieu de

« Le bonheur m'aveugla, la *mort* m'a détrompé. »

Cette pagnoterie[2] fait rire. Il y a longtemps qu'on rit à mes dépens; mais, par ma foi, je l'ai bien rendu.

1. L'edition de Cramer eut 45 volumes in-4°.
2. Vieux mot qui signifiait « bévue ».

Je ne puis rien vous dire des estampes, je ne les ai point encore vues, et j'aime mieux les beaux vers que les belles gravures. Je vous aime encore plus que tout cela, car vous êtes fort aimables, vous et madame votre épouse.

Je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

A M. HORACE WALPOLE[1].

A Ferney, le 15 juillet 1768.

Monsieur, il y a quarante ans que je n'ose plus parler anglais, et vous parlez notre langue très bien. J'ai vu des lettres de vous, écrites comme vous pensez. D'ailleurs, mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remerciements dans ma langue.

J'ai toujours pensé comme vous, monsieur, qu'il faut se défier de toutes les histoires anciennes. Fontenelle, le seul homme du siècle de Louis XIV qui fût à la fois poète, philosophe et savant, disait qu'elles étaient *des fables convenues;* et il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères et de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre histoire, j'ai lu celle de votre roman. Vous vous y moquez un peu de moi : les Français entendent raillerie; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise Shakespeare. Je suis le premier qui aie fait connaître Shakespeare aux Français; j'en traduisis des passages, il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden et de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise; à peine avait-on entendu parler de Locke. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que Locke est l'Hercule de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

1. Troisième fils du célèbre homme d'État anglais; connu par sa correspondance avec Mme Du Deffand. Voir plus haut la note sur Mme Du Deffand.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui aie expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand Newton[1], que quelques personnes parmi nous appellent encore des *systèmes*. J'ai été votre apôtre et votre martyr : en vérité, il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avais dit, il y a très longtemps, que si Shakespeare était venu dans le siècle d'Addison, il aurait joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent Addison recommandable. J'avais dit *que son génie était à lui, et que ses fautes étaient à son siècle*. Il est précisément, à mon avis, comme le Lope de Vega des Espagnols, et comme le Calderon. C'est une belle nature, mais bien sauvage; nulle régularité, nulle bienséance, nul art, de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les Italiens, qui restaurèrent la tragédie un siècle avant les Anglais et les Espagnols, ne sont point tombés dans ce défaut; ils ont mieux imité les Grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'*Œdipe* et dans l'*Électre* de Sophocle. Je soupçonne fort que cette grossièreté eut son origine dans nos *fous de cour*. Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en deçà des Alpes. Chaque prince avait son *fou* en titre d'office. Des rois ignorants, élevés par des ignorants, ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De là vint notre *mère sotte*[2]; et, avant Molière, il y avait toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies : cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses telles que le *Misanthrope*, lesquelles sont des chefs-d'œuvre ; qu'il y en a de très plaisantes, comme *George Dandin ;* que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement, peuvent très bien s'accorder dans la même

1. Voir, page 42, l'Éloge de Newton.

2. Ou *mère folle*, chef de la *fête des fous*, fête extravagante, licencieuse et satirique, que beaucoup de villes possédèrent en France jusqu'au dix-huitième siècle

comédie. J'ai dit[1] que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Oui, monsieur ; mais la grossièreté n'est point un genre. *Il y a beaucoup de logements dans la maison de mon père*[2]; mais je n'ai pas prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même chambre Charles-Quint et don Japhet d'Arménie, Auguste et un matelot ivre, Marc-Aurèle et un bouffon des rues. Il me semble qu'Horace pensait ainsi dans le plus beau des siècles : consultez son *Art poétique*. Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui : et les Espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquisition ; car le bon esprit proscrit également l'un et l'autre.

Vous sentez si bien, monsieur, à quel point le trivial et le bas défigurent la tragédie, que vous reprochez à Racine de faire dire à Antiochus, dans *Bérénice:*

« De son appartement cette porte est prochaine,
« Et cette autre conduit dans celui de la reine[3]. »

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques ; mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'exposition, laquelle doit être simple. Ce n'est pas là une beauté de poésie, mais c'est une beauté d'exactitude qui fixe le lieu de la scène, qui met tout d'un coup le spectateur au fait, et qui l'avertit que tous les personnages paraîtront dans ce cabinet, lequel est commun aux autres appartements ; sans quoi il ne serait point vraisemblable que Titus, Bérénice et Antiochus parlassent toujours dans la même chambre.

« Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué[4], »

dit le sage Despréaux, l'oracle du bon goût, dans son *Art poétique,* égal pour le moins à celui d'Horace. Notre excellent Racine n'a presque jamais manqué à cette règle ; et c'est une chose digne d'admiration qu'Athalie paraisse dans le

1. Dans la préface de l'*Enfant prodigue.*
2. Citation que Voltaire fait le plus souvent en latin : *Multæ mansiones,* etc. Voir plus haut.
3. Acte I, sc. I.
4. Chant III, v. 38.

temple des Juifs, et dans la même place où l'on a vu le grand prêtre, sans choquer en rien la vraisemblance.

Vous pardonnerez encore plus, monsieur, à l'illustre Racine, quand vous vous souviendrez que la pièce de *Bérénice* était en quelque façon l'histoire de Louis XIV et de votre princesse anglaise, sœur de Charles second. Ils logeaient tous deux de plain-pied à Saint-Germain, et un salon séparait leurs appartements.

Je remarquerai en passant que Racine fit jouer sur le théâtre les amours de Louis XIV avec sa belle-sœur, et que ce monarque lui en sut très bon gré : un sot tyran aurait pu le punir.

Revenons aux règles du théâtre, qui sont plus intéressantes pour les gens de lettres.

Vous n'observez, vous autres libres Bretons, ni *unité de lieu*, ni *unité de temps*, ni *unité d'action*. En vérité, vous n'en faites pas mieux ; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile, et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir et de la gloire.

Permettez-moi, tout Anglais que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités qu'il est bien juste que je la caresse quand je crois qu'elle a raison. Oui, monsieur, j'ai cru, je crois, et je croirai que Paris est très supérieur à Athènes en fait de tragédies et de comédies. Molière, et même Regnard, me paraissent l'emporter sur Aristophane, autant que Démosthène l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent des ouvrages d'écoliers, en comparaison des *sublimes scènes* de Corneille, et des *parfaites tragédies* de Racine. C'était ainsi que pensait Boileau lui-même, tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire au bas du portrait de Racine que ce grand homme avait surpassé Euripide, et balancé Corneille [1].

« Du théâtre français l'honneur et la merveille,
« Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
« Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
« Surpasser Euripide et balancer Corneille. »

(Boileau, *Vers à mettre au bas du portrait de Racine.*)

Oui, je crois démontrer qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille âmes à Paris qui se plaisent aux beaux-arts, et Athènes n'en avait pas dix mille ; le bas peuple d'Athènes entrait au spectacle, et il n'y entre pas chez nous, excepté qu'on lui donne un spectacle gratis, dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos sentiments beaucoup plus de délicatesse, plus de bienséance dans nos mœurs, et plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre, laissez aux Italiens leurs *favole boscareccie ;* vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très mauvaises pièces, il est vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque temps à Paris des succès prodigieux, soutenus par la cabale, l'esprit de parti, la mode, la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment; mais en très peu d'années l'illusion se dissipe. *Don Japhet d'Arménie* et *Jodelet*[1] sont renvoyés à la populace, et le *Siège de Calais*[2] n'est plus estimé qu'à Calais.

Il faut que je vous dise encore un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de Dryden sont rimées; c'est une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui, et que tout le monde cite, sont rimés: et je soutiens encore que *Cinna, Athalie, Phèdre*, *Iphigénie,* étant rimées, quiconque voudrait secouer ce joug, en France, serait regardé comme un artiste faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdote. Je demandais un jour à Pope pourquoi Milton n'avait pas rimé son poème, dans le temps que les autres poètes rimaient leurs poèmes, à l'imitation des Italiens; il me répondit : *Because he could not.*

Je vous ai dit, monsieur, tout ce que j'avais sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute, en ne faisant pas atten-

1. Comédies de Scarron
2. Tragédie de De Belloy

tion que le comte Leicester s'était d'abord appelé Dudley; mais, si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des pairs et de changer de nom, je me souviendrai toujours du nom de Walpole avec l'estime la plus respectueuse.

Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le temps, monsieur, de lire votre *Richard III*[1]. Vous seriez un excellent *attorney general*. Vous pesez toutes les probabilités; mais il paraît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon, et même galant homme. Le bénédictin Calmet a fait une dissertation pour prouver que Jésus-Christ avait un fort beau visage. Je veux croire avec vous que Richard III n'était ni si laid ni si méchant qu'on le dit; mais je n'aurais pas voulu avoir affaire à lui. Votre *rose blanche* et votre *rose rouge* avaient de terribles épines pour la nation.

« Those gracious kings are all a pack of rogues. »

En vérité, en lisant l'histoire des York, des Lancastre, et de bien d'autres, on croit lire l'histoire des voleurs de grands chemins. Pour votre Henri VII, il n'était qu'un coupeur de bourse, etc.

Je suis avec respect, etc.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

30 juillet 1768.

Voici des thèmes, Dieu merci, madame. Vous savez que mon imagination est stérile quand elle n'est pas portée par un sujet, et que, malgré mon attachement de plus de quarante années, je suis muet quand on ne m'interroge pas.

Vous me parlez du janséniste ou de l'ex-janséniste La Bletterie[2]: je suis son serviteur. Il logeait autrefois chez ma nièce Florian, et ne cessait de dire du mal de moi. Il imprime aujourd'hui que j'ai oublié de me faire enterrer; ce tour est

1. *Doutes sur la vie et le règne de Richard III.*

2. Oratorien, professeur d'éloquence au Collège royal, traducteur oublié de Tacite, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

neuf, agréable, et très bien placé dans une traduction de *Tacite*. Ai-je eu tort de lui prouver que je suis encore en vie? On m'a écrit que, dans une autre note aussi honnête, il se contredit; il veut qu'on m'enterre à la façon de Mlle Le Couvreur et de Boindin. Vous m'avouerez que, pour peu qu'on ait du goût pour les obsèques, on ne tient point à ces bonnes plaisanteries.

Sérieusement, je ne vous comprends pas, et je ne retrouve ni votre amitié, ni votre équité, quand vous dites que je devais me laisser insulter par un homme qui a dédié une traduction à M. le duc de Choiseul.

Je n'aime ni la traduction de *Tacite*, ni *Tacite* même comme historien. Je regarde Tacite comme un fanatique pétillant d'esprit, connaissant les hommes et les cours, disant des choses fortes en peu de paroles, flétrissant en deux mots un empereur jusqu'à la dernière postérité. Mais je suis curieux, je voudrais connaître les droits du sénat, les forces de l'empire, le nombre des citoyens, la forme du gouvernement, les mœurs, les usages : je ne trouve rien de tout cela dans *Tacite;* il m'amuse, et *Tite Live* m'instruit. Il n'y a d'ailleurs dans *Tacite* ni ordre ni dates; le président m'a accoutumé à ces deux choses essentielles.

Je ne fais que mes moissons, et le *Siècle de Louis XIV*, que je pousse jusqu'à 1764. J'y rends justice à tous ceux qui ont servi la patrie, en quelque genre que ce puisse être, à tous ceux qui ont été Français, et non Welches. Je ne suis ni satirique ni flatteur; je dis hardiment la vérité.

Voilà mes seules occupations. Je n'en suis pas moins persécuté par des fanatiques; mais heureusement le fanatisme est sur son déclin, d'un bout de l'Europe à l'autre. La révolution qui s'est faite depuis vingt ans dans l'esprit humain est un phénomène plus admirable et plus utile que les têtes qui reviennent aux limaçons.

A propos, madame, le fait est vrai ; j'en ai fait l'expérience; j'ai eu peine à en croire mes yeux. J'ai vu des limaçons à qui j'avais coupé le cou, manger au bout de trois semaines. Saint Denis porta sa tête, comme vous savez, mais il ne mangea pas.

Adieu, madame; conservez la vôtre. Hélas! il revient des yeux aux limaçons!

Que je vous plains! que je vous aime! que la vie est courte et triste!

A M. BOURET.

A Ferney, le 13 auguste 1768.

Monsieur, M. Marmontel, votre ami et le mien, vous a dit sans doute, ou vous dira combien notre langue répugne au style lapidaire, à cause de ses verbes auxiliaires et de ses articles. Il vous dira qu'une épigraphe en vers est encore plus difficile, et que de cent il n'y en a pas une de passable, excepté celles qui sont en style burlesque : tant le génie de la nation est tourné à la plaisanterie!

Il est triste d'emprunter deux vers d'un ancien auteur latin pour Louis XV. Répéter ce que les autres ont dit, c'est ne savoir que dire; de plus, le roi viendra chez vous; il verra votre statue, et n'entendra pas l'inscription. Si quelque savant duc et pair lui dit que cela signifie qu'on souhaite qu'il vive longtemps, on avouera que la pensée n'en est ni neuve ni fine.

Il y a bien pis : si j'ai la hardiesse de vous faire une inscription en vers pour la statue du roi, il faut rencontrer votre goût, il faut rencontrer celui de vos amis; et vous savez que la première idée qui vient à tout convive, soit à table, soit en digérant, c'est de trouver détestable tout ce qu'on nous présente, à moins que ce ne soit d'excellent vin de Tokai. Les choses se passaient ainsi de mon temps, et je doute que les Français se soient corrigés.

Je ne vous enverrai donc point de vers pour le roi. Le temps des vers est passé chez la nation et surtout chez moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que si j'étais encore officier de la chambre du roi, si j'avais posé sa statue de marbre sur un beau piédestal, s'il venait voir sa statue, il verrait au bas ces quatre petits vers-ci, qui ne valent rien, mais qui exprimeraient que c'est un de ses domestiques[1] qui a érigé cette

1. C'est-à-dire quelqu'un de sa maison. Voltaire emploie partout ce mot dans ce sens.

statue, qu'on aime beaucoup celui qu'elle représente, et qu'on craint de choquer son indifférente modestie :

Qu'il est doux de servir ce maître,
Et qu'il est juste de l'aimer!
Mais gardons-nous de le nommer;
Lui seul pourrait s'y méconnaître.

Je sais bien que les beaux esprits ne trouveraient pas ces vers assez pompeux; et en effet je ne les ferais pas graver dans une place publique; mais je les trouverais très convenables dans ma maison. Ils le seraient pour moi, ils le seraient pour l'objet de mon quatrain. Cela me suffirait; et les critiques auraient beau dire, mon quatrain subsisterait

Mais ce que je ferais dans mon petit salon de vingt-quatre pieds, vous ne le ferez pas dans votre salon de cent pieds.

Mes vers trop familiers seront vus de travers,
Et pour les grands salons il faut de plus grands vers.

Quoi qu'il en soit, *ognuno faccia secondo il suo cervello*. Je vous réponds que si jamais le roi passe par ma chaumière, et s'il trouve sa statue, il n'y lira pas d'autres vers au bas. J'aurais pu lui donner, comme un autre, de l'héroïque, et *du plus grand roi du monde, de la terre et de l'onde,* par le nez; mais Dieu m'en préserve, et lui aussi!

Mais, si j'étais à votre place, voici comme je m'y prendrais: je collerais du papier sur mon piédestal et j'y mettrais le jour de l'arrivée du roi :

Juste, simple, modeste, au-dessus des grandeurs,
Au-dessus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaissance?
Est-ce Bouret? Non, c'est la France.

Le roi aurait le plaisir de la surprise. Enfin, si j'étais Louis XV, je serais plus content de ce quatrain que de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtisans qui ne sont jamais contents de rien.

Le résultat de tout ceci, monsieur, c'est que vous n'aurez point de vers de moi pour votre statue; mais je vous aime

de tout mon cœur, et cela vaut mieux que des vers. Je vous supplie de dire à M. de La Borde combien je lui suis attaché, et combien mon cœur est plein de ses bontés. Si j'avais son portrait, il aurait une statue dans mon petit salon.

Avec tous les talents le destin l'a fait naître;
Il fait tous les plaisirs de la société;
Il est né pour la liberté,
Mais il aime bien mieux son maître.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A M. LE CHEVALIER DE BEAUTEVILLE.

A Ferney, le 4 novembre 1768.

Monsieur, je suis obligé en honneur de vous rendre compte de ce qui vient de m'arriver. Une dame fort jolie et fort affligée est venue chez moi; je n'ai pas, à mon âge, de quoi la consoler; elle m'a assuré qu'il n'y avait que vous qui puissiez lui donner de la consolation. « J'ai le malheur, m'a-t-elle dit, d'être la femme d'un poète. — Votre mari est-il jeune, madame? fait-il bien les vers? — Ah! monsieur, il les fait détestables. — Cela est fort commun, madame; mais que peut un ambassadeur de France contre la rage de faire de mauvais vers? — Monsieur, je suis Gevenoise, et mon mari est un jeune étourdi nommé Lamande. — Eh bien! madame, envoyez-le chez J. J. Rousseau, ils travailleront du même métier. — Monsieur, il y a renoncé pour sa vie. Il s'avisa, il y a deux ans, pendant les troubles de Genève, où personne ne s'entendait, de faire une mauvaise brochure en vers qu'on n'entendait pas davantage; il a été banni pour neuf ans par un arrêt du Conseil Magnifique; il a un père encore plus vieux que vous, qui est aveugle et qui se trouve sans secours; ma mère, vieille et infirme, a besoin de mes soins: je passe ma vie à courir pour me partager entre ma mère et mon mari: monsieur l'ambassadeur de France est le seul qui puisse finir mes malheurs. »

J'ai répondu alors de Votre Excellence; j'ai assuré la désolée que, si elle venait à votre lever, elle s'en trouverait fort

bien; mais que vous étiez actuellement occupé à Saint-Omer. — « Hélas! monsieur, m'a-t-elle répliqué, il peut de Saint-Omer pardonner à mon mari, et me le rendre. On a prétendu que mon mari lui avait manqué de respect dans son impertinent ouvrage, où personne n'a jamais rien compris.... — Madame, ai-je dit, si votre mari avait été citoyen de Berg-op-Zoom, M. le chevalier de Beauteville lui aurait très mal fait passer son temps; mais, s'il est citoyen de Genève, et s'il a écrit des sottises, soyez très persuadée que monsieur l'ambassadeur de France n'en sait rien, qu'il ne lit point ces pauvretés, ou qu'il ne s'en souvient plus. » Alors elle s'est remise à pleurer. « Ah! que monsieur l'ambassadeur pourrait faire une bonne action! disait-elle. — Il la fera, madame, n'en doutez pas; c'est une de ses habitudes. De quoi s'agit-il? — Ce serait, monsieur, qu'il trouvât bon que mon Magnifique Conseil abrégeât le temps du bannissement de mon mari, qui a voulu faire le bel esprit. Il ne faudrait pour cela qu'un mot de la main de Son Excellence. La grâce de mon mari sera accordée, si M. l'ambassadeur daigne seulement vous témoigner qu'il sera satisfait que ce Magnifique Conseil laisse revenir mon mari Lamande dans sa patrie, et que je puisse y soulager la vieillesse de mes parents. Prenez la liberté de lui demander cette faveur, il ne vous refusera pas; car c'est sans doute une chose très indifférente pour lui que le sieur Lamande et moi nous soyons à Genève ou en Savoie. »

Enfin, monsieur, elle m'a tant pressé, tant conjuré, que j'ose vous conjurer aussi. Une nombreuse famille vous aura l'obligation de la fin de ses peines. Votre Excellence peut avoir la bonté de m'écrire qu'elle est satisfaite de deux ans d'expiation de Lamande, et qu'elle verra avec plaisir qu'il soit rappelé dans sa ville.

Voyez, monsieur, si j'ai trop présumé en vous demandant cette grâce, et si vous pardonnez à Lamande et à mon importunité. Le plus grand plaisir que m'a fait la jolie pleureuse a été de me fournir cette occasion de vous renouveler le respect et l'attachement avec lesquels je suis, etc.

A M. L. C.

23 décembre 1768.

Oui, monsieur, je l'ai dit, je le redis, et je le redirai, malgré la certitude d'ennuyer, que la doctrine des qualités occultes est ce que l'antiquité a produit de plus sage et de plus vrai. La formation des éléments, l'émission de la lumière, animaux, végétaux, minéraux, notre naissance, notre vie, notre mort, la veille, le sommeil, les sensations, la pensée, tout est qualité occulte.

Descartes se crut fort au-dessus d'Aristote, lorsqu'il répéta en français ce que ce sage avait dit en grec : *Il faut commencer par douter*. Il ne devait pas, après avoir douté, créer un monde avec des dés; faire de ces dés une matière globuleuse, une rameuse, et une subtile; composer des astres avec de tels ingrédients, et imaginer, dans la nature, une mécanique contraire à toutes les lois du mouvement.

Apprenez-moi l'histoire du monde, si vous la savez; mais gardez-vous de l'inventer. Voyez, tâtez, mesurez, pesez, nombrez, assemblez, séparez, et soyez sûr que vous ne ferez jamais rien de plus.

Newton a calculé la gravitation, mais il n'en a pas découvert la cause. Pourquoi cette cause est-elle occulte? c'est qu'elle est premier principe.

Nous savons les lois du mouvement; mais la cause du mouvement, étant premier principe, sera éternellement cachée. Vous êtes en vie, mais comment? vous n'en saurez jamais rien. Vous avez des sensations, des idées, mais devinerez-vous ce qui vous les donne? cela n'est-il pas la chose du monde la plus occulte?

On a donné des noms à un certain nombre de facultés qui se développent en nous, à mesure que nos organes prennent un peu de force au sortir des téguments où nous avons été renfermés neuf mois (sans qu'on sache même ce que c'est que cette force). Si nous nous souvenons de quelque chose,

on dit : c'est de la mémoire ; si nous mettons quelques idées en ordre : c'est du jugement ; si nous formons un tableau suivi de quelques idées éparses, dont le souvenir s'est présenté à nous, cela s'appelle de l'imagination ; et le résultat ou le principe de ces qualités est appelé *âme*, chose mille fois plus occulte encore.

Or, s'il vous plaît, puisqu'il est très vrai qu'il n'est point dans vous un être à part qui s'appelle *sensibilité*, un autre qui soit *mémoire*, un troisième qui s'appelle *jugement*, un quatrième qui s'appelle *imagination*, concevrez-vous aisément que vous en ayez un cinquième composé de quatre autres qui n'existent point?

Qu'entendait-on autrefois quand on prononçait en grec le nom de ψυχή, ou celui de νοῦς? entendait-on une propriété de l'homme ? n'était-ce pas l'expression occulte d'une chose très occulte ?

Toutes les ontologies, toutes les psychologies ne sont-elles pas des rêves? On s'ignore dans le ventre de sa mère. On s'ignore en naissant, en croissant, en vivant, en mourant.

Le premier raisonneur qui s'écarta de cette ancienne philosophie des qualités occultes corrompit l'esprit du genre humain. Il nous plongea dans un labyrinthe dont il nous est aujourd'hui impossible de nous tirer.

Combien plus sage avait été le premier ignorant qui avait dit à l'Être auteur de tout : « Tu m'as fait sans que « j'en eusse connaissance, et tu me conserves sans que je « puisse deviner comment je subsiste. J'ai accompli une des « lois les plus abstruses de la physique, en suçant le teton « de ma nourrice ; et j'en accomplis une beaucoup plus « ignorée, en mangeant et en digérant les aliments dont « tu me nourris. Je sais encore moins comment des idées « entrent dans ma tête pour en sortir le moment d'après sans « jamais reparaître, et comment d'autres y restent toute ma « vie, quelque effort que je fasse pour les en chasser. Je suis « un effet de ton pouvoir occulte et suprême à qui les astres « obéissent comme moi. Un grain de poussière que le vent

« agite ne dit point : c'est moi qui commande aux vents.
« *In te vivimus, movemur et sumus*[1]; tu es le seul Être, tout
« le reste est mode. »

C'est là cette philosophie des qualités occultes que le P. Malebranche entrevit dans le dernier siècle. S'il avait pu s'arrêter sur le bord de l'abîme, il eût été le plus grand ou plutôt le seul métaphysicien; mais il voulut parler au Verbe : il sauta dans l'abîme, et il disparut.

A M. DE SOUMAROKOFF.

26 février 1769.

Oui, monsieur, je regarde Racine comme le meilleur de nos poètes tragiques, sans contredit; comme celui qui seul a parlé au cœur et à la raison, qui seul a été véritablement sublime sans aucune enflure, et qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui. Il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement; car, avant lui, Corneille n'avait fait bien parler cette passion que dans le *Cid*, et le *Cid* n'est pas de lui. L'amour est ridicule ou insipide dans presque toutes ses autres pièces.

Je pense encore comme vous sur Quinault : c'est un grand homme en son genre. Il n'aurait pas fait l'*Art poétique*, mais Boileau n'aurait pas fait *Armide*.

Je souscris entièrement à tout ce que vous dites de Molière et de la comédie larmoyante, qui, à la honte de la nation, a succédé au seul vrai genre comique, porté à sa perfection par l'inimitable Molière.

Depuis Regnard[2], qui était né avec un génie vraiment co-

1. *Actes des Apôtres*, XVII, 28.
2. Regnard, poète comique, né en 1655 à Paris, mort en 1709. Sa vie fut des plus romanesques et vagabondes. Né sous les piliers des Halles, comme Molière, il part à vingt ans pour l'Italie séjourne à Bologne, est pris par des corsaires en

mique, et qui a seul approché Molière de près, nous n'avons eu que des espèces de monstres. Des auteurs qui étaient incapables de faire seulement une bonne plaisanterie, ont voulu faire des comédies, uniquement pour gagner de l'argent. Ils n'avaient pas assez de force dans l'esprit pour faire des tragédies; ils n'avaient pas assez de gaieté pour écrire des comédies; ils ne savaient pas seulement faire parler un valet; ils ont mis des aventures tragiques sous des noms bourgeois. On dit qu'il y a quelque intérêt dans ces pièces, et qu'elles attachent assez quand elles sont bien jouées; cela peut être; je n'ai jamais pu les lire, mais on prétend que les comédiens font quelque illusion.

Ces pièces bâtardes ne sont ni tragédies ni comédies. Quand on n'a point de chevaux, on est trop heureux de se faire traîner par des mulets.

Il y a vingt ans que je n'ai vu Paris. On m'a mandé qu'on n'y jouait plus les pièces de Molière. La raison, à mon avis, c'est que tout le monde les sait par cœur; presque tous les traits en sont devenus proverbes. D'ailleurs il y a des longueurs; les intrigues quelquefois sont faibles, et les dénoucments sont rarement ingénieux. Il ne voulait que peindre la nature; et il en a été sans doute le plus grand peintre.

Voilà, monsieur, ma profession de foi, que vous me demandez. Je suis fâché que vous me ressembliez par votre mauvaise santé; heureusement, vous êtes plus jeune, et vous ferez

revenant en France, emmené et vendu en Algérie comme esclave; il se rachète et revient; mais toujours possédé de la passion des voyages, il part pour la Flandre, visite la Hollande, le Danemark, la Suède, la Laponie, et ne s'arrête au nord que devant les glaces : « *Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis,* » n'a-t-il écrit lui-même sur le sommet du Metavara. — La Pologne, la Turquie, la Hongrie le voient à leur tour; il rentre enfin en France par l'Allemagne, et il ouvre, à Paris, un salon recherché par les amis du plaisir, et par les gens d'esprit que charmaient la verve de leur hôte et le récit de ses voyages.

Digne successeur de Molière, il a donné à la scène française, entre autres comédies, le *Joueur ;* le *Retour imprévu ;* les *Ménechmes*, imités de Plaute; les *Folies amoureuses ;* le *Légataire universel*, son chef-d'œuvre, qui sont restés au répertoire, etc., etc. On a de lui, outre un théâtre considérable, des poésies diverses, épîtres, satires, etc., et le récit de ses voyages. Boileau reconnut son talent, et Regnard lui dédia ses *Ménechmes*. Comme son immortel devancier, Regnard ne fit point partie de l'Académie française.

plus longtemps honneur à votre nation. Pour moi, je suis déjà mort pour la mienne.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A MADAME LA MARQUISE DE FLORIAN[1],

A PARIS.

1er mars 1769.

Ma chère nièce, j'ai été bien charmé de voir de votre écriture, car vous savez que j'aime votre style, et surtout votre souvenir. L'idée de n'être point oublié de vous me console dans ma solitude. Il y a aujourd'hui un an que je ne suis sorti de ma chambre et de mon jardin qu'une seule fois. Vous me paraissez avoir pour Paris autant d'aversion qu'il m'inspire d'indifférence. Paris est fort beau pour ceux qui ont beaucoup d'ambition, de grandes passions, et prodigieusement d'argent, avec des goûts toujours renaissants à satisfaire Quand on ne veut être que tranquille, on fait fort bien de renoncer à ce grand tourbillon. Paris a toujours été à peu près ce qu'il est, le centre du luxe et de la misère : c'est un grand jeu de pharaon, où ceux qui taillent emboursent l'argent des pontes. Mais vous trouveriez Paris le pays de la félicité, si vous aviez connu comme moi le temps du *système*[2], où il était défendu, comme un crime d'État, d'avoir chez soi pour cinq cents francs d'argent. Vous n'étiez pas née lorsqu'on augmenta de cent francs la pension que l'on payait pour moi au collège, et que, moyennant cette augmentation, j'eus du pain bis pendant toute l'année 1709. Les Parisiens sont aujourd'hui des sybarites, et crient qu'ils sont couchés sur des noyaux de pêches, parce que leur lit de roses n'est pas assez bien fait. Laissez-les crier, et allez dormir en paix dans votre beau château d'Hornoy.

Je m'affaiblis tous les jours, ma chère nièce; je n'ai pas longtemps à vivre, et bientôt je vous dirai bonsoir. Si, en

1. Mme Vve Fontaine, sa nièce, devenue femme du marquis de Florian oncle du fabuliste.

2. De Law.

attendant, vous voulez vous amuser à Hornoy de quelques nouveautés, vous n'avez qu'à faire un marché avec la fermière générale qui se charge de vos paquets; on lui donnera la permission de les lire, pourvu qu'elle vous les envoie bien honnêtement. Je vous embrasse, vous et M. de Florian, de tout mon cœur.

A M. LINGUET[1].

Ferney, 15 mars 1769.

Vous êtes *aucunement* le maître, monsieur, de demeurer dans un *cul-de-sac*, de dater vos lettres d'*août*, quoique celui qui a donné son nom à ce mois se nommât *Augustus*, et d'appeler la ville de *Cadomum*, *Can*, quoiqu'on l'écrive *Caen*. Vous aurez pu voir des *courtisans chez le roi, sans avoir jamais vu de courtisanes* chez la reine. Vous avez vu dans votre *cul-de-sac* passer les coureurs du cardinal de Rohan, mais point de *coureuses*. Vous aurez vu des architraves dans son palais, et aucune *trave*. Les gendarmes qui font la revue dans la cour de l'hôtel de Soubise sont si intrépides qu'il n'y en a pas un de *trépide*.

La langue d'ailleurs s'embellit tous les jours : on commence à *éduquer* [2] les enfants, au lieu de les élever; on *fixe* une femme, au lieu de fixer les yeux sur elle. Le roi n'est plus endetté envers le public, mais *vis-à-vis* le public. Les maîtres d'hôtel servent à présent des *rostbif* de mouton, tandis que le parlement *obtempère* ou n'*obtempère* pas aux édits.

Notre jargon deviendra ce qu'il pourra. Je suis moitié Suisse et moitié Savoyard, enseveli à soixante-quinze ans sous les neiges des Alpes et du mont Jura; je m'intéresse peu aux beautés anciennes et nouvelles de la langue française; mais je m'intéresse beaucoup à vos grands talents, à vos suc

1. Avocat, littérateur, critique railleur, auteur d'un grand nombre d'écrits relatifs à la jurisprudence, à la littérature, à l'histoire, à l'économie politique, qui tous témoignent des qualités de son esprit et des défauts de son caractère, et qui lui firent perdre tour à tour ses plus puissants protecteurs. Né en 1736 à Reims, il périt sur l'échafaud, condamné par le tribunal révolutionnaire.

2. Le mot est de J.-J. Rousseau.

cès, au courage avec lequel vous avez dit quelques vérités.

Vous en diriez de plus fortes, si ceux qui sont faits pour es redouter ne cherchaient point à les écraser; cependant elles percent malgré eux. Le temps amène tout, et la raison vient enfin consoler jusqu'aux misérables qui se sont déclarés contre elle. Le même imbécile conseiller de grand'chambre, qui a donné sa voix contre l'inoculation, finira par inoculer son fils ; et, quand la campagne aura besoin de pluie, on ne fera plus promener la châsse de Sainte-Geneviève sur le pont Notre-Dame.

J'ai l'honneur d'être, etc.

A CATHERINE II[1].

A Ferney..... avril 1769.

Madame, un jeune homme des premières familles de Genève, qui, à la vérité, a près de six pieds de haut, mais qui n'est âgé que de seize ans, assistant chez moi à la lecture de l'instruction que Votre Majesté Impériale a donnée pour la rédaction de ses lois, s'écria : « Mon Dieu, que je voudrais être Russe! » Je lui dis, en présence de sa mère : « Il ne tient qu'à vous de l'être; Pictet, qui est plus grand que vous, l'est bien; vous êtes plus sage et plus aimable que lui. Madame

1. Catherine II, impératrice de Russie, arrivée au trône par une de ces révolutions de palais si fréquentes alors, mais qui se fit pardonner son avènement par les services immenses qu'elle rendit à la Russie, et par les acquisitions territoriales que lui valurent ses guerres sur la Baltique, en Pologne, sur le Dniester et sur la mer Noire, et plus encore par sa belle administration. Elle resta toujours en relations suivies avec les philosophes ou écrivains français, comme Grimm, Diderot, qu'elle reçut à Saint-Pétersbourg, d'Alembert à qui elle proposa l'éducation du grand-duc, Marmontel dont elle traduisit un chapitre, Buffon qu'elle combla de témoignages d'estime, et enfin Voltaire, avec qui elle entretint une perpétuelle correspondance. Voltaire ne se figurait pas aussi naïvement que Diderot que Catherine allait tout réformer en Russie, selon les vues et les desirs des philosophes. « Voltaire, dit M. E. « Bersot (*Essais de philosophie*, t. II), admirait dans Catherine le génie de la « politique, Catherine admirait dans Voltaire le génie de la raison; Catherine « était passionnée pour la grandeur de la Russie, Voltaire pour la grandeur de « la philosophie; ils flattèrent leur passion réciproque, ce qui rend les amitié « solides. »

votre mère veut vous envoyer dans une université d'Allemagne apprendre l'allemand et le droit public; au lieu d'aller en Allemagne, allez à Riga; vous apprendrez à la fois l'allemand et le russe; et, à l'égard du droit public, il n'y en a certainement point de plus beau que celui de l'Impératrice. »

Je proposai la chose à sa mère, et je n'eus pas de peine à l'y faire consentir. Ce jeune homme s'appelle Galatin; il est de la plus aimable et de la plus belle figure; sa mémoire est prodigieuse; son esprit est digne de sa mémoire; et il a toute la modestie convenable à ses talents. Si Votre Majesté daigne le protéger, il partira incessamment pour Riga, après avoir commencé à suivre votre exemple en se faisant inoculer. Je suis fâché de n'offrir à Votre Majesté qu'un sujet; mais je réponds bien que celui-là en vaudra plusieurs autres.

Oserai-je prendre la liberté de demander à Votre Majesté à qui il faudra que je l'adresse à Riga? Sa mère ne peut payer pour lui qu'une pension modique. J'ose me flatter qu'il n'aura pas été un an à Riga sans être en état de venir saluer Votre Majesté en russe et en allemand. Qu'est devenu le temps où je n'avais que soixante ans? Je l'aurais accompagné.

Si Votre Majesté va s'établir à Constantinople, comme je l'espère, il apprendra bien vite le grec; car il faut absolument chasser d'Europe la langue turque, ainsi que tous ceux qui la parlent. Enfin, madame, au nom de toutes vos bontés pour moi, j'ose vous implorer pour le jeune Galatin, et je puis répondre qu'il méritera toute votre protection.

J'attends les ordres de Votre Majesté Impériale.

A M. DUPONT.

Ferney, le 7 juin 1769.

Vous donnez à M. de Saint-Lambert[1] les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen et d'un écrivain tel que vous.

1. Jean-François de Saint-Lambert, marquis, soldat et poète, fort goûté et adulé de son temps, habitué des réunions de Mme Geoffrin et des dîners de Mlle Quinault; il fut reçu à l'Académie française dès l'apparition de son poème

Vous ne ressemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, et qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuses au gouvernement, à la réputation des particuliers, et à l'honneur des lettres, a mandé que le poème français des *Saisons* est inférieur au poème anglais de Thomson. S'il m'appartenait de décider, je donnerais sans difficulté la préférence à M. de Saint-Lambert. Il me paraît non seulement plus agréable, mais plus utile. L'Anglais décrit les saisons; et le Français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchants et plus riants; je compte encore pour beaucoup la difficulté des rimes surmontée. Les vers blancs sont si aisés à faire, qu'à peine ce genre a-t-il du mérite; l'auteur alors, pour se sauver de la médiocrité et de la langueur prosaïque, est obligé d'employer souvent des idées et des expressions gigantesques par lesquelles il croit suppléer à l'harmonie qui lui manque.

Despréaux recommandait, dans le grand siècle des arts, qu'on polît un écrit,

« Qui dît, sans s'avilir, les plus petites choses,
« Fît des plus secs chardons des œillets et des roses;
« Et sût, même aux discours de la rusticité,
« Donner de l'élégance et de la dignité[1]. »

Je pense que M. de Saint-Lambert a pleinement exécuté ce précepte. Peut-on exprimer avec plus de justesse et de noblesse à la fois l'action du laboureur?

« Et le soc, enfoncé dans un terrain docile,
« Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile. »

Voyez comme il peint, auprès de ses brebis et de son chien,

« La naïve bergère, assise au coin d'un bois,
« Et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts. »

des *Saisons*. Moins flatteuse que Voltaire, Mme Du Deffand le traitait d'esprit froid, fade et faux : « Il croit regorger d'idées, écrivait-elle à Walpole, et « c'est la stérilité même; sans les oiseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs « rameaux, il aurait bien peu de chose à dire... » La postérité a ratifié ce jugement : elle ne lit plus le poème des *Saisons;* mais elle lira toujours cette lettre qu'il a inspirée à Voltaire sur l'agriculture et la vie des champs, lettre qui est le commentaire vivant de son épître sur l'*Agriculture*, citée plus haut page 254.

1. Boileau, ép. XI, v. 49-52.

Comme toutes ces peintures, si vraies et si riantes, sont encore relevées par la comparaison des travaux champêtres avec le luxe et l'oisiveté des villes!

« Tandis que sous un dais la Mollesse assoupie
« Traîne les longs moments d'une inutile vie. »

Thomson, que d'ailleurs j'estime beaucoup, a-t-il rien de comparable?

Je ne sais même s'il est possible qu'un habitant du Nord puisse jamais chanter les saisons aussi bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le sujet manque à un Écossais tel que Thomson; il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par Théocrite, par Virgile, origine joyeuse des premières fêtes et des premiers spectacles, est inconnue aux habitants du cinquante-quatrième degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût et sans saveur, tandis que nous voyons sous nos fenêtres cent filles et cent garçons danser autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux : aussi Thomson n'a pas osé toucher à ce sujet, dont M. de Saint-Lambert a fait de si agréables peintures.

Un grand avantage de notre poète philosophe, c'est d'avoir moins parlé aux simples cultivateurs qu'aux seigneurs des terres qui vivent dans leurs domaines, qui peuvent enrichir leurs vassaux, encourager leurs mariages, et être heureux du bonheur d'autrui, loin de l'insolente rapacité des oppresseurs : il s'élève contre ces oppresseurs avec une liberté et un courage respectables.

Je sais bien qu'il y a des âmes aussi basses que jalouses qui pourront me reprocher de rendre à M. de Saint-Lambert éloges pour éloges, et de faire avec lui trafic d'amour-propre. Je leur déclare que je ne saurais l'en estimer moins, quoiqu'il m'ait loué : je crois me connaître en vers mieux qu'eux; je suis sûr d'être plus juste qu'eux. Je raie les louanges qu'il a daigné me donner, et je n'en vois que mieux son mérite.

Permettez-moi, monsieur, de vous parler à présent de la réflexion que vous faites sur les chaumières des laboureurs, sur ces *cabanes* sur ces asiles du pauvre; vous condamnez

:es expressions dans le poème des *Saisons*, que vous estimez l'ailleurs autant que moi.

Vous dites, avec très grande raison, qu'une cabane ne peut ›as être le logement d'un agriculteur considérable; qu'il faut les écuries commodes, des étables faites avec soin, des gran-;es vastes et solides, des laiteries voûtées et fraîches, etc.

Oui, sans doute, monsieur, et personne n'est rentré mieux]ue vous dans le détail de l'exploitation rurale; personne n'a mieux fait sentir combien un laboureur doit être cher à 'État. J'ai l'honneur d'être laboureur, et je vous remercie du ›ien que vous dites de nous; mais, puisqu'il s'agit ici de fer-niers, comparez, je vous prie, les hôtels des fermiers géné-aux du bail de 1725 avec les logements de nos fermiers de ampagne, et vous verrez que les termes de chaumière, de abane, ne sont que trop convenables; les logements des ›lus gros laboureurs en Picardie et dans d'autres provinces ›nt des toits de chaume.

Rien n'est plus beau, à mon gré, qu'une vaste maison rus-ique dans laquelle entrent et sortent, par quatre grandes por-es cochères, des chariots chargés de toutes les dépouilles de a campagne; les colonnes de chêne qui soutiennent toute la harpente sont placées à des distances égales sur des socles le roche; de longues écuries règnent à droite et à gauche : inquante vaches, proprement tenues, occupent un côté avec eurs génisses; les chevaux et les bœufs sont de l'autre; leur ›âture tombe dans leurs crèches du haut de greniers immen-es; les granges où l'on bat les grains sont au milieu; et vous avez que tous les animaux, logés chacun à leur place dans e grand édifice, sentent très bien que le fourrage, l'avoine]u'il renferme, leur appartiennent de droit.

Au midi de ces beaux monuments d'agriculture sont les ›asses-cours et les bergeries; au nord sont les pressoirs, les elliers, la fruiterie; au levant, les logements du régisseur et le trente domestiques; au couchant s'étendent les grandes ›rairies pâturées et engraissées par tous ces animaux, com-›agnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyaux et à pé-

pins, sont encore une autre richesse. Quatre ou cinq cents ruches sont établies auprès d'un petit ruisseau qui arrose ce verger; les abeilles donnent au possesseur une récolte abondante de miel et de cire, sans qu'il s'embarrasse de toutes les fables qu'on a débitées sur ce peuple industrieux, sans rechercher très vainement si cette nation vit sous les lois d'une prétendue reine.

Il y a des allées de mûriers à perte de vue; les feuilles nourrissent ces vers précieux qui ne sont pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette vaste enceinte est fermée par un rempart impénétrable d'aubépine proprement taillée, qui réjouit l'odorat et la vue.

La cour et les basses-cours ont d'assez hautes murailles.

Telle doit être une bonne métairie; il en est quelques-unes dans ce goût vers les frontières que j'habite; et je vous avouerai même sans vanité que la mienne ressemble en quelque chose à celle que je viens de vous dépeindre; mais, de bonne foi, y en a-t-il beaucoup de pareilles en France?

Vous savez bien que le nombre des pauvres laboureurs et des métayers, qui ne connaissent que la culture, surpasse des deux tiers au moins le nombre des laboureurs riches que la grande culture occupe.

J'ai dans mon voisinage des camarades[1] qui fatiguent un terrain ingrat avec quatre bœufs, et qui n'ont que deux vaches; il y en a dans toutes les provinces qui ne sont pas plus riches. Soyez très sûr que leurs maisons et leurs granges sont de véritables chaumières où habite la pauvreté: il est impossible qu'au bout de l'année ils aient de quoi réparer leurs misérables asiles; car, après avoir payé tous les impôts, il faut qu'ils donnent encore à leurs curés la dîme du produit clair et net de leurs champs, et ce qui est appelé *dime* très improprement est réellement le quart de ce que la culture a coûté à ces infortunés.

Cependant, quand un paysan trouve un seigneur qui le

1. Voltaire, appelant des laboureurs et des cultivateurs « ses camarades » n'est-ce pas à remarquer?

met en état d'avoir quatre bœufs et deux vaches, il croit avoir fait une grande fortune : en effet, il a de quoi vivre, et rien au delà; c'est beaucoup pour lui et sa famille; et cette famille connaît encore la joie; elle chante dans les beaux jours et dans les temps de récolte.

Ne sachons donc pas mauvais gré, monsieur, à l'aimable auteur des *Saisons* d'avoir parlé des chaumières de mes camarades les laboureurs. Il est certain qu'ils seraient tous plus à leur aise, si les seigneurs habitaient leurs terres neuf mois de l'année, comme en Angleterre : non seulement alors les possesseurs des grands domaines feraient quelquefois du bien par générosité à ceux qui souffrent, mais ils en feraient toujours par nécessité à ceux qu'ils feraient travailler. Quiconque emploie utilement les bras des hommes rend service à la patrie [1].

Je sais bien qu'il y a plus de deux cent mille âmes à Paris qui s'embarrassent fort peu de nos travaux champêtres. De jeunes dames, soupant au sortir de l'Opéra-Comique, ne s'informent guère si la culture de la terre est en honneur; et beaucoup de bourgeois, qui se croient de bonnes têtes dans leur quartier, pensent que tout va bien dans l'univers, pourvu que les rentes sur l'Hôtel de Ville soient payées; ils ne songent pas que c'est nous qui les payons, et que c'est nous qui les faisons vivre.

Le gouvernement nous doit toute sa protection : c'est un crime de lèse-humanité de gêner nos travaux; c'en est un de nous condamner encore, dans certains temps de l'année, à une honteuse et funeste oisiveté deux ou trois jours de suite : on nous oblige de refuser, après midi, à la terre les soins qu'elle nous demande, après que nous avons rendu le matin

1. La patrie : mot qu'on croirait tout moderne, et qui revient souvent dans les écrits et dans la correspondance de Voltaire. — Grand cultivateur, autant qu'il était écrivain universel, il a vécu à l'étranger, il y vit encore quelque peu, et il ne cesse de réclamer tout le bien-être du cultivateur qui nourrit la patrie, comme il poursuit sans relâche les beaux esprits stériles qui la dénigrent; il plaide pour les braves gens qui la servent au dedans, et il ne ménage pas les autres qui avec beaucoup d'esprit n'en ont pas assez, ou n'ont pas assez de patriotisme pour s'apercevoir qu'ils la desservent à l'étranger.

nos hommages au ciel : on encourage nos manœuvres à perdre leur raison et leur santé dans un cabaret, au lieu de mériter leur subsistance par un travail utile. Cet horrible abus a été réformé en partie; mais il ne l'a pas été assez; eh! qui peut réformer tout?

« Est quadam prodire tenus, si non datur ultra[1]. »

Je n'en dirai pas davantage, monsieur, sur des sujets que vous et vos associés avez si bien approfondis pour l'avantage du genre humain.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 juillet 1769.

Mon cher ange, permettez-moi de réfuter quelques petits paragraphes de votre exhortation du 29 juin, en me soumettant à beaucoup de points. Les *Sermons* du P. Massillon[2] sont un des plus agréables ouvrages que nous ayons dans notre langue. J'aime à me faire lire à table ; les anciens en usaient ainsi, et je suis très ancien. Je suis d'ailleurs un adorateur très zélé de la Divinité ; j'ai toujours été opposé à l'athéisme; j'aime les livres qui exhortent à la vertu, depuis Confucius jusqu'à Massillon ; et sur cela on n'a rien à me dire qu'à m'imiter. Si tous les conseils des rois de l'Europe étaient assemblés pour me juger sur cet article, je leur tiendrais le même langage, et je leur conseillerais la lecture à dîner, parce qu'il en reste toujours quelque chose, et qu'il ne reste rien du tout des propos frivoles qu'on tient dans ces repas tant à Rome qu'à Paris.

Il est bon, mon cher ange, que l'on fasse imprimer, sans délai, jour et nuit, sans perdre un moment, ces *Guèbres*[3] sur lesquels je pense précisément comme vous. On me les a dédiés dans le pays étranger, et on me loue, dans l'épître,

1. Horace, liv. 1, ép. 1, v. 32.

2; Voir plus haut, et ailleurs, son sentiment invariable sur la pureté de Massillon.

3. Sa tragédie.

d'aimer passionnément la tolérance, et de respecter beaucoup la religion ; cela fait toujours plaisir.

On a fait deux nouvelles éditions du *Siècle de Louis XIV et de Louis XV*. On m'a envoyé d'Angleterre une belle médaille d'or de l'amiral Anson[1], en signe de reconnaissance du bien que j'ai dit de ce grand homme, avec la vérité dont je suis assez partisan.

Je prends la plume[2], mon cher ange, pour vous dire que j'ai su que vous cherchiez quelque argent. Je n'ai actuellement que dix mille francs dont je puisse disposer à Paris ; les voilà. Agréez le denier de la veuve. Je suis très affligé du dérangement de la santé de Mme d'Argental. Dites-moi de ses nouvelles, je vous en conjure.

N'admirez-vous pas comme j'écris lisiblement quand j'ai une bonne plume?

A l'ombre de vos ailes, mes anges.

A M. DE CHABANON.

7 auguste 1769.

J'aimerais encore mieux, mon cher ami, une bonne tragédie et une bonne comédie que des éloges de Racine et de Molière ; mais enfin il est toujours bon de rendre justice à qui il appartient.

Il me paraît qu'on a rendu justice à l'arlequinade substituée à la dernière scène de l'inimitable tragédie d'*Iphigénie*[3]. Il y avait beaucoup de témérité de mettre le récit d'Ulysse en action. Je ne sais pas quel est le profane qui a osé ainsi toucher aux choses saintes.

Comment ne s'est-on pas aperçu que le spectacle d'Ériphile se sacrifiant elle-même ne pouvait faire aucun effet, par la raison qu'Ériphile, n'étant qu'un personnage épisodique et

1. Célèbre navigateur anglais.

2. Il avait dicté la lettre, selon son habitude ; à partir de ce paragraphe il écrivait de sa main cette espèce de post-scriptum intime.

3. On avait eu l'idée bizarre de mettre en action le récit du Ve acte d'*Iphigénie*.

un peu odieux, ne pouvait intéresser? Il ne faut jamais tuer sur le théâtre que des gens que l'on aime passionnément.

Je m'intéresse plus à l'auteur des *Guèbres* qu'à celui de la nouvelle scène d'*Iphigénie*. C'est un jeune homme[1] qui mérite d'être encouragé; il n'a que de bons sentiments, il veut inspirer la tolérance; c'est toujours bien fait : il pourra y réussir dans cinquante ou soixante ans. En attendant, je crois que les honnêtes gens doivent le tolérer lui-même, sans quoi il serait exposé à la fureur des jansénistes, qui n'ont d'indulgence pour personne. Tous les philosophes devraient bien élever leur voix en faveur des *Guèbres*. J'ai vu cette pièce imprimée, dans le pays étranger, sous le nom de la *Tolérance;* mais on est bien tiède aujourd'hui à Paris sur l'intérêt public; on va à l'Opéra-Comique le jour qu'on brûle le chevalier de La Barre[2], et qu'on coupe la tête à Lally[3]. Ah! Parisiens, Parisiens! vous ne savez que danser autour des cadavres de vos frères. Mon cher ami, vous n'êtes pas Welche.

À MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL

Ferney, 4 septembre 1769.

Madame Gargantua, pardon de la liberté grande, mais comme j'ai appris que monseigneur votre époux forme une colonie[4] dans les neiges de mon voisinage, j'ai cru devoir vous montrer à tous deux ce que notre climat, qui passe pour celui de la Sibérie sept mois de l'année, peut produire d'utile.

Ce sont mes vers à soie qui m'ont donné de quoi faire ces bas; ce sont mes mains qui ont travaillé à les fabriquer chez moi, avec le fils de Calas; ce sont les premiers bas qu'on ait faits dans le pays[5].

1. « Le jeune homme qui mérite d'être encouragé », c'est lui-même : il a 75 ans.
2. Exécuté à Abbeville en 1766, pour manque de respect à une procession.
3. Sur le comte de Lally-Tolendal, dont ici Voltaire ne parle qu'en passant, voir (p. 383) la lettre au chevalier de Lally-Tolendal, et la note qui l'accompagne.
4. La colonie de Versoix.
5. Voltaire avait établi à Gex des fabriques d'étoffe de soie et même des

Daignez les mettre, madame, une seule fois; montrez ensuite vos jambes à qui vous voudrez; et si on n'avoue pas que ma soie est plus forte et plus belle que celle de Provence et d'Italie, je renonce au métier; donnez-les ensuite à une de vos femmes, ils lui dureront un an.

Il faut donc que monseigneur votre époux soit bien persuadé qu'il n'y a point de pays si disgracié de la nature qu'on ne puisse en tirer parti.

Je me mets à vos pieds, j'ai sur eux des desseins;
Je les prie humblement de m'accorder la joie
De les savoir logés dans ces mailles de soie
Qu'au milieu des frimas je formai de mes mains....

Vous verrez, madame Gargantua, que j'ai pris tout juste la mesure de votre soulier. Je ne suis fait pour contempler ni vos yeux ni vos pieds, mais je suis tout fier de vous présenter de la soie de mon cru. Si jamais il arrive un temps de disette, je vous enverrai, dans un cornet de papier, du blé que je sème, et vous verrez si je ne suis pas un bon agriculteur digne de votre protection.

On dit que vous avez reçu parfaitement un petit médecin de votre colonie; mais un laboureur est bien plus utile qu'un médecin. Je ne suis plus typographe; je m'adonne entièrement à l'agriculture, depuis le poème des *Saisons* de M. de Saint-Lambert. Cependant, s'il paraît quelque chose de bien philosophique qui puisse vous amuser, je serai toujours à vos ordres.

Agréez, madame, le profond respect de votre ancien colporteur, laboureur et manufacturier, GUILLEMET.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

6 septembre 1769.

Je viens de faire ce que vous voulez, madame; vous savez que je me fais toujours lire pendant mon dîner. On m'a lu

manufactures de montres, qui, grâce à son activité incessante, acquirent une grande importance commerciale, et transformèrent, peuplèrent, enrichirent tout le pays.

un éloge de Molière qui durera autant que la langue française : c'est le *Tartufe*.

Je n'ai point lu celui qui a été couronné à l'Académie française[1]. Les prix institués pour encourager les jeunes gens sont très bien imaginés. On n'exige pas d'eux des ouvrages parfaits; mais ils en étudient mieux la langue; ils la parlent plus exactement, et cet usage empêche que nous ne tombions dans une barbarie complète.

Les Anglais n'ont pas besoin de travailler pour des prix; mais il n'y a pas chez eux de bon ouvrage sans récompense : cela vaut mieux que des discours académiques. Ces discours sont précisément comme les thèmes que l'on fait au collège : ils n'influent en rien sur le goût de la nation. Ce qui a corrompu le goût, c'est principalement le théâtre, où l'on applaudit à des pièces qu'on ne peut lire; c'est la manie de donner des exemples; c'est la facilité de faire des choses médiocres, en pillant le siècle passé, et se croyant supérieur à lui.

Je prouverais bien que les choses passables de ce temps-ci sont toutes puisées dans les bons écrits du siècle de Louis XIV. Nos mauvais livres sont moins mauvais que les mauvais qu'on faisait du temps de Boileau, de Racine et de Molière, parce que, dans ces plats ouvrages d'aujourd'hui, il y a toujours quelques morceaux tirés visiblement des auteurs du règne du bon goût. Nous ressemblons à des voleurs qui changent et qui ornent ridiculement les habits qu'ils ont dérobés, de peur qu'on ne les reconnaisse. A cette friponnerie s'est jointe la rage de la dissertation et celle du paradoxe. Le tout compose une impertinence qui est d'un ennui mortel.

Je vous promets bien, madame, de prendre toutes ces sottises en considération l'hiver prochain, si je suis en vie, et de faire voir à mes chers compatriotes que, de Français qu'ils étaient, ils sont devenus Welches.

Ce sont les derniers chapitres que vous avez lus qui sont assurément d'une autre main, et d'une main très maladroite.

1. L'Éloge de Molière, par Champfort.

Il n'y a ni vérité dans les faits, ni pureté dans le style. Ce sont des guenilles qu'on a cousues à une bonne étoffe.

On va faire une nouvelle édition des *Guèbres*, que j'aurai l'honneur de vous envoyer. Criez bien fort pour ces bons *Guèbres*, madame; criez, faites crier, dites combien il serait ridicule de ne point jouer une pièce si honnête, tandis qu'on représente tous les jours le *Tartufe*.

Ce n'est pas assez de haïr le mauvais goût, il faut détester les hypocrites et les persécuteurs; il faut les rendre odieux, et en purger la terre. Vous ne détestez pas assez ces monstres-là. Je vois que vous ne haïssez que ceux qui vous ennuient. Mais pourquoi ne pas haïr aussi ceux qui ont voulu vous tromper et vous gouverner? ne sont-ils pas d'ailleurs cent fois plus ennuyeux que tous les discours académiques? et n'est-ce pas là un crime dont vous devez les punir? mais, en même temps, n'oubliez pas d'aimer un peu le vieux solitaire, qui vous sera tendrement attaché tant qu'il vivra.

Vous savez que votre grand'maman [1] m'a envoyé un soulier d'un pied de roi de longueur. Je lui ai envoyé une paire de bas de soie qui entrerait à peine dans le pied d'une dame chinoise. Cette paire de bas, c'est moi qui l'ai faite; j'y ai travaillé avec un fils de Calas. J'ai trouvé le secret d'avoir des vers à soie dans un pays tout couvert de neiges sept mois de l'année; et ma soie, dans mon climat barbare, est meilleure que celle d'Italie. J'ai voulu que le mari de votre grand'maman, qui fonde actuellement une colonie dans notre voisinage, vît par ses yeux que l'on peut avoir des manufactures dans notre climat horrible.

Je suis bien las d'être aveugle tous les hivers; mais je ne dois pas me plaindre devant vous. Je serais comme ce so qui osait crier, parce que les Espagnols le faisaient brûler en présence de son empereur, qu'on brûlait aussi. Vous me diriez comme l'empereur : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? »

Vous êtes malheureuse toute l'année, et moi je ne le suis que quatre mois : je suis bien loin de murmurer, je ne plains

1. Nom qu'ils donnaient plaisamment à Mme la duchesse de Choiseul.

que vous. Pourquoi les causes secondes vous ont-elles si maltraitée? Pourquoi donner l'être, sans donner le bien-être? c'est là ce qui est cruel.

Adieu, madame; consolons-nous.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 octobre 1769.

Mon cher ange, j'aurais dû plus tôt vous faire mon compliment de condoléance sur votre triste voyage d'Orangis; je vous aurais demandé ce que c'est qu'Orangis, à qui appartient Orangis, s'il y a un beau théâtre à Orangis; mais j'ai été dans un plus triste état que vous. Figurez-vous qu'au 1er d'octobre il est tombé de la neige dans mon pays; j'ai passé tout d'un coup de Naples à la Sibérie; cela n'a pas raccommodé ma vieille et languissante machine. On me dira que je dois être accoutumé, depuis quinze ans, à ces alternatives; mais c'est précisément parce que je les éprouve depuis quinze ans que je ne les peux plus supporter. On me dira encore : « Georges Dandin, vous l'avez voulu; » Georges répondra comme les autres hommes : « J'ai été séduit, je me suis trompé, la plus belle vue du monde m'a tourné la tête; je souffre, je me repens; voilà comme le genre humain est fait. »

Si les hommes étaient sages, ils se mettraient toujours au soleil, et fuiraient le vent du nord comme leur ennemi capital. Voyez les chiens : ils se mettent toujours au coin du feu; et quand il y a un rayon de soleil, ils y courent. La Motte, qui demeurait sur votre quai, se faisait porter en chaise, depuis dix heures jusqu'à midi, sur le pavé qui borde la galerie du Louvre, et là il était doucement cuit à un feu de réverbère.

J'ai peur que les maladies de Mme d'Argental ne viennent en partie de votre exposition au nord. N'avez-vous jamais remarqué que tous ceux qui habitent sur le quai des Orfèvres ont la face rubiconde et un embonpoint de chanoine, et que ceux qui demeurent à quatre toises derrière eux, sur le quai

des Morfondus[1], ont presque tous des visages d'excommuniés?

C'est assez parler du vent du nord, que je déteste, et qui me tue.

Vous avez sans doute vu *Hamlet*[2]; les ombres vont devenir à la mode; j'ai ouvert modestement la carrière, on va y courir à bride abattue; *domandavo acqua, non tempesta.* J'ai voulu animer un peu le théâtre en y mettant plus d'action, et tout, actuellement, est action et pantomime; il n'y a rien de si sacré dont on n'abuse. Nous allons tomber en tout dans l'outré et dans le gigantesque; adieu les beaux vers, adieu les sentiments du cœur, adieu tout. La musique ne sera bientôt plus qu'un charivari italien, et les pièces de théâtre ne seront plus que des tours de passe-passe. On a voulu tout perfectionner et tout a dégénéré : je dégénère aussi tout comme un autre.

Mille tendres respects à Mme d'Argental

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

Janvier 1770.

Mon cher Lorrain[3], je ne sais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'Académie de Berlin; assurément vous en faites l'ornement et l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons, et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on associe ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que Marc-Aurèle et Julien avaient trouvé ce secret, qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, et que vous viviez auprès d'un maître qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher Lorrain; mais ce maître ne donne pas le génie.

1. Aujourd'hui le quai de l'Horloge.
2. Tragédie de Ducis.
3. Lettre en réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du roi de Prusse. Voltaire l'adresse au copiste dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture; en réalité il vise Frédéric.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux sans être un sot et sans être un enthousiaste.

Vous avez raison, vous touchez au but. C'est l'amour-propre bien dirigé qui fait les hommes de bon sens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon sens; et tout le monde en a sans doute assez pour vous comprendre, puisque votre écrit est, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour-propre est le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaisseau dans le port. Si le vent est trop violent, il nous submerge; si l'amour-propre est désordonné, il devient frénésie. Or il ne peut être frénétique avec du bon sens. Voilà donc la raison mariée à l'amour-propre : leurs enfants sont la vertu et le bonheur.

Je vous admire, mon cher Lorrain, quand je lis ces paroles : « Qu'y a-t-il de plus beau et de plus admirable que de tirer, d'un principe même qui peut mener au vice, la source du bien et de la félicité publique? »

On dit que vous faites aussi aux Welches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poète, philosophe, orateur, historien et musicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie[1] qui apparaît les jeudis à Berlin, et que, dès qu'il est entré dans une certaine salle, on entend une symphonie excellente, dont il a composé les plus beaux airs. Le reste de la semaine il se retire dans un château bâti par un nécroman; de là il envoie des influences sur la terre. Je crois l'avoir aperçu il y a vingt ans; il me semble qu'il avait des ailes, car il passait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou sur un laurier ou sur des roses (car c'est là qu'il habite), mettez-moi à ses pieds, supposé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que

1. Frédéric II

e ne suis pas rancunier avec les génies. Assurez-le que mon lus grand regret à ma mort sera de n'avoir pas vécu à l'ombre le ses ailes, et que j'ose chérir son universalité avec l'adm ation la plus respectueuse.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL

A Ferney, 9 avril 1770.

Madame, en attendant que vous veniez faire votre entrée lans votre nouvelle ville, qu'il est si difficile de fonder; avant que je vous harangue à la tête des capucins[1]; avant que je ous présente le vin de la ville, le plus détestable vin qu'on it jamais bu; avant que je vous affuble du cordon de Saint-'rançois, que je vous dois; avant que je mette mon vieux œur à vos pieds; pendant que les tracasseries sifflent à vos reilles, pendant que des polissons sont sous les armes dans e trou de Genève, pendant que tout le monde fait son jubilé hez les catholiques apostoliques romains, pendant que votre mi Moustapha tremble d'être détrôné par une femme, je hante en secret ma bienfaitrice, dans le fond de mes léserts; et, comme on ne peut vous écrire que pour vous louer t vous remercier, je vous remercie de ce que vous avez bien oulu faire pour mon gendre Dupuits-Corneille.

J'ai eu l'insolence d'envoyer à vos pieds et à vos jambes les premiers bas de soie qu'on ait jamais faits dans l'horrible bîme de glaces et de neiges où j'ai eu la sottise de me coniner. J'ai aujourd'hui une insolence beaucoup plus forte. A peine Monseigneur Atticus-Corsicus-Pollion a dit, en passant lans son cabinet : « Je consens qu'on reçoive les émigrants, » que sur-le-champ j'ai fait venir des émigrants dans ma chaunière. A peine y ont-ils travaillé, qu'ils ont fait assez de mon-res[2] pour en envoyer une petite caisse en Espagne. C'est le

1. Il venait d'en recevoir le brevet. Voir la note, page 360.
2. Après les bas de soie, voici les montres. L'activité de Voltaire semble ugmenter avec l'âge; les montres de Genève, aujourd'hui encore si renommées, commençaient leur vogue, grâce à lui, dès 1770.

commencement d'un très grand commerce (ce qui ne devrait pas déplaire à M. l'abbé Terray). J'envoie la caisse à Mgr le duc par ce courrier, afin qu'il voie combien il est aisé de fonder une colonie quand on le veut bien. Nous aurons, dans trois mois, de quoi remplir sept ou huit autres caisses; nous aurons des montres dignes d'être à votre ceinture, et Homère ne sera pas le seul qui aura parlé de cette ceinture.

Je me jette à vos gros et grands pieds, pour vous conjurer de favoriser cet envoi, pour que cette petite caisse parte sans délai pour Cadix, soit par l'air, soit par la mer; pour que notre protecteur, notre fondateur, daigne donner les ordres les plus précis. J'écris passionnément à M. de La Ponce pour cette affaire, dont dépend absolument un commerce de plus de cent mille écus par an. Je glisse même dans mon paquet un placet pour le roi. J'en présenterais un à Dieu, au diable, s'il y avait un diable; mais j'aime mieux présenter celui-ci aux Grâces :

O Grâces! protégez-nous!

C'est à vous qu'il faut s'adresser en vers et en prose.

Agréez, madame, le profond respect, la reconnaissance, le zèle, l'impatience, les sentiments excessifs de votre très humble et très obligé serviteur,

Frère François,
Capucin plus indigne que jamais.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Par Versoix, pour le château de Ferney, 20 avril 1770.

Je suis enchanté quand vous avez la bonté de m'écrire, mais je ne me plains point quand vous me négligez. Il faudrait que je radotasse cent fois plus que je ne fais, pour exiger que mon héros, vice-roi d'Aquitaine, premier gentilhomme de la chambre, entouré d'enfants, de parents, d'amis, d'affaires considérables, domestiques et étrangères, eût du temps à perdre avec ce vieux solitaire qui vous sera attaché jusqu'à son dernier moment

Je m'attendais bien, monseigneur, que les *Souvenirs de madame de Caylus*[1] vous en rappelleraient beaucoup d'autres. Ils ne disent presque rien; mais ils rafraîchissent la mémoire sur tout ce que vous avez vu dans votre première jeunesse. Tout est précieux du siècle de Louis XIV, jusqu'aux bêtises du valet de chambre La Porte. Je ne crois pas qu'il y ait un seul nom des personnes dont sa cour était composée qui ne puisse exciter encore de l'attention, non seulement en France, mais chez les étrangers.

Il faut à présent aller en Russie pour voir de grandes choses. Si on vous avait dit, dans votre enfance, qu'il y aurait à Moscou des carrousels d'hommes et de femmes plus magnifiques et plus galants que ceux de Louis XIV; si on avait ajouté que les Russes, qui n'étaient alors que des troupeaux d'esclaves, sans habits et sans armes, feraient trembler le Turc dans Constantinople, vous auriez pris ces idées pour des contes des *Mille et une Nuits*.

Je serais enchanté que vous pussiez rendre Mlle Clairon au théâtre. Je ne jouirais pas à la vérité de cette conversion, mais le public vous en saurait gré (si le public sait jamais gré de quelque chose). On passe sa vie à travailler pour des ingrats; on voit deux ou trois générations passer sous ses yeux; elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau : j'entends pour les vices du cœur; car pour les beaux-arts et le bon goût, c'est autre chose. Le bon temps est passé, il faut en convenir. Enveloppez-vous dans votre gloire et dans les plaisirs, c'est assurément le meilleur parti. Vous pourriez très bien, quand vous serez dans le royaume du Prince Noir[2], vous donner l'amusement de faire jouer les *Guébres*. Il y a là un jeune avocat général, M. Dupaty, qui pétille d'esprit. Il est idolâtre de la tolérance. Mon apostolat n'a pas laissé de faire fortune parmi les honnêtes gens; c'est ce qui berce ma vieillesse. Mais ce qui la bercerait avec plus de charmes, ce

1. Confidences sur la cour de Louis XIV, par Mme de Caylus, nièce de Mme de Maintenon.
2. La Guyenne, dont le duc était alors gouverneur.

serait de vous apporter ma maigre figure, avec mon très tendre et très profond respect.

En attendant, je prierai Dieu pour vous, en qualité de bon capucin[1]. Cette nouvelle dignité, dont je suis décoré, a beaucoup réjoui Ganganelli, qui est, en vérité, un homme de beaucoup d'esprit.

Frère François, capucin indigne.

A M. DE SUDRE,

AVOCAT A TOULOUSE.

20 avril 1770.

Monsieur, quarante lieues de neige qui m'entourent, soixante-seize ans sur ma tête, ma vue presque entièrement perdue, trois mois de suite dans mon lit, m'ont privé de l'honneur de vous répondre plus tôt.

Il me semble qu'il est fort peu important que messieurs les avocats fassent un corps ou un ordre. Les ducs et pairs, les maréchaux de France font un corps; on dit le corps du parlement, et non pas l'ordre du parlement. Les mots ne sont que des mots. Ce qui est essentiel, c'est que les juges ne fassent pas rouer un innocent[2], quand les avocats ont démontré son innocence; c'est qu'un gradué de village n'ait pas l'insolence de condamner à mort une famille[3] sur les présomptions les plus absurdes; c'est qu'on respecte plus la vie des citoyens, et que nos barbares usages qu'on appelle jurisprudence ne déshonorent pas notre nation.

Dieu merci, la française est la seule, dans l'univers entier, chez qui l'on achète le droit de juger les hommes, et chez qui les avocats ne parviennent pas à être juges par leur seul mérite. Nous avons été Gaulois, Ostrogoths, Visigoths, Francs, et nous tenons encore beaucoup de notre ancienne barbarie dans le sein de la politesse.

1. Le général des capucins l'avait agrégé à l'ordre de Saint-François, en reconnaissance de services rendus par lui à quelques membres de l'ordre. Il avait déjà recueilli un pauvre brave homme de jésuite, nommé Adam, qui « n'était pas le premier homme du monde », disait-il de lui.

2. Calas.

3. Sirven.

Ce sont là mes griefs, et je souhaite passionnément que votre corps ou votre ordre puisse les corriger. Si cela était, ma lettre serait à M. le président de Sudre.

A MADAME NECKER[1].

21 mai 1770.

Ma juste modestie, madame, et ma raison me faisaient croire d'abord que l'idée d'une statue était une bonne plaisanterie; mais puisque la chose est sérieuse, souffrez que je vous parle sérieusement.

J'ai soixante-seize ans, et je sors à peine d'une grande maladie qui a traité fort mal mon corps et mon âme pendant six semaines. M. Pigalle[2] doit, dit-on, venir modeler mon visage ; mais, madame, il faudrait que j'eusse un visage; on en devinerait à peine la place. Mes yeux sont enfoncés de trois pouces, mes joues sont du vieux parchemin mal collé sur des os qui ne tiennent à rien. Le peu de dents que j'avais est parti. Ce que je vous dis là n'est point coquetterie : c'est la pure vérité. On n'a jamais sculpté un pauvre homme dans cet état. M. Pigalle croirait qu'on s'est moqué de lui; et, pour moi, j'ai tant d'amour-propre, que je n'oserais jamais paraître en sa présence. Je lui conseillerais, s'il veut mettre fin à cette étrange aventure, de prendre à peu près son modèle sur la petite figure en porcelaine de Sèvres. Qu'importe, après tout, à la postérité, qu'un bloc de marbre ressemble à un tel homme ou à un autre? Je me tiens très philosophe sur cette affaire. Mais,comme je suis encore plus reconnaissant que philosophe, je vous donne, sur ce qui me reste de corps, le même pouvoir que vous avez sur ce qui me reste d'âme. L'un et l'autre sont fort en désordre; mais mon cœur est à

1. Femme de Jacques Necker, le célèbre ministre de Louis XVI, célèbre elle-même par son instruction et son esprit, et plus encore par ses vertus et sa bienfaisance : on lui doit la fondation de l'hospice qui porte son nom.

2. Sculpteur, né à Paris, auteur de la bizarre statue de Voltaire représenté nu, dans toute la maigreur de ses soixante-seize ans, statue qu'on peut voir à la Bibliothèque de l'Institut.

vous, madame, comme si j'avais vingt-cinq ans, et le tout avec un très sincère respect. Mes obéissances, je vous supplie, à M. Necker.

A M. THIERIOT.

Ferney, 6 juin 1770.

Mon ancien ami, comme il y a un an que je n'ai reçu de vos nouvelles, j'ignore si vous demeurez aux Incurables ou au faubourg Saint-Antoine.

Je suppose que vous n'avez appris la mort de votre frère qu'au bout de trois mois, et que, dans deux ans, vous me manderez si vous avez touché quelque chose de sa succession. Il est bon de mettre de grands intervalles dans les affaires; cela donne le temps de réfléchir, et prévient les fausses démarches.

Vous avez peut-être rencontré depuis votre dernière lettre, c'est-à-dire depuis quinze mois, les héritiers de l'abbé de Châteauneuf, qui se sont arrangés avec vous pour le dépôt de la belle gardeuse de cassettes. M. d'Argental et M. Marin se chargent de vos intérêts; car, si on s'en remettait à vous, nous n'en saurions des nouvelles que dans trois ans. Vous saurez que, dans trois ans, j'en aurai au moins quatre-vingts, s'il plaît à Dieu.

Je suppose que vous recevrez ma lettre, en quelque endroit du monde que vous soyez gîté; je vous adresse celle que je dois à M. de Sales. Quelque louange que je lui donne, je ne lui ferai pas la moitié du plaisir qu'il m'a fait.

Faites bien mes compliments, je vous prie, à M. de Montmerci. Portez-vous bien, vivez longtemps, et aimez-moi.

A MADAME NECKER.

Ferney, 19 juin 1770

Quand les gens de mon village ont vu Pigalle déployer quelques instruments de son art: *Tiens, tiens,* disaient-ils,

on va le disséquer; cela sera drôle. C'est ainsi, madame, vous le savez, que tout spectacle amuse les hommes; on va également aux marionnettes, au feu de la Saint-Jean, à l'Opéra-Comique, à la grand'messe, à un enterrement. Ma statue fera sourire quelques philosophes, et renfrognera les sourcils réprouvés de quelque coquin d'hypocrite ou de quelque polisson de folliculaire : vanité des vanités !

Mais tout n'est pas vanité; ma tendre reconnaissance pour mes amis et surtout pour vous, madame, n'est pas vanité.

Mille tendres obéissances à M. Necker.

A M. LE MARQUIS DE VOYER D'ARGENSON.

6 novembre 1770.

Auriez-vous jamais, monsieur, dans vos campagnes en Flandre et en Allemagne, porté les *Satires* de Perse dans votre poche? Il y a un vers qui est curieux, et qui vient fort à propos :

« Minimum est quod scire laboro :
« De Jove quid sentis [1] ? »

(Il ne s'agit que d'une bagatelle : que pensez-vous de Dieu?)

Vous voyez que l'on fait de ces questions depuis longtemps. Nous ne sommes pas plus avancés qu'on n'était alors. Nous savons très bien que telles et telles sottises n'existent pas, mais nous sommes fort médiocrement instruits de ce qui est. Il faudrait des volumes, non pas pour commencer à s'éclaircir, mais pour commencer à s'entendre. Il faudrait bien savoir quelle idée nette on attache à chaque mot qu'on prononce. Ce n'est pas encore assez : il faudrait savoir quelle idée ce mot fait passer dans la tête de votre adverse partie. Quand tout cela est fait, on peut disputer pendant toute sa vie sans convenir de rien.

Jugez si cette petite affaire peut se traiter par lettres. Et puis vous savez que quand deux ministres négocient ensemble, ils ne disent jamais la moitié de leur secret.

1. Sat. II, v. 17.

J'avoue que la chose dont il est question mérite qu'on s'en occupe très sérieusement; mais gare l'illusion et les faiblesses!

Il y a une chose peut-être consolante; c'est que la nature nous a donné à peu près tout ce qu'il nous fallait; et si nous ne comprenons pas certaines choses un peu délicates, c'est apparemment qu'il n'était pas nécessaire que nous les comprissions.

Si certaines choses étaient absolument nécessaires, tous les hommes les auraient, comme tous les chevaux ont des pieds. On peut être sûr que ce qui n'est pas d'une nécessité absolue pour tous les hommes, en tous les temps et dans tous les lieux, n'est nécessaire à personne. Cette vérité est un oreiller sur lequel on peut dormir en repos; le reste est un éternel sujet d'arguments pour et contre.

Ce qui n'admet point le pour et le contre, monsieur, ce qui est d'une vérité incontestable, c'est mon sincère et respectueux attachement pour vous.

LE VIEUX MALADE.

A FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

A Ferney, le 28 novembre 1770.

Monseigneur, la famille royale de Prusse a grande raison de ne pas vouloir que son âme soit anéantie. Elle a plus de droit que personne à l'immortalité.

Il est vrai qu'on ne sait pas trop bien ce que c'est qu'une âme; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous savons, c'est que le Maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penser et de connaître la vertu.

Il n'est pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'est pas démontré davantage. Il se peut, sans doute, que Dieu ait accordé la pensée à une monade, qu'il fera penser après nous rien n'est contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre

mille ans en quatre mille manières, le plus sûr est de ne jamais rien faire contre sa conscience. Avec ce secret, on jouit de la vie, et on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui soient certains. Nous ne savons rien des premiers principes. Il est bien extravagant de définir Dieu, les anges, les esprits, et de savoir précisément pourquoi Dieu a formé le monde, quand on ne sait pas pourquoi on remue son bras à sa volonté.

Le doute n'est pas un état bien agréable, mais l'assurance est un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le *Système de la nature*[1] (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'est l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, sans avoir seulement tenté d'en prouver l'impossibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre, mais beaucoup plus de déclamation, et nulle preuve. L'ouvrage est pernicieux pour les princes et pour les peuples.

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer[2]. »

Mais toute la Nature nous crie qu'il existe; qu'il y a une intelligence suprême, un pouvoir immense, un ordre admirable, et tout nous instruit de notre dépendance.

Dans notre ignorance profonde, faisons de notre mieux; voilà ce que je pense, et ce que j'ai toujours pensé, parmi toutes les misères et toutes les sottises attachées à soixante-dix-sept ans de vie.

1. Ce livre que Voltaire a appelé « un péché contre nature, une Philippique « contre Dieu, une déclamation contraire à la saine raison et pernicieuse à la « société, » et qu'il n'a cessé de combattre, fut publié sous le nom de Mirabeaud, mais composé par le baron d'Holbach.

2. « Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
« Pouvaient cesser jamais de le manifester,
« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »
VOLTAIRE, *Épître à l'auteur du livre des Trois imposteurs.*)

A MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

A Ferney, 23 février 1771.

Madame, j'ai soixante-dix-huit ans, je suis né faible, je suis très malade et presque aveugle ; Moustapha[1] lui-même excuserait un homme qui, dans cet état, ne serait pas exact à écrire.

Si M. le prince de Salm vous a dit que je me portais bien, je lui pardonne cette horrible calomnie, en considération du plaisir infini que j'ai eu quand il m'a fait l'honneur de venir dans ma chaumière.

A l'égard du Grand-Turc, madame, je ne puis absolument prendre son parti. Il n'aime ni l'opéra, ni la comédie, ni aucun des beaux-arts; il ne parle point français; il n'est pas mon prochain; je ne puis l'aimer. J'aurai toujours une dent contre des gens qui ont dévasté, appauvri et abruti la Grèce entière. Vous ne pouvez pas honnêtement exiger de moi que j'aime les destructeurs de la patrie d'Homère, de Sophocle et de Démosthène. Je vous respecte même assez pour croire que, dans le fond du cœur, vous pensez comme moi.

J'aurais désiré que vos braves Polonais, qui sont si généreux, si nobles et si éloquents, et qui ont toujours résisté aux Turcs avec tant de courage, se fussent joints aux Russes pour chasser de l'Europe la famille d'Ortogul. Mes vœux n'ont pas été exaucés, et j'en suis bien fâché; mais, quelque chose qui arrive, je suis persuadé que votre respectable nation conservera toujours ce qu'il y a de plus précieux au monde : la liberté. Les Turcs n'ont jamais pu l'entamer, nulle puissance ne la ravira. Vous essuierez toujours des orages, mais vous ne serez jamais submergés; vous êtes comme les baleines, qui se jouent dans les tempêtes.

Pour vous, madame, qui êtes dans un port assez commode, je conçois quel est le chagrin de votre belle âme de voir les

1. Le sultan Mustapha III, dont il est question dans les lettres à Catherine II.

peines de vos compatriotes. Vous avez toujours pensé avec grandeur, et j'ose dire qu'il y a une espèce de plaisir à sentir qu'on ne peut souffrir que par le malheur des autres. Je ne puis qu'approuver tous vos sentiments, excepté votre tendre amitié pour des barbares qui traitent si mal votre sexe, et qui lui ôtent cette liberté dont vous faites tant de cas. Que vous importe, après tout, qu'ils se lavent en commençant par le coude? comme vous n'avez aucun intérêt à ces ablutions, autant vaudrait-il pour vous qu'ils fussent aussi crasseux que les Samoïèdes. Il faut que tous les musulmans soient naturellement bien malpropres, puisque Dieu a été obligé de leur ordonner de se laver cinq fois par jour.

Au reste, madame, je sens que je serais toujours rempli de respect et d'attachement pour vous, soit que vous fussiez à la Mecque, ou à Jérusalem, ou dans Astracan. Je finis mes jours dans un désert fort différent de tous ces lieux si renommés. J'y fais des vœux pour votre bonheur, supposé qu'en effet il y ait du bonheur sur notre globe. Vous avez vu des malheurs de toutes les espèces; je vous recommande à votre esprit et à votre courage. Agréez, madame, le profond respect, etc.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 3 juin 1771.

Mon héros sait que quand César releva les statues de Pompée, on lui dit : « Tu assures les tiennes. » Ainsi mon héros, dans son cœur, trouvera très bon qu'on montre de la reconnaissance pour un homme qu'on appelle en France disgracié [1], et qu'on relève ses statues, pourvu qu'elles n'écrasent personne.

J'avoue que je suis une espèce de don Quichotte qui se fait des passions pour s'exercer.

J'ai, dans toutes mes passions, détesté le vice de l'ingra-

1. Le duc de Choiseul, renversé par le ministère Maupeou, Terray, d'Aiguillon.

titude; et si j'avais obligation au diable, je dirais du bien de ses cornes.

Comme je n'ai pas longtemps à ramper sur ce globe, je me suis mis à être plus naïf que jamais : je n'ai écouté que mon cœur; et, si on trouvait mauvais que je suivisse ses leçons, j'irais mourir à Astracan plutôt que de me gêner, dans mes derniers jours, chez les Welches. J'aime passionnément à dire des vérités que d'autres n'osent pas dire, et à remplir des devoirs que d'autres n'osent pas remplir. Mon âme s'est fortifiée à mesure que mon pauvre corps s'est affaibli.

Heureusement mon caractère a plu à l'homme auquel il aurait pu déplaire. Je me flatte qu'il ne vous rebute pas, et c'est ce que j'ai ambitionné le plus.

Je sens vivement vos bontés. Je ne désespère pas de faire un jour, si je vis, un petit tour très incognito à Paris ou à Bordeaux, pour vous faire ma cour, vous jurer que je meurs en vous aimant, et m'enfuir au plus vite; mais je crois qu'il faut attendre que j'aie quatre-vingts ans sonnés. Je n'en ai que soixante-dix-huit, je suis encore trop jeune.

J'ai d'ailleurs fondé une colonie que l'homme[1] à qui je dois tout faisait fleurir, et qui me ruine à présent en exigeant ma présence.

Ce que vous daignez me dire sur ma santé et Tronchin me fait cent fois plus de plaisir que votre vespérie[2] ne m'alarme : aussi vous suis-je plus attaché que jamais avec le plus tendre et le plus profond respect, et le plus éloigné de l'ingratitude.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

De ma maison des Quinze-Vingts à la vôtre, 9 auguste 1771.

«Envoyez-moi des pâtes d'abricot de Genève. »

Cela est bientôt dit, madame, mais cela n'est pas si aisé à faire. Vos confiseurs de Paris s'opposent à ce commerce. Il

1. Le duc de Choiseul.
2. Mot vieilli : réprimande, mercuriale.

n'a jamais été si difficile d'envoyer un pot de marmelade dans votre pays, lorsque toute l'Europe en mange. Si M. Walpole demeurait encore quelquefois en France, on pourrait lui en envoyer; car je ne crois pas qu'on soit assez hardi chez vous pour saisir les confitures d'un ministre anglais.

Quand vous verrez votre grand' maman, je vous prie de me mettre à ses pieds. Elle m'a pardonné mon goût pour Catherine; elle me pardonnera bien la juste horreur que j'ai eue de tout temps pour les pédants[1] qui firent la guerre des pots de chambre au grand Condé, et qui ont assassiné un pauvre chevalier de ma connaissance[2].

Passez-moi l'émétique, madame, et je vous passerai la saignée[3]. Je vous sacrifierai une demi-douzaine de philosophes; abandonnez-moi autant de pédants barbares, vous ferez encore un très bon marché.

Ne m'aviez-vous pas mandé, dans une de vos dernières lettres, que les nouveaux règlements de finance vous avaient fait quelque tort? ils m'en ont fait beaucoup, et j'ai bien peur que cela ne dérange la pauvre petite colonie que j'avais établie au pied des Alpes. Je crois que la France est le pays où il doit y avoir le plus d'amis; car, après tout, l'amitié est une consolation, et on a toujours besoin en France de se consoler.

Ma plus grande consolation, madame, a toujours été la bonté dont vous m'avez honoré dans tous les temps. Vous savez si je vous suis attaché, et si je ne compterais pas parmi les plus beaux moments de ma vie le plaisir de vous entendre; car, grâce à nos yeux, nous ne pouvons guère nous voir.

Je ne peux vous dire, madame, que je vous aime comme mes yeux; mais je vous aime comme mon âme, car je me suis toujours aperçu qu'au fond mon âme pensait comme la vôtre.

1. Le Parlement.
2. Le chevalier de La Barre: voir la note plus haut.
3. « Qu'il me passe mon émétique pour la malade dont il s'agit, et je lui « passerai tout ce qu'il voudra pour le premier malade dont il sera question. (MOLIÈRE. l'*Amour médecin*, acte III, sc. I.)

A M. CRAMER.

....1771.

Je viens d'ouvrir, pour la première fois, le dix-huitième volume de mes prétendues *Œuvres complètes*. Si vous m'aviez consulté, je vous aurais prié de me laisser faire un choix, et de ne pas vous ruiner à donner tant d'ouvrages indignes d'être lus. Je vous ai dit plus d'une fois qu'on ne va point à la postérité avec un si prodigieux bagage; vous ne m'avez pas voulu croire. Mais pourquoi ajoutez-vous à mes rapsodies d'autres rapsodies qui ne sont pas de moi? pourquoi, par exemple, imprimez-vous une lettre à un M. de B..., que je n'ai pas l'honneur de connaître? pourquoi m'imputez-vous des vers tels que ceux qui sont à la page 446? J'ai arraché cette feuille, et je vous la renvoie : vous en rougirez.

Vous ne voulez pas me rendre ridicule et déshonorer votre presse. Y a-t-il un moyen de sauver votre honneur et le mien? ce serait de faire des cartons, et de tâcher de substituer quelque chose de passable aux impertinences barbares qu'on m'attribue.

Si vous saviez combien on méprise tout ce fatras de petits vers de société, vous ne vous donneriez pas la peine honteuse de les recueillir.

Quelle rage et quel intérêt mal entendu! Ne vaut-il pas mieux resserrer un volume que de l'augmenter par des inepties qui le décréditent?

On a imprimé à Lausanne, sous mon nom, trente pièces de vers que le cocher de Verthamon désavouerait. On croit, parce que vous êtes mon voisin, que c'est moi qui dirige votre imprimerie, et que je vous fournis ces platitudes ainsi qu'aux libraires de Lausanne. On dit, on imprime que je vous vends mes ouvrages, et vous laissez courir ces calomnies! Vous imprimez tout ce qu'on ramasse et qu'on m'impute. Je ne reconnais là ni votre goût ni votre amitié.

S'il en est encore temps, jetez au feu ces bêtises, indignes de vous et de moi.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, le 9 mars 1772.

Vous me faites un très beau présent, mon cher ami. Vous rendez un grand service aux lettres, en faisant connaître Pindare. Votre traduction est noble, élégante, vos notes très instructives. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'accoutumer à voir ce Pindare couper si souvent ses mots en deux, mettre une moitié du mot à la fin d'un vers, et l'autre moitié au commencement du vers suivant.

Je sais bien que vous me direz que c'est en faveur de la musique; mais je ne suis pas moins étonné de voir, dès la première strophe :

Χρυσέα φόρμιγξ Ἀπόλλω-
νος καὶ ἰοπλοκάμων[1].

Voudriez-vous mettre dans un opéra :

« Lyre d'or d'Apol-
« lon, et des cheveux violets? »

Que dites-vous de

Αμφί τε Λα-
τοίδα·
« Le fils de La-
« tone? »

On aurait pu, ce me semble, faire de la musique grecque sans cette étrange bigarrure. Les odes d'Anacréon étaient chantées, et Anacréon ne s'avisa jamais de couper ainsi les mots en deux.

On prétend aussi que les rapsodes chantaient les vers d'Homère, et il n'y a pas un seul vers d'Homère taillé comme ceux de Pindare.

Ce qui paraît bien étrange, c'est de voir dans Horace :

« Jove non probante u-
« xorius amnis[2] : »

1. *Pyth.*, I.
2. Liv. I, ode VI, v. 19-20.

« Jupiter condamnait le cour-
« roux du fleuve amant de sa femme. »

Il se donne souvent cette licence. Il n'y a pas moyen de réprouver une méthode qu'Horace adoptait. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les Français se moqueraient de nous, si nous prenions la liberté que Pindare et Horace ont prise.

Au reste, je doute fort qu'on ait chanté toutes les odes d'Horace. Croyez-vous que les dames romaines et les hommes du bon ton eussent goûté un grand plaisir à chanter à table cette chanson[1] : *Persicos odi*, que Dacier a traduite ainsi :

« Laquais, je ne suis point pour la magnificence des Perses. Je ne puis même souffrir les couronnes qui sont pliées avec de petites bandelettes de tilleul. Cesse donc de t'informer où tu pourras trouver des roses tardives. Je ne demande que des couronnes de simple myrte, sans que tu y fasses d'autre façon. Le myrte sied bien à un laquais comme toi; et il ne me sied pas mal lorsque je bois sous l'épaisseur d'une treille. »

Je doute encore que la bonne compagnie de Rome ait répété en chorus les horreurs qu'Horace reproche à la sorcière Canidie et à quelques autres vieilles.

Plusieurs savants prétendent que les trois quarts des odes d'Horace n'étaient point faites pour la musique. Mais enfin ode signifie chanson et qu'est-ce qu'une chanson qu'on ne peut chanter? On nous dit que c'est ainsi qu'on en use dans toute l'Europe; on y fait des stances rimées qui ne se chantent jamais : aussi les amateurs de la musique répondent que c'est un reste de barbarie.

L'abbé Terrasson demandait sur quel air Moïse avait mis son fameux cantique au sortir de la mer Rouge : *Chantons un hymne au Seigneur, qui s'est manifesté glorieusement.*

Il faut que je vous fasse une petite querelle sur votre discours préliminaire, qui me parait excellent. Vous appelez Cowley le Pindare anglais; vous lui faites bien de l'honneur : c'était un poète sans harmonie, qui cherchait à mettre de l'esprit

1. Ainsi travestie, non assurément. — Liv. I, ode XXXVIII.

partout. Le vrai Pindare est Dryden, auteur de cette belle ode intitulée *la Fête d'Alexandre, ou Alexandre et Timothée.* Cette ode, mise en musique par Purcell (si je ne me trompe), passe en Angleterre pour le chef-d'œuvre de la poésie la plus sublime et la plus variée; et je vous avoue que, comme je sais mieux l'anglais que le grec, j'aime cent fois mieux cette ode que tout Pindare.

C'est assez blasphémer contre le premier violon du roi de Sicile, Hiéron. Je voudrais bien savoir seulement si on chantait ses odes en partie. Il est très probable que les Grecs connaissaient cette harmonie que nous leur nions avec beaucoup d'impudence. Platon le dit expressément et en termes formels : pardon de faire avec vous le savant.

« D'un certain magister le rat tenait ces choses,
« Et les disait à travers champs [1]. » etc.

Gardez-vous bien de me prendre pour un Grec sur tout ce que je vous dis là, car je suis l'homme du monde le moins grec. Je devine seulement que vous devez avoir eu une peine extrême à rendre en prose agréable et coulante votre sublime chantre des cochers grecs et des combats à coups de poing.

Adieu, mon cher ami; il faut qu'après avoir prêté des grâces, de l'ordre, de la clarté à votre inintelligible et boursouflé Thébain [2] qu'on dit sublime, vous vous remettiez à faire quelque tragédie ou quelque opéra français. Notre langue a autant de vogue qu'en avait autrefois la langue grecque. On parle français dans tout le Nord, où les Grecs étaient inconnus. Ranimez un peu nos muses, qui languissent en plus d'un genre; soutenez notre honneur, qui se recommande à vous.

Je vous embrasse avec la plus tendre et la plus constante amitié. Mme Denis se joint à moi.

1. La Fontaine, liv. IX, fab. VIII.

2. Hérésies littéraires, boutades ! Voir, à ce sujet, un volume des plus piquants, où un excellent humaniste a pris Voltaire à partie, comme latiniste et helléniste. Il est intitulé *Voltaire et ses maîtres (épisode de l'histoire des humanités en France).* Alexis Pierron, Didier 1866.

A CATHERINE II.

A Ferney, 12 mars 1772.

Madame, la lettre de Votre Majesté Impériale du 30 janvier, vieux style, bien ou mal datée, semble m'avoir ranimé, comme vos lettres à vos généraux d'armée semblent devoir faire tomber Moustapha en faiblesse.

L'article de vos cinq cents demoiselles m'intéresse infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cent cinquante. Je ne sais si vous leur faites jouer des tragédies ; tout ce que je sais, c'est que la déclamation, soit tragique, soit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grâce à l'esprit et au corps, qui forme la voix, le maintien, et le goût ; on retient cent passages qu'on cite ensuite à propos, cela répand des agréments dans la société, cela fait tous les biens du monde.

Il est vrai que toutes nos pièces roulent sur l'amour : c'est une passion pour laquelle j'ai le plus profond respect ; mais je pense, comme Votre Majesté, qu'il ne faut pas qu'elle se développe de très bonne heure. On pourrait, ce me semble, retrancher de quelques comédies choisies les morceaux les plus dangereux pour de jeunes cœurs, en laissant subsister l'intérêt de la pièce ; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à changer dans le *Misanthrope,* et pas quarante lignes dans l'*Avare*.

Si ces demoiselles jouent des tragédies, un jeune homme[1] de mes amis en a fait une[2] depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle : ce sont deux espèces de Tartares qui se regardent plutôt comme époux que comme amants; je l'enverrai à Votre Majesté Impériale dès qu'elle sera imprimée. Si elle juge qu'on puisse former un théâtre de nos meilleurs auteurs pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles ; je

1. Lui-même, qui a soixante-dix-huit ans.
2. Les *Lois de Minos*.

les ferai brocher avec des pages blanches, sur lesquelles je ferai écrire les changements nécessaires pour ménager la vertu de vos belles demoiselles. Ce petit travail sera pour moi un amusement, et ne nuira pas à ma santé, toute faible qu'elle est. Je serai d'ailleurs soutenu par le plaisir de faire quelque chose qui puisse vous plaire.

Je suppose que votre bataillon de cinq cents filles est un bataillon d'amazones, mais je ne suppose pas qu'elles bannissent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes fasse des personnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies ? En un mot, j'attends les instructions et les ordres de Votre Majesté sur tout cela.

Ce que j'admire, madame, c'est que vous satisfaites à tout; vous rendez votre cour la plus aimable de l'Europe, dans le temps que vos troupes sont les plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes, me paraît charmant. Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

J'ai bien un autre chagrin, c'est que mes compatriotes soient dans Cracovie[1], au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je souhaite qu'ils vous soient présentés avec le grand vizir par quelques-uns de vos officiers : cela ne serait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen. J'attends le dénouement de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemark.

Le vieux malade se met aux pieds de Votre Majesté Impériale avec le profond respect et l'attachement qu'il conservera jusqu'au dernier moment de sa vie.

1. Premier démembrement de la Pologne, démembrement consommé en 1793 et en 1795.

A M. GOLDONI[1].

A Ferney, 4 avril 1772.

Un vieux malade de soixante-dix-huit ans, presque aveugle, vient de recevoir par Genève le charmant phénomène d'une comédie française[2] très gaie, très purement écrite, très morale, composée par un Italien. Cet Italien est fait pour donner dans tous les pays des modèles de bon goût. Le vieux malade avait déjà lu cet agréable ouvrage. Il remercie l'auteur avec la plus grande sensibilité; et, ne sachant pas sa demeure, il adresse sa lettre chez son libraire. Il souhaite à M. Goldoni toutes les prospérités qu'il mérite.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU

A Ferney, 6 avril 1772.

J'adresse mes hommages tantôt à mon héros, tantôt à mon doyen. C'est aujourd'hui mon doyen qui est le sujet de ma lettre. Vous nous enterrez tous l'un après l'autre, et vous avez voulu renouveler toute notre pauvre Académie, quoique plusieurs de mes confrères soient beaucoup plus âgés que vous. Enterrez-moi quand il vous plaira, mais, en attendant, vous allez nommer un secrétaire. Je ne sais pas sur qui vous jetez les yeux; mais daignez songer, monseigneur, qu'il y a une pension sur la cassette attachée d'ordinaire à cette éminente dignité; que Dalembert est pauvre, et qu'il n'est pauvre que parce qu'il a refusé cinquante mille livres de rente en Russie. Il possède toutes les parties de la littérature; il me paraît plus propre que personne à cette place, il est exact et assidu. Si vous n'êtes engagé pour personne, je pense que vous ne sauriez faire un meilleur choix que celui de M. Dalembert; mais votre volonté soit faite tant à l'Académie qu'à la cour!

1. Poète comique, né à Venise, mort à Paris en 1793.
2 Le *Bourru bienfaisant*.

Oserai-je encore vous parler du petit La Harpe, qui a beaucoup d'esprit et beaucoup de goût, qui a fait de jolies choses, qui a bien traduit Suétone, qui est travailleur, et qui est bien plus pauvre que Dalembert? Si vous le mettiez de l'Académie, il pourrait vous devoir sa fortune; vous feriez un heureux, et c'est un très grand plaisir, comme vous savez.

Ces deux idées me sont venues dans la tête en apprenant dans mes déserts la mort de deux de mes confrères[1]. Je vous les soumets au hasard, et peut-être fort étourdiment; et, pour peu que vous réprouviez mes deux idées, je les abandonne tout net. Mes grandes passions (car il faut en avoir jusqu'au dernier moment) se tournent maintenant vers Ali-Bey, Catherine II, Moustapha et le roi de Pologne. J'avais pris toutes ces affaires-là fort à cœur : cependant, à la fin, je m'en détacherai comme de l'Académie et du théâtre.

Je m'étais flatté d'abord que les Turcs seraient chassés de la Grèce, et que je pourrais aller voir ce beau pays d'Athènes où naquit votre devancier Alcibiade; mais je vois qu'il faudra mourir au milieu des neiges du mont Jura : cela est bien désagréable pour un homme aussi frileux que moi. Ce qui est beaucoup plus triste, c'est de mourir sans avoir refait ma cour à mon héros; mais je deviens aveugle et sourd, il me faut un pays chaud; je suis réduit à couvrir ma pauvre tête d'un bonnet, quelque temps qu'il fasse; il n'y a pas moyen d'aller à Paris dans cet état lorsque tout le monde est coiffé à l'oiseau royal. Je ne puis me présenter à l'hôtel de Richelieu avec un bonnet à oreilles; mais il y a sous ce bonnet une vieille tête et un cœur qui vous appartiennent : l'une vous a toujours admiré, l'autre toujours aimé; et cela forme un composé plein d'un profond respect pour mon héros.

A M. DE LA HARPE.

Juillet 1772.

Comme les vieillards aiment à conter, et même à répéter, je vous ramentevrai[2] qu'un jour les beaux esprits du royaume

1. Duclos et Bignon.
2. Vieux mot; on dirait aujourd'hui « rappellerai. »

(et c'étaient le prince de Vendôme, le chevalier de Bouillon, l'abbé de Chaulieu, l'abbé de Bussy, qui avait plus d'esprit que son père, et plusieurs élèves de Bachaumont, de Chapelle, et de la célèbre Ninon) disaient à souper tout le mal possible de La Motte-Houdart. Les fables de La Motte venaient de paraître: on les traitait avec le plus grand mépris ; on assurait qu'il lui était impossible d'approcher des plus médiocres fables de La Fontaine. Je leur parlai d'une nouvelle édition de ce même La Fontaine, et de plusieurs fables de cet auteur qu'on avait retrouvées. Je leur en récitai une ; ils furent en extase ; ils se récriaient: « Jamais La Motte n'aura ce style, disaient-ils. Quelle finesse et quelle grâce ! on reconnaît La Fontaine à chaque mot. » La fable était de La Motte[1].

Passe encore lorsqu'on ne se trompe que sur de telles fables; mais lorsque le préjugé, l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux ; lorsque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puissants du siècle; lorsque la persécution est le fruit de cette calomnie: alors que faut-il faire ? cultiver son jardin.

A CATHERINE II.

Septembre 1772

Madame, votre rhinocéros n'est pas ce qui me surprend : il se peut très bien que quelque Italien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en conduit en France et en Hollande. Si Annibal fit passer les Alpes à travers les neiges à des éléphants, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conservés dans les sables. Je ne crois pas que la position de l'équateur ait jamais changé ; mais je crois que le monde est bien vieux.

1. Pareil tour avait été joué à Voltaire lui-même. La Harpe lui ayant récité la plus belle strophe de l'ode sur la mort de J.-B. Rousseau (voir page 283), sans lui dire qu'elle était de Lefranc de Pompignan, Voltaire la trouva admirable. Pris au piège, il n'osa se dédire; il prit bravement le parti de maintenir l'épithète, quitte à se rattraper une autre fois sur le dos de Pompignan.

Ce qui m'étonne davantage, c'est votre inconnu, qui fait des comédies dignes de Molière, et, pour dire encore plus, dignes de faire rire Votre Majesté Impériale ; car les majestés rient rarement, quoiqu'elles aient besoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve des comédies plaisantes, elles le sont sans doute. J'ai demandé à Votre Majesté des cèdres de Sibérie, j'ose lui demander à présent une comédie de Pétersbourg. Il serait aisé d'en faire une traduction. Je suis né trop tard[1] pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle; mais la langue russe pourrait bien prendre sa place. Je sais qu'il y a beaucoup de plaisanteries dont le sel n'est convenable qu'aux temps et aux lieux, mais il y en a aussi qui sont de tous pays, et ce sont sans contredit les meilleures. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup de cette espèce dans la comédie qui vous a plu davantage ; c'est celle-là dont je prends la liberté de demander la traduction. Il est assez beau, ce me semble, de faire traduire une pièce de théâtre quand on joue un si grand rôle sur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à Moustapha.

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau; le théâtre ne sera pas ensanglanté, et la gloire fera le dénouement.

A M. FABRY.

7 novembre 1772.

Monsieur, voilà un pauvre homme de Sacconex qui prétend qu'il fournit du lait d'ânesse à Genève; il dit que ses ânesses portaient du son pour leur déjeuner, et qu'on les a saisies avec leur son. Je ne crois pas que ce soit l'intention du roi de faire mourir de faim les ânesses et les ânes de son royaume. Je recommande ce pauvre diable, qui a six enfants, à votre charité, et je saisis cette occasion de vous renouveler

1. Le sens exige *trop tôt.*

les respectueux sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, 22 janvier 1773

Mon cher ami, mon cher successeur, votre éloge de Racine est presque aussi beau que celui de Fénelon, et vos notes sont au-dessus de l'un et de l'autre. Votre très éloquent discours sur l'auteur du *Télémaque* vous a fait quelques ennemis. Vos notes sur Racine sont si judicieuses, si pleines de goût, de finesse, de *force*, et de *chaleur*, qu'elles pourront bien vous attirer encore des reproches; mais vos critiques (s'il y en a qui osent paraître) seront forcés de vous estimer, et, je le dis hardiment, de vous respecter.

Je suis fâché de ne pas vous avoir instruit plus tôt de ce que j'ai entendu dire souvent, il y a plus de quarante ans, à feu M. le maréchal de Noailles, que Corneille tomberait de jour en jour, et que Racine s'élèverait. Sa prédiction a été accomplie, à mesure que le goût s'est formé : c'est que Racine est toujours dans la nature, et que Corneille n'y est presque jamais.

Quand j'entrepris le *Commentaire sur Corneille*, ce ne fut que pour augmenter la dot que je donnais à sa petite-nièce, que vous avez vue; et en effet Mlle Corneille et les libraires partagèrent cent mille francs que cette première édition valut. Mon partage fut le redoublement de la haine et de la calomnie de ceux que mes faibles succès rendaient mes éternels ennemis. Ils dirent que l'admirateur des scènes sublimes qui sont dans *Cinna*, dans *Polyeucte*, dans le *Cid*, dans *Pompée*, dans le cinquième acte de *Rodogune*, n'avait fait ce commentaire que pour décrier ce grand homme. Ce que je faisais par respect pour sa mémoire, et beaucoup plus par amitié pour sa nièce, fut traité de basse jalousie et de vil intérêt par ceux qui ne connaissent que ce sentiment; et le nombre n'en est pas petit.

J'envoyai presque toutes mes notes à l'Académie; elles

furent discutées et approuvées. Il est vrai que j'étais effrayé de l'énorme quantité de fautes que je trouvais dans le texte; je n'eus pas le courage d'en relever la moitié; et M. Duclos me manda que, s'il était chargé de faire le commentaire, il en remarquerait bien d'autres. J'ai enfin ce courage. Les cris ridicules de mes ridicules ennemis, mais plus encore la voix de la vérité, qui ordonne qu'on dise sa pensée, m'ont enhardi. On fait actuellement une très belle édition in-quarto de Corneille et de mon commentaire. Elle est aussi correcte que celle de mes faibles ouvrages est fautive. J'y dis la vérité aussi hardiment que vous.

« Qui n'a plus qu'un moment à vivre
« N'a plus rien à dissimuler[1]. »

Savez-vous que la nièce de notre père du théâtre se fâche quand on lui dit du mal de Corneille? mais elle ne peut le lire ; elle ne lit que Racine. Les sentiments de femme l'emportent chez elle sur les devoirs de nièce. Cela n'empêche pas que, nous autres hommes qui faisons des tragédies, nous ne devions le plus profond respect à notre père. Je me souviens que quand je donnai, je ne sais comment, *Œdipe*, étant fort jeune et fort étourdi, quelques femmes me disaient que ma pièce (qui ne vaut pas grand'chose) surpassait celle de Corneille (qui ne vaut rien du tout); je répondis par ces deux vers admirables de *Pompée :*

« Restes d'un demi-dieu dont *jamais* je ne puis
« Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis[2]. »

Admirons, aimons le beau, mon cher ami, partout où il est; détestons les vers visigoths dont on nous assomme depuis si longtemps, et moquons-nous du reste. Les petites cabales ne doivent point nous effrayer : il y en a toujours à la cour, dans les cafés et chez les capucins. Racine mourut de chagrin parce que les jésuites avaient dit au roi qu'il était janséniste.

1. Vers de l'*Atys* de Quinault.
2. Acte V, sc. I.

On a pu dire au roi, sans que j'en sois mort, que j'étais athée, parce que j'ai fait dire à Henri IV :

« Je ne décide point entre Genève et Rome[1]. »

Je décide avec vous qu'il faut admirer et chérir les pièces parfaites de Jean, et les morceaux épars, inimitables de Pierre. Moi qui ne suis ni Pierre ni Jean, j'aurais voulu vous envoyer ces *Lois de Minos* qu'on représentera, ou qu'on ne représentera pas, sur votre théâtre de Paris; mais on y a voulu trouver des allusions, des allégories. J'ai été obligé de retrancher ce qu'il y avait de plus piquant, et de gâter mon ouvrage pour le faire passer. Je n'ai d'autre but, en le faisant imprimer, que celui de faire, comme vous, des notes qui ne vaudront pas les vôtres, mais qui seront curieuses; vous en entendrez parler dans peu.

Adieu; le vieux malade de Ferney vous embrasse très serré.

A M. DIDEROT[2].

A Ferney, 20 avril 1773.

J'ai été bien agréablement surpris, monsieur, en recevant une lettre signée Diderot, lorsque je revenais d'un bord du Styx à l'autre.

Figurez-vous quelle eût été la joie d'un vieux soldat couvert de blessures, si M. de Turenne lui avait écrit. La nature m'a donné la permission de passer encore quelque temps dans ce monde, c'est-à-dire une seconde entre ce qu'on appelle deux éternités, comme s'il pouvait y en avoir deux.

1. *La Henriade*, ch. II, v. 5.

2. Diderot, philosophe et écrivain français, né à Langres en 1713, mort à Paris en 1784, auteur de romans, d'ouvrages philosophiques, d'histoires, de drames, d'articles de critique, etc., directeur et âme de l'*Encyclopédie* du XVIIIe siècle. « Un si beau génie à qui la nature a donné de si grandes ailes ! » a dit de lui Voltaire, « un génie transcendant comme je n'en connais pas dans ce siècle, » a dit J.-J. Rousseau. Voir Vapereau : *Dictionnaire des Littératures*; Villemain : *Cours de Littérature française au XVIIIe siècle*; Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, tome III; E. Bersot : *Essais de Philosophie et de Morale*, tome Ier.

Je végéterai donc au pied des Alpes encore un instant, dans la fluente[1] du temps qui engloutit tout. Ma faculté intelligente s'évanouira comme un songe, mais avec le regret d'avoir vécu sans vous voir.

Vous m'envoyez les fables d'un de vos amis[2]. S'il est jeune, je réponds qu'il ira très loin; s'il ne l'est pas, on dira de lui qu'il écrivit avec esprit ce qu'il inventa avec génie; c'est ce qu'on disait de La Motte. Qui croirait qu'il y eût encore une louange au-dessus de celle-là? et c'est celle qu'on donne à La Fontaine : *Il écrivit avec naïveté.* Il y a, dans tous les arts, un je ne sais quoi qu'il est bien difficile d'attraper. Tous les philosophes du monde, fondus ensemble, n'auraient pu parvenir à donner l'*Armide* de Quinault, ni les *Animaux malades de la peste*, que fit La Fontaine, sans savoir même ce qu'il faisait. Il faut avouer que, dans les arts de génie, tout est l'ouvrage de l'instinct. Corneille fit la scène d'Horace et de Curiace comme un oiseau fait son nid, à cela près qu'un oiseau fait toujours bien, et qu'il n'en est pas de même de nous autres chétifs. M. Boisard paraît un très joli oiseau du Parnasse, à qui la Nature a donné, au lieu d'instinct, beaucoup de raison, de justesse et de finesse. Je vous envoie ma lettre de remerciements pour lui. Ma maladie, dont les suites me persécutent encore, ne me permet guère d'être diffus. Soyez sûr que je mourrai en vous regardant comme un homme qui a eu le courage d'être utile à des ingrats, et qui mérite les éloges de tous les sages. Je vous aime, je vous estime, comme si j'étais un sage. LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

A M. LE CHEVALIER DE LALLY-TOLENDAL.

A Ferney, 28 avril 1773.

J'avais eu l'honneur, monsieur, de connaître particulièrement M. de Lally[3], et de travailler avec lui, sous les yeux de

1. Terme de mathématiques qui correspond au mot *somme* ou *intégrale*, employé dans le calcul différentiel.
2. M. Boisard, de Caen.
3. Le comte de Lally-Tolendal, brave officier, habile diplomate, gouverneur

M. le maréchal de Richelieu, à une entreprise dans laquelle il déployait tout son zèle pour le roi et pour la France. Je lus avec attention tous les mémoires qui parurent au temps de sa malheureuse catastrophe. Son innocence me parut démontrée : on ne pouvait lui reprocher que son humeur aigrie par tous les contre-temps qu'on lui fit essuyer. Il fut persécuté par plusieurs membres de la compagnie des Indes, et sacrifié par le parlement.

Ces deux compagnies ne subsistent plus; ainsi le temps paraît favorable; mais il me paraît absolument nécessaire de ne faire aucune démarche sans l'aveu et sans la protection de M. le chancelier.

Peut-être ne vous sera-t-il pas difficile, monsieur, de produire des pièces qui exigeront la revision du procès; peut-être obtiendrez-vous d'ailleurs la communication de la procédure. Une permission secrète au greffier criminel pourrait suffire. Il me semble que M. de Saint-Priest, conseiller d'Etat, peut vous aider beaucoup dans cette affaire. Ce fut lui qui, ayant examiné les papiers de M. de Lally, et étant convaincu non seulement de son innocence, mais de la réalité de ses services, lui conseilla de se remettre entre les mains de l'ancien parlement. Ainsi la cause de M. de Lally est la sienne aussi bien que la vôtre : il doit se joindre à vous dans cette affaire si juste et si délicate.

Pour moi, je m'offre à être votre secrétaire, malgré mon âge de quatre-vingts ans, et malgré les suites très douloureuses d'une maladie qui m'a mis au bord du tombeau. Ce sera une consolation pour moi que mon dernier travail soit pour la défense de la vérité.

Je ne sais s'il est convenable de faire imprimer le manus-

général des établissements français dans l'Inde, dénué de ressources, à bout de forces et de sacrifices, avait été obligé de se rendre. Conduit en Angleterre, relâché sur parole, il était venu en France pour répondre aux calomnies de ses ennemis ; jeté à la Bastille, il fut condamné à mort par le plus inique des procès, et mené au supplice, un bâillon à la bouche, en 1766. L'arrêt, revisé en 1778, sur l'ordre du roi Louis XVI, fut cassé à l'unanimité, et la mémoire de Lally-Tolendal, réhabilitée. Un des derniers billets de Voltaire (voir p. 424) témoigne de la joie que lui causa la nouvelle de cette réhabilitation à laquelle, on le voit, il avait travaillé tout le premier.

crit que vous m'avez envoyé; je doute qu'il puisse servir, et je crains qu'il ne puisse nuire. Il ne faut, dans une pareille affaire, que des démonstrations fondées sur les procédures mêmes. Une réponse à un petit libelle inconnu ne ferait aucune sensation dans Paris. De plus, on serait en droit de vous demander des preuves des discours que vous faites tenir à un président du parlement, à un avocat général, au rapporteur, à des officiers; et, si ces discours n'étaient pas avoués par ceux à qui vous les attribuez, on vous ferait les mêmes reproches que vous faites à l'auteur du libelle. Cette observation me paraît très essentielle.

D'ailleurs ce libelle m'est absolument inconnu, et aucun de mes amis ne m'en a jamais parlé. Il serait bon, monsieur, que vous eussiez la bonté de me l'envoyer par M. Marin, qui voudrait bien s'en charger.

Souffrez que ma lettre soit pour Mme la comtesse de La Heuze comme pour vous. Ma faiblesse et mes souffrances présentes ne me permettent pas d'entrer dans de grands détails. Je lui écris simplement pour l'assurer de l'intérêt que je prends à la mémoire de M. de Lally. Je vous prie l'un et l'autre d'en être persuadés.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

A M. LEJEUNE DE LA CROIX.

A Ferney, 26 juin 1773.

Un vieux malade de quatre-vingts ans a retrouvé dans ses papiers une lettre du 12 de mai, dont M. Lejeune de La Croix l'a honoré. Il y parle du mot *idiotisme*. Puisque *idiot* signifiait autrefois *solitaire*, le vieillard avoue qu'il est un grand idiot; et, comme les organes de l'âme s'affaiblissent avec ceux du corps, il avoue qu'il est encore idiot dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce terme. Il pense que l'idiotisme est l'état d'un idiot, comme le pédantisme est l'état d'un pédant, le jansénisme est l'état d'un janséniste, le fanatisme celui d'un

fanatique, comme le purisme est le défaut d'un puriste, comme le népotisme était autrefois l'habitude des neveux de gouverner Rome, comme le newtonianisme est la vérité qui a écrasé les fables du cartésianisme.

Le vieillard n'a pas le fatuisme[1] de croire avoir raison, il s'en faut beaucoup; mais, comme il a embrassé depuis longtemps le tolérantisme, il espère qu'en faveur de l'analogisme, M. de La Croix voudra bien, malgré son atticisme, permettre à un homme qui est depuis vingt ans en Suisse un solécisme ou un barbarisme.

« Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
« Quæ nunc sunt in honore, vocabula, si volet usus,
« Quem penes arbitrium est, et jus et norma loquendi[2]. »

Comme estime est due à un homme estimable, le vieillard assure M. de La Croix de sa respectueuse estime.

A M. LE CHEVALIER DE LISLE,

CAPITAINE DE DRAGONS, ETC.

A Ferney, 12 juillet 1773.

Si vous voyagez, monsieur, pour les belles divinités de la France, vous faites bien d'aller où est Mme la comtesse de Brionne. Si vous voulez, chemin faisant, voir des ombres, comme faisait le capitaine de dragons Ulysse dans ses voyages, vous ne pouvez mieux vous adresser que chez moi. Je suis la plus chétive ombre de tout le pays, ombre de quatre-vingts ans ou environ, ombre très légère et très souffrante. Je n'apparais plus aux gens qui sont en vie. Mon triste état m'interdit tout commerce avec les humains; mais, quoique vous n'ayez point traduit les *Géorgiques*[3], hasardez de venir à Ferney quand il vous plaira. Mme Denis, qui est le contraire

1. On dit *fatuité;* mais Voltaire, dans ce badinage aigre-doux, avait besoin d'un mot de plus en *isme*.
2. Horace, *Art poét.*, v. 70.
3. Comme l'abbé Delille, homonyme du chevalier.

d'une ombre[1], vous fera les honneurs de la chaumière. Nous avons aussi un neveu, capitaine de dragons, tout comme vous, qui demeure dans une autre chaumière voisine. Et moi, si je ne suis pas mort absolument, je vous ferai ma cour, comme je pourrai, dans les intervalles de mes anéantissements. Si je meurs pendant que vous serez en route, cela ne fait rien; venez toujours, mes mânes en seront très flattés : ils aiment passionnément la bonne compagnie.

J'ai l'honneur d'être avec respect, monsieur, votre très humble et très obéissante servante, L'OMBRE DE VOLTAIRE.

A MADAME DU DEFFAND.

A Ferney, 1er novembre 1773.

.....Je passe ma vie à chercher des pierres précieuses dans du fumier; et, quand j'en rencontre, je les mets à part, et j'en fais mon profit; c'est par là que les mauvais livres sont quelquefois très utiles.

Pour faire un bon livre, il faut un temps prodigieux et la patience d'un saint; pour dire d'excellentes choses dans un plat livre il ne faut que laisser courir son imagination. Cette folle du logis a presque toujours de beaux éclairs : voilà pour Helvétius.

A l'égard de l'*Éloge de Colbert*, c'était un ouvrage qu'on ne pouvait faire qu'avec de l'arithmétique : aussi est-ce un excellent banquier qui a remporté le prix[2]. J'avoue que je ne saurais souffrir qu'un homme qui porte un habit de drap de Van-Robais ou de velours de Lyon, qui a des bas de soie à ses jambes, un diamant à son doigt, et une montre à répétition dans sa poche, dise du mal de Jean-Baptiste Colbert, à qui on doit tout cela.

La mode est aujourd'hui de mépriser Colbert et Louis XIV : cette mode passera; et ces deux hommes resteront à la postérité avec Racine et Boileau.

1. En effet, ses portraits la représentent courte, grosse, grasse et joufflue.
2. Necker (Jacques), né à Genève, ministre sous Louis XVI.

Après vous avoir confié mes inutiles idées sur ces objets de curiosité, je viens à l'essentiel, c'est-à-dire à vous, à votre santé, à votre situation, qui m'intéressent véritablement. L'âge avance, je le sens bien, et mes quatre-vingts ans m'en avertissent rudement. Notre faculté de penser s'en ira bientôt, comme notre faculté de manger et de boire. Nous rendrons aux quatre éléments ce que nous tenons d'eux, après avoir souffert quelque temps par eux, et après avoir été agités de crainte et d'espérance pendant les deux minutes de notre vie. Vous êtes plus jeune que moi; ainsi, selon la règle ordinaire, je dois passer avant vous.

M. de Lisle se moque de moi de dire qu'il m'a trouvé de la santé. Je n'en ai jamais eu, je ne sais ce que c'est que par ouï-dire. Je n'ai pas passé un jour de ma vie sans souffrir beaucoup. J'ai peine même à concevoir ce que c'est qu'une personne dans une santé parfaite; car on ne peut jamais avoir de notion juste de ce qu'on n'a point éprouvé; voilà pourquoi je suis très persuadé qu'il est impossible qu'un médecin ait la moindre connaissance de la fièvre et des autres maladies, à moins qu'il n'en ait été atteint lui-même.

Vous me citez deux beaux vers de M. de Saint-Lambert. Ils vous ont fait plus d'impression que les autres parce qu'ils vous rappellent votre état et celui de vos amis. Le grand secret des vers, c'est qu'ils puissent s'ajuster à toutes les conditions et à toutes les situations où l'on se trouve. Ces deux vers de l'abbé de Chaulieu :

« Bonne ou mauvaise santé
« Fait notre philosophie, »

resteront éternellement, parce qu'il n'y a personne qui n'en éprouve la vérité.

Ce que vous me mandez de Mme de La Vallière m'étonne et m'afflige; mais si elle n'est que faible, il y a du remède. Le vin n'a été inventé que pour donner de la force. Je conçois que son état vous attriste; vous n'avez point, dites-vous, de courage, cela veut dire que vous êtes sensible; car le courage de voir périr autour de soi, sans s'émouvoir, toutes les per-

sonnes avec lesquelles on a vécu, est la qualité d'un monstre ou d'un bloc de pierre de roche. Je fais grand cas de votre faiblesse; tant qu'on est sensible, on a de la vie. Puissiez-vous, madame, avoir longtemps cette faiblesse d'âme dont vous vous plaignez! Je mourrai sans avoir eu la consolation de m'entretenir avec vous; c'est là ma grande douleur et ma grande faiblesse.

A M. ROSSET.

A Ferney, le 22 avril 1774

Monsieur, vous pardonnerez sans doute à mon grand âge et à mes maladies continuelles, si je ne vous ai pas remercié plus tôt du beau présent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poème sur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile et l'agréable, la variété nécessaire, et la difficulté presque toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, et certainement je ne l'enseignerai pas après vous.

J'ai été étonné que, dans votre premier chant, vous adoptiez la méthode de M. Tull, Anglais, de semer par planches. Plusieurs de nos Français ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous assurer qu'elle est détestable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été longtemps loué dans les journaux, et qui était cultivateur par titres, se ruinait à semer par planches, et était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que son nom brillait dans le *Mercure*.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu seulement produire un peu d'herbe grossière; mais je ne conseillerai à personne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux seuls sont assez riches pour suffire à ces frais immenses, et pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illustre et respectable M. de Saint-Lambert,

que vous avouez être distingué par ses talents, a dit très justement « qu'il a fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, et non pour ceux qui les cultivent; que les *Géorgiques* de Virgile ne peuvent être d'aucun usage aux paysans; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier est un ouvrage inutile; mais qu'il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les lois élèvent au-dessus des cultivateurs la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables. »

Rien n'est plus vrai, monsieur; soyez sûr que si je lisais aux paysans de mes villages *les Œuvres et les Jours* d'Hésiode, les *Géorgiques* de Virgile et les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conscience obligé de leur faire restitution, si je les invitais à cultiver la terre en Suisse comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les *Géorgiques* de Virgile feront toujours les délices des gens de lettres; non pas à cause de ses préceptes, qui sont pour la plupart les vaines répétitions des préjugés les plus grossiers; non pas à cause des impertinentes louanges et de l'infâme idolâtrie qu'il prodigue au triumvir Octave; mais à cause de ses admirables épisodes, de sa belle description de l'Italie, de ce morceau si charmant de poésie et de philosophie qui commence par ce vers:

« O fortunatos nimium[1], » etc.

à cause de sa terrible et touchante description de la peste; enfin à cause de l'épisode d'Orphée.

Voilà pourquoi M. de Saint-Lambert donne aux *Géorgiques* l'épithète de charmantes, que vous semblez condamner.

J'aurais mauvaise grâce, monsieur, de me plaindre que vous avez été plus sévère envers moi qu'envers M. de Saint-Lambert. Vous me reprochez d'avoir dit, dans mon *Discours à l'Académie,* qu'on ne pouvait faire des Géorgiques en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas, et je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me suis plaint de la timidité des auteurs et

1. *Georg.*, chant II, v. 458.

non pas de leur impuissance. J'ai dit, en propres mots, qu'on avait resserré les agréments de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; et il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurseur.

Il me semble que vous en voulez aussi à la poésie dramatique, quand vous dites « que la prose a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poésie de notre théâtre; et que quand Corneille mit au jour ses chefs-d'œuvre, Balzac et Pélisson avaient écrit, et Pascal écrivait ».

Premièrement on ne peut compter Balzac, cet écrivain de phrases ampoulées, qui changea le naturel du style épistolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de Pélisson, il n'avait rien fait avant le *Cid* et *Cinna*.

Les *Lettres provinciales* de Pascal ne parurent qu'en 1654; et la tragédie de *Cinna*, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainsi il est évident, monsieur, que c'est Corneille qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poésie. J'aimerais autant que M. Dalembert et M. le marquis de Condorcet rabaissassent les mathématiques; que chacun jouisse de sa gloire. Celle de M. de Saint-Lambert est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts autant que l'intérêt de l'État peut le permettre. Il a orné son poème d'épisodes très agréables. Il a écrit avec sensibilité et avec imagination.

Vous avez joint, monsieur, l'exactitude aux ornements; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue, et vous les avez vaincues. M. de Saint-Lambert a chanté la nature, qu'il aime, et vous avez écrit pour le roi. La Fontaine a dit :

> « On ne peut trop louer trois sortes de personnes:
> « Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
> « Ésope le disait: j'y souscris quant à moi[1]. »

Ésope n'a jamais rien dit de cela; mais qu'importe?

1. La citation est inexacte : il y a dans La Fontaine (liv. I, XIV) : « *Malherbe* le disait. »

A M. LE COMTE CAMPI.

A Ferney, 8 juillet 1774.

« Nardi parvus onyx eliciet cadum[1]. »

Le *Dialogue de Pégase et du Vieillard*[2] m'a valu une lettre de vous, que je proposerais à tous les jeunes gens comme une leçon de raison et de goût. Il est d'une belle âme et d'un esprit juste de sentir de l'horreur et du mépris pour ce discours que Photin tient à Ptolémée dans la *Pharsale*, et que Corneille a si malheureusement imité dans sa tragédie de *Pompée*[3], si remplie de grandes beautés et de défauts insupportables.

Lucain tombe d'abord dans une faute, dans une contradiction que Corneille ne s'est point permise; c'est de dire que Ptolémée est un enfant plein d'innocence : *Puer est, innocua est ætas;* et de dire, quelques vers après, que Photin conseilla l'assassinat de Pompée en homme qui savait flatter les pervers et qui connaissait les tyrans :

« Sed melior suadere malis, et nosse tyrannos,
« Ausus Pompeium letho damnare Photinus[4]. »

Mais j'ai toujours vu avec chagrin, et je l'ai dit hardiment, que le Photin de Corneille débite plus de maximes de scélératesse que celui de Lucain; maximes cent fois plus dangereuses, quand elles sont récitées devant les princes, avec toute la pompe et toute l'illusion du théâtre, que lorsqu'une lecture froide laisse à l'esprit la liberté d'en sentir l'atrocité.

Je ne m'en dédis point, je ne connais rien de si affreux que ces vers :

« Le droit des rois consiste à ne rien épargner;
« La timide équité détruit l'art de régner.

1. Horace, liv. XIV, ode, XI.
2. Satire dialoguée, où Voltaire s'est représenté lui-même sous le personnage du vieillard qui renonce à la poésie.
3. Acte I, sc. I.
4. Lucain, liv. VIII, v. 482, 483.

« Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre;
« Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
« Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
« Et voler sans scrupule au crime qui le sert[1]. »

Vous avez vu très judicieusement, monsieur, que non seulement ces maximes sont exécrables et ne doivent être prononcées en aucun lieu du monde, mais qu'elles sont absurdes dans la circonstance où elles sont placées. Il ne s'agit pas du *droit des rois;* il est question de savoir si on recevra Pompée, ou si on le livrera à César. Il faut plaire au vainqueur; ce n'est pas là un droit des rois. Ptolémée est un vassal qui craint d'offenser César, son maître.

J'ai exprimé sans ménagement mon horreur pour tous ces lieux communs de barbarie, qui font frémir l'honnêteté et le sens commun[2]. J'ai dit et j'ai dû dire combien sont horribles à la fois et ridicules ces autres vers que j'ai entendu réciter au théâtre :

« Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux....
« Le sceptre absout toujours la main la plus coupable...
« Le crime n'est forfait que pour les malheureux....
« Oui, lorsque de nos soins la justice est l'objet,
« Elle y doit emprunter le secours du forfait. »

On ne peut dire plus mal des choses plus odieuses : cependant il y a des gens d'assez mauvaise foi pour oser excuser ces horreurs ineptes. Point de mauvaise cause qui ne trouve un défenseur, et point de bonne qui n'ait un adversaire; mais, à la longue, le vrai l'emporte, surtout quand il est soutenu par des esprits tels que le vôtre.

Si rien n'est plus odieux aux honnêtes gens que ces scélérats de comédie qui parlent toujours de *crime*, qui crient que le *crime* est héroïque, que la *vengeance est divine*, qu'on s'immortalise par des *crimes*, rien n'est plus fade aussi que ces héroïnes qui nous rebattent les oreilles de leur vertu.

1. *Pompée*, acte I, scène I.
2. Il faut lire à ce propos le traité de Plutarque sur la *Lecture des poètes*. Plutarque et Voltaire se prononcent avec la même énergie contre les maximes exécrables que le théâtre a toujours impunément débitées, au plus grand péril de tel ou tel public.

C'est un grand art dans Racine que Néron ne dise jamais qu'il aime le *crime*, et que Junie ne se vante point d'*être vertueuse*.

Je vous demande bien pardon, monsieur, de vous dire des choses que vous paraissez savoir mieux que moi.

A M. TURGOT[1].

Ferney, 28 juillet 1774.

« Huc quoque clara tui pervenit fama triumphi,
« Languida quo fessi vix venit aura noti[2]. »

M. de Condorcet me mande qu'il ne se croit heureux que du jour où M. Turgot a été nommé secrétaire d'État.

Et moi, monseigneur, je vous dis que je me tiens très malheureux d'être continuellement près de mourir, lorsque je vois la vertu et la raison supérieure en place. Vous allez être accablé de compliments vrais, et vous serez presque le seul à qui cela sera arrivé. Je suis bien loin de vous demander une réponse; mais en chantant à basse note *De profundis* pour moi, je chante *Te Deum laudamus* pour vous.

Le vieux très moribond et très aise ermite de Ferney. V.

A M. DE CHAMFORT[3].

A Ferney, 16 novembre 1774.

Monsieur, quand M. de La Harpe m'envoya son bel *Éloge de La Fontaine*, qui n'a point eu le prix, je lui mandai qu'il fallait que celui qui l'a emporté fût le discours le plus parfait qu'on eût vu dans toutes les Académies de ce monde. Votre ouvrage m'a prouvé que je ne me suis pas trompé. Je bénis Dieu, dans ma décrépitude, de voir qu'il y ait aujourd'hui

1. Célèbre économiste, intendant de Limoges sous Louis XV, nommé ministre de la marine par Louis XVI en 1774.
2. Ovide, *Pont.*, I, II.
3. Voir plus haut, la note sur Chamfort.

des genres dans lesquels on est bien au-dessus du grand siècle de Louis XIV; ces genres ne sont pas en grand nombre, et c'est ce qui redouble l'obligation que je vous ai. Je vous remercie, du fond de mon cœur usé, de tous les plaisirs nouveaux que votre ouvrage m'a donnés; tout ce que je peux vous dire, c'est que La Fontaine n'aurait jamais pu parler d'Ésope et de Phèdre aussi bien que vous parlez de lui.

A propos, monsieur, vous me reprochez, mais avec votre politesse et vos grâces ordinaires, d'avoir dit que La Fontaine n'était pas assez peintre. Il me souvient, en effet, d'avoir dit autrefois qu'il n'était pas un peintre aussi fécond, aussi varié, aussi animé que l'Arioste, et c'était à propos de *Joconde;* j'avoue mon hérésie au plus aimable prêtre de notre Église.

Vous me faites sentir plus que jamais combien La Fontaine est charmant dans ses bonnes fables; je dis dans les bonnes, car les mauvaises sont bien mauvaises; mais que l'Arioste est supérieur à lui et à tout ce qui m'a jamais charmé, par la fécondité de son génie inventif, par la profusion de ses images, par la profonde connaissance du cœur humain, sans faire jamais le docteur par ces railleries si naturelles dont il assaisonne les choses les plus terribles! J'y trouve toute la grande poésie d'Homère avec plus de variété, toute l'imagination des *Mille et une Nuits*, la sensibilité de Tibulle, les plaisanteries de Plaute, toujours le merveilleux et le simple. Les exordes de ses chants sont d'une morale si vraie et si enjouée! N'êtes-vous pas étonné qu'il ait pu faire un poème de plus de quarante mille vers, dans lequel il n'y a pas un morceau ennuyeux, et pas une ligne qui pèche contre la langue, pas un tour forcé, pas un mot impropre? et encore ce poème est tout en stances.

Je vous avoue que cet Arioste est mon homme, ou plutôt un dieu, comme disent messieurs de Florence, *il divin' Ariosto.* Pardonnez-moi ma folie. La Fontaine est un charmant enfant que j'aime de tout mon cœur; mais laissez-moi en extase devant *messer Lodovico,* qui d'ailleurs a fait des épîtres comparables à celles d'Horace. *Multæ sunt mansiones in domo patris mei :* « Il y a plusieurs places dans la maison de mon

père. » Vous occupez une de ces places. Continuez, monsieur; réhabilitez notre siècle; je le quitte sans regret. Ayez surtout grand soin de votre santé. Je sais ce que c'est que d'avoir été quatre-vingt et un ans malade.

Agréez, monsieur, l'estime sincère et les respects du vieux bonhomme V.

Je suis toujours très fâché de mourir sans vous avoir vu.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 décembre 1774.

Mon cher ange, vous passez bien rapidement par de tristes épreuves. Votre lettre, que la douleur a écrite, pénètre mon cœur. Je savais bien que M. de Felino était un homme d'un rare mérite; mais j'ignorais que vous fussiez lié avec lui d'une amitié si tendre. La mort vous a donc tout enlevé : frère, femme, amis. Je vous vois presque seul; je ne suis pas fait assurément pour remplir ce vide effroyable. Je partirai sur-le-champ, si j'avais la force de me traîner. Que je volerais vite vers vous! que je partagerais tous vos sentiments! Je ne voudrais exister dans un coin de Paris que pour être uniquement à vos ordres. Mon cher ange, vous êtes malheureux par votre cœur. Votre douleur même porte avec elle la plus flatteuse des consolations, le secret témoignage de ne souffrir que parce que vous avez une belle âme. Pour moi, je souffre de la tête aux pieds dans mon pauvre corps, et mon esprit est à la torture par ma situation, par le combat continuel entre le désir de venir me jeter entre vos bras, et l'impuissance actuelle de m'y rendre.

Occupez-vous beaucoup, mon cher ange; je ne connais que ce remède dans l'état où vous êtes. Je suis malade dans mon lit, à quatre-vingts ans passés, au milieu des neiges; je m'occupe, et cela seul me fait vivre.

Je vous enverrai, au mois de janvier, un petit résultat d'une partie de mes occupations. J'ose penser qu'il vous amusera, vous et M. de Thibouville, qui vous tient, je crois,

compagnie. Mais vous avez des soins plus importants qui font diversion à vos chagrins; votre place même est pour vous une nécessité de vous distraire. Vous avez M. le duc de Praslin, qui a besoin de vous autant que vous avez besoin de lui, et à qui je vous prie de présenter mon respectueux et tendre attachement. D'ailleurs y a-t-il quelqu'un dans la bonne compagnie de Paris qui n'ambitionne le bonheur de vivre avec vous?

Mon très cher ange, je mets toutes vos douleurs avec les miennes dans mon cœur. Ce cœur est en pièces, les pièces sont à vous. Je vous embrasse de mes très faibles bras.

AU MÊME.

30 décembre 1774.

Ah! mon cher ange, mon cher ange! il faut que je vous gronde. M. de Thibouville, M. de Chabanon, Mme du Deffand m'apprennent que je viens vous voir au printemps.

Oui, j'y veux venir, mais....[1]

Je n'y vais que pour vous, cher ange que vous êtes; je ne puis me montrer à d'autres qu'à vous. Je suis sourd et aveugle ou à peu près. Je passe les trois quarts de la journée dans mon lit, et le reste au coin du feu. Il faut que j'aie toujours sur la tête un gros bonnet, sans quoi ma cervelle est percée à jour. Je prends médecine environ trois fois par semaine, j'articule très difficilement, n'ayant pas, Dieu merci, plus de dents que je n'ai d'yeux et d'oreilles.

Jugez, après ce beau portrait, qui est très fidèle, si je suis en état d'aller à Paris *in fiocchi*[2]. Je ne pourrais me dispenser d'aller à l'Académie, et je mourrais de froid à la première séance.

Pourrais-je fermer ma porte, n'ayant point de portier, à toute la racaille des polissons soi-disant gens de lettres, qui

2. Cette suspension est de Voltaire.

3. Mme Denis l'y ramènera, bon gré mal gré, quatre ans plus tard, et tout ce qu'il prédisait alors ne manquera pas d'arriver.

auraient la sotte curiosité de venir voir mon squelette? et puis, si je m'avisais, à l'âge de quatre-vingt et un ans, de mourir dans votre ville de Paris, figurez-vous quel embarras, quelles scènes, et quel ridicule! Je suis un rat de campagne qui ne peut subsister à Paris que dans quelque trou bien inconnu; je n'en sortirais pas dans le peu de séjour que j'y ferais. Je n'y verrais que deux ou trois de vos amis, après qu'ils auraient prêté serment de ne point déceler le rat de campagne aux chats de Paris. J'arriverais sous le nom d'une de mes masures appelée terre; de sorte qu'on ne pourrait m'accuser d'avoir menti, si j'avais le malheur insupportable d'être reconnu.

Gardez-vous donc bien, mon cher ange, d'autoriser ce bruit affreux que je viens vous voir au printemps. Dites qu'il n'en est rien, et je vais mander bien expressément qu'il n'en est rien.

Cependant consolez-vous de vos pertes, jouissez de vos nouveaux amis, de votre considération, de votre fortune, de votre santé, de tout ce qui peut rendre la vie supportable. Vous êtes bien heureux de pouvoir aller au spectacle; c'est une consolation que tous vos vieux magistrats se refusent, je ne sais pourquoi; c'était celle de Cicéron et de Démosthène. Notre parterre de la Comédie n'est rempli que de clers, de procureurs et de garçons perruquiers; nos loges sont parées de femmes qui ne savent jamais de quoi il s'agit, à moins qu'on ne parle d'amour. Les pièces ne valent pas grand'chose; mais je n'en connais pas de bonnes depuis Racine; et, avant lui, il n'y a qu'une quinzaine de belles scènes, tout au plus; mais je ne veux pas ici faire une dissertation.

Adieu, mon cher ange; amusez-vous, secouez-vous, occupez-vous, aimez toujours un peu le plus vieux, sans contredit de tous vos serviteurs, qui vous aimera tendrement tant qu'il aura un souffle de vie.

A M. DIONIS DU SÉJOUR[1]

A Ferney, 18 janvier 1775

Monsieur, je vous remercie avec beaucoup de sensibilité et un peu de honte de l'utile et beau présent que vous daignez me faire[2]. Je ressemble assez à ce vieux animal de basse-cour à qui on donna un diamant; la pauvre bête répondit qu'il ne lui fallait qu'un grain de millet[3].

Autrefois, monsieur, j'aurais pu suivre vos calculs; mais à quatre-vingt et un ans, accablé de maladies, je ne puis guère m'en tenir qu'à vos résultats. Je les trouve si probables, que je ne compte pas après vous. Je suis très persuadé qu'aucune comète ne peut prendre aucune planète en flanc. Vous décidez un grand procès; vous donnez un arrêt par lequel le genre humain conservera longtemps son héritage; reste à savoir si l'héritage en vaut la peine.

Je ne crois pas non plus que nous acquérions jamais un nouveau satellite, qui serait, ce me semble, un domestique fort importun, et qui troublerait furieusement les services que nous rend celui que nous avons depuis si longtemps.

Pour les Arcadiens, qui se croyaient plus anciens que la lune, il me semble qu'ils ressemblaient à ces rois d'Orient qui s'intitulaient *cousins du soleil*. Je veux croire que ces messieurs d'Arcadie avaient inventé la musique :

« Soli cantare periti
« Arcades[4]. »

Mais ces bonnes gens n'apprirent que fort tard à manger du gland, et il est dit qu'ils se nourrirent d'herbe pendant des siècles.

Vous en savez, Newton et vous, un peu plus que ces Arcades, et que toute l'antiquité ensemble.

1. Membre de l'Académie des sciences.
2. *Essai sur les comètes*.
3. *Le coq et la Perle* : La Fontaine, liv. I, fable 20.
4. Virgile, égl. X, v. 32. 33.

Je souhaite que Newton ait raison, quand il soupçonne qu'il y a des comètes qui tombent dans le soleil pour le nourrir, comme on jette des bûches dans un feu qui pourrait s'éteindre. Newton croyait aux causes finales, j'ose y croire comme lui; car enfin la lumière sert à nos yeux, et nos yeux semblent faits pour elle. Toute la nature n'est que mathématique. Vous la voyez tout entière avec les yeux de l'esprit; et moi, qui ai perdu les miens, je m'en rapporte entièrement à vous.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime que je vous dois, et avec une respectueuse reconnaissance, monsieur, votre, etc.

A M. DE LALANDE [1]

A Ferney, 6 février 1775.

« En tibi norma poli et divæ libramina molis;
« Computus en Jovis, etc. »

Voilà, monsieur, ce que Halley disait à Newton, et ce que je vous dis.

Je reçus hier le plus beau présent qu'on m'ait jamais fait[2]. J'ai passé tout un jour et toute une nuit à lire le premier volume, et j'ai entamé le second.

C'est, je crois, la première fois qu'on a lu tout de suite un livre d'astronomie. Vous avez trouvé le secret de rendre la vérité aussi intéressante qu'un roman.

Je vous demanderais pourtant grâce pour Alexandre, à qui vous reprochez d'avoir été effrayé d'une éclipse de lune, avant la bataille d'Arbelles. Plutarque ne lui impute pas tant de faiblesse et tant d'ignorance.

Quinte-Curce dit au contraire que l'armée (qui n'était pas composée de philosophes) fut prête à se soulever contre Alexandre : *Jam pro seditione res erat*[3]. Le roi fit rassurer ses soldats par les mages égyptiens qu'il avait auprès de lui, et marcha aux ennemis immédiatement après l'éclipse.

1. Illustre astronome, professeur au Collège de France, mort en 1807.
2. La seconde édition de l'*Astronomie* de De Lalande.
3. Quinte-Curce, liv. V, ch. IX.

Comment, en effet, le disciple d'Aristote aurait-il ignoré la cause de ce phénomène si ordinaire, et comment Alexandre aurait-il connu la terreur ?

Après avoir demandé grâce pour ce prince, je ne vous la demanderai pas pour les Pères de l'Église, qui ont nié les antipodes : je ne la demanderai pas pour l'ami Pluche, qui va toujours chercher dans la langue hébraïque (qu'il ne savait pas) les raisons des choses qui n'ont jamais existé.

J'aimerai surtout bien mieux me confirmer avec vous dans le système démontré par Newton, que d'attribuer aux anciens, quels qu'ils soient, des connaissances astronomiques, dont ils n'ont jamais eu que des soupçons très vagues.

Enfin, monsieur, je trouve dans votre livre de quoi m'instruire et me plaire à tout moment. J'ai presque oublié, en le lisant, tous les maux dont je suis accablé. Je serai bientôt privé pour jamais de ce grand spectacle du ciel qui est actuellement couvert de brouillards, du moins dans notre pays. Il fait plus beau sans doute sur les bords du Nil et sur ceux de l'Euphrate que dans le voisinage du lac de Genève. Il y a trois mois que je suis dans mon lit ; et, sans vous, je n'aurais renouvelé connaissance avec aucune planète.

Vous aviez daigné me promettre que vous honoreriez Ferney d'un obélisque et d'une méridienne. Je ne crois pas vivre assez pour entreprendre cet ouvrage ; je me bornerai, cette année, à bâtir des granges de ce que vous appelez *pizai*[1] (si je ne me trompe).

Si vous aviez un moment à vous, je vous supplierais de me dire à qui je dois m'adresser pour avoir un bon ouvrier avec lequel je ferais mon marché.

Je ne sais pas comment j'ose vous parler de choses terrestres, après tout ce que je viens de lire.

Agréez, je vous prie, monsieur, la reconnaissance et la respectueuse estime de votre, etc.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

1. Le *pizai* (pisé), terre argileuse, battue entre des planches, et dont on faisait alors des maisons dans la Bresse.

A M. BOURGELAT

A Ferney, 18 mars 1775.

Mes maladies continuelles, monsieur, m'ont empêché de vous remercier plus tôt du mémoire utile et digne de vous, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il y a quatre-vingt et un ans que je souffre, et je vois tout souffrir et mourir autour de moi. Tout faible que je suis, l'agriculture est toujours mon occupation. J'étais étonné qu'avant vous les bêtes à cornes ne fussent que du ressort des bouchers, et que les chevaux n'eussent pour leurs Hippocrates que des maréchaux ferrants. Les vrais secours manquent dans les pays les plus policés. Vous avez seul mis fin à cet opprobre si pernicieux.

Les animaux, nos confrères, méritent un peu plus de soin, surtout depuis que le Seigneur fit un pacte avec eux, immédiatement après le déluge. Nous les traitons, malgré ce pacte, avec presque autant d'inhumanité que les Russes, les Polonais et les moines de Franche Comté traitent leurs paysans, et que les commis des fermes traitent ceux qui vont acheter une poignée de sel ailleurs que chez eux.

Je voudrais qu'on cherchât des préservatifs contre les maladies contagieuses de nos bestiaux, dans le temps qu'ils sont en bonne santé, afin de les essayer quand ils sont malades. On pourrait alors, sur une centaine de bœufs attaqués, éprouver une douzaine de remèdes différents, et on pourrait raisonnablement espérer que de ces remèdes il y en aurait quelques-uns qui réussiraient.

Il y a, dans le moment présent, une maladie contagieuse en Savoie, à une lieue de chez moi. Mon préservatif est de n'avoir aucune communication avec les pestiférés, de tenir mes bœufs dans la plus grande propreté, dans de vastes écuries aérées, et de leur donner des nourritures saines.

La dureté du climat que j'habite, entre *quarante lieues* de montagnes glacées d'un côté et le mont Jura de l'autre, m'a obligé de prendre pour moi-même des précautions qu'on n'a

point en Sibérie. Je me prive de la communication avec l'air extérieur pendant six mois de l'année. Je brûle des parfums dans ma maison et dans mes écuries, je me fais un climat particulier, et c'est par là que je suis parvenu à une assez grande vieillesse, malgré le tempérament le plus faible et les assauts réitérés de la nature.

Le grand malheur des paysans est d'être imbéciles, et un autre malheur est d'être trop négligés : on ne songe à eux que quand la peste les dévaste eux et leurs troupeaux ; mais pourvu qu'il y ait de jolies filles d'Opéra à Paris, tout va bien. Je vous serai très obligé, monsieur, de vouloir bien me continuer vos bontés quand vous communiquerez au public des connaissances dont il pourra profiter.

A M. LE COMTE DE TRESSAN,

LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

22 mars 1775.

Je viens de recevoir, monsieur, l'épître de votre prétendu chevalier de Morton[1], qui est aussi inconnu de moi et de Genève que ses vers, quoique le titre porte, *imprimé à Genève*. Je vois bien que cette brochure est de quelqu'un qui me fait l'honneur de vouloir imiter mon style, et qui se cache sous ma chétive bannière. C'est un homme cependant qui a beaucoup d'esprit, et même de talent.

Mais comment avez-vous pu imaginer un moment que cette épître fût de moi? Comment aurais-je pu vous parler des soupers de l'Épicure-Stanislas, qui ne soupait jamais, et qui

1. Il avait paru une *Épître au comte de Tress..., sur ces pestes publiques qu'on appelle philosophes, par le chevalier de Morton. L'Avis aux Parisiens*, qui est en tête, est rédigé de manière à faire croire que Voltaire en était l'auteur. Tout le monde y fut pris un instant. Tressan lui-même fit imprimer une *Réponse du comte de T****, à l'Épitre du chevalier de Morton*, qui commence ainsi :

« O Voltaire ! ô mon maitre ! ô mon illustre ami ! »

ce qui ne pouvait que prolonger l'erreur publique. Toutes les expressions que Voltaire relève dans sa lettre sont dans l'*Épître au comte de Tress...* attribuée aujourd'hui à Cubières (Beuchot).

laissa longtemps sa petite cour sans souper? Personne, vous le savez, ne ressemblait moins à Épicure. M. le chevalier vous dit que ces soupers *pullulaient* dans les cours de l'Europe; car *ils pullulaient* ne peut se rapporter qu'aux soupers prétendus, à moins que ce mot ne se rapporte à vos vers, dont l'auteur parle plus haut. Si jamais vous rencontrez le chevalier de Morton, dites-lui qu'il faut écrire avec netteté, et bien savoir le français avant de faire des vers dans notre langue. Avertissez-le que ni ses vers ni ses soupers ne pullulent. Persuadez-le bien que *des feux follets d'un instinct perverti dont on est fier* forment le galimatias le plus absurde.

Que veut dire *déchirer l'enveloppe des infiniment petits?* Comment *disséque*-t-on un amas de fourmis? qu'est-ce qu'un *critique à la toise?* qu'est-ce qu'un homme qui *monte* un microscope, et qui, le vers suivant, *monte* sur des tréteaux? Pouvez-vous supporter ces vers :

« En vain au Capitole un pontife ennemi
« Sonnerait le tocsin de Saint-Barthélemi.
« Louis voulut régner, il ne se trompa guères :
« Un prince avec les arts mène un peuple en lisières. »

N'avez-vous pas senti l'incorrection qui défigure continuellement cet ouvrage? Ce n'est qu'un tissu d'idées incohérente et mal digérées, exprimées souvent en solécismes, ou en termes obscurs pires que des solécismes.

Il y a de beaux vers détachés. On ne peut qu'applaudir à ceux-ci :

« Le philosophe est seul, et l'imposteur fait secte....
« Il prouva, quoi qu'en dît la Sorbonne offensée,
« Que le burin des sens grave en nous la pensée. »

Je vois là de l'esprit, de la raison, de l'imagination dans l'expression, et de la clarté, sans laquelle on ne peut jamais rien écrire. Mais, monsieur, quelques vers bien frappés ne suffisent pas. Si Boileau n'avait que de ces beautés isolées, il ne serait pas le premier de nos auteurs classiques. Il faut que le fil d'une logique secrète conduise l'auteur à chaque pas; que toutes les idées soient liées naturellement, et nais-

sent les unes des autres[1]; qu'il n'y ait pas une seule phrase obscure; que le mot propre soit toujours employé; que la rime ne coûte jamais rien au sens, ni le sens à la rime. Et quand on a observé toutes ces règles indispensables, on n'a encore rien fait, si le poème n'a pas cette facilité et cet agrément qui ne se définissent point, et qui frappent le lecteur le plus ignorant, sans qu'il sache pourquoi.

J'ai dit souvent que la meilleure manière de juger des vers c'est de les tourner en prose en les débarrassant seulement de la rime ; alors on les voit dans toute leur turpitude.

« Les hommes, cher Tressan, sont des machines étranges,
« Lorsque, fiers des feux follets d'un instinct perverti,
« Ils vont persécutant l'écrivain sans partisans,
« Et qui veut réparer les ruines de leur raison.
« Sans doute tu les connais, et leurs travers
« Ont souvent égayé tes vers du sel d'Aristophane. »

Vous découvrez d'un coup d'œil toutes les impropriétés de ces expressions, et l'incohérence des idées; la rime ne vous fait plus illusion.

« Scribendi recte sapere est et principium et fons [2]».

Examinez, je vous prie, avec attention ces vers-ci :

« Le philosophe est seul, et l'imposteur fait secte.
« Aisément à ce trait chacun peut distinguer
« Le vrai roi du tyran qui veut nous subjuguer.
« Non, ne distinguons rien, nous dira la Sorbonne :
« Nous sommes dans l'État le seul corps qui raisonne. »

1. Fénelon avait dit :
« Il faut souvent montrer à l'auditeur la conclusion dans le principe; de « ce principe, comme du centre, se répand la lumière sur toutes les parties « de cet ouvrage... Tout le discours est un ; il se réduit à une seule proposition « mise au plus grand jour par des tours variés... Un ouvrage n'a une véritable « unité, que quand on ne peut en rien ôter sans couper dans le vif. Il n'a un « véritable ordre, que quand on ne peut en déplacer aucune partie sans affai- « blir, sans obscurcir, sans déranger le tout ». *(Lettre à l'Académie.)*
Buffon avait dit après Fénelon :
« Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si « on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux « et concis ; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la « faveur des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche et « trainant... Tout sujet est un, et quelque vaste qu'il soit, il peut être ren- « fermé dans un seul discours ». *(Discours de réception à l'Académie française.)*
2. Horace, *Art poét* v. 306.

Quel rapport, s'il vous plaît, ces vers peuvent-ils avoir les uns aux autres? quel sens peuvent-ils renfermer? est-ce le philosophe qui est roi, parce qu'il est seul? est-ce l'imposteur qui est tyran? Pourquoi la Sorbonne dit-elle : « Ne distinguons rien »? Cela est-il clair? cela est-il net?

Tout vers, toute phrase qui a besoin d'explication ne mérite pas qu'on l'explique. Un auteur est plein de sa pensée; il la rime comme il peut; il s'entend et il croit se faire entendre. Il ne songe pas qu'un mot hors de sa place, ou un mot impropre, peut rendre son discours impertinent, quelque ingénieux qu'il puisse être.

L'amitié dont vous voulez m'honorer depuis si longtemps me met en droit de vous dire toutes ces vérités. Mais celle dont je suis le plus certain, c'est que je vous serai attaché pour le reste de ma languissante et trop longue vie avec la tendresse la plus respectueuse.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

30 mars 1775.

J'ai pu vous dire, madame: *J'ai été très mal, je le suis encore,*

1° Parce que la chose est vraie;

2° Parce que l'expression est très conforme, autant qu'il m'en souvient, à nos décisions académiques. Ce *le* signifie évidemment : « Je suis très mal encore. » Ce *le* signifie toujours la chose dont on vient de parler. C'est comme quand on vous dit : « Êtes-vous enrhumées, mesdames? » elles doivent répondre : « Nous *le* sommes, » ou : « Nous ne *le* sommes pas. » Il serait ridicule qu'elles répondissent : « Nous *les* sommes, » ou : « Nous ne *les* sommes pas. »

Ce *le* est un neutre en cette occasion, comme disent les doctes. Il n'en est pas de même quand on vous demande : « Êtes-vous les personnes que je vis hier à la comédie du *Barbier de Séville,* dans la première loge? » Vous devez répondre alors : « Nous *les* sommes, » parce que vous devez indiquer ces personnes dont on vous parle.

Êtes-vous chrétienne? Je *le* suis. Êtes-vous la juive qui fut menée hier à l'inquisition? Je *la* suis. La raison en est évidente. Êtes-vous chrétienne? Je suis cela. Êtes-vous la juive d'hier, etc.? Je suis elle.

Voilà bien du pédantisme, madame; mais vous me l'avez demandé : et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez, excepté de me faire venir à Paris. Mon imagination m'y promène quelquefois, parce que vous y êtes; mais la raison me dit que je dois achever ma vie à Ferney. Il faut se cacher au monde, quand on a perdu la moitié de son corps et de son âme, et laisser la place à la jeunesse. Il y a et il y aura toujours à Paris beaucoup de jeunes gens qui font et qui feront très joliment des vers; mais ce n'est pas assez de les faire bons, il leur faut un je ne sais quoi qui force à les retenir par cœur, ou à les relire malgré qu'on en ait, sans quoi cent mille bons vers sont de la peine perdue.

Adieu, madame. Daignez me conserver toujours un peu d'amitié; cela console à cent lieues.

A M. TURGOT.

A Ferney, 3 décembre 1775

Je sais, monseigneur, qu'il ne faut pas fatiguer les ministres de ses lettres; mais vous ne m'empêcherez pas de vous dire combien je suis pénétré de reconnaissance de ce que vous daignez faire pour mon pauvre petit pays de Gex. Je ne doute pas que nos États n'aient les mêmes sentiments que moi.

Je me flatte que vous êtes quitte de votre accès de goutte. Je vois avec la même joie que vous êtes délivré de je ne sais quels petits frondeurs qui osaient s'élever contre le bien que vous faites. Ces chenilles, qui rongeaient les feuilles, sont obligées de respecter les fruits.

Je ne jouirai pas longtemps du beau et grand spectacle que vous donnez à la France; il sera cher à la postérité, et je mourrai avec la consolation d'en avoir vu les commencements.

Agréez le tendre respect, l'attachement et la reconnaissance du vieux malade de Ferney.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 17 janvier 1776.

Sire, il y avait autrefois, vers le cinquante-troisième degré de latitude, un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa souricière pour aller contempler l'aigle, et il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux; le rat vieillit depuis dans sa retraite, et fut réduit à ronger des livres: encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conserva toujours son beau bec, mais il eut mal à ses royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'est que cet aigle, pendant sa maladie, s'amusait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de Dodone parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat, devenu décrépit, ne pouvait plus faire que de la prose : il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothèque; ces fragments commençaient à la page 86.

Les choses dont il est parlé dans ces fragments sont très vraies et très singulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuser l'aigle. S'il se trompa, on peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité et pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour se mettre sous la protection de son aigle, auquel il resta attaché bien respectueusement et bien tendrement jusqu'à ce qu'il fût mangé des chats.

P. S. Si par hasard Sa Majesté l'aigle pouvait s'amuser de ces chiffons, son vieux vassal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poste, dès qu'il sera imprimé.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

20 mars 1776.

Quoi donc, mon cher philosophe, vous voulez chanter un *De profundis* en partie avec moi! Gardez-vous-en bien. C'est à moi qu'il appartient de passer devant. Je suis dans ma quatre-vingt-troisième année; c'est un beau titre. Vous êtes encore dans la force de votre âge; soyez désormais aussi sobre que vigoureux, et vous n'aurez rien à craindre. D'ailleurs, c'est se moquer du monde que de le quitter pendant que Louis XVI règne et que M. Turgot gouverne nos affaires. Jouissez du siècle d'or dont vous voyez l'aurore; vivez. Je suis honteux qu'il vous en coûte un gros port de lettre pour lire des choses si triviales.

Vous savez que le parlement de Paris, qui est le vôtre, ayant fait brûler par son bourreau, au pied de son escalier, un livre très instructif et très sage de M. Boncerf, premier commis de M. Turgot, et ayant décrété la personne de l'auteur, le roi l'a pris hautement sous sa protection, a défendu au parlement de jamais rendre un pareil arrêt et de s'ingérer de juger des livres. Il a ordonné qu'aucun conseiller de parlement ne s'avisât de les dénoncer; il a établi que son procureur général seul serait en droit d'exercer ce pédantesque ministère, et seulement après en avoir pris la permission du garde des sceaux.

Je vous embrasse d'un des bords du Styx à l'autre.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, le 30 mars 1776.

Sire, si votre camarade l'empereur Kien-long est mort, comme on vous l'a dit, j'en suis très fâché. Votre Majesté sait assez combien j'aime et révère les rois qui font des vers; j'en connais un qui en fait assurément de bien meilleurs que

Kien-long, et à qui je serai bien attaché jusqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente prose. Il a donné en dernier lieu sept beaux ouvrages, qui sont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, car ce sont des chefs-d'œuvre de raison et de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances séduisantes : c'était un combat d'esprit ; s'il avait fallu donner un prix au meilleur discours, les connaisseurs l'auraient donné au roi sans difficulté.

Ce droit d'enregistrer et de remontrer, que vous ne connaissez pas dans votre royaume, est fondé sur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de saint Louis, et de votre Conrad Hohenzollern II, lequel prévôt[1] s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé Jean Montluc, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregistrer au parlement ses droits de *régale*. Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent souvent enregistrés : on ne savait pas, dans ce temps-là, ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances sur les finances furent faites sous François Ier, pour une grille d'argent massif qui entourait le tombeau de saint Martin. Ce saint n'ayant nullement besoin de sa grille, et François Ier, ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille, qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, et dont le prix devait être remboursé sur les domaines de la couronne ; le parlement représenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarrassé nos rois, et qui ont enfin produit la guerre de la Fronde dans la minorité de Louis XIV. Nous n'avons pas de Fronde à craindre sous Louis XVI : nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des convulsionnaires. Il est

Jean de Montluc, conseiller au Parlement sous Philippe-le-Bel.

vrai que nos dettes sont aussi immenses que celles des Anglais: mais nous goûtons les biens de la paix, d'un bon gouvernement, et de l'espérance. Votre Majesté a bien raison de me dire que les Anglais ne sont pas aussi heureux que nous: ils se sont lassés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers se battent; mais ils donneront de l'argent, et on se battra pour eux. Je ne suis pas grand politique, Votre Majesté le sait bien; mais je doute beaucoup que le ministère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais se ruinent aujourd'hui : chacun son tour.

Pour vous, sire, vous bâtissez des villes et des villages; vous encouragez tous les arts, et vous n'avez plus pour ennemi que la goutte; j'espère qu'elle fera sa paix avec Votre Majesté, comme ont fait tant d'autres puissances.

J'oserais demander une grâce à Votre Majesté : c'est de daigner me dire lequel est le plus vieux de milord Maréchal ou de moi; je suis dans ma quatre-vingt-troisième année, et je pense qu'il n'en a que quatre-vingt-deux. Je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent douzième.

A M. LE BARON DE FAUGÈRES,

OFFICIER DE MARINE.

3 mai 1776.

Vous proposez, monsieur, qu'autour de la statue élevée à Montpellier[1], *à Louis* XIV *après sa mort*, on dresse des monuments aux grands hommes qui ont illustré son siècle en tout genre. Ce projet est d'autant plus beau que, depuis quelques années, il semble qu'on ait formé parmi nous une cabale pour rabaisser tout ce qui a fait la gloire de ces temps mémorables. On s'est lassé des chefs-d'œuvre du siècle passé. On s'efforce de rendre Louis XIV petit, et on lui reproche surtout d'avoir voulu être grand. La nation, en général, donne la préférence à Henri IV, et l'exclusion à tous les autres

1. On l'y voit encore dans la magnifique promenade du Peyrou.

rois. Je n'examine pas si c'est justice ou inconstance; si notre raison perfectionnée connaît mieux le vrai mérite aujourd'hui qu'autrefois; je remarque seulement que, du temps de Henri IV, elle ne connaissait point du tout le mérite, elle ne le sentait point.

« On ne me connaît pas, disait ce bon prince au duc de Sulli, on me regrettera. » En effet, monsieur, ne dissimulons rien : il était haï et peu respecté. Le fanatisme, qui le persécuta dès son berceau, conspira cent fois contre sa vie et la lui arracha enfin, au milieu de ses grands officiers, par la main d'un ancien moine feuillant, devenu fou, enragé de la rage de la Ligue. Nous lui faisons aujourd'hui amende honorable; nous le préférons à tous les rois, quoique nous conservions encore, et pour longtemps, une grande partie des préjugés qui ont concouru à l'assassinat de ce héros.

Mais si Henri IV fut grand, son siècle ne le fut en aucun genre. Je ne parlerai pas ici de cette foule de crimes et d'infamies dont la superstition et la discorde souillèrent la France. Je m'arrête aux arts dont vous voulez éterniser la gloire. Ils étaient ou ignorés ou très mal exercés, à commencer par celui de la guerre. On la faisait depuis quarante ans, et il n'y eut pas un seul homme qui laissa la réputation d'un général habile, pas un que la postérité ait mis à côté d'un prince de Parme, d'un prince d'Orange. Pour la marine, monsieur, vous qui vous y êtes distingué, vous savez qu'elle n'existait pas alors. Les arts de la paix, qui font le charme de la société, qui embellissent les villes, qui éclairent l'esprit, qui adoucissent les mœurs, tout cela nous fut étranger, tout cela n'est né que dans l'âge qui vit naître et mourir Louis XIV.

J'ai peine à concevoir l'acharnement avec lequel on poursuit aujourd'hui la mémoire du grand Colbert, qui contribua tant à faire fleurir tous ces arts, et surtout la marine, qui est un des principaux objets de votre grand dessein. Vous savez, monsieur, qu'il créa cette marine, si longtemps formidable. La France, deux ans avant sa mort, avait cent quatre-vingts vaisseaux de guerre et trente galères. Les manufactures, le commerce, les compagnies de négoce, dans

l'Orient et dans l'Occident, tout fut son ouvrage. On peut lui être supérieur, mais on ne pourra jamais l'éclipser.

Il en sera de même dans les arts de l'esprit, comme en éloquence, en poésie, en philosophie, et dans les arts où l'esprit conduit la main, comme en architecture, en peinture, en sculpture, en mécanique. Les hommes qui embellirent le siècle de Louis XIV par tous ces talents ne seront jamais oubliés, quel que soit le mérite de leurs successeurs. Les premiers qui marchent dans une carrière restent toujours à la tête des autres dans la postérité. Il n'y a de gloire que pour les inventeurs, a dit Newton dans sa querelle avec Leibnitz; et il avait raison. Il faut regarder comme inventeur un Pascal, qui forma en effet un genre d'éloquence nouveau; un Pélisson, qui défendit Fouquet du même style dont Cicéron avait défendu le roi Déjotarus devant César; un Corneille qui fut parmi nous le créateur de la tragédie, même en copiant *le Cid* espagnol; un Molière, qui inventa réellement et perfectionna la comédie; et si Descartes ne s'était pas écarté, dans ses inventions, de son guide, la géométrie; si Malebranche avait su s'arrêter dans son vol, quels hommes ils auraient été!

Tout le monde convient que ce grand siècle passé fut celui du génie; mais, après les hommes qu'on regarde comme inventeurs, viennent souvent, je ne dis pas des disciples formés dans l'école de leurs maîtres, ce qui serait louable, mais des singes qui s'efforcent de gâter l'ouvrage de ces maîtres inimitables. Ainsi, après que Newton a découvert la nature de la lumière, arrive un Castel, qui veut enchérir, et qui propose un clavecin oculaire.

A peine a-t-on découvert, avec le microscope, un nouveau monde en petit, que voilà un Needham qui imagine avoir fait une république d'anguilles, lesquelles accouchent sur-le-champ d'autres anguilles, le tout dans une goutte de bouillon ou dans une goutte d'eau qui a bouilli avec du blé ergoté. Les animaux, les végétaux, sont produits sans germe, et, pour comble de ridicule, cela est appelé le sublime de l'histoire naturelle.

Sitôt que de vrais philosophes eurent calculé l'action du soleil et de la lune sur le flux et le reflux des mers, des romanciers, au-dessous de Cyrano de Bergerac, écrivent l'histoire des temps où ces mers couvraient les Alpes et le Caucase, et où l'univers n'était habité que par des poissons. Ils nous découvrent ensuite la grande époque dans laquelle les marsouins, nos aïeux, devinrent hommes, et comment leur queue fourchue se changea en cuisses et en jambes. C'est là le grand service que Telliamed[1] a rendu depuis peu au genre humain. Ainsi, monsieur, dans tous les arts, dans toutes les professions, les charlatans succèdent aux bons maîtres, et fasse le ciel que nous n'ayons jamais de charlatans plus funestes!

Puisse votre projet être exécuté! puissent tous les génies qui ont décoré le siècle de Louis XIV reparaître dans la place de Montpellier, autour de la statue de ce roi, et inspirer aux siècles à venir une émulation éternelle!

A M. DE VAINES.

15 mai 1776.

Ah! mon Dieu, monsieur, quelle funeste nouvelle j'apprends[2]! La France aurait été trop heureuse. Que deviendrons-nous? restez-vous en place? auriez-vous le temps de me rassurer par un mot? puis-je m'adresser à vous pour faire passer ce billet? Je suis atterré et désespéré.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 3 novembre 1776.

Mon cher ange, il est vrai que, dans ma quatre-vingt-troisième année, j'avais la folie d'entreprendre un ouvrage au-

1. Lisez De Maillet; nom que Voltaire retourne et défigure comme tant d'autres, quand il ne les trouve pas assez risibles par eux-mêmes.
2. La retraite de M. Turgot, 11 mai 1776.

dessus de mes forces[1]; mais c'était uniquement pour vous plaire. Il faut l'abandonner, et attendre que je rajeunisse. Mon étrange destinée, qui m'a conduit de Paris aux frontières de la Suisse, et qui m'a forcé de changer un petit cloaque affreux en une jolie ville d'un quart de lieue de long, me persécute aujourd'hui, et ne me rajeunit point; elle m'écrase avec les pierres des maisons que j'ai élevées. Mon extrême facilité[2] m'a ruiné; l'ingratitude m'a suscité des procès infiniment désagréables; le changement de ministère en France a privé ma colonie de tous les avantages que j'avais obtenus pour elle. Tout le bien que j'avais fait à ma nouvelle patrie est devenu calamité. J'avais mis jusqu'à la dernière goutte de mon sang à cet établissement très utile, sans avoir d'autre intérêt que celui de bien faire. Mon sang est perdu, et je n'ai plus qu'à mourir étique : voilà une de mes situations.

Vous m'avouerez, mon cher ange compatissant, qu'il est difficile d'achever un ouvrage de poésie dans de pareilles circonstances.

Je vous prie donc de m'excuser auprès de M. de Thibouville, ainsi que de vous-même. Je vous demande pardon à tous deux d'être si vieux, si malheureux, si malade, et si sot : peut-être que tout cela changera. Je me mets à l'ombre de vos ailes, et je vous embrasse bien tendrement de mes faibles bras.

A M. PASQUIER

A Ferney, 20 septembre 1776.

Puisque vous m'enhardissez, monsieur, à vous faire des aveux, dont je suis très sûr qu'un homme de votre rang et

1. *Irène*, sa dernière tragédie. Il viendra la voir représenter à Paris, et elle sera pour lui l'occasion d'un triomphe qu'une gravure du temps a merveilleusement reproduit, et qui est intitulée *Couronnement de Voltaire*. (Moreau 1782.)

2. Sa correspondance prouve qu'il n'a cessé toute sa vie de prodiguer ses recommandations, son appui, ses conseils, son argent avec une *facilité* et une *bonhomie* que l'âge n'affaiblissait pas et qu'ont seules empêché de remarquer son égale promptitude à se venger et ses cruelles et infatigables représailles contre ses ennemis, d'autant plus nombreux que ses obligés, comme il arrive, n'ont pas manqué d'en grossir le nombre.

de votre âge n'abusera pas, je vous dirai encore que le très vertueux ami[1] d'un jeune infortuné qui serait devenu un des meilleurs officiers de France ayant échappé à la catastrophe épouvantable de ce jeune ami, aussi imprudent que vertueux, a passé deux années entières chez moi, entre la Suisse et Genève. Ce jeune homme, traité aussi durement que son ami, est devenu un des meilleurs ingénieurs de l'Europe. J'ai eu le bonheur de le placer auprès d'un grand roi, qui connaît et qui récompense son mérite.

Je vous demande en grâce de lui pardonner aussi. En vérité, c'est tout ce que nous devons faire à l'âge où nous sommes vous et moi, monsieur, que de passer nos derniers jours à pardonner. Quand on regarde du bord de son tombeau tout ce qu'on a vu pendant sa vie, on frissonne de tant d'horribles désastres. Heureux ceux à qui on peut dire avec Horace :

» Lenior ac melior fis accedente senecta[2]. »

Je vous souhaite, monsieur, une santé plus forte que la mienne, une longue jouissance de l'extrême considération où vous êtes, du repos après le travail, et toute l'indulgence si nécessaire pour les hommes, dont vous connaissez les faiblesses et les misères.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, de véritable estime et de vénération, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, VOLTAIRE.

A M. LE MARQUIS DE CONDORCET[3].

6 décembre 1776.

Je suis toujours fâché, monsieur, quand je vois que dans le *Journal de politique et de littérature* la politique tient tant de

1. D'Étallonde de Morival, camarade et ami de De La Barre, enveloppé comme lui dans l'affaire d'Abbeville, qui réussit à échapper par la fuite au supplice.

2. Liv. II, ép. II. v. 211.

3. Savant mathématicien et philosophe, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences dès 1773; éditeur de la 1re édition des *Œuvres de Vol-*

place, et la littérature si peu. Je vous avoue que j'aime beaucoup mieux de bons vers et une pièce d'éloquence que toutes les nouvelles du Nord et du Midi, qui sont détruites le lendemain par d'autres nouvelles.

Il est vrai que cette partie, qu'on nomme politique, est écrite par un homme supérieur[1]; mais permettez-moi de préférer les belles-lettres, qui bercent ma vieillesse, aux intérêts des princes, auxquels je n'entends rien.

Les dissertations de M. de La Harpe n'ont, à mon gré, qu'un seul défaut, c'est d'être trop courtes. Je trouve chez lui une chose bien rare; c'est qu'il a toujours raison, c'est qu'il a un goût sûr. Et pourquoi se connaît-il si bien en vers ? c'est qu'il en a fait d'excellents.

Les gens instruits, et disant leur avis, pleuvent de tous côtés; mais où trouver des hommes de génie qui veuillent bien se consacrer au triste et dangereux métier d'apprécier le génie des autres ? Si Racine a laissé quelques héritiers de son style, il m'a paru qu'il avait partagé sa succession entre M. de La Harpe et M. de Chamfort.

Je n'ai point vu le *Moustapha*[2] de ce dernier, et je suis fâché qu'on s'appelle Moustapha; mais je me souviens d'une jeune indienne qui était une bien jolie petite créature, et qui me parut toute racinienne : car, voyez-vous, sans Racine, point de salut. Il fut le premier, et longtemps le seul, qui alla au cœur par l'oreille :

« Componit furtim subsequiturque decor[3]. »

A propos, il faut que vous jugiez entre le duc de La Rochefoucauld[4] et Confucius[5] qui des deux a le mieux défini la gravité. Le seigneur français a dit : « La gravité est un mys-

taire (1785-1789) précédée d'une biographie de Voltaire écrite par lui; célèbre par le rôle qu'il a joué pendant la Révolution et par son suicide.

1. M. Mallet du Pan.
2. *Mustapha et Zéangir*, tragédie.
3. Tibulle, liv. IV, élég. XI, v. 8.
4. L'auteur des *Maximes*.
5. Kong-fou-Tseu, ou Kong-Tsée, philosophe et historien chinois, né en 551, mort en 478 avant Jésus-Christ.

tère de corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit; » le seigneur chinois a dit : « La gravité n'est que l'écorce de la sagesse, mais elle la conserve. »

Je ne veux et je n'ose avoir un avis que quand vous m'aurez dit le vôtre.

A M. LE BARON D'ESPAGNAC.

A Ferney, 9 mai 1777.

Monsieur, ces jours passés je rencontrai Eustache Prévôt, dit *La Flamme*, l'un des invalides que vous avez eu la bonté de me donner. Il me dit qu'il était presque aveugle; je lui répondis que je ne voyais pas trop clair. Il ajouta qu'il était très malade; je lui répliquai que j'étais tombé en apoplexie il y a près de deux mois, comme cela n'est que trop vrai. Il m'avoua, en soupirant, qu'il était cassé de vieillesse; je lui fis confidence que j'avais quatre-vingt-trois ans. Enfin il me conjura d'obtenir de vous que vous daignassiez l'admettre parmi les invalides de votre Hôtel. Il me protesta qu'il voulait avoir la consolation de mourir sous vos lois et sous vos yeux. Je vous demanderais la même grâce pour moi; mais il faut donner la préférence à un vieux soldat qui a essuyé plus de coups de fusil que je n'en ai jamais tiré à des lapins.

Permettez donc que je vous présente ma requête pour *La Flamme*, qui me paraît en effet un peu éteinte. Ajoutez cette grâce à toutes celles dont vous m'avez honoré, et soyez persuadé du respect, de l'attachement, et de la profonde estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

A M. GIN[1].

A Ferney, 20 juin 1777.

En passant tout d'un coup par-dessus les compliments et les remerciements que je vous dois, monsieur, je commence par

1. Auteur d'un livre sur *Les vrais Principes du gouvernement français, démontrés par la raison et par les faits.*

vous avouer que *despotique* et *monarchique* sont tout juste la même chose dans le cœur de tous les hommes et de tous les êtres sensibles. Despote (*herus*) signifie *maître*, et *monarque* signifie *seul maître*, ce qui est bien plus fort. Une mouche est monarque des animalcules imperceptibles qu'elle dévore; l'araignée est monarque des mouches, puisqu'elle les emprisonne et les mange; l'hirondelle domine sur les araignées ; les pies-grièches mangent les hirondelles : cela ne finit point. Vous ne disconviendrez pas que les fermiers généraux ne nous mangent; vous savez que le monde est ainsi fait depuis qu'il existe. Cela n'empêche pas que vous n'ayez très lumineusement raison contre l'abbé Mably, et je vous en rends, monsieur, mille actions de grâces. Vous prouvez très bien que le gouvernement monarchique est le meilleur de tous; mais c'est pourvu que Marc-Aurèle soit le monarque ; car d'ailleurs qu'importe à un pauvre homme d'être dévoré par un lion ou par cent rats? Vous paraissez, monsieur, être de l'avis de *l'Esprit des Lois,* en accordant que le principe des monarchies est *l'honneur,* et le principe des républiques, *la vertu.* Si vous n'étiez pas de cette opinion, je serais de celle de M. le duc d'Orléans, régent, qui disait d'un de nos grands seigneurs : « C'est l'homme le plus parfait de la cour; il n'a ni humeur ni honneur; » et je dirais au président de Montesquieu que, s'il veut prouver sa thèse en disant que dans un royaume on recherche les honneurs, on les recherche encore plus dans les républiques. On courait après les honneurs de l'ovation, du triomphe, et de toutes dignités. On veut même être doge à Venise, quoique ce soit *vanitas vanitatum.* Au reste, monsieur, vous êtes beaucoup plus méthodique que cet *Esprit des Lois*, et vous ne citez jamais à faux, comme lui, ce qui est un point bien important; car, si vous voulez vérifier les citations de Montesquieu, vous n'en trouverez pas quatre de justes; je m'en suis donné autrefois le plaisir. Je suis édifié, monsieur, de la circonspection avec laquelle vous vous arrêtez, dans le texte, au règne de Henri IV : tout ce que vous dites m'instruit; et je prends la liberté de deviner ce que vous ne dites pas. Je vous remercie surtout de la manière

dont vous pensez et dont vous vous exprimez sur ce gouvernement tartare qu'on appelle féodal; il est perfectionné, dit-on, à la diète de Ratisbonne; il est abhorré à une demi lieue de chez moi, à droite et à gauche; mais, par une de nos contradictions françaises, il subsiste dans toute son horreur, derrière mon potager, dans les vallées du mont Jura; et douze mille esclaves des chanoines de Saint-Claude, qui ont eu l'insolence de ne vouloir être que sujets du roi, et non serfs et bêtes de somme appartenants à des moines, viennent de perdre leur procès au parlement de Besançon, attendu que plusieurs conseillers de grand'chambre ont des terres où la mainmorte est en vigueur, malgré les édits de nos rois : tant la jurisprudence est uniforme chez nous! Enfin votre livre m'instruit et me console; j'en chéris la méthode et le style. Vous n'écrivez point pour montrer de l'esprit, comme fait l'auteur de *l'Esprit des Lois* et des *Lettres persanes*; mais vous vous servez de votre esprit pour chercher la vérité. Jugez donc, monsieur, si je vous ai obligation de l'honneur que vous m'avez fait de m'envoyer votre ouvrage; jugez si je le lis avec délices, et si je n'emploie qu'une formule vaine en vous assurant que j'ai l'honneur d'être, avez la plus respectueuse estime, et la plus sensible reconnaissance, etc.

A M. DUTERTRE,

NOTAIRE A PARIS.

16 juillet 1777.

Ayant encore, monsieur, le ridicule de n'être point mort, je vous envoie, si vous le trouvez bon, mon certificat de vie, qui servira de ce qu'il pourra. Dieu merci, je n'entends rien du tout à mes affaires; vous avez eu la bonté de vous en charger, et c'est ma seule consolation. M. le duc de Bouillon, Altesse Sérénissime, a daigné m'écrire des lettres pleines de bienveillance; mais il m'a déclaré que ce n'était pas à lui à me payer les vingt-deux ou vingt-trois mille francs qui me sont dus par Son Altesse Sérénissime monseigneur son père.

Son Altesse Sérénissime Mgr le duc de Wurtemberg, qui

me doit aussi beaucoup d'argent, me paie en politesses. Mes maçons, mes charpentiers et mon boucher, qui ne sont pas si polis, me feraient mettre en prison pour être payés, si Dieu ne m'avait pas accordé le bénéfice d'âge de quatre-vingt-trois ans.

Je présume, monsieur, que, dans ma détresse, vous avez eu pitié de moi, et que vous avez satisfait la succession de M. de Laleu. C'est une chose bien étonnante qu'il ait mieux aimé me prêter vingt-deux mille francs de sa caisse que de me les faire payer par feu M. le duc de Bouillon. Il est encore plus étonnant que M. d'Ailly m'ait fait perdre l'hypothèque privilégiée que j'avais sur tous les biens de ce prince; c'est un malheur irréparable.

Je n'ai d'espérance et de ressource que dans votre sagesse, dans votre exactitude, et dans l'amitié dont vous m'avez déjà donné des marques. Je viendrais vous en remercier, si mon âge, ma santé, et ma bourse, me permettaient de faire le voyage. Je prendrais quelque petit appartement dans votre voisinage, pour apprendre, pendant quelques jours, à connaître un peu cette ville, que je n'ai vue depuis trente années.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

26 novembre 1777.

Je dois autant de reconnaissance que d'estime au vrai Baron, plus connaisseur que Baron. Nous sommes encore bien loin de livrer *Irène* aux bêtes féroces du parterre de Paris; mais j'ai eu le temps de remédier aux très grands défauts que vous aviez trouvés au second acte.

Permettez-moi de résister obstinément aux autres critiques qui sont trop contraires à l'esprit dans lequel j'ai fait Irène

A l'égard de la catastrophe, il faut bien se donner de garde de l'allonger. Le parterre s'en va dès que l'héroïne est morte. Il ne faut que le spectacle attendrissant de l'amant et du père, qui disent chacun deux mots aux genoux de la mourante.

« Omne supervacuum pleno de pectore manat[1]. »

1. Horace *Art poét.*, v. 337.

Mon imagination décrépite est d'ailleurs aux ordres de votre critique judicieuse, et mon cœur est encore plus aux ordres de votre cœur. Vous vous êtes heureusement corrigé de l'habitude affreuse de m'écrire, deux fois par an, quatre mots indéchiffrables qui ne signifient rien. Cela est bon pour la petite poste de Paris, pour avertir un homme oisif qu'il est prié à souper chez une femme oisive, avec des gens qui n'ont rien à faire ni à dire. Je n'ai pas un moment à moi dans la journée : je suis accablé de travaux incroyables, de maladies, et d'années, et cependant je trouve encore des moments pour raisonner avec vous, pour vous dire que je vous aime tendrement, surtout quand vous secouez avec moi votre paresse, et que je viendrai vous voir, si je puis jamais supporter le voyage, et si je ne meurs point en chemin; mais la destinée m'a toujours contredit. Nous formons des projets avec Mme Denis, avec M. et Mme de Villette : nous arrangeons ces projets à midi, et nous en découvrons toutes les impossibilités à deux heures. Cette Mme Denis vous écrit à la fin, vous voyez bien qu'on n'est pas incorrigible. Pour moi, je tâche de me corriger, moi et mes ouvrages, dans un âge où l'on prétend qu'on est incapable de tout.

Je n'en crois rien. Si j'avais fait une faute à cent ans, je voudrais la réparer à cent et un. Adieu, si j'avais tort de vous aimer, je ne m'en corrigerais pas.

A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

A Ferney, 6 janvier 1778.

Sire, grand homme, que vous m'instruisez, que vous me consolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière! Votre Majesté, ou plutôt Votre Humanité, a bien raison : le fatras métaphysique, théologique, fanatique, est sans doute ce que nous avons de plus méprisable, et cependant on écrira sur ces chimères absurdes tant qu'il y aura des universités, des esprits faux, et de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'Archimède et Newton qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des choses très difficiles, très inconnues, et très utiles; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne savent que diviser A — B + C, par X — Z, et qui passent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'histoire, ce n'est, après tout, qu'une gazette; la plus vraie est remplie de faussetés; et elle ne peut avoir de mérite que celui du style. Ce style est le fruit de la littérature : c'est donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'est ainsi que pensa le grand Condé dans sa retraite de Chantilly; c'est ainsi que pense le grand Frédéric à Sans-Souci.

Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le respect, toute la reconnaissance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de ressentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur et de votre gloire.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Paris, 11 février 1778.

J'arrive[1], mort, et je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de Mme la marquise du Deffand.

A M. TRONCHIN.

AU PALAIS ROYAL.

A Paris, 17 février 1778.

Le vieux malade sera fort aise de pouvoir entretenir un moment M. Tronchin, avant de prendre congé de la compagnie.

1. Il arrivait en plein hiver, après un long voyage qui n'avait été qu'une longue ovation, sollicité sans relâche par ses illustres amis, entraîné par Mme Denis, lasse de Ferney; il arrivait à Paris, où les fatigues de la route, celles des visites à faire ou à recevoir, celles du travail, unies à celles des

Il a vu M. Franklin[1], qui lui a amené son petit-fils auquel il a dit de demander la bénédiction du vieillard. Le vieillard la lui a donnée en présence de vingt personnes, et lui a dit ces mots pour bénédiction : « Dieu et Liberté[2]! »

A M. LE COMTE DE LALLY.

26 mai 1778.

Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle; il embrasse bien tendrement M. de Lally[3]! il voit que le roi est le défenseur de la justice : il mourra content[4].

triomphes allaient, bien qu'à 84 ans, abréger ses jours. Il fallait que Voltaire, cet esprit, ce génie si parisien, vînt, après tant et de si longues absences, s'éteindre à Paris où il était né.

1. Benjamin Franklin, le grand publiciste, philosophe et homme d'Etat américain, dont la réputation remplissait déjà le monde, et que la France eut l'honneur d'avoir pour hôte. Voir *La vie de Franklin* par Mignet; *les Causeries du Lundi*, tome VII par Sainte-Beuve, et surtout ses œuvres et *ses mémoires*, publiés par La Boulaye.

2. Par une délicatesse toute française à l'égard d'un Américain, Voltaire donna cette bénédiction en anglais : « God and Liberty. »

3. La nouvelle de la réhabilitation du comte de Lally-Tolendal. Voir la note, page 383.

4. Ce billet est daté du 26 mai, Voltaire mourut le 30 du même mois.

JUGEMENTS

DE MM. D. NISARD, SAINT-MARC-GIRARDIN, SAINTE-BEUVE, ERNEST BERSOT, SUR LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE.

« Voltaire épistolier remplit toute l'idée que nous nous faisons de l'esprit. Il y a d'abord l'esprit de bon sens,

« Esprit, raison qui finement s'exprime. »

a dit Chénier, qui l'avait vu sur les lèvres de Voltaire. C'est cet esprit qui, dans nos premiers conteurs, naît tout formé, et, parmi tant de mots et de tours destinés à la refonte, crée un français qui ne changera pas. C'est celui qui, dans Villon et Marot, se dégage des allégories du moyen âge et résiste aux premières superstitions pour l'antiquité classique. Dans Molière, dans La Fontaine, dans Le Sage, c'est une moitié charmante et immortelle de la littérature. Nous avons beaucoup de cet esprit-là dans nos jugements sur les autres, fort peu dans nos jugements sur nous-mêmes. Personne n'en a plus que Voltaire. On a dit de lui : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. » Oui, mais cet esprit de tout le monde, c'est encore le sien...

Il y a une autre sorte d'esprit qui fait presque toujours compagnie à la raillerie enjouée, c'est l'art de louer, aussi en perfection dans notre pays que l'art de railler. Dans l'opinion des étrangers, c'est notre travers. En tout cas, ne l'a pas qui veut, et peut-être ne nous le reproche-t-on que parce qu'on nous l'envie. Il est très vrai que l'art de louer n'est pas une vertu héroïque; mais c'est encore moins un vice. Voltaire y est exquis. Railler ne lui est pas plus naturel que louer. Voltaire a un grand art : il nous fait goûter des louanges qui ne sont pas pour nous. Je me suis demandé pourquoi nous aimons tant ces friandises que d'autres ont mangées; le motif nous fait honneur : c'est notre tendresse à la louange et notre désir de la mériter.

Outre l'art de louer les autres, il y a dans la *Correspondance* l'art de recevoir leurs louanges. Celui-là est plus difficile. L'homme qui reçoit une louange est si disposé à s'en faire l'écho, et cette sorte d'écho qui renvoie plusieurs fois le son! Il est poussé sur une pente si glissante, et s'y retenir demande tant de vertu! Voltaire y réussit, et sa vertu ne sent pas la peine. Il ne prend pas tout ce qu'on lui donne; bon moyen de s'assurer d'autant plus ce qu'il prend. Quand nous louons les gens, nous aimons qu'ils y fassent quelque défense; cela nous y entête, et nous redoublons, plus jaloux de les convaincre de notre bon goût que de les persuader de leur mérite. Que de louanges ainsi renchéries Voltaire ne s'est-il pas attirées, en se dérobant à des louanges ordinaires...

... S'il y avait à préférer dans l'excellent, je préférerais parmi ces lettres celles dont le sujet est littéraire. Je voudrais qu'on en fît un recueil. Ce cours de littérature sans plan et sans dessein, cette poétique sans dissertation, cette rhétorique sans règle d'école, serait un livre unique. Voltaire parle des choses de l'esprit

comme on en parle entre honnêtes gens qui songent plus à échanger des idées agréables qu'à se faire la leçon. Les genres sont sentis plutôt que définis, et leurs limites plutôt indiquées comme des convenances de l'esprit humain, que etées en travers des auteurs comme des barrières. Le goût n'est pas une doctrine, encore moins une science; c'est le bon sens dans le jugement des livres et des écrivains. La vérité, au lieu de s'imposer, se donne comme un plaisir d'esprit dont Voltaire nous invite à essayer. Il y a des prescriptions, des conseils, car il faut bien que le temple du goût ait une enceinte sacrée; mais quiconque sait n'être pas ennuyeux à le droit d'y entrer, fût-ce par la brèche...

Je ne sache pas de meilleur guide que sa *Correspondance*, pour apprendre à lire et à juger les écrivains des deux derniers siècles, et Voltaire lui-même. Il a vu tous ses côtés faibles; et comme s'il eût trouvé moins dur d'aller au-devant de la critique que de l'attendre, il a fait sa propre confession. Il aimait si peu les censeurs qu'il était homme à leur ôter, par malice, la primeur de leurs critiques, et à garder sur eux l'avantage de voir ses propres défauts avant eux. Peut-être, par une dernière illusion de l'amour propre, espérait-il qu'on le défendrait contre ses scrupules et que ses péchés avoués lui seraient remis. En tout cas, on n'a pas besoin de chercher des témoins pour lui faire son procès; on a les aveux du coupable...

On ne peut guère lire la *Correspondance* de Voltaire sans penser au recueil qui y ressemble le plus dans l'antiquité, les *Lettres* de Cicéron.

L'amour de la gloire est l'âme de ces deux recueils, et ce que Voltaire fait dire au Cicéron de sa *Rome sauvée :*

« Romains, j'aime la gloire et ne veux pas m'en taire, »

est aussi vrai du poète que de son héros. La même faiblesse se trahit dans le Romain et dans le Français; c'est cette vanité si reprochée à tous les deux, dans Cicéron plus abandonnée et plus naïve, dans Voltaire mieux conduite. Tous les genres d'esprit de la *Correspondance* brillent dans les *Lettres*, sauf l'esprit de se faire louer, dont Voltaire donne plus volontiers la commission aux autres, et dont Cicéron se charge lui-même. Même naturel dans les deux ouvrages, avec plus d'éclat dans Cicéron, par le bonheur d'une langue plus colorée et plus sonore; avec plus de finesse et de saillies dans Voltaire; même critique exquise et même délicatesse de goût, si ce n'est que les erreurs de Cicéron sur les choses de l'esprit viennent de sa faiblesse pour la rhétorique, et celles de Voltaire, de sa faiblesse pour lui-même. Mais l'ancien me semble avoir un grand avantage sur le moderne. Il y a plus de cœur dans les *Lettres* que dans la *Correspondance;* je devrais dire un cœur plus cultivé. La famille seule cultive le cœur. Le père qui a connu ce que c'est que d'aimer quelqu'un plus que soi-même, a senti tout son cœur; et telle est la chaleur de l'amour paternel que le même homme en aime mieux tout ce qui est à aimer. Cicéron, tendre père d'une fille charmante, père désespéré quand il la perdit, en est meilleur citoyen, plus attaché à ses amis, plus épris de la vérité, laquelle devient plus chère à l'homme chez qui la tendresse de cœur se communique à l'esprit et qui aime la vérité à la fois comme une lumière et comme un sentiment..... »

D. NISARD.

(*Histoire de la littérature française*, t. IV, ch. IX.)

« Les lettres de Voltaire nous font entrer dans l'intérieur de ce génie vif et souple, de cette raison à la fois ardente et juste, de cette activité merveilleuse qui faisaient la force de Voltaire. Nous le voyons dans cette correspondance s'occupant tout à la fois de littérature et de politique, de ses tragédies et de ses affaires, de sa manufacture de montres, à Ferney, et des Calas ou des Sirven à défendre, de ses maisons de campagne et de la guerre de sept ans à finir, de ses contes en vers ou en prose, et du ministère de M. Turgot. Son génie est applicable et appliqué à tout avec succès et avec grâce. Ce don de réussir et de faire servir l'agrément de l'esprit aux plus sérieux desseins de la raison humaine, Voltaire l'a jusqu'à la fin de sa vie et aussi dès le commencement...

« Voltaire ne se sert pas seulement de sa fortune pour donner libre carrière à la hardiesse de sa pensée, il s'en sert aussi pour faire le bien autour de lui. Il est bienfaisant et généreux ; partout nous le voyons disposé, et même dès sa jeunesse, à servir ses amis, à soulager la misère des hommes de lettres, dût-il même faire des ingrats, et il en a fait beaucoup. A Ferney, il fonde une fabrique de montres, et le voilà vantant et vendant ses montres dans toute l'Europe. Il met, dans son zèle à soutenir la manufacture qui fait vivre je ne sais combien d'ouvriers, l'activité ingénieuse qui est le propre de son caractère. Non seulement il fonde des manufactures, il est agriculteur, il aime la campagne, il aime ses bœufs « *qui lui font leurs gros doux yeux* » ; il veut même avoir un haras.....

» Ce que j'aime dans Voltaire, c'est qu'en lui, si l'homme de lettres marche le premier, il ne marche pas seul. Derrière l'écrivain il y a l'homme qui a ses goûts divers et qui même ne demande pas mieux, à soixante-quatre ans, que de s'en faire un nouveau, celui des chevaux et des bestiaux. Jamais personne n'a plus aimé les lettres et ne les a plus cultivées; jamais personne n'a donné plus d'ascendant à l'esprit; mais la littérature n'est pas tout pour Voltaire; il a les goûts et les affections qui honorent les hommes et qui rendent heureux; il aime la nature: il aime ses amis...

« Cette chaleur de sentiment que Voltaire a dans ses affections privées, cette généreuse sincérité de cœur qu'il a avec ses amis, il l'a aussi dans ses opinions politiques et philosophiques, et dans le chef de parti, en lui je retrouve l'homme. C'est là ce que j'aime. Il n'est pas toujours permis aux hommes de parti, et surtout aux chefs de parti, de se livrer à leurs bons sentiments; le soin des circonstances et des personnes les maîtrise; ils font tous plus ou moins comme Agamemnon qui, pour rester chef de la Grèce sacrifie sa fille Iphigénie. Voltaire a bien fait aussi quelques sacrifices à son parti; il a souvent loué des sots qui prenaient la cocarde de la philosophie, et cela devait coûter à son goût et à sa malice naturelle. Mais il n'a jamais sacrifié les bonnes et grandes opinions, même à la faveur des salons et du public. Je ne parle pas ici de la défense de Calas et de Sirven. Il était alors avec l'opinion publique; il la dirigeait.

« Voltaire ne se croit pas obligé de respecter toujours l'opinion publique; il croit que la raison publique a fait quelque progrès; mais quelle lenteur! que d'obstacles! que de préjugés! qu'il y a de *Welches* parmi les Français! Or les *Welches* ont beau se nommer le peuple, le public, la nation, tous ces grands mots collectifs ne font pas peur à Voltaire, et il se moque fort lestement du peuple, quand le peuple lui semble se tromper. — « Le roi de Prusse, écrit-il à M. Constant de Rebecque, en 1776, a bien consolé M. d'Etalonde de la barbarie des *Welches*. « J'ai toujours peine à concevoir comment une nation si agréable peut être en « même temps si féroce, comment elle peut passer si aisément de l'Opéra à la

« Saint-Barthélemy, être tantôt composée de singes qui dansent et tantôt d'ours qui « hurlent; être à la fois siingénieuse et si imbécile; tantôt si courageuse et tantôt si « poltronne. » Ailleurs, à propos de je ne sais quelle bêtise ou superstition populaire, il se fâche tout rouge contre le peuple. « A l'égard du peuple, écrit-il à M. Tabareau, en 1769, il sera toujours sot et barbare... Ce sont des bœufs aux quels il faut un joug, un aiguillon et du foin... »

« Est-ce que Voltaire n'aimait pas les hommes et le peuple? Il les aimait beaucoup et très sincèrement, sans affectation, sans charlatanisme; mais il les jugeait. Il les voulait éclairés et heureux; il détestait leur ignorance et leur grossièreté; il venait en aide à leur misère et il soutenait de ses éloges les princes et les ministres qu'il voyait travailler au bonheur et à l'instruction du peuple : témoin son enthousiasme sincère et généreux pour les commencements du règne de Louis XVI et pour le ministère de Turgot, pour Malesherbes, pour Louis XVI et pour leur dévouement à l'État et au peuple... Je sais gré à Voltaire de l'amour sincère qu'il a eu pour ce roi si jeune et si bon, pour Louis XVI qui aimait son peuple et qui voulait qu'il fût heureux; je lui sais gré des éclaircissements qu'il demande à tous ses amis sur le caractère du roi, sur son esprit, sur ses vertus, et des heureux augures qu'il en tire pour l'avenir du pays et du roi, augures, hélas! bien cruellement trompés.... »

SAINT-MARC-GIRARDIN.

(*Préface des lettres inédites de Voltaire, recueillies par M. de Cayrol et annotées par M. A. François.*)

« ... Ce qui plaît toujours quand on rouvre Voltaire et ce qui fait qu'on s'intéresse, c'est, avec cette jolie manière de dire, qu'il met de l'action à tout; les moindres choses, ou celles même qui chez d'autres feraient l'effet de la raison et de la sagesse, prennent avec lui un air d'entrain et de diablerie. Démon du goût et de l'irritabilité littéraire; démon de l'inspiration poétique et même de la correction; démon de la justice et de la tolérance contre les persécuteurs; démon de la civilisation, du luxe et de l'industrie, (quand, par exemple, il veut vendre et placer partout ses montres du pays de Gex), il a en lui la légion démoniaque au complet; il fait tout enfin par démon, par accès et par verve. Il y avait le démon de Socrate, il y a les démons de Voltaire... »

SAINTE-BEUVE.

(*Causeries du Lundi*, tome XV.)

« ... S'il fallait sacrifier quelque chose de Voltaire, je donnerais les tragédies et les comédies pour garder les petits vers; s'il fallait sacrifier encore quelque chose, je donnerais plutôt les histoires, toutes charmantes qu'elles sont, que les romans; si on ne me permettait de garder qu'un seul ouvrage, je me ferais beaucoup prier, j'aurais des scrupules et des regrets infinis, mais enfin il y a une chose que je ne me déciderais jamais à livrer, c'est la *Correspondance*. Pour ceux qui cherchent un intérêt dramatique, voici une guerre de soixante ans conduite avec un courage et une tactique merveilleuse, par un général admirable, demeuré vainqueur. Si, outre la tactique, ils s'intéressent à l'objet de la guerre, l'objet est assez grand: c'est la guerre de la tolérance et de l'humanité. Pour ceux qui recherchent l'histoire, voici un homme qui a vécu près d'un siècle, a assisté à tous les événements importants, les a notés et caractérisés au passage. Pour ceux qui recherchent l'art, il est ici prodigieux. Il me semble que nos Français n'ont de supérieurs en aucun genre; mais ou ils sont uniques, c'est dans l'art difficile des riens élégants. Dans les autres compositions, il y a un fond qui soutient, une matière qui fournit; ici la main est tout, par conséquent l'homme est tout; du même talent dont ils façonnent un bijou, ils façonnent une de ces compositions légères de substance, mais d'un travail exquis, comme les bulles de savon qui se tiennent en l'air et où se meuvent toutes les couleurs de la lumière; c'est quelque chose d'impalpable et d'impondérable, un souffle emprisonné dans une vapeur. Voltaire est maître dans cet art. Un homme de talent pouvait composer ses pièces de théâtre et ses épîtres; quelques vérités de bon sens développées admirablement font tous les frais de sa philosophie; dans l'histoire, il a des qualités qui peuvent se trouver chez d'autres : l'intelligence, la clarté, la rapidité, l'intérêt; ses petits vers, ses pamphlets et sa *Correspondance* sont lui-même, ne sont qu'à lui. Quel génie se joue dans ces poésies, et ces plaisanteries et ces lettres immortelles! Or, tout ce qu'on admire dans les deux premières se retrouve dans les lettres avec une inépuisable abondance : vers faciles, railleries charmantes à propos de tous les personnages et de tous les événements qui ont passé, dans ce siècle agité, devant cet esprit curieux. Faites plus, retranchez de la correspondance de Voltaire ces agréments, elle sera encore la correspondance qu'on lit sans pouvoir la quitter, qu'on n'a pas égalée et qu'on n'égalera pas; l'art qu'elle renferme sera entier. Ce qu'il peut se succéder, pendant plus de soixante ans, d'amours, de haines, de plaisirs, de douleurs, de colères dans une âme singulièrement impressionnable et mobile, est exprimé là au vif, comme sur la figure d'un enfant, chaque sentiment entier occupant toute l'âme, comme s'il devait durer éternellement, puis effacé tout à coup par un autre, qui fera le même effet et durera autant; variété inépuisable des sujets qui passent sous cette plume légère; séductions d'un esprit enchanteur qui veut plaire et invente pour plaire les tours les plus délicats, toujours aimable, toujours nouveau. Tout cela forme un des spectacles les plus attrayants qu'on puisse avoir en ce monde. Et la grâce plus sévère est aussi là : elle est dans le bon sens perpétuel de cette ferme raison et dans le dévouement du noble cœur qui, au lieu de se rassasier de sa propre gloire, se tourmentait pour toutes les injustices de cet univers et trouvait, pour exprimer son tourment, une éloquence meilleure encore que l'esprit. »

E. BERSOT.

(*Essais de Philosophie et de Morale*, tome II.)

TABLE

DES PERSONNAGES AUXQUELS SONT ADRESSÉES LES LETTRES CONTENUES DANS CE RECUEIL ET INDICATION SOMMAIRE DU SUJET PRINCIPAL DE CHAQUE LETTRE

ACADÉMIE DE BERLIN (à un membre de l').

De Ninon de Lenclos, son legs à Voltaire, ses lettres, ses biographies; celle qu'on a faite de lui-même; d'une publication de ses œuvres complètes. 172

ALBERGATI CAPACELLI. (le marquis)

Utilité du théâtre. Des gens qui, sans être chrétiens, se font les champions de la religion. Profession de foi. . 237

ANONYMES.

Sur son exil à Sully. 6
Plainte et protestation au sujet du chevalier de Rohan-Chabot. 19
Des maladies de l'âme; leur guérison, leur remède. . . 21
Démêlés avec J.-B. Rousseau. A quel âge il faut faire des vers 86
Conseils à un homme qui se livre à l'étude des sciences. 116
Profession de foi scientifique, philosophique et religieuse, lors de sa candidature à l'Académie française. 124
Conseils à une demoiselle au sujet des lectures à faire; signe caractéristique des bons ouvrages et des bons auteurs, les seuls à lire. 202

De la *vertu* dans les républiques et dans les monarchies, dans l'orient et dans l'occident. 228
Des guerres littéraires, parti que prend le public. . . . 233
Mise en demeure, adressée à un conseiller du Parlement de Toulouse, d'examiner et de faire examiner de nouveau par ses collègues le procès des Sirven, plutôt que de laisser porter l'affaire devant le Roi. 299
Sur les qualités occultes 335

ARGENSON. (le marquis d')

Recommandation 103
Du *Siècle de Louis XIV*; de *Mahomet;* ses idées en poésie tragique et en histoire. 110
Billet, à la nouvelle de la victoire de Fontenoy 133

ARGENTAL. (le comte d')

Engouement du jour pour la physique et les sciences, au détriment des belles-lettres. 121
Sur la tragédie d'Oreste. 147
Arrivée à Berlin. Ivresse du premier moment. 155
Analyse critique du *Manlius* de Delafosse, opposé à *Rome sauvée* 160
De l'inoculation dont les Français n'osent essayer. De la mort. 187
Envoi de son *Epître sur l'agriculture*. 254
A propos d'un vers qu'il défend. 283
De la lecture à table; de Massillon ; choses diverses. . . 348
Du climat de Ferney. Du vent du Nord. De l'*Hamlet* de Ducis. 354
Condoléance et consolations; le travail seul remède à la douleur. 396
Raisons qu'il a de ne pas vouloir revenir à Paris. Distractions nécessaires ; spectacles et spectateurs. . . . 397
Affaires personnelles; sa tragédie d'*Irène*. 414

ASSELIN (l'abbé).

Envoi de la *Mort de César;* recommandation pour un élève. 65

AUBERT (l'abbé).

Remerciement pour son recueil de Fables. 211

AUNILLON (l'abbé).

Remerciement en style oriental. 123

AUTREY (le comte d').

Ce qu'il entend par bonne chère. Devoirs de l'amphitryon et des convives. (Lettre allégorique.). 30

BAGIEU.

Réponse à une invitation; état de sa santé. 179
La journée d'une parisienne. 227

BASTIDE (de).

Impuissance des moralistes; spectacle qu'offrira toujours le monde. Ce qu'il faut réformer. 234

BEAUTEVILLE (le chevalier de).

Supplique pour le mari de Mme Lamande. 333

BEAUZÉE.

De la grammaire; des philosophes; des grammairiens; de l'usage. 320

BELOT (Mme).

Pour la détourner de suivre la carrière des lettres. . . . 224

BERGER.

Sur ses *Américains*. De la comédie métaphysique, et de Marivaux. 72

BERNIÈRES (la Présidente de)

Recommandation pour un domestique. 17
Représentation de *Mariamne* et de l'*Indiscret*. Du genre d'esprit qui plaît au peuple. 18

BERNIS (le cardinal de).

Lettres, arts, littérature, agriculture. 281
Il lui annonce le mariage de Mlle Corneille. 282

BERTRAND.

Sur la mort d'un de ses hommes d'affaires. 200

BOURET.

Du style lapidaire en France. 331

BOURGELAT.

Remerciements pour un ouvrage sur l'agriculture; de l'agriculture en 1775; de ses bestiaux, des paysans, etc. 402

BRENLES (de).

Il demande un maître pour Mlle Corneille. 236

BROSSETTE.

De Boileau, de Racine, de La Motte. 39

CAMPI (le comte).

Des maximes au théâtre. 392

CATHERINE II.

Recommandation 341
De l'instruction des filles; de la déclamation; il offre d'expurger des tragédies et des comédies françaises à l'usage d'un pensionnat de demoiselles russes. 374
A propos d'un rhinocéros trouvé en Sibérie, et d'un auteur comique russe. 378

CAYLUS (le comte de).

Sculpture, peinture. Bouchardon. 98

CHABANON (de).

Du théâtre, des comédiens et du public. 308
De l'*Iphigénie* de Racine; de sa tragédie des *Guèbres*. . 349
A propos de Pindare et d'Horace; de la métrique grecque et latine. 371

CHAMFORT (de).

Génies qui ont tiré la France de la barbarie; écrivains et gazettes qui l'y ramènent. 286
De La Fontaine et de l'Arioste. 394

CHAMPBONIN (Mme de).

La vie à Paris. 110

CHAULIEU (l'abbé de).

Remerciements littéraires. . . . . .

CHAUVELIN (le marquis de).

Prédiction politique 287
Recommandation pour le fils de M. de la Balme. 289

CHOISEUL (le duc de).

État politique de l'Europe en 1761. Moralités à en tirer. 265
A propos des Pompignans. 283

CHOISEUL (la duchesse de).

Envoi de la première paire de bas de soie, sortie de ses fabriques. 350
De sa manufacture de montres. 357

CIDEVILLE (de).

Des vers à rime plate; opinion de Fénelon. 37
De son poème du *Temple du Goût;* de Destouches. . . . 56
Son installation, son existence en face de l'Église Saint-Gervais; de son *Ériphyle* et de son *Adélaïde du Guesclin*. 58
A propos d'un de ses protégés ignorant, paresseux et fier. 62

Conseils littéraires. 63
Dissipations et engouements à Paris 64
La vie qu'il mène à Paris. 123
Du marquis Ango, son créancier. Ferney. 216
Ressemblance entre l'*Andromaque* de Racine et le *Pertharite* de Corneille. 268

CLAIRON (Mlle).

Indications et avis sur son jeu et sur son débit dans *Oreste*. 147
Même sujet, insistances motivées et très humbles. . . . 148
Des monologues, des accessoires et des machines au théâtre. 231

COLINI.

Recommandations de propriétaire. 200

COMÉDIENS FRANÇAIS (les).

Pour faire représenter *Alzire*. 68

CONDORCET (le marquis de).

De Racine; d'une pensée de La Rochefoucauld et de Confucius sur la *gravité*. 416

CRAMER.

Reproches au sujet d'une édition de ses prétendues œuvres complètes. 370

DALEMBERT.

Prédiction politique. Inquisition sur les livres. Quels sont les livres qui font les révolutions. 298

DAMILAVILLE.

Affaire des Calas et des Sirven. 291

D'ARGENCE DE DIRAC (le marquis).

Actualités : Turgot et Louis XVI. Aurore d'un beau siècle (1776) 409

DARGET.

Son raccommodement avec Frédéric II. Description de sa maison de Lausanne. Discipline et succès des armées prussiennes 209

DENIS (Mme).

Voyage à Berlin : des archéologues; voie romaine; soldats prussiens; paysans allemands; Potsdam. 150
Premiers regrets. Du goût dans le pays des Vandales. . 157
Chambellan, historiographe, historien, il ne s'occupe que du *Siècle de Louis XIV;* son éloignement lui rend l'indépendance et la liberté. Il faut être un Frédéric pour pouvoir écrire librement l'histoire de son pays quand on l'habite. 157
Nostalgie; consolations que procurent les belles-lettres; seules tragédies qu'aiment les femmes. 159
Envoi du *Siècle de Louis XIV*. Il ne veut pour son livre ni privilège ni approbation royale. Réponse à ceux qui lui reprochent toujours sa présence et sa position à Berlin 167
Orthographe dite de *Voltaire*. 170
Réflexions à propos de la mort de Mylord Tyrconnell; une première représentation à Paris, en 1752. 171
Premières brouilles avec Frédéric. Querelle de Kœnig et de Maupertuis. Idées de départ. 176
Départ prochain : les amis ne peuvent plus se souffrir. 177
Retour de Berlin; torts du roi; réponse à ceux qui prétendent qu'il s'est fait *prussien*. 185
Inventaire des ingrats qu'il a faits. 188

DÉODATI DE TOVAZZI.

Défense de la langue française comparée à la langue italienne 248

DEPARCIEUX.

Pour le féliciter de son projet d'amener à Paris les eaux de l'Yvette : il voudrait voir l'eau dans toutes les maisons de Paris. 319

D'Espagnac (le baron).

Recommandation pour un vieil invalide. 418

Diderot.

De La Fontaine, du génie dans les lettres. 382

Dionis du Séjour.

Remerciement pour son *Essai sur les Comètes* 399

Dubos (l'abbé).

Plan du *Siècle de Louis XIV*. 90

Duclos.

D'une édition de nos auteurs classiques donnée par l'Académie. *Commentaire* de P. Corneille. 262
Commentaire de Corneille. Des enchantements au théâtre : de la *Médée* de Corneille et de Quinault; de *Macbeth*; de Shakespeare et de Corneille. Anecdote sur un passage de *Cinna;* de *Cinna,* d'*Héraclius,* du *Cid*, etc. . . 272

Du Deffand (la marquise).

De sa mauvaise santé ; des *Mémoires de Bolingbroke*. . . 191
De Pope, de Virgile; sujets divers; réflexions philosophiques. 193
De la lecture; de *l'Ancien Testament;* de l'Arioste; des diverses histoires de France; de *Clarisse Harlowe*, de Swift, de Rabelais, de Lucrèce, etc. 219
De *Clarisse Harlowe*; de Rabelais; quel est le véritable plaisir 225
Consolations de la vieillesse. 285
De la vie; des plaisirs de la vieillesse. Du bonheur en général, et en particulier du bonheur de penser. . . . 288
Philosophie : bonheur de l'étude. Petites nouvelles littéraires. 303
Des notions nécessaires; de la vie et de la mort. 305
De Tacite et de la traduction de la Bletterie. 329

Des prix de l'Académie ; des *Guébres ;* guerre aux hypocrites et aux persécuteurs ; de sa manufacture de bas de soie. 351
Actualités politiques. Nécessité d'avoir des amis pour avoir des consolations en France. 368
Des mauvais livres et des bons livres. Du respect dû à Colbert et à Louis XIV. De la santé ; du corps et de l'âme ; de la sensibilité. 387
Question de grammaire : *Le, La, Les,* dans les phrases : « Etes-vous malade? — Je le suis... » et autres semblables. Des vers jolis, et des bons vers qui se retiennent 406
Billet pour annoncer son retour à Paris. 423

Du Molard.

Éducation de Mlle Corneille. 246

Dupont.

Sur le poème *des Saisons* de Saint Lambert ; de Thomson ; bonheur et joies du cultivateur et du fermier ; importance de l'agriculture. 342

Dutertre (notaire).

Lettre d'affaires. 420

Fabry.

Réclamation pour un ânier. 379

Faugères (le baron de).

Du temps de Henri IV, et du siècle de Louis XIV. Des grands génies, et de leurs disciples. 411

Favart.

Félicitations 303

Favières (de).

Remerciement pour son poème latin sur le *Printemps.* Des vers latins et des vers français. 26

*

FEZ (le libraire)

Réponse à une lettre de chantage. 279

FLORIAN (Mme la marquise de).

La vie de Paris. Luxe et misère. Sybaritisme croissant. 339

FORMONT (de).

A propos de *Zaïre*. 40

FRÉDÉRIC,
(prince royal de Prusse.)

Devoirs de la royauté; querelles des savants; métaphysique et poésie; flatteries. 76
De la langue des vers et de la langue de la prose; du mélange de ces deux langues. 83
Envoi d'une écritoire. 95
Envoi de *Mahomet*. État politique; mœurs et feux d'artifice du temps. 107

FRÉDÉRIC II (roi de Prusse).

Qu'il faut enrichir la langue française. Du purisme. Il demande l'*ordre du Mérite*. 144
Il combat ses idées de suicide. 207
De l'amour-propre bien dirigé. Choses et autres. 355
Apologue railleur 408
Éloge de Louis XVI; histoire du droit de remontrance. État politique en 1776. 409
Du fatras métaphysique; des géomètres; de l'histoire. . 422

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

De l'existence de Dieu. Des doutes et des croyances nécessaires. 364

GÉNONVILLE (de).

Paris sous le système de Law. 13

GIN.

Des mots *despotique* et *monarchique;* de *l'Esprit des Lois*

de Montesquieu. De l'*honneur*, principe des monarchies; de la *vertu*, principe des républiques. Du gouvernement féodal. 418

GOLDONI.

En réponse à l'envoi du *Bourru bienfaisant*. 376

GRAFFIGNY (Mme de).

Du public; des hommes en général. 212

HELVÉTIUS.

Conseils littéraires. Il faut travailler avec difficulté. . . . 93
Éloges mêlés de conseils. Règle pour les vers. 102
Conseils saupoudrés d'éloges. Défense de Boileau. . . . 117

HÉNAULT (le président).

De l'histoire; du *Siècle de Louis XIV;* esprit dans lequel le livre est conçu. 168

HERVEY (milord).

Du *Siècle de Louis XIV;* justification du titre de l'ouvrage; raisons qu'a l'historien de donner le nom de Louis XIV au XVIIe siècle. 111

KAHLE (Martin).

Riposte à une réfutation de Newton, et des causes finales. 129

KŒNIG.

De la connaissance de Dieu. Principes qui se dérobent à nos recherches. De la Nature. De la querelle de Kœnig et de Maupertuis, et des artifices des gens de lettres. Sa réponse à toutes les calomnies débitées contre lui-même. Conclusion. 180

LA FAIE.

Sur La Motte et sur J.-B. Rousseau. 8

LA HARPE (de).

De la pompe au théâtre; des vers qui se retiennent. Des ennemis des gens de lettres. 284
Anecdote littéraire. 377
De Racine et de Corneille. De son *Commentaire sur Corneille;* de sa tragédie des *Lois de Minos*. 380

LALANDE (de).

Remerciement pour son traité d'astronomie 400

LALLY-TOLENDAL (le chevalier de).

Moyens et précautions à employer pour obtenir la réhabilitation du comte de Lally-Tolendal. Il se met à sa disposition pour cette œuvre. 383
Billet écrit à la nouvelle de la réhabilitation du comte de Lally-Tolendal. 424

LA NOUE (de).

Du style de la tragédie. Du style de Racine dans *Bajazet*. Liberté qu'il faut laisser à la poésie tragique. 104

LA ROQUE (de).

Plan et analyse de *Zaïre*. 44

LA TOUR (le Père de).

Protestation de son respect envers le pape. Éloge des Pères jésuites. Les *Lettres provinciales;* les *Sermons* de Bourdaloue; profession de foi. Son fauteuil à l'Académie 133

LA VALLIÈRE (le duc de).

De Bourdaloue, de Massillon, comparés à Corneille et à Racine; supériorité du siècle de Louis XIV sur ceux qui l'ont précédé; progrès en tout. 255

LE BRUN.

Éducation de Mlle Corneille. 245

LEFEBVRE.

Malheurs éternels attachés à la profession d'homme de lettres. De l'Académie française, etc. 52

LEJEUNE DE LA CROIX.

Boutade philologique à propos des substantifs terminés en *isme*. 385

LINGUET.

Philologie et purisme : critique du style du temps. . . . 340

LISLE (le chevalier de).

Invitation 386

LOCMARIA (M. de).

De la manie des inscriptions latines sur les médailles, les jetons, les louis, les monuments français. 120

MARIN.

Misères attachés à la profession d'homme de lettres . . 290

MARMONTEL.

Consolation littéraire. Des devoirs de la critique. . . . 142

MAUPERTUIS (de).

Sur Newton 41

MONGRIF (de).

Sa vie, son indépendance *aux Délices*. 204

MOUSSINOT (l'abbé).

Commissions, petites charités à faire. 75
Commission scientifique 79
Commissions diverses 81
Affaires d'argent. 85
Accusé de réception. Commissions diverses. 97
A propos de la banqueroute d'un receveur général qui lui fait perdre de l'argent 119

NECKER (Mme).

A propos de sa statue par Pigalle. 361
Même sujet. 362

NOUVELLISTE DU PARNASSE (les auteurs du).

Justification; désavœux; des querelles éternelles entre les gens de lettres. De Campistron ; de Racine ; de Corneille ; de Molière. Du style. De sa tragédie de *Brutus*. De l'esprit de dénigrement des Français entre eux, même devant l'étranger. 27

OLIVET (abbé d').

De l'éloquence en France : de Bossuet ; de Balzac ; de Voiture ; de Fénelon ; du style moderne 69
De Cicéron, des *Tusculanes;* de Platon ; de Locke, etc. . 73
Consultation littéraire. 146
Du peu d'honneurs rendus à Corneille de son vivant. . 270
De J. Racine et de Corneille ; de Louis Racine ; de Cicéron, comme philosophe 306
Questions philologiques et littéraires ; du style ; du chant, de la prononciation, de la rime et de la prosodie. . 309

ORLÉANS (le duc d').

Supplique 12

PALISSOT.

Sur la mort d'un jeune homme. Réflexions philosophiques. 206
Reproches ; des querelles des gens de lettre entre eux. 229

PANCKOUCKE.

D'une édition de La Fontaine, et d'une édition de ses propres œuvres par Cramer 322

PASQUIER.

Recommandation en faveur du camarade et ami de De La Barre 415

PORÉE (le père).

Envoi de la *Henriade*. 20
Envoi d'*Œdipe*. Accueil que cette tragédie reçut d'abord au théâtre. Sur La Motte. Des gens de lettres. . . . 23
De *Mérope*; scènes qu'il faut éviter ou créer au théâtre. 100

PREMIER COMMIS (un).

De la censure littéraire; devoir de l'homme d'État à ce sujet; utilité des spectacles; du goût et de l'esprit français 59

RICHELIEU (le duc de).

De *Rome sauvée;* du *Siècle de Louis XIV,* histoire qu'il ne peut écrire en toute liberté que hors de France. Comment il se fait qu'il est à la cour de Berlin, et chambellan du roi de Prusse. 162
A la veille de la prise de Port-Mahon par le duc : paris ouverts à Londres et en France. Il supplie qu'on lui envoie des bulletins. 201
A propos d'un protégé du duc plus présomptueux qu'appliqué et sérieux. 317
Excuses et justification ; de son édition du *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV*. 321
Souvenirs de Mme de Caylus. Sujets divers : de la Russie, du public, etc. Il signe : frère François, capucin. . . . 358
Apologie du duc de Choiseul. Sa passion pour la reconnaissance et la vérité. 367
Recommandation pour Dalembert et La Harpe; actualités politiques (1772). De la santé; de sa coiffure. . . . 376

ROSSET.

Questions d'agriculture ; des poèmes didactiques sur l'agriculture. De la part que la prose et que la poésie ont eue dans la formation de la langue française; de Balzac, de Pascal, de Corneille, etc. 389

ROUSSEAU (Jean-Baptiste).

Plan de la *Henriade*. Sur La Motte. 15

ROUSSEAU (Jean-Jacques).

Réponse à son discours sur l'origine de l'*Inégalité parmi les hommes* ; sur les vertus et sur le bonheur de la vie sauvage; réfutation. Éloge des lettres et de la société. 196

SAXE GOTHA (la duchesse de).

Consolation sur la mort d'un fils. 203

SCHOWALOW (le comte de).

De l'*Histoire de Pierre-le-Grand;* des héros et des grands hommes; et en général de l'histoire. 213

SOUMAROKOFF (de).

Du théâtre français; de Corneille, de Racine, de Molière, de Regnard et de la comédie larmoyante au XVIIIe siècle. 337

SUDRE (de).

Du *corps* ou de l'*ordre* des avocats; de la jurisprudence en France 360

TALMONT (la princesse de).

Son aversion pour les Turcs. 366

THIBOUVILLE (le marquis de).

De sa tragédie d'*Irène;* conseils acceptés ou combattus; projets; sa conscience littéraire. 421

THIERIOT.

Reproches et remontrances 60
Installation *aux Délices*. 194
Description de *Ferney*. La vie à *Ferney*. 218
Reproches 362

TOURNEMINE (le Père).

Compliments; profession de foi philosophique et religieuse 95

TRESSAN (le comte de).

De Montaigne. 141
Critiques de style; de l'art d'écrire; manière de juger des vers. Illusions de l'écrivain. 403

TRONCHIN.

Recommandation pour les Pichon. 206
Il l'appelle auprès de lui. 423

TRUBLET (l'abbé).

Réconciliation 260

TURGOT.

Félicitations au sujet de son élévation au ministère. . . 394
Remerciements et félicitations 407

VAINES (de).

Billet à la nouvelle de la retraite de Turgot. 414

VAUVENARGUES (de).

De Corneille, de Racine, de Boileau, de Voiture, de Montesquieu. Le temps fixe le prix de chaque chose. . . . 127
De l'*oraison funèbre;* les belles-lettres, charme et consolation de la vie. 130
De La Fontaine, de Molière. Quels ridicules la comédie doit montrer au public. 132
Critiques discrètes. 140
Reproches délicats. 140
Éloge de ses *portraits*. 141

VOYER D'ARGENSON (le marquis).

Des idées nécessaires. 363

WALPOLE (Horace).

De la littérature anglaise et de la littérature en France; de Shakespeare, de la *Bérénice* de Racine; des bouffons au théâtre; de Molière; des trois unités; du goût français; de la rime et de sa nécessité. 32

857-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P6-06.

98247 LF
Marie Arouet de. Letters V935k Fa
ed. by Eug. Fallex.

NAME OF BORROWER.

late, Sd.
do do
e
eritt. Shid
C a

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 22 04 10 007 1